



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

ANDOVER-HARVARD LIBRARY



AH 4195 3

560
G 881 ec
1885
v.1



Deposit
ANDOVER-HARV

L'ÉCOLE DE JÉSUS-CHRIST

PAR

LE P. JEAN-NICOLAS GROU

De la Compagnie de Jésus

PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE MANUSCRIT AUTOGRAPHE

AVEC

UNE INTRODUCTION

PAR LE P. F. DOYOTTE

DE LA MÊME COMPAGNIE

Dedi eum ducem ac praeceptorem gentibus.

Je l'ai donné pour guide et pour prédicateur aux nations

ISAIE, LV, 4.

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—
1885

Tous droits réservés

Harvard College Library
Eliot Collection
Gift of John Harvey Treat
Feb. 26, 1906.

L'ÉCOLE
DE JÉSUS-CHRIST

L'auteur et les éditeurs déclarent résERVER leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1885.

L'ÉCOLE DE JÉSUS-CHRIST

PAR

LE P. JEAN-NICOLAS GROU
De la Compagnie de Jésus

PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE MANUSCRIT AUTOGRAPHIE

AVEC

UNE INTRODUCTION

PAR LE P. F. DOYOTTE

DE LA MÊME COMPAGNIE

Domi eum ducem ac præceptorem gentibus.

Je l'ai donné pour guide et pour præcepteur aux nations

ISAIE, LV, 4.

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1885

Tous droits réservés

560

G 882 ec

1885

✓. 1

APPROBATION

DE

SON EXCELLENCE MGR LANGÉNIEUX

ARCHEVÈQUE DE REIMS

Archevêché

de Reims.

Reims, le 19 décembre 1884.

J'ai lu par ordre de Son Excellence Mgr Langénieux, Archevêque de Reims, un ouvrage ayant pour titre : L'ÉCOLE DE JÉSUS-CHRIST, par le P. J. N. Grou, de la Compagnie de Jésus, publié pour la première fois avec une Introduction par le P. Doyotte, de la même Compagnie, et j'estime avec le pieux et savant éditeur que, de tous les ouvrages du P. Grou, c'est « le plus remarquable par le fond des matières et le plus utile pour le siècle où nous vivons ».

L'Introduction, qui a été ajoutée à l'ouvrage jusqu'alors inédit, renferme une très-intéressante notice sur les écrits de l'auteur, et des pages très-élevées et parfois éloquentes sur le divin Magisterium de Jésus-Christ.

En somme, la publication de l'École de Jésus-Christ

est une œuvre trèsopportune, et, en lui consacrant son travail, le P. Doyotte aura bien mérité des âmes sincèrement chrétiennes ou qui ont la bonne volonté de le devenir.

L'Abbé CH. GÉRARD, Chanoine.

IMPRIMATUR.

† B. M., Arch. de Reims.

A

MADAME CAROLINE-HENRIETTE

COMTESSE DE SAISSEVAL

En témoignage de respect et de gratitude

Je dédie ce livre.

*Qu'il demeure auprès d'elle, et qu'il achève
de former en son âme et dans sa vie la connais-
sance intime, l'amour ardent et l'imitation
fidèle de Celui qu'elle a bien voulu recevoir
dans la personne de son prêtre proscrit, et en
qui lui garde à jamais souvenir et reconnaiss-
sance*

*Son humble et dévoué
Serviteur en Notre-Seigneur,*

F. DOYOTTE

S. J.

*Reims, en sa maison, rue du Marc,
ce 21 octobre 1884.*

INTRODUCTION

Le Père Grou est aujourd’hui assez connu, et ses écrits occupent désormais un rang assez distingué parmi les ouvrages des maîtres de la vie spirituelle, pour que je sois dispensé de m’étendre sur sa vie et de faire longuement l’éloge de sa doctrine.

Qu’il me suffise de rappeler ici en raccourci les principaux événements qui ont rempli son existence, de dire sa manière simple et pieuse, sûre et vraiment surnaturelle, et de présenter au lecteur en peu de mots l’ouvrage que nous mettons au jour pour la première fois, et qui est, sans contredit, le plus important des nombreux¹ ouvrages de piété composés par l’auteur.

¹ Les ouvrages imprimés du Père Grou sont, dans l’ordre chronologique de leur publication :

I. *La République de Platon*, 2 vol. — II. *Lettre à M...*, conseiller au Parlement de Paris, où l’on propose quelques doutes au sujet de l’édit de bannissement des Jésuites, porté par Henri IV en 1595. — *Seconde lettre à M...* — III. *Réponse au livre intitulé : Extrait des assertions, etc.* — IV. *Lois de Platon*, 2 vol. — V. *Dialogues de Platon*, 2 vol. — VI. *La Science du Crucifix*, par le Père MARIE, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle

Le Père Jean-Nicolas Grou naquit à Calais, le 23 novembre 1731. Il fit ses études dans un collège de la Compagnie de Jésus, probablement à Louis-le-Grand, à Paris. A peine âgé de quinze ans, il obtint la faveur d'entrer au noviciat de la Compagnie. Ce que nous savons de ces premières années et des vertus qu'il pratiquait déjà, nous offre le modèle accompli d'un parfait étudiant de la Compagnie, ardent au travail, et prêt, par le dévouement, à toutes les éventualités de la vie de sacrifice. Ses travaux littéraires, alors qu'il n'avait pas encore achevé le cercle entier de ses études, promettaient un savant distingué et un humaniste de premier ordre. Il avait à peine accompli sa trentième année, quand il termina sa *traduction* de

édition, revue et corrigée par le Père Grou. — VII. *Morale tirée des Confessions de saint Augustin*, 2 vol. — VIII. *Caractères de la vraie dévotion*. — IX. *Maximes spirituelles*. — X. *La Science pratique du crucifix dans l'usage des sacrements de pénitence et d'Eucharistie*. — XI. *Méditations en forme de retraite sur l'amour de Dieu*. — XII. *Manuel des âmes intérieures*. — XIII. *Le Chrétien sanctifié par l'Oraison Dominicale*. — XIV. *L'Intérieur de Jésus et de Marie*, 2 vol. — XV. *Le Livre du jeune homme*. — XVI. *L'École de Jésus-Christ*, 2 vol.

Les manuscrits encore inédits sont : I. *Retraite sur ce que c'est qu'un Chrétien*. — II. *Retraite sur le don de soi-même à Dieu*. — III. *Retraite sur la connaissance et l'amour de Jésus-Christ*. — IV. *Quelques Lettres adressées à madame d'Adhémar*.

Le *Traité du Bonheur*, et le *Traité de la Paix de l'âme*, n'ont pas été retrouvés.

Le Père Grou avait de plus entrepris, sur le désir de Mgr de Beaumont, un *Traité dogmatique de la vraie religion*, auquel il avait consacré quatorze années de travail et de recherches. Les

la *République de Platon*, supérieure à toutes les précédentes, qui obtint les suffrages des plus habiles connaisseurs, et qui est demeurée jusqu'à nos jours en grande estime auprès des savants. Victor Cousin, d'ailleurs si peu équitable envers la Compagnie, se déclare, pour sa traduction des œuvres du philosophe grec, redevable au Père Grou plus qu'à tout autre ; il dit et il répète qu'il a eu sous les yeux la traduction de Grou, qu'il s'en est servi autant que possible, et qu'il l'a reproduite... comme un témoignage de sa sincère estime pour un homme bien supérieur à sa réputation.

L'année même qu'il faisait paraître la *République*, 1762, il prenait part à la défense de la Compagnie contre les attaques de la secte et de la

matériaux de cet important ouvrage furent d'abord remis, sans le consentement de l'auteur, à l'abbé Bergier, qui « les revit, les augmenta, et publia l'ouvrage sous son nom seul ». (Cf. BARBIER, *Examen critique*.) Le Père Plowden confirme le fait et dit qu'il le tenait du Père Grou lui-même. Le manuscrit fut ensuite rendu à son auteur, qui, en quittant la France, le confia à madame d'Adhémar. Des domestiques, ou des amis, pendant la Terreur, voyant arrêter cette dame et craignant que ce manuscrit ne fût de nature à la compromettre, le livrèrent aux flammes.

Enfin le Père Grou avait encore préparé : I. *La Vulgate du Nouveau Testament*, corrigée et éclaircie sur le texte grec, 2 vol. — II. *Corrections de tout le texte de Cicéron*, « travail de quatre ans », écrivait-il au Père Simpson. — III. *Corrections de Tite-Live*. — IV. *Corrections de tout le texte d'Horace*. — V. *Corrections du texte de Platon*. — VI. *Corrections de l'Iliade et d'une partie de l'Odyssée*. — VII. *Observations sur le style de Massillon*. — VIII. *La Certitude des preuves théologiques*, comparée à celle des démonstrations géométriques.

fausse philosophie. Il fournissait à Cérutti des matériaux pour l'*Apologie générale de l'Institut et de la doctrine des Jésuites*; il adressait deux *Lettres* à un conseiller au Parlement de Paris; et, dans le cours des deux années qui suivirent, il publia les trois volumes de la *Réponse au fameux livre intitulé : Extrait des assertions dangereuses, etc.*, qui contribua plus que tout autre à amener la ruine de la Compagnie.

Après l'édit de 1763, qui supprimait la Compagnie en France, le Père Grou se réfugia en Lorraine. Il y fut une année dans la maison du noviciat de Nancy, et, les deux suivantes, il était appliqué à l'enseignement de la langue grecque au collège de Pont-à-Mousson. C'est là qu'il prononça ses vœux de profès. Mais il fut de nouveau expulsé l'année même où la Lorraine fut réunie à la France, 1766, et, sur la demande de Mgr de Beaumont, archevêque de Paris, il revint dans cette ville, sous le nom de *Le Claire*, pour y exercer quelques-unes des fonctions du saint ministère et écrire sur des matières de religion. Il y demeura peu de temps *dans un galetas, rue de Sèvres, près des Filles de Saint-Thomas de Villeneuve*¹, chez lesquelles il allait tous les jours dire la sainte messe. Bientôt après, il était en Hollande, continuant ses travaux sur

¹ *Notice sur la vie du Père Grou*, par le Père CADRES, p. xx.

Platon et faisant paraître, à Amsterdam, en 1769 et en 1770, sa traduction des *Lois* et celle des principaux *Dialogues*.

Dans le courant de cette même année 1770, nous le retrouvons à Paris, et c'est de cette époque qu'il date, ce que, dans son humilité, il appelle sa *conversion*. Jusque-là il s'était occupé surtout de littérature et de polémique, et il n'avait encore rien publié qui eût directement pour objet le bien et la sanctification des âmes. Une seconde phase de sa vie allait commencer. Une humble religieuse du couvent de la Visitation de la rue du Bac, fort pieuse et fort intérieure, Sœur Pélagie, *que l'on disait favorisée de grâces extraordinaires*¹, lui ouvrit la voie. Il fit, *d'après son conseil*², une retraite, dans laquelle il éprouva en son âme tout ce que la fervente religieuse lui avait prédit, et il résolut de se donner plus pleinement à Dieu. Il y reçut, dans un haut degré, avec le don d'une vie toute en Dieu par le perpétuel exercice de sa présence, une oraison surnaturelle, un abandon total à la grâce et le talent de diriger particulièrement les âmes qui aspirent à la perfection. C'est là désormais qu'il puisera, pour ses écrits, la doctrine la plus élevée et la plus pure, et cette onction, qui lui est propre, que l'on ne trouve point dans l'étude, et que le Saint-Esprit seul

¹ *Notice, etc.*, p. xxii.

² *Ibid.*

donne aux âmes dans lesquelles il règne sans réserve.

Son premier ouvrage en ce genre fut *la Morale tirée des conseils de saint Augustin*, publié à Paris, en 1786. Il fut bientôt suivi, en 1788, des *Caractères de la vraie dévotion*, qui souleva l'indignation et les colères du parti janséniste. En 1789, parurent, en vers, les vingt-quatre *Maximes spirituelles avec des explications*, dont Feller dit que *peu de livres spirituels renferment plus de vues lumineuses et profondes sur les règles de la conscience et les voies intérieures*; et, pour faire suite à la *Science du Crucifix* du Père Marie, Jésuite, qu'il avait fait réimprimer en 1783, le Père Grou publia, la même année, la *Science pratique du Crucifix dans l'usage des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie*. En même temps, il adressait à des communautés de la capitale, avides de l'entendre et de profiter de ses lumières, des exhortations simples et pleines de cet esprit intérieur qui le pénétrait et qui était bien la *vie* de sa vie. Elles n'étaient point d'abord destinées à voir le jour, mais on les a publiées à diverses reprises dans ce siècle, et elles forment le précieux volume qui a pour titre : *Manuel des âmes intérieures*¹. C'est aussi dans cette période de sa vie qu'il travailla, pendant quatorze ans, à recueillir

¹ Voir l'édition publiée par le Père CADRÈS, en 1863.

et à préparer les matériaux de son grand ouvrage sur la religion¹.

Mais nous touchons à l'année terrible de 1792, si pleine de lugubres événements. La haine contre les prêtres allait grandissant chaque jour, et la révolution désormais maîtresse ne devait plus se donner de repos jusqu'à ce qu'elle fut parvenue à l'extermination des uns et l'exportation des autres. Le Père Grou ressentit douloureusement dans son cœur les nouveaux malheurs qui frappaient la France, la religion et l'Église. Cependant il formait le projet de rester au milieu du danger et de consacrer en secret aux âmes fidèles les bienfaits de son dévouement et de son ministère. La Sœur Pélagie lui écrivit de sa retraite pour l'en dissuader et l'engager, au nom de Dieu, à se retirer en Angleterre. En même temps, il recevait du Père Clinton² une pressante invitation à se rendre auprès de lui, au château de Lulworth³, dans la famille Weld, dont il était chapelain, et, voyant dans cette coïncidence une indication manifeste de la Providence, il n'hésita pas et partit pour l'Angleterre, où il arriva dans le courant de décembre 1792.

La famille Weld, qui a attaché son nom à toutes les grandes infortunes, et qui ouvrait alors l'Angle-

¹ Voir plus haut : *Introduction*, p. 1, note 1.

² Le Père Clinton était connu du Père Grou, et il avait traduit plusieurs de ses ouvrages du français en anglais.

³ Dans le comté de Dorset, à quelque distance de Weymouth.

terre aux Jésuites ¹, tint à honneur de donner l'hospitalité au Père Grou et fit des instances pour qu'il consentit à habiter, avec elle, son vieux château de Lulworth, le même qu'elle devait mettre, trente-huit ans plus tard, à *la disposition de Charles X, banni de France* ². C'est là que le Père Grou passa le reste de ses jours, composa ses derniers ouvrages, et rendit le dernier soupir. Il y vécut, comme il avait toujours vécu depuis la destruction de la Compagnie par Clément XIV, en observant, autant qu'il le pouvait, toutes ses règles, jusqu'aux moindres usages et jusqu'aux heures des exercices. Il y continuait à être pauvre et aimait à demander les moindres objets dont il avait besoin. Il s'était fait à Lulworth, et au sein de la famille, une solitude qui lui était chère et qu'il eut souvent à défendre contre les sollicitations pressantes des amis du dehors. *Rien n'est plus contraire à mes inclinations, disait-il, que le commerce avec les hommes; et il n'y a que le motif de la gloire de Dieu et du salut du prochain, qui puisse m'y engager.* Aussi son union avec Dieu était-elle habituelle, et son oraison y puisait des lumières et un feu divin qui se répandaient ensuite et se communiquaient

¹ C'est à la munificence de Thomas Weld, chef de la famille, que la Compagnie de Jésus est redevable, à cette époque, du beau et grand collège de Stonyhurst, dans le Lancashire, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, par CRÉTINEAU-JOLY, chap. XL.

² *Ibid.*

naturellement à tous ceux qui traitaient avec lui. La famille Weld, qui vivait dans la pratique d'une vraie et solide piété, en reçut plus que toute autre un accroissement de ferveur, et chacun de ses membres y trouva une direction sainte qui produisit bientôt les fruits de la plus haute perfection. C'est pour Thomas, l'aîné de la famille, que fut composé le livre des *Maximes pour la conduite de la vie, adressées à un jeune Anglais catholique*¹. A Marie, à qui il avait prédit, onze ans avant qu'il y eût en Angleterre une maison de la Visitation, qu'elle serait un jour religieuse de la Visitation, le Père donnait par écrit une série d'instructions *merveilleusement propres à l'initier aux secrets de la vie intérieure et à seconder l'action de la grâce*² en son cœur, et, comme il reconnut en elle un goût prononcé pour les choses de Dieu et un attrait particulier pour imiter les dispositions intérieures de Marie et de Jésus, il composa pour elle, en 1794, l'*Intérieur de Marie*, et bientôt après l'*Intérieur de Jésus*. Ces ouvrages ont été réunis de nos jours et publiés sous un seul titre : l'*Intérieur de Jésus et de Marie*. A un autre fils de M. Weld, Jean, qui n'était encore qu'un enfant, il dit un jour, en lui posant la main sur la tête au milieu de ses jeux : *Celui-ci sera prêtre*. Et

¹ Cet ouvrage a été récemment édité par le R. P. NOURY, sous le titre de *Livre du jeune homme*.

² *Notice sur le Père Grou*, par le Père CADRÈS, p. xxxvii.

en effet Jean entra dans la Compagnie de Jésus et fut ordonné prêtre en 1807¹.

C'est à cette époque, sans qu'il soit possible d'en préciser la date, que le pieux exilé composa quatre *Retraites*², dont une seule a vu le jour sous le titre de : *Méditations en forme de retraite sur l'amour de Dieu, le Traité du bonheur et le Traité de la paix de l'âme, le Chrétien sanctifié par l'Oraison dominicale, et l'École de Jésus-Christ.*

Il semble que ses continuels travaux sur des matières de piété, toujours accompagnés de la prière, l'aidaient encore à s'avancer davantage dans l'union avec Dieu et dans la ferveur. Sa conformité à la volonté divine était telle que, lorsqu'on vint lui annoncer la perte de son plus grand ouvrage, que la frayeur inconsidérée de quelques amis avait fait livrer aux flammes³, il se contenta de dire avec la plus calme résignation : *Si Dieu avait voulu tirer sa gloire de cet ouvrage, il l'aurait conservé ; puisqu'il l'a laissé périr, il peut tout aussi bien se servir d'un autre que de moi.* En vérité, il ne lui manquait plus que la consécration suprême et la perfection consommée, que la douleur seule peut imprimer à la vertu. Dieu les lui donna. Maladies

¹ Voir, dans la *Notice* déjà citée, la note G sur la famille Weld, p. cxiii.

² Voir plus haut : *Introduction*, p. 1, note 1.

³ *Ibid.*

cruelles, étouffements prolongés, souffrances aiguës, plaies répugnantes pour le corps; et, pour l'âme, sécheresses, aridités, impuissances autrement dou-loureuses que les maladies les plus cruelles du corps; il connut toutes ces épreuves, et l'on peut dire que ses deux dernières années furent un long martyre. Les dix derniers mois de sa vie, il ne pouvait même plus trouver de repos sur son lit, il les passa dans un fauteuil. *Il était sans cesse occupé de la mort, et s'y préparait par la patience, ne parlant que de Dieu et édifiant tout le monde par son inaltérable sérénité*¹. Peu de mois avant de mourir, il avait eu l'inappréciable consolation de renouveler ses quatre vœux de profès². Sentant approcher sa fin, il écrivit au Père Simpson pour le prier *de vouloir bien accepter le dépôt de ses écrits, et d'en user selon son zèle et prudence*³; et, le 13 décembre 1803, comme il tenait le crucifix entre ses mains, il dit à Dieu : *O mon Dieu! qu'il est doux de mourir entre vos bras!* et il expira. Il avait soixante-douze ans. Son corps fut inhumé et repose dans la cha-

¹ *Notice sur le Père Grou*, par le Père CADRÈS, p. XLVII.

² Pie VII, qui avait, par un bref du 7 mars 1801, autorisé et canoniquement approuvé la Compagnie de Jésus en Russie, où elle n'avait jamais cessé d'exister, venait d'accorder la même faveur aux Jésuites d'Angleterre.

³ Lettre du 30 octobre 1803. Des mains du Père Simpson, devenu Provincial en France, les manuscrits du Père Grou ont passé à la bibliothèque de l'école Sainte-Geneviève, qui les possède encore aujourd'hui.

pelle du château, au milieu des tombes de la famille.

La composition du Père Grou a été, comme sa vie, simple et ferme, lumineuse, noble et chrétienne. Ses fortes études littéraires, les seules qui font l'homme et l'écrivain, lui firent éviter les nombreux défauts des écrivains de son temps. Tandis qu'on sacrifiait alors à la nouveauté, à l'amour de la pointe, du faux éclat, de l'affectation et des termes abstraits, le Père Grou échappait à l'entraînement général et garda, au milieu d'un siècle dissipé, incrédule, railleur et libertin, le sentiment vrai des beautés si simples et si grandes des antiques littératures de la Grèce et de Rome. On sent, à le lire, qu'il se souvient de Cicéron et de Platon, et qu'il conserve jusqu'au scrupule, dans sa forme, l'amour du beau et du fini, à l'imitation du grand siècle, tout en en évitant la recherche trop savante et la perfection trop serrée. Sa phrase est correcte; l'élocution libre, sobre et contenue; l'expression est claire, pleine de choses, sans être chargée d'ornements inutiles; le tour de la pensée est naturel, vif, original, mais sans prétention, sa force est calme et toujours maîtresse d'elle-même; sa simplicité savante et aisée tout ensemble, et son élégance de bon goût mêlée de grâce lui donne comme naturellement ce style

simple et distingué, noble et ferme, limpide et éminemment français qui tient à la simplicité de la vérité et dont on sent que tout le secret lui vient des anciens. Il pourrait, à bon droit, passer pour un classique, et je ne m'étonne pas que Cousin, si amateur du beau langage et admirateur du grand siècle, l'ait trouvé tout à fait de son goût et s'en soit *servi autant que possible*. Volontiers même je partagerais l'avis de quelques critiques qui ont pensé et dit que là où le célèbre académicien a *cru devoir retoucher*, notre modeste auteur y a perdu plutôt que gagné¹.

Mais ce qui a donné à la composition du Père Grou son caractère véritable, c'est qu'il puisait bien plus dans l'oraison que dans l'étude les inspirations et les lumières dont il avait besoin pour écrire. On sent dans sa manière que le travail de l'homme est pour peu de chose en lui, et que ses pensées et son style sortent comme d'un seul jet et sans nul effort de l'esprit de Dieu qui dirige sa plume. « *Je n'écris rien de moi-même*, disait-il à miss Weld; *Dieu conduit ma plume*. *Quand je la prends, je ne sais ce que j'écrirai; et je suis étonné le premier des pensées qui se présentent à moi*. » Avant tout il se recueillait, il méditait, il

¹ Voir le *Journal de l'Instruction publique* des 20 juillet, 14 septembre, 28 octobre et 19 novembre 1859.

se faisait *intérieur*, et puisait avec abondance l'esprit même de Dieu dans l'oraison; puis, quand il voulait écrire, il priait, et, si Dieu lui donnait *de quoi*, il écrivait comme sous la dictée de l'esprit intérieur dont il était plein; s'il ne recevait du dedans aucune lumière, il attendait, il priait davantage et recourait, quand il le pouvait, à la prière des autres: « *Priez pour moi; Dieu ne me donne rien, je ne puis rien écrire.* »

Tel était son principal secret. C'est à cette méthode qu'il dut d'écrire couramment et avec une étonnante facilité tant d'ouvrages dont les manuscrits, tracés d'une main ferme, sont presque entièrement exempts de ratures et pleins de qualités rares et précieuses qui ne peuvent venir que de l'esprit de Dieu, la solidité et la profondeur de la doctrine jointes à l'onction et à la force pénétrante du discours. On peut en juger par le *Manuel des âmes intérieures et l'Intérieur de Jésus et de Marie* bien connus des âmes pieuses. « *La bouche parle de l'abondance du cœur, non-seulement par rapport aux choses qu'elle dit, mais par rapport à la manière dont elle les dit...* Ainsi enseignent ceux qui ont l'esprit intérieur. *Leur air, leur ton, leurs expressions, leur manière, ont quelque chose qui leur est propre, et que ceux qui ne sont pas intérieurs ne sauraient contrefaire. Ils parlent avec assurance, et en même temps avec humilité, parce*

qu'ils ne parlent pas d'eux-mêmes. L'art, le raisonnement, la méthode ne donnent point à leurs discours je ne sais quoi de géné et d'apprétré; et néanmoins ils sont convaincants, et portent leur preuve dans leur énoncé. Ils éclairent l'esprit, mais ils vont encore plus au cœur, qu'ils échauffent, qu'ils pénètrent, qu'ils remplissent d'une onction divine. Ils sont simples, aisés, familiers, mais, dans leur simplicité, ils ont une majesté douce qui saisit et qui charme. Vous n'y voyez point de figures, et de grands traits d'éloquence; mais ils coulent comme l'huile et s'insinuent dans les cœurs bien préparés avec une persuasion, une efficacité, qui ne peut venir que de la grâce qui les a dictés. Ce caractère est le caractère distinctif de ceux qui écrivent sur les matières de piété par l'Esprit de Dieu¹. »

Telle est éminemment la manière du Père Grou et le caractère distinctif de ses écrits. On y trouve le ton simple et naturel de la vérité, le souffle intérieur qui anime leur auteur, et l'onction cachée que l'Esprit de Dieu répand partout. On sent qu'un homme d'oraison les a composés. Les âmes intérieures, ou qui veulent le devenir, ne s'y méprendront pas.

L'École de Jésus-Christ, qui est de la dernière

¹ *Intérieur de Jésus, chap. xxiv.*

période de la vie du Père Grou, en a la maturité, le surnaturel et l'onction. C'est de plus, et sans contestation possible, de tous ses ouvrages, le plus important et le plus remarquable par le fond des matières, comme il est le plus utile et le plus nécessaire à l'époque pour laquelle il le composa et pour le siècle où nous sommes. On pourrait s'étonner à bon droit de le voir si tardivement mettre au jour, si la mort n'était venue arrêter les travaux et renverser tous les projets de l'infatigable et savant éditeur des ouvrages manuscrits du Père Grou¹.

Les théologiens de Dublin qui eurent à examiner la traduction anglaise qui en fut faite sur l'autographe par le père Clinton, lui donnèrent leur haute approbation et en pressèrent la publication, *highly approved it, and urged its publication*². Ils jugeaient l'ouvrage *excellent, covenant admirablement à notre siècle dégénéré, bien fait pour confondre l'orgueil de la philosophie moderne, et propre à faire*

¹ Le Père Alphonse Cadrés, mort à Paris, le 9 août 1872, dans sa soixante-deuxième année.

² Le premier volume seul a été traduit et publié en anglais. On ne trouve aucune trace de la seconde moitié de l'ouvrage, et il est vraisemblable que le Père Clinton, que ses infirmités empêchèrent de surveiller l'impression du premier volume, *The translator, from his habitual infirmities, could not attend to the publication of this excellent Work, mourut sans avoir achevé sa traduction.* Le premier volume ne parut même qu'en 1801, un an après la mort du Père Clinton, grâce aux soins d'un ami à qui il l'avait confié, *but he having soon after departed this life.* Préface de l'éditeur : *The publisher to the reader.*

revivre la piété des premiers chrétiens, à établir la vertu sur des fondements solides et à combattre le vice jusque dans sa source empoisonnée¹ ; et ils recommandaient ses enseignements salutaires et ses célestes leçons, the salutary documents and heavenly lessons.

Il est certain que l'ouvrage est d'une grande importance, et quel'heure est bien venue de donner, à un siècle qui repousse Notre-Seigneur Jésus-Christ et qui le blasphème, parce qu'il l'ignore, les plus pures leçons de l'Évangile à l'*École même de Jésus-Christ*.

Nous n'avons pas, et nous ne pouvons pas avoir d'autre Maître. Il est le *Docteur* des nations, le *Précepteur* du genre humain, le *seul Maître* du monde, *magister vester unus est Christus*². Non-seulement il contient toute vérité, parce qu'il est éternel et qu'il a assisté à toutes les choses qui ont été faites et qui ont été faites par Lui, *omnia per ipsum facta sunt*³; mais encore il éclaire, il *illumine tout homme qui vient dans ce monde*; il rayonne lui-même dans les âmes, ce que ne peut faire aucun docteur de la

¹ The Work appears to be a valuable production, suitable to the present degenerate age; and well calculated to confound the pride of modern Philosophers; to revive the piety of the primitive Christians; to establish virtue on a solid basis; and to combat vice in its poisonous source. *Jugement et témoignage d'un des théologiens examinateurs.*

² MATTH., xxiii, 10.

³ JEAN, i, 3.

terre ; il les enseigne et il les touche en même temps qu'il leur parle ; il nourrit les cœurs d'amour et de sainteté à l'heure même qu'il leur en fait entendre les leçons. C'est le Maître véritable, dit saint Augustin, qui parle au dedans, sans bruit, bien mieux encore qu'il ne fait entendre sa voix au dehors. Socrate, confessant l'impuissance de l'esprit de l'homme, l'appelait du ciel et demandait qu'il vînt donner ses divines révélations.

Il est venu. *Dieu a parlé*, dit l'Apôtre, *bien des fois, et en bien des manières, à nos pères, dans les temps anciens ; mais tout récemment, de nos jours, il nous a parlé dans son Fils, novissime, diebus istis, locutus est nobis in Filio.*

Le Seigneur l'avait annoncé autrefois à Moïse ; il avait dit : *Je leur susciterai un Prophète semblable à toi. Je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Et si quelqu'un ne veut pas entendre la parole qu'il dira en mon nom, ce sera moi qui en tirerai vengeance*¹. — *Je le donnerai aux peuples comme mon témoin ; je l'établirai le Guide et le Précepteur des nations*², *la lumière du monde*³. — *Réjouissez-vous, Fils de Sion, et trespasss d'allégresse en Dieu votre Seigneur, parce qu'il vous donnera le Docteur de toute justice*⁴. — Voilà

¹ *Deutér.*, xviii, 18, 19.

² *ISAIE*, LV, 4.

³ *ISAIE*, XLIX.

⁴ *JOEL*, II, 23.

que l'esprit de Dieu est sur moi, dit-il encore en Isaïe ; il m'a envoyé pour parler aux âmes douces et simples, pour guérir ceux qui souffrent du cœur, et annoncer la miséricorde aux captifs et la délivrance à ceux qui sont dans les chaînes ¹.

C'est pour cela que je suis né, disait-il lui-même aux jours de sa vie mortelle, et je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité ². *Dieu m'a envoyé évangéliser les pauvres* ³. C'est la preuve qu'il donnait de sa mission : *pauperes evangelizantur* ⁴. *Merci, ô mon Dieu !* s'écriait saint Augustin, *vous m'avez fait voir votre Fils, et vous me l'avez donné pour Docteur*. Les deux grandes raisons de l'Incarnation, dit saint Grégoire, ont été de nous racheter par le sang du Calvaire et de nous enseigner par les leçons du Docteur, *ut non solum nos per passionem redimeret, sed etiam conversatione doceret*.

C'est en effet le premier besoin de l'homme ; et le plus grand bienfait que Dieu ait pu accorder à l'humanité a été de lui donner la vérité, de lui envoyer son Docteur, *quia dedit vobis doctorem* ⁵.

Rien n'est avant la vérité. Elle-même est avant

¹ ISAIE, LXI, 1.

² JEAN, XVIII, 37.

³ LUC, IV, 18.

⁴ LUC, VII, 22.

⁵ JOEL, II, 23.

tout, à l'origine même des choses, *in principio erat Verbum*. Ce n'est donc pas l'homme qui la détient; on ne la trouve pas en lui originairement, essentiellement et substantiellement; elle est en Dieu, et, en Dieu, elle est la parole que Dieu se dit à lui-même, et dans laquelle il exprime à la fois tout ce qu'il est et tout ce qu'il peut faire, toutes choses, l'intréé et le crééé, ce qui est et le possible, *Verbum erat apud Deum*. Elle est sa pensée vivante et substantielle, et en même temps la raison de tout ce qui s'est fait et de ce qui se fera, *omnia per ipsum facta sunt*. Elle est elle-même la lumière qui rend les hommes intelligents. C'est par elle que l'homme peut comprendre quelque chose de ce qui est en Dieu et de ce qui est dans le monde, car toute vie est en elle, elle est la lumière des hommes, *in ipso vita erat, et vita erat lux hominum*. Elle se communique à tout homme pour répandre la vraie lumière, opposée aux lumières fausses et appARENTES, *lux vera*. Mais il s'est fait une grande lutte entre la lumière et les ombres, entre la vérité et l'erreur. La vérité était dans le monde, mais cachée, *in mundo erat*. Les ténèbres ont couvert le monde d'une ombre de mort; l'homme était descendu dans les sens, et le monde ne connaissait plus la vérité, *lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt*.

C'est alors, à l'heure marquée par la Providence,

et qui fut assurément la plus solennelle et la plus heureuse de l'histoire de l'humanité, que la Vérité vivante, totale, substantielle, personnelle, est descendue et est venue jusque dans les sens pour y chercher et surprendre l'homme, dit saint Augustin. L'éternelle vérité, la parole de vie, *Verbum vitæ!* s'est faite *parole* d'un jour, faible, petite, *verbum abbreviatum*, semblable à notre parole, pour parler à l'homme et dire à la terre, dans son langage, l'éternel langage que Dieu se dit à Lui-même dans les profondeurs de son éternité, *Verbum caro factum est.*

Et Dieu, lorsqu'il l'introduisit dans le monde, et sur les rives du Jourdain et parmi la gloire du Thabor, entr'ouvrant les Cieux, dit à la terre : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé; j'ai mis en lui toutes mes complaisances : écoutez-le, Ipsum audite.*

Écoutez-le! Car il a parlé à la terre. L'Évangile a recueilli et conservé ses paroles. Les disciples qui l'ont entendu ont dit de lui qu'il fut *puissant en œuvre et en parole*, et ses ennemis eux-mêmes, envoyés pour le surprendre, se sont écriés : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme*¹. Il n'a pas étudié, il sait sans avoir appris; il est Maitre sans avoir été disciple. Seul parmi les hommes, il tire de son

¹ JEAN, VII, 46.

fonds. Il est *le Foyer*; comme le soleil, il donne sa lumière, spontanément et sans effort. Il lui a suffi, pour illuminer le monde à jamais, de laisser rayonner sa pensée. Il est *la Source*, dont parle le Prophète, quand, s'adressant à Lui, il dit : *Bois l'eau de ton puits, et les ruisseaux de tes fontaines*¹. Les autres viendront et boiront à sa source. *Tous les trésors de la sagesse et de la science sont en Lui*², dit l'apôtre; et nous tous, nous avons reçu de sa plénitude, *de plenitudine ejus omnes nos accepimus*.

Jamais homme n'a parlé comme cet homme. C'est au nom de Dieu que Moïse élevait la voix, et tout le peuple tremblait à la seule pensée de Jéhovah; c'est au nom de Dieu que Nathan parlait à David, Élie et Élisée aux rois d'Israël, Daniel à Balthazar, Ézéchiel aux ossements desséchés de la plaine, Malachie, Aggée aux Juifs qui rebâtissaient le Temple. Jean-Baptiste, le plus grand des hommes et le plus heureux des prophètes, parlait au nom de *Celui qui devait venir*. Jésus-Christ parle en son nom : *Je suis la voie, la vérité et la vie... Je suis la lumière du monde...* *Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres.*

Aussi l'élévation est-elle en Lui l'état naturel de la pensée. Parmi les hommes, il en est qui s'élèvent

¹ *Prov.*, v, 15.

² *Col.*, ii, 3.

quelquefois et avec effort. Chez Lui, les pensées les plus hautes ne sont pas des découvertes, des conceptions extraordinaires, laborieuses, qui Lui apparaissent dans une sphère supérieure, quelque chose vers quoi il Lui faille prendre son vol; c'est la patrie, le sol natal; on sent que l'infini est sa sphère.

Et, à ces hauteurs, où sa pensée se joue avec les plus sublimes mystères, comme Dieu avec la foudre par-dessus les cimes des plus hautes montagnes, il n'éblouit pas, il ne fatigue point, même les plus faibles esprits auxquels il se révèle. Il est si sublime que nul ne peut monter si haut; et, en même temps, il est si simple, qu'il se communique à tous. Il est à la fois le plus élevé et le plus populaire des Docteurs.

Il est encore le plus fécond.

Il s'est trouvé des hommes qui ont vu plus haut et plus loin que le vulgaire, et qu'on nomme *des génies* parce qu'ils ont découvert quelques vérités que les autres n'auraient point vues, mais qui étaient à côté d'eux et à leur portée. Ils étaient trop distraits pour les voir, trop superficiels pour les fixer; mais ils pouvaient les voir, et il eût été donné à la patience de leurs efforts et à la hardiesse de leurs recherches de les saisir. Lui, a créé tout un monde d'idées nouvelles, que les hommes ne pou-

vaient apercevoir, et que les plus grands génies n'auraient pu même soupçonner. Il les a appelées de l'infini où il habite, et il leur a dit : *Allez !* et elles sont allées ; elles ont fait le tour du monde. Qui avait dit, avant Lui, la nature et les charmes de l'*humilité* ? Qui avait fait connaître et vanté la *pauvreté* volontaire et la *virginité* sans tache ? Qui avait suscité le *zèle* et appris aux hommes l'art divin de la *charité* ? Qui eût osé parler du *bonheur*, et promettre la *béatitude* ? etc., etc. Mais, sans entrer dans les détails qui seraient infinis, à qui serait-il venu en pensée de dire seulement *ces quatre mots*, si courts et si puissants qu'ils ont changé le monde, et que chaque jour, devant eux, les désirs s'apaisent, les ambitions s'éteignent, les convoitises se taisent, et les passions disparaissent : *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme* ? Non-seulement il les a dits, mais l'homme qui les a entendus, frappé par cette doctrine qui ne venait pas de l'homme, s'est senti quitter la terre et s'est tourné vers les cieux. Jusque-là, l'homme perdait son âme pour courir à la jouissance et chercher à gagner le monde ; dès lors, il voulut perdre le monde pour sauver son âme. Jésus-Christ avait dit : *Bienheureux les pauvres, les doux, les miséricordieux, les pacifiques, les purs, les affamés du Ciel ! Bienheureux ceux qui pleurent et ceux qui souffrent !* A sa parole, et à son école,

les idées se sont modifiées, et les mœurs bientôt après les idées : la pénitence et l'expiation, le détachement et l'innocence, le mérite et la vertu, le désir de la béatitude et du Ciel ont fait place au plaisir, à l'amour des jouissances grossières, au vice, à la dégradation, au péché; l'état *chrétien* des âmes et des sociétés a succédé à l'état *païen*, barbare et corrompu.

C'est ici le plus divin, et peut-être le plus remarquable caractère de la doctrine et de l'école de Jésus-Christ. Tout son enseignement, toutes ses leçons ont uniquement pour objet la *Vie éternelle*.

Il aurait pu, ce lui eût été facile, donner des lumières sur les arts et sur les sciences qui occupent les hommes; il aurait pu créer toute la *science de la terre*, et se mettre en tête de toute *science humaine*, puisque toute *science* est en Lui; il ne l'a pas voulu, et il ne l'a pas fait. Il n'a pas dit un mot qui s'adressât à la curiosité des savants et retint l'homme en bas; il a laissé le monde aux disputes des savants; il est venu dire à l'homme les choses de son propre monde, et raconter à la terre les secrets de l'éternité. Il n'y a pas une phrase dans l'Évangile, pas un mot qui soit de la terre ou pour la terre. En vain les hommes, ses ennemis pour le surprendre, ses apôtres pour savoir, ont voulu attirer son attention sur ce

monde, et demandé sur ses problèmes un rayon de sa divine et sûre lumière. Il n'a répondu qu'en détournant les esprits de ces questions vaines et en les ramenant à Dieu, laissant à dessein planer l'incertitude sur les choses d'en bas pour jeter plus vivement les âmes dans la pleine lumière des choses d'en haut, les seules qui importent, après tout, au but de la vie et à l'éternel avenir. Aussi, la science des hommes change et passe; mais aucune de ses paroles ne passera.

Non-seulement il a raffermi et rendu certaines toutes les vérités de la raison qui sont la base de l'ordre moral et religieux nécessaire à l'homme; il a précisé et mis en pleine lumière des vérités d'un ordre révélé, oblitérées et obscurcies dans la suite des siècles; mais il a surtout élevé les âmes jusque dans la sphère inaccessible à la raison, qui forme le domaine propre de Dieu et de la révélation. On peut dire qu'il a révélé toute la vérité, non pas successivement et par partie, avec parcimonie, comme fait un avare, mais totale, vivante, dans sa plénitude, *omnem veritatem*.

Lui-même l'a déposée comme *un germe* dans l'esprit et dans le cœur, dans les individus et dans la race entière, *semen est verbum Dei*. Il est Lui-même ce germe divin, *ego sum principium*. C'est par Lui qu'il faut commencer. Personne ne connaît

le Père qui engendre à la vie, si le Fils ne rayonne jusqu'à lui, et si son âme n'entre dans sa lumière et dans sa vie, *nemo scit quis sit Pater, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare*¹. Je suis la porte, dit-il, c'est par moi qu'on entre, *ego sum ostium. Per me si quis introierit, salvabitur*². Je suis la vigne, etc., et il appelait tous les hommes à venir à la lumière, à la source de la vie nouvelle. Or la vie, l'éternelle vie, consiste à vous connaître, ô mon Dieu! et à connaître Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ, *hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum et quem misisti Jesum Christum*³. Aussi est-ce par Jésus-Christ que nous, qui étions dans les ténèbres et dans la mort, entrons dans l'éternelle lumière et dans l'éternelle vie. C'est par Lui que nous avons *communication avec le Père*, et que nous sommes appelés et devenons réellement *Fils de la lumière et Fils de Dieu, Omnes enim vos Filii lucis estis et Filii Dei*⁴. *Credite in lucem, ut Filii lucis sitis*⁵; *ut Filii Dei nominemur et simus*⁶.

Et ce *germe* n'a point été stérile, mais fécond dans nos âmes et dans le monde. Cette lumière de vie, que l'on reçoit à l'école du divin Docteur, qui

¹ LUC, x, 22.

² JEAN, x, 9.

³ JEAN, xvii, 3.

⁴ I Thessal., v, 5.

⁵ JEAN, xii, 36.

⁶ JEAN, iii, 1.

nous éclaire et qui nous échauffe, a fait épanouir dans les âmes régénérées, et dans l'humanité nouvelle qui est l'Église, une admirable *floraison* de vertus inconnues à la terre et qu'elle était impuissante à produire. Le Verbe, qui est semence de vie, a fait entrer dans les âmes, puis se lever, croître et mûrir dans le champ de l'homme, au rayonnement de sa doctrine, une immense moisson de vertus du Ciel, qui sont depuis dix-huit siècles, et seront, jusqu'à la fin des temps, la plus précieuse richesse de la terre, et qui préparent, pour l'éternité, la plus ample et la plus belle moisson de gloire pour Dieu et pour les âmes. *Le royaume des Cieux est semblable à un grain de senevé, qu'un homme plante dans son champ, qui croît et qui devient un grand arbre ; et les oiseaux du ciel viennent s'établir sur ses branches*¹. Telle est la doctrine de Jésus-Christ : elle a vraiment soulevé le monde ; elle lui a donné, sous l'action de la rosée céleste et du divin soleil, une culture admirable, et elle lui a fait produire des fruits divins, *Dei agricultura estis*².

Et voici que bientôt, lorsque ces fruits auront été mûris dans les âmes et dans l'humanité par les ardeurs de l'amour et de la tribulation, lorsque la semence céleste et la séve divine qu'elle a répandue dans le monde, aura donné le plein épanouissement

¹ MATTH., XIII, 31.

² I Cor., III, 9.

que le divin agriculteur en attendait, ce sera l'*heure de la moisson* et l'*époque de la vendange*. La séve qui vient de l'éternité doit retourner dans l'éternité; les vertus célestes, formées dans les âmes par la divine lumière, seront comme des grains purs et choisis; les âmes des élus comme des épis pleins et des grappes chargées. N'entendez-vous pas le bruit des pas des moissonneurs et les chants de joie des vendangeurs? C'est le jour de la récolte. Voici les Anges qui descendent du Ciel, recueillent les épis pleins, et emportent en chantant les grappes précieuses devant le trône de l'Éternel. Alors Dieu qui les avait formés, mais qui s'était tenu caché, se révélera en eux, et il éclatera en tous. Nous *le verrons*, et tous nous *serons semblables à Lui*, brillants comme Lui, et heureux comme Lui pour de pépétuelles éternités. Ce sera la consommation du mystère de Dieu, *tunc consummabitur mysterium Dei*¹.

Mais il commence ici-bas. Déjà, dès cette vie, l'homme recueille quelques-uns des fruits de la céleste doctrine, son cœur savoure quelques-uns des bienfaits des divins enseignements, et l'humanité reçoit sur la terre comme un avant-goût du Ciel. La piété, dit l'Apôtre, est utile à tout; elle a les promesses de la vie présente; elle donne la

¹ *Apoc.*, x, 7.

paix et le bonheur ici-bas, comme elle a les promesses de l'éternité, *promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ*¹.

Tel est le cadre immense, infini, des enseignements et de la doctrine du Sauveur. Telle a été l'École de Jésus-Christ.

Elle embrasse tout le mystère de l'éternelle vie, *verbum vitæ*. Elle en donne le principe qui n'est pas autre que Jésus-Christ lui-même, elle en inspire le développement en une admirable et merveilleuse efflaraison de vertus divines qu'on n'apprend que d'elle, et elle en assure le plein épanouissement dans les récompenses de l'éternité, sans négliger les bienfaits qu'elle répand, comme en passant, dans cette vie du temps.

C'est la science du Ciel, et c'est l'École des Saints. Notre-Seigneur n'est pas venu pour une autre fin. Il n'a pas eu le dessein de faire fleurir la science de la terre, ni d'enseigner directement le bonheur temporel; il est venu pour donner aux hommes la vie, la vraie vie, la vie éternelle, et la leur donner sans mesure, *veni, ut vitam habeant, et abundantius habeant*²; il est venu pour préparer des élus, pour faire fleurir des saints dans ce désert de la terre, et pour montrer à tous les hommes le chemin

¹ *I Timoth.*, iv, 8.

² JEAN, x, 10.

de l'éternel bonheur dont il leur donne un avant-goût et des prémisses à chaque pas sur la terre.

Le Père Grou l'a compris ainsi. Il embrasse dans son livre toute la doctrine morale de l'Évangile ; il comprend toutes les leçons du Maître ; il nous met vraiment et nous tient à l'*École de Jésus-Christ*. On sent qu'il en a étudié avec amour tous les enseignements, et qu'il en possède parfaitement l'esprit. Il les donne avec fidélité ; il en développe le sens avec suavité et force ; il les justifie, il les explique avec une admirable sûreté, se gardant également, dans les applications, des exagérations et de la faiblesse ; il est net, exact, complet dans l'exposé des principes, autant qu'il est suave et plein de longanimité pour la pratique. Il exhorte et il encourage ; il cite les beaux exemples des Saints et rappelle la forte manière des premiers chrétiens. A chaque enseignement qu'il donne, il dit sa facilité pratique et fait connaître ses précieux avantages, la paix, le bonheur qu'il procure dès ici-bas, et l'éternel poids de gloire, la félicité infinie que Dieu réserve dans l'autre vie à tous ceux qui l'auront cru et pratiqué sur la terre ; il montre que le plus heureux des hommes, malgré tout, est le chrétien fidèle : *c'est parmi les tentes des justes que se font entendre les cris de la véritable allégresse et qu'on entonne les chants du salut*¹,

¹ Ps., cxvii, 15.

en même temps qu'il donne les preuves les plus certaines de l'avenir immortel et de la béatitude sans bornes que Dieu lui garde dans les Cieux.

Son livre est complet.

J'ajoute qu'il vient à son heure.

Le dix-huitième siècle voulait déserter l'école de l'unique et divin Précepteur du monde, *præceptorem gentibus*, et il avait juré de faire oublier sa doctrine. Le dix-neuvième, héritier de toutes les erreurs et de toutes les haines des siècles anciens, veut chasser le Maître, détruire son École, et il décrète la grande, l'universelle apostasie du genre humain.

Telle est la raison de ses agitations, et voilà démasqué le but de tous ses efforts, le plan de tous ses projets de Constitutions, de ses programmes d'Enseignement à tous les degrés, de sa Législation antichrétienne, de ses Règlements athées et de ses Décrets impies. C'est fait déjà dans les familles, et cela se fait chaque jour dans les âmes. On ne connaît plus, on ne consulte plus l'unique Docteur des consciences et des peuples, le Précepteur véritable et autorisé du genre humain. On ne lit plus la sainte Écriture, on n'ouvre plus l'Évangile; ou, s'il arrive qu'on en déroule quelquefois les pages, on ne les comprend plus. On divise sa doctrine, on partage ses enseignements; on en prend ce qui

plaît ou ce qui paraît facile, on laisse ce qui déplaît et ce qui gêne, et nous pourrions bien adresser à un grand nombre de chrétiens de nos jours, même parmi les meilleurs, le reproche que Tertullien adressait aux indociles de son temps : Pourquoi diviser le Christ, et pourquoi diminuer sa doctrine, pour la faire mentir en retranchant de son intégrité ? Tout y est vérité ; il est Lui-même tout entier Vérité. *Quid dimidias Christum ? Totus veritas fuit. En vérité, je vous le dis : on ne retranchera pas un iota, pas un point. Quiconque relâchera le plus petit des commandements et diminuera ainsi la doctrine, sera le dernier dans le royaume des Cieux ; mais celui qui soutiendra la doctrine tout entière, par ses enseignements et par sa conduite, sera grand dans le royaume des cieux* ¹.

Eh bien ! voici un livre qui ne diminue rien, qui n'amoindrit rien, pas plus qu'il n'exagère. Il s'adresse à l'intelligence, et lui donne le sens certain des enseignements les plus importants de l'Évangile ; mais il s'adresse encore plus au cœur et vise à la vertu pratique. Il tend manifestement à ramener les âmes et la société tout entière aux pieds de Jésus-Christ, à sa douce et divine École, et à faire rentrer Jésus-Christ partout dans les idées et dans les mœurs.

Le Père Grou l'a écrit au moment même où l'on

¹ MATTH., v, 18.

posait les principes de la grande révolution qui agite le monde et qui l'agitera peut-être jusqu'à la fin.

Je crois le moment venu de le faire paraître à l'heure où nous ressentons si cruellement les conséquences de la Révolution, et où nous faisons nous-mêmes descendre dans la pratique et dans les faits les principes posés il y a cent ans.

Le Père Grou avait prévu ces suites désastreuses, et plus d'une fois dans son ouvrage il semble qu'il vit le cours des événements et qu'il prophétisa, à travers les phases de la Révolution, les tristesses et les décadences de l'heure présente, l'affaiblissement de la foi et le déchaînement de l'immoralité, l'effacement des caractères et le despotisme des masses populaires, l'impiété croissante de l'enseignement public et l'apostasie déclarée des individus, des familles et des peuples.

C'est donc contre le torrent de l'impiété contemporaine, et pour ramener les âmes de l'ignorance à la vérité, de l'indifférence ou de la haine à la connaissance et à l'amour, qu'il a composé et que nous publions aujourd'hui l'*École de Jésus-Christ*.

Qu'il aille, ce livre du savant et pieux auteur!
Qu'il parle! qu'il ramène les âmes qui s'égarent

et qui périssent sans maître, à l'étude abandonnée de l'Évangile, aux leçons du christianisme vrai et solide, à l'École de Jésus-Christ, le seul maître des nations ! Qu'il fasse de nouveau entendre la voix du Sauveur du monde, et que Jésus redevienne l'unique Précepteur sur la terre ! Qu'il rentre, et qu'on le rétablisse à sa place, avec le livre de l'Évangile et le Crucifix, dans le cœur et sous les yeux de tous au sein de la famille, et qu'il y reste pour *ne disparaître plus*, et pour que tous puissent *apercevoir* facilement et *reconnaître à jamais le Docteur que Dieu nous a donné*¹.

Et, quand on l'aura rétabli dans les cœurs par l'étude de l'Évangile, sous les yeux, dans les foyers, par le crucifix qui résume tous ses enseignements, on le fera facilement rentrer dans les écoles, dans nos hôpitaux, dans nos rues, sur nos places publiques, et plus profondément dans nos lois et dans les constitutions des peuples. Il réapparaîtra bientôt, il éclairera, il sauvera de nouveau le monde. Les révolutions modernes étant doctrinales ne finiront pas, comme celles de l'antiquité, par un homme ou par un accident, par une action d'éclat ou sur un champ de bataille ; elles finiront par une doctrine, aux pieds d'un maître chrétien, à l'École de Jésus-Christ.

¹ ISAIE, xxx, 20.

O Jésus ! Maître des âmes, nous périssons ; ayez pitié de nous !

*Jesu, præceptor, perimus ! miserere nobis*¹.

Marie ! siège de la sagesse, mère du Verbe, priez pour nous !

Sedes sapientiae ! Mater Verbi, ora pro nobis.

Enfin, je proteste avec l'auteur « *de la droiture de mes intentions. Je n'ai dessein de proposer que ce que Jésus-Christ a enseigné. J'adopte sans réserve tout ce que l'Église enseigne; je condamne absolument tout ce qu'elle condamne; et si, malgré mes précautions, il se rencontre dans cet écrit quelque chose de répréhensible, je le rétracte d'avance, et je l'effacerais volontiers de mon sang.* »

F. DOYOTTE,

S. J.

Reims, 17 octobre,
Octave de S. François de Borgia,
et fête de la B^e Marguerite-Marie, 1884.

¹ *Luc, viii, 24; xvii, 13.*

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

En qualité de chrétiens, nous nous faisons gloire d'être les disciples de Jésus-Christ. Mais le sommes-nous en effet? Prenons-nous Jésus-Christ pour Maître? Étudions-nous sa morale? Nous appliquons-nous à la pratiquer? Si cela était, les bons chrétiens ne seraient pas en un si petit nombre, et l'on ne se flatterait pas si aisément d'en être.

La plupart bornent l'observation des préceptes de l'Évangile à ce qui leur paraît indispensable pour le salut; d'autres ajoutent à cela des exercices et des pratiques extérieures de piété, beaucoup de prières vocales, de saintes lectures, l'assiduité aux offices de l'Église, la fréquentation des Sacrements; quelques-uns, selon leur état et leur moyen, se livrent aux œuvres de charité.

Dirai-je que, s'ils s'en tiennent là, ils ne sont que des chrétiens imparfaits? Ils ne le croiront pas; rien pourtant n'est plus vrai.

S'ils me demandent ce qu'il faut de plus, je leur répondrai qu'il faut avoir dans l'esprit l'idée de la per-

fection chrétienne, telle que la propose Jésus-Christ; qu'il faut avoir dans le cœur les sentiments de Jésus-Christ, et s'appliquer dans toute sa conduite à détruire le vieil homme, l'homme de la nature, pour y substituer l'homme nouveau, l'homme de la grâce. Celui qui est chrétien de la sorte, ou qui travaille sérieusement à le devenir, peut se glorifier du titre de disciple de Jésus-Christ.

Concluons de là que très-peu savent ce qu'il faut savoir pour être chrétien, et ne prennent pas la peine de s'en instruire, ne croyant pas même en avoir besoin; qu'un plus petit nombre encore se met en devoir de pratiquer ce qu'il sait là-dessus, et que les lumières ou la bonne volonté manquent presque à tous. Néanmoins, tous ceux que j'ai ici en vue conviennent que le salut est la grande, et même l'unique affaire, et que le seul moyen d'y réussir est d'observer fidèlement la morale évangélique. Pourquoi donc s'empressent-ils si peu à la connaître, et ont-ils si peu de zèle pour son observation?

Essayons tout à la fois de les éclairer et de les animer; et, pour cela, envoyons-les à l'*École de Jésus-Christ*. Qu'ils écoutent les leçons du divin *Maitre*; qu'ils s'efforcent de les bien comprendre; qu'ils s'en fassent l'application; qu'ils ne les perdent jamais de vue, et qu'ils ne cessent de réformer en eux tout ce qui n'y est pas conforme. Tel doit être l'objet constant de leurs réflexions et de leurs prières; le but où tende tout le détail de leur vie. A cette école il y a toujours à apprendre; on

découvre de nouveaux pays à mesure qu'on avance; et l'obligation d'aller plus avant croît avec les lumières que l'on reçoit. Car Dieu ne les donne pas en vain; il exige de nous l'effet en vue duquel il les communique; et une stérile spéculation ne sert qu'à nous rendre plus coupables. C'est un grand mal assurément de ne pas aller à l'École de Jésus-Christ; mais c'en est un bien plus grand d'y aller, et de n'en retirer aucun fruit. Écoutons avant tout la pressante invitation qu'il nous fait de nous y rendre, et les raisons qui nous y engagent.

L'ÉCOLE DE JÉSUS-CHRIST

JÉSUS-CHRIST NOUS INVITE À SON ÉCOLE

*Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine, et sous le fardeau; et je vous soulagerai*¹.

Ce sont vos paroles, ô mon Sauveur!... Et à qui les adressez-vous?... À tous ceux qui ont l'avantage de vous connaître pour leur Seigneur et leur Dieu. Vous les adresseriez à tous les hommes sans exception, si vous étiez connu d'eux. Car quel est l'homme qui n'est pas dans la peine? C'est sa condition depuis le péché; nul n'en est exempt; et dès que l'on commence à réfléchir, on commence à sentir qu'on est condamné à la peine; on devient dès ce moment un fardeau insupportable à soi-même, et ce fardeau, on le porte tous les jours de sa vie: ne pouvant jamais rentrer en soi, qu'on n'en sente le poids. Ainsi l'on est réduit à se fuir, et à chercher partout le bonheur hors de soi. Mais il ne se trouve nulle part ailleurs, qu'en vous seul, ô mon Dieu!

Voilà donc l'état de l'homme, et de tout homme. Il se trompe, s'il se croit heureux; et il ne peut rentrer

¹ MATTH., XI, 28.

sérieusement en lui-même, qu'il ne se convainque du contraire. Exposerai-je ici le détail de ses peines? Je l'essayerais en vain; ce détail est infini: tout âge, toute condition, tout état a ses peines; chaque jour en apporte de nouvelles; et, sans parler de celles qui nous viennent du dehors, notre imagination, notre propre esprit, nos passions et notre cœur en sont des sources inépuisables.

Qu'ils sont à plaindre, ô mon Sauveur! ceux qui, ne vous connaissant pas, ne peuvent recourir à vous, pour être soulagés de leurs maux! Ils souffrent sans adoucissement, sans consolation, sans mérite; et tous les efforts qu'il font pour se tirer de leurs peines ne font que les y enfoncer davantage. Vaine et orgueilleuse philosophie, fausse raison humaine, as-tu guéri une seule de nos maladies? As-tu fermé une seule de nos plaies? Si tu t'en flattes, c'est une imposture. L'homme n'est que trop industrieux pour se tourmenter; mais il n'a nulle ressource en soi pour se donner la paix.

Mais combien sont plus à plaindre ceux qui vous connaissent, et qui ne se rendent pas à votre invitation!... Hélas! ceci me regarde; je gémis, je languis dans la peine, je suis accablé sous le fardeau, et, au lieu de chercher du soulagement auprès de vous, je murmure, je me dépîte, je me révolte contre la Providence; je mendie le secours des créatures, quoique je n'en retire que de vaines paroles et d'onéreuses consolations.

Ah! Seigneur Jésus! il est temps que j'ouvre l'oreille de mon cœur à votre douce invitation. Puisque je porte le nom de votre disciple, et que je m'en fais gloire, il est temps que j'en remplisse les devoirs, et que je me rende assidu auprès de mon divin Maitre. Je suis un malade, et peut-être un malade invétéré, mais vous êtes

mon médecin ; il me suffit de me présenter à vous ; ma guérison ne vous coûte qu'un mot, et vous m'appelez, vous m'attirez vers vous, pour le prononcer.

Quel autre qu'un Homme-Dieu pouvait joindre tant de puissance à tant de charité ? Quel autre oserait promettre un remède prompt et efficace à tous les maux de la nature humaine ? Ni vos Prophètes, ni vos Apôtres, ni aucun saint n'a été assez présomptueux pour cela. Ils étaient hommes comme nous, sujets aux mêmes misères que nous ; ils succombaient comme nous sous le poids de leur existence. Un d'entre eux s'écriait : *Malheureux homme que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort*¹ ? et il ajoutait aussitôt : *Ce sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur*². Ils reconnaissaient tous tenir de vous leur guérison ; et vous n'êtes ni moins bon, ni moins puissant pour moi, que vous l'avez été pour eux.

Mais, ô mon Sauveur ! permettez-moi de vous demander comment vous soulagez ceux qui viennent à vous. Leur ôtez-vous leurs peines ? Les déchargez-vous de tout fardeau ? Eh quoi ! vos saints n'ont-ils pas souffert, et même, à proportion, plus que les autres ?... En quel sens est-il donc vrai que vous les avez soulagés ? J'entends dire partout que la vie chrétienne est une vie de croix et de souffrances ; vous le répétez à chaque page de votre Évangile ; vous-même qui êtes notre unique modèle, avez porté tous les instants de votre vie une croix plus pesante que celle de tous les saints ensemble ; comment donc, et par quel secret adoucissez-vous ces mêmes peines que vous nous faites

¹ Rom., viii, 24.

² Rom., viii, 25.

un devoir de porter? Ah! j'entrevois : il est des peines que vous nous ôtez absolument; et ce sont les plus grandes, celles que nous causent les remords d'une conscience bourrelée, et la tyrannie de nos passions. Il est un poids dont votre grâce nous décharge tout à fait; c'est celui de nos péchés, et de la vengeance terrible que votre justice doit un jour en tirer. Pour les autres peines, soit qu'elles viennent du dehors, soit que nous les causions nous-mêmes par notre imperfection, vous en écartez peu à peu la répugnance dans un cœur docile à votre grâce; vous apprenez à la volonté à s'y soumettre; vous parvenez à les lui faire aimer; vous les tempérez par des consolations célestes; vous les noyez, pour ainsi dire, dans des torrents de délices ineffables; et c'est ainsi qu'elles cessent d'être des peines pour une âme soumise, fortifiée, consolée, abondamment dédommagée par son amour et par le vôtre de ce qu'elle souffre pour vous. Saint Paul, cet homme de croix et de travaux, en est un sûr garant, lorsqu'il déclare qu'il goûte *une surabondance de joie au milieu de ses tribulations*¹.

Si je n'ai pas fait jusqu'ici cette heureuse expérience; si mes peines m'ont toujours paru dures et insupportables; si je me suis rendu plus coupable, sans pouvoir réussir à me soulager, c'est ma faute, et je ne puis m'en prendre qu'à moi seul. Je veux mettre fin aujourd'hui tout à la fois à mon malheur et à mon crime. Je viens à vous encore plus chargé de péchés que d'afflictions, dans la ferme confiance de trouver auprès de vous la délivrance des uns et le soulagement des autres. Je n'ai été que trop ennemi de moi-même; et, puisqu'un rayon de votre

¹ *II Cor.*, vii, 4.

lumière commence à m'éclairer, je suis résolu de la suivre partout où elle me conduira. Qui pourrait m'arrêter? N'avez-vous pas dit que *le médecin n'est pas nécessaire à ceux qui se portent bien, mais à ceux qui sont malades; et que vous n'êtes pas venu appeler les justes, mais les pécheurs*¹?

JÉSUS-CHRIST EST NOTRE SEUL MAITRE

*Votre unique maître est le Christ*².

Vous-même l'avez dit, et votre Père céleste nous a ordonné à tous de vous écouter.

Maitre de notre raison, vous seul éclairez tout homme qui vient en ce monde; maitre de notre cœur, vous seul purifiez et réglez ses affections. Vous êtes un Maitre infiniment sage, qui mettez vos leçons à la portée de vos élèves, et qui, dans ce que vous exigez d'eux, vous proportionnez à leur intelligence; un Maitre prévenant et insinuant, qui les gagnez, qui les captivez par vos attraits et vos inspirations; un Maitre sûr et infailible, en qui l'on peut et l'on doit prendre toute confiance; qui ne voulez ni ne pouvez tromper; un Maitre qui n'enseignez à l'homme que ce qui lui est utile, et même indispensable, que ce qui est propre à le rendre heureux; qui le lui enseignez dans le fond même de son âme, sans bruit de paroles, sans exiger de lui aucune contention, ni d'autre attention que celle qui dépend d'une volonté bien disposée; qui le lui enseignez dans

¹ MATTH., ix, 12, 13.

² MATTH., xxiii, 10.

un instant, et qui d'un seul coup jetez les fondements solides et inébranlables de sa perfection et de sa félicité; un Maître toujours présent, qui ne nous quittez jamais; toujours prêt à nous instruire, pour peu que nous le soyons à vous écouter; un Maître à qui rien n'échappe, qui avertissez de tout, qui corrigez tout ce qui a besoin de l'être, qui donnez la perfection à tout, qui encouragez nos plus faibles efforts, qui donnez votre approbation à tout ce qui la mérite, et qui ne nous reprenez que pour nous exciter à mieux faire; un Maître qui faites votre propre œuvre de notre sanctification, qui voulez y travailler le premier, y travailler sans relâche, y travailler jusqu'à son entier accomplissement, et qui n'exigez de nous qu'une simple et fidèle coopération; un Maître qui maniez nos volontés avec autant de douceur que d'efficacité, qui disposez de notre liberté avec les plus grands ménagements, qui nous faites vouloir ce que vous nous commandez, et qui nous préparez, par l'amour, à l'obéissance qui vous est due. Que dirai-je encore? Vous êtes un Maître qui *avez commencé par faire* ce que vous nous proposiez d'*enseigner*; dont la vie nous sert d'exemple et de modèle; qui avez marché le premier dans le sentier étroit par lequel nous nous conduisez; qui nous engagez ainsi à vous suivre, et qui ne laissez nulle excuse à notre lâcheté; un Maître enfin, juge infiniment équitable, remunérateur infiniment magnifique de toutes nos bonnes œuvres, qui en estimez la valeur par la pureté, la droiture et la noblesse de nos motifs; auprès de qui le désir sincère tient lieu de l'effet, l'effort du succès, et le projet de l'exécution, lorsqu'elle n'est pas en notre pouvoir.

Tel est le Maître, et pour me servir de l'expression

d'un de vos prophètes, le *guide* et le *précepteur*¹ que Dieu m'a donné en votre adorable personne. C'est pour vous mettre, en quelque sorte, au niveau de vos disciples, que vous vous êtes fait homine, et que, au péché près, vous avez daigné leur être semblable en tout le reste. Un tel Maître, si affable, si condescendant, que son amour pour nous a infiniment abaissé au-dessous de sa condition naturelle, qui ne nous montre en lui que l'homme, pour nous rapprocher plus aisément de Dieu; un tel Maître, dis-je, ne mérite-t-il pas d'être écouté, obéi et suivi? Et quel prodige d'aveuglement et de folie de le dédaigner, de le rejeter, de soumettre ses leçons à ma censure, de les interpréter à ma guise, et de n'en prendre pour ma conduite que ce que je juge à propos!

C'est pourtant ce que j'ai fait jusqu'ici, ce que ma foi me reproche, et ce que ma conscience ne peut s'empêcher de condamner. Quel est l'homme qui n'est point coupable à cet égard? Et, si les plus grands saints ne se sont pas crus innocents, moi pécheur, moi chrétien lâche, indévote, dissipé, qui n'ai jamais songé à étudier la doctrine de mon divin Maître, encore moins à l'écouter lui-même au fond de mon cœur, qui me suis bouché l'oreille pour ne pas l'entendre, et qui me suis fait une habitude de résister à ses inspirations; moi, à qui la nature, les sens, le monde, mon propre esprit et ma propre volonté ont tenu lieu de maître, puis-je être tranquille, et me croire exempt de tout blâme? Quelle illusion serait la mienne si je pensais ainsi!

Ah! Seigneur! accordez-moi de vous appeler désormais mon *Maître* avec autant de vérité et d'effusion de cœur

¹ ISAIE, LV, 4.

que Madeleine. Inspirez-moi un ardent désir de vous écouter. Appliquez mon esprit à la méditation de votre Évangile et donnez m'en l'intelligence; tenez mon cœur dans une attention continue à vos leçons intérieures. Faites que je respecte les ministres de votre parole, qui m'enseignent de votre part, et que j'aie un souverain mépris pour ces docteurs profanes, qui combattent vos maximes par celles du monde que vous avez réprouvé et exclu de votre prière. Mon intention est de ne faire aucune démarche de mon chef dans l'affaire de mon salut, de vous consulter sur tout, de vous obéir en tout, et de pratiquer fidèlement toutes vos leçons, soit pour la correction de mes défauts, soit pour l'acquisition des vertus chrétiennes. Mais aidez ma faiblesse, ô mon Dieu! Plus ma résolution est haute, plus je me sens incapable de l'accomplir. Avec votre grâce je pourrai tout. Je tomberai encore, je m'y attends, mais moins souvent, et moins lourdement; je m'humilierai de mes chutes, je m'en relèverai; ma bonne volonté du moins et mes efforts vous prouveront que je ne m'honore pas en vain de la qualité de votre disciple.

JÉSUS-CHRIST, VOIE, VÉRITÉ ET VIE.

Vous avez dit : *Je suis la voie, la vérité, et la vie*¹.

Quelles paroles! que le sens qu'elles renferment est profond! Donnez-moi de les entendre selon ma capacité et mon besoin.

¹ JEAN, xiv, 6.

Avant votre venue, tout le genre humain, à l'exception d'une seule nation, livré à ses sens et à la corruption de son cœur, s'égarait dans ses propres voies. A chaque pas, il s'éloignait de plus en plus de la vérité, et le mensonge qu'il suivait en aveugle le précipitait dans la mort éternelle. De là l'idolatrie, de là les faux systèmes de la philosophie, de là le règne de tous les vices. Vous avez paru sur la terre, et vous vous êtes annoncé par vos discours et par vos actions comme le législateur et le docteur des hommes, comme étant vous-même la *Voie* par laquelle il faut marcher, la règle unique qu'il faut suivre. Vous avez parlé avec une autorité qui n'appartient qu'à un Dieu fait homme, et vous avez prouvé votre Divinité par une foule de miracles éclatants et de prédictions qui ont eu leur accomplissement. Vous avez dissipé l'erreur et le mensonge, montrant aux hommes dans votre divine personne la *Vérité* éternelle, la vérité par essence, la seule qu'il leur importe de connaître pour leur bonheur, d'où partent et où aboutissent toutes les autres. Vous avez rappelé par votre grâce les âmes à la véritable *Vie* qui n'est autre que Vous-même, et qu'on ne peut posséder que par l'union avec Vous.

Le bonheur est la vie de l'âme, comme le malheur est sa mort. Le bonheur est la possession du souverain bien, comme le malheur est la privation de ce même bien, qu'aucune autre jouissance ne saurait remplacer. Parce que vous êtes Dieu, vous êtes donc le souverain bien, et le bonheur, et la vie de l'âme. Mais rien n'est réel, rien n'est vrai que le bien, et le souverain bien est souverainement vrai.

Comme Dieu, et comme souverain bien, vous êtes

donc encore la souveraine vérité, la source ainsi que le terme de toute vérité.

La vérité! nous la cherchons tous, nous la désirons tous, comme nous désirons et cherchons le bonheur, qui n'est qu'en elle. Mais nous ignorons la voie qui conduit à l'un et à l'autre; et nous l'ignorerions encore, si vous ne vous étiez fait homme, pour devenir vous-même par votre doctrine, par vos exemples, par les lumières et les grâces intérieures que vous nous communiquez, la voie qui conduit à la vérité et à la vie, c'est-à-dire à l'éternelle possession de votre Divinité. Ainsi, nous devons tout à votre sainte humanité, et sans elle, l'erreur et la mort proprement dite, la mort de l'âme, seraient pour toujours notre partage.

Hélas! Seigneur! un si grand bienfait sera-t-il donc inutile pour moi? Et, au lieu de servir à mon bonheur, tournera-t-il à ma perte par le mépris ou l'abus que j'en aurai fait? Si vous êtes la voie, si l'on ne peut parvenir au Père et au royaume céleste que par vous, pourquoi jusqu'ici ne suis-je pas entré dans cette voie, en suivant vos leçons et vos exemples, et en correspondant à vos grâces? Ou pourquoi m'en suis-je écarté après y être entré? Pourquoi y marché-je avec tant de lâcheté, tant de répugnance, comme si une force étrangère m'y trainait? Pourquoi m'arrêté-je, ou fais-je des chutes à tout instant? Si vous êtes la vérité, pourquoi mon cœur qui est fait pour la vérité, qui au fond n'aime et ne désire que la vérité, ne vous embrasse-t-il pas, ne s'attache-t-il pas inséparablement à vous? Si vous êtes la vie, si mon âme ne peut avoir de paix, de joie, de félicité que par vous et en vous, pourquoi ne vais-je pas puiser sans cesse à cette source de vie? Pour-

quoi me plaît-il à habiter dans la région de la mort ? Pourquoi veux-je vivre de moi-même et des créatures, sachant que je n'y trouve rien qui me nourrisse, qui me rassasie, et que je n'en suis, au contraire, que plus inquiet, plus vide, plus affamé ?

Divin Jésus ! soyez désormais mon unique *voie* ! Faites que je vous connaisse, que je vous étudie, que je marche infatigablement sur vos traces, que je mette vos lois en pratique, et que j'exprime en moi vos vertus. Que ce ne soit pas ici un dessein vague, où je n'en vienne jamais à aucune application particulière ; un dessein stérile, qui ne produise que de vains désirs, et ne soit suivi d'aucun effet ; un dessein sans cesse interrompu, et sans cesse repris, qui ne trouve que la faiblesse et l'inconstance de ma volonté.

Divin Jésus ! soyez ma lumière et ma *vérité* ! Convainquez-moi intimement que hors de vous tout est ténèbres et mensonge, que je ne suis moi-même qu'aveuglement et illusion, et qu'il n'est rien dont je doive plus me défier que de mon propre esprit. Apprenez-moi à chérir cette vérité pure, qu'aucun mélange d'erreur n'obscurcit ; cette vérité inflexible, qui ne connaît ni flatterie ni déguisement ; cette vérité sainte, qui éclaire ma conscience sur tous mes devoirs et ne me permet d'en transgresser aucun impunément. Votre tribunal, ô Vérité éternelle, est dans mon cœur. C'est là que vous m'instruisez, que vous me redressez, que vous m'aprouvez, que vous me condamnez. C'est là aussi que je me propose de vous écouter, de vous consulter, de vous prendre pour la règle immuable de mes jugements, de mes affections, de mes discours, de mes actions. O vérité ! malheur à moi, si je crains de vous entendre, et

si je vous fuis, après avoir reconnu votre voix ! Tout conspire en moi à séduire et à corrompre la droiture originelle que je tiens de vous. Les objets sensibles par leurs faux attraits, les hommes du siècle par leurs maximes perverses, l'esprit de mensonge par ses malignes suggestions, me tendent continuellement des pièges. Apprenez-moi, Seigneur, à m'en garantir, et à ne jamais m'écartez du chemin de la vérité.

Divin Jésus ! soyez la *vie* de mon âme ; qu'elle ne vive que par vous, comme mon corps ne vit que par elle ! Présidéz à tous ses mouvements, à tous ses sentiments, à toutes ses déterminations. Soyez non-seulement l'objet, mais le principe de ses pensées, de ses volontés, de ses actions. Je vous livre toutes ses puissances, afin que vous les animiez, que vous les gouverniez, et qu'elles ne s'exercent jamais que sous la direction de votre grâce. Quand vous en serez le ressort et le mobile unique, je vivrai de la véritable vie ; et, après l'avoir conservée sur la terre, toujours dans la crainte et le danger de la perdre, je la posséderai tranquillement, sûrement, immuablement, dans l'éternité. Ainsi soit-il !

JÉSUS CHRIST A LA PORTE DU COEUR

Voici que je me tiens à la porte, et que je frappe. Si quelqu'un entend ma voix, et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi ¹.

Ainsi vous êtes-vous exprimé dans la révélation dont

¹ *Apoc.*, III, 20.

vous avez gratifié Jean, votre apôtre et votre disciple bien-aimé.

Je ne sais si de toutes les paroles qui sont sorties de votre bouche, il en est qui marquent plus de bonté, plus de tendresse, plus d'affabilité. Est-il croyable qu'un Dieu en ait proféré de semblables en faveur de ses créatures? Ce langage nous étonnerait chez un souverain à l'égard de ses sujets; et nous jurerions qu'il dégrade sa majesté. Mais Dieu, qui est infini en amour et en coudescendance, sait jusqu'à quel point il peut se rabaisser à l'égard des hommes sans compromettre les droits de sa grandeur. Non-seulement Jésus-Christ a proféré ces paroles, mais il les accomplit tous les jours, sans se rebuter de notre insensibilité et de notre obstination.

Ah! Seigneur! ne me refusez pas l'intelligence de ces divines paroles; ne m'en refusez pas le goût; et surtout donnez-moi quelque idée du sentiment avec lequel votre Cœur les a prononcées, et les met sans cesse à exécution.

Il est donc vrai, tout pécheur que je suis, ou plutôt parce que je suis pécheur, que vous qui êtes la sainteté même, qui haïssez infiniment le péché, mais qui êtes plein de compassion pour le pécheur, il est vrai, dis-je, qu'après que je vous ai banni de mon cœur par mes offenses, et que je me suis mis en état de mort et de damnation, vous vous tenez assidûment à la porte de mon cœur; vous y frappez par les remords, par les bons mouvements, par les saintes inspirations, et vous n'aspirez qu'à y rentrer. Cette bonté est incompréhensible; mais ce qui l'est encore davantage, c'est l'insolence avec laquelle je vous rejette et refuse de vous ouvrir. O Roi de gloire! est-il possible qu'un vil esclave vous traite ainsi et que vous vous exposiez à de telles indi-

gnités? Qu'il vous chasse de son cœur, après que vous avez daigné y habiter, c'est déjà un insigne affront qu'il vous fait; mais qu'après vous avoir chassé, il résiste à vos avances, à vos sollicitations; qu'il vous laisse frapper à diverses reprises, et même pendant des années entières, sans vouloir vous admettre; que ce soit vous qui le recherchiez, et qu'il s'obstine, qu'il persévère de sang-froid à vous repousser; que cependant vous ne vous lassiez pas; que vous continuiez à frapper; que vous lui demandiez comme une grâce qu'il vous laisse entrer de nouveau, et que vous attendiez avec une patience invincible qu'il vous l'accorde; voilà de votre part et de la sienne une manière d'agir qui ne se peut comprendre. Eh! quel si grand intérêt vous engage donc à la poursuite de ce cœur rebelle et endurci? Votre bonheur est-il donc attaché à sa possession? Votre gloire ne semble-t-elle pas exiger que vous lui rendiez mépris pour mépris?

Et toi, pécheur, si tu sentais la perte que tu as faite, en bannissant ton Sauveur et ton Dieu! si tu voyais ta pauvreté, ta nudité, ton état déplorable! ne devrais-tu pas courir à lui, le rappeler et l'engager par tous les moyens à revenir? Tu ne le fais pas, tu ne peux pas même le faire sans le secours de sa grâce, je le sais; mais elle ne te manque pas, et ton crime est de résister à son attrait qui te prévient et te sollicite.

Que je serais malheureux, ô mon Dieu, si, confus à ce moment de ma longue résistance, touché de votre bonté à me prévenir, à me rechercher, à m'attendre, à supporter mes rebuts, je ne vous ouvrerais pas enfin la porte de mon cœur, à laquelle vous heurtez depuis si longtemps!

Si quelqu'un entend ma voix, et qu'il m'ouvre la

porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. Ce n'est point pour me témoigner de la froideur, pour me faire des reproches, pour me punir de mon ingratitudo, que vous désirez reprendre en moi votre première place; c'est pour me rendre vos bonnes grâces, pour me combler de caresses, pour me faire goûter les plus pures délices, pour me traiter avec la plus grande familiarité, et avec une sorte d'égalité. Ah! quel festin, ô mon Sauveur, et quels mets exquis vous servez vous-même à ce pécheur qui consent à vous recevoir de nouveau! de quelle viande vous le rassasiez! de quel vin vous l'enivrez! De la même viande, du même vin dont votre sainte humanité se nourrit et s'abreuve à la table du Père céleste. Madeleine, Augustin, et tant de pécheurs convertis, l'ont éprouvé. Pourquoi ne serais-je pas de ce nombre? il ne tient qu'à moi; vous êtes riche en miséricorde pour tous ceux qui vous invoquent, et qui reviennent à vous avec droiture.

Mais, Seigneur, si telle est votre bonté envers les pécheurs pénitents, que ne doit-elle pas être envers les justes qui ne vous ont jamais quitté! Ah! le frère du Prodigue porta envie à la réception que lui fit son père: il en fut jaloux et même indigné; mais il avait tort: *Mon fils, lui dit son père, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous*¹. Si les consolations que Dieu accorde aux pécheurs dans le moment de leur retour ont quelque chose de plus vif et de plus sensible, celles dont il fait part aux âmes chastes et innocentes sont plus pures, plus douces, plus intimes. Les épreuves mêmes se tournent en faveurs

¹ Luc, xv, 31.

pour ces âmes privilégiées, et elles en viennent jusqu'à les préférer aux plus tendres caresses. Taisons-nous sur la qualité des grâces que Jésus fait à ses meilleurs amis; il les traite à proportion comme il a été traité de son Père, lui le Fils bien-aimé, l'objet de ses éternelles complaisances.

Ah! Seigneur! s'il vous est doux d'être avec moi, qu'il ne me le soit pas moins d'être avec vous! Ne permettez pas que je vous bannisse de mon cœur; et, si ce malheur m'arrive jamais, que je le répare au plus tôt, et que je vous dédommage par mon empressement à vous rappeler et à vous recevoir. Apprenez-moi non-seulement à vous retenir dans mon âme, mais à vous en rendre le séjour de plus en plus agréable, à vous loger dans ses affections les plus intimes, à ne rien souffrir en elle qui vous déplaise le moins du monde, et à embellir de toutes les vertus un lieu que vous honorez de votre présence.

CARACTÈRE DES BREBIS DE JÉSUS-CHRIST

Mes brebis entendent ma voix, et elles me suivent¹.

Vous êtes le bon Pasteur, qui donnez votre vie pour vos brebis, qui les nourrissez de votre corps et de votre sang, qui vous les incorporez, jusqu'à être leur chef, et en faire vos membres. Ces brebis que votre Père vous a données, et que personne ne peut ravir de votre main, ont un caractère qui les distingue, et auquel il

¹ JEAN, x, 3.

m'est aisé de reconnaître si je vous appartiens en cette qualité. *Mes brebis, dites-vous, entendent ma voix, et elles me suivent. Je les connais, et je suis connu d'elles, comme mon Père me connaît, et comme je connais mon Père*¹.

L'entends-tu bien, mon âme? les brebis de Jésus-Christ, ce sont les élus, les prédestinés que le Père a donnés à son Fils, que le Fils a acquis par son sang, qui ne périront jamais, et qui partageront avec lui son éternelle félicité.

Es-tu, ou n'es-tu pas du nombre de ces brebis? Voilà ce qu'il t'importe souverainement de savoir. Jésus-Christ t'apprend lui-même à quelle marque tu peux t'en assurer. Tant que tu conserveras cette marque, il n'y a rien à craindre pour toi; et si, pendant cette vie mortelle, tu n'étais pas exposée à être trompée sur ce point par ton amour-propre, tu pourrais te répondre de ta prédestination. Reconnais-tu Jésus-Christ pour ton Pasteur? Es-tu attentive à sa voix? Le suis-tu partout où il te conduit? Et, s'il t'arrive quelquefois de t'écartier tant soit peu, reviens-tu au premier signal te ranger sous sa houlette? Si cela est, persévere dans ton obéissance, et elle sera couronnée.

Mais en premier lieu ne va pas prendre pour la voix de Jésus-Christ les illusions de ton cœur, comme fait l'hérétique superbe, séparé de l'Église, qui appelle inspirations du Saint-Esprit les séductions manifestes de l'Esprit de ténèbres; ni comme tant d'âmes orgueil-

¹ JEAN, x. 3, 4, 15.

leuses, qui, s'entêtant de leurs idées, croient que Jésus-Christ les conduit, tandis qu'elles se conduisent elles-mêmes, et sont ainsi le jouet pitoyable de leur amour-propre. Quiconque tient à un parti que l'Église a foudroyé; quiconque, dans l'Église même, s'appuie trop sur ses propres lumières, et ne prend conseil que de soi-même dans l'affaire de son salut et de sa perfection, s'éloigne du caractère de brebis de Jésus-Christ, selon la mesure de sa présomption, et s'expose à sa perte éternelle, suivant l'importance des objets où il n'écoute que son propre sens.

En second lieu, même en te supposant la docilité essentielle, prends garde encore, et ne te permets pas de te soustraire à la moindre des volontés de ton divin guide. Ne dis pas : Ceci n'est pas de conséquence, je puis me dispenser d'y obéir, sans risquer mon salut. Qui peut savoir si ce qui paraît peu considérable en soi n'aura pas les suites les plus funestes? Les grandes chutes se préparent de loin; et les maladies mortelles viennent le plus souvent de causes légères en apparence. Ne t'accoutume donc pas à faire la sourde oreille, même dans les plus petites choses. Si, au mépris de ton Pasteur, tu suis ta volonté dans ces rencontres, bientôt tu seras tentée de la suivre en des occasions plus importantes, et tu succomberas à la tentation. Jésus-Christ ne dit pas : Mes brebis distinguent entre ma voix et ma voix, elles l'écoulent dans les points essentiels, et elles la négligent dans les autres; il ne dit pas : Elles s'en tiennent à ce que le commandement a de rigoureux, à ce qu'elles ne peuvent enfreindre sans s'exposer visiblement à se perdre. Une telle disposition est infiniment dangereuse; et tant

qu'on s'y maintient de propos délibéré, on ne peut se flatter d'appartenir à Jésus-Christ. Il faut pour cela être déterminé à l'écouter et à le suivre en tout et toujours; il faut se reprocher l'écart le plus léger, et se tenir toujours le plus près de lui.

Est-ce là le principe de ma conduite? Si cela n'est pas, je n'ai nulle assurance morale d'être une des brebis du Sauveur, et cette douce assurance venant à me manquer, de quelle paix puis-je jouir ici-bas? Ce ne peut être qu'une paix fausse et illusoire.

Pardon, Seigneur! pardon pour le passé! Dès ce moment je veux être votre brebis, je veux en avoir le caractère; je tiendrai pour ma première loi, pour un devoir indispensable, d'être attentif à votre voix, de m'estimer heureux de l'entendre, et d'être fidèle à la suivre. Parlez-moi, Seigneur! ce ne sera plus en vain: votre serviteur vous écoute; il est prêt à vous obéir, sans distinction de grandes et de petites choses, de commandement absolu et de simple indication de votre bon plaisir.

O bon Pasteur! mettez en moi cette volonté par votre grâce prévenante, et donnez-moi la fidélité qui m'est nécessaire pour l'entretenir et l'augmenter. Maitre divin! voici mon âme ouverte à vos leçons; faites que je les goûte, que je les comprenne, et que je les pratique!

PREMIÈRE LEÇON

FAIRE PÉNITENCE.

Faites pénitence : car le royaume des cieux approche¹.

C'est par ce début que vous avez ouvert votre prédication. C'est par les mêmes paroles que Jean votre précurseur avait commencé la sienne².

Vous n'avez trouvé que des pécheurs dans la nation même que Dieu s'était choisie, qu'il avait séparée de toutes les autres, qu'il gouvernait par sa loi, qu'il avait établie dépositaire des promesses, et qui vous attendait comme son Libérateur ; et, parmi ces pécheurs, les plus coupables ainsi que les plus incorrigibles étaient ceux qui se flattaienfaussement d'être des justes... Si vous paraissiez aujourd'hui au milieu des chrétiens, que trouveriez-vous ? des pécheurs de tout âge, de toute condition, et jusque dans les états les plus saints ; des Pharisiens superbes, de faux dévots remplis d'estime pour eux-mêmes et de mépris pour les autres. Et que pourriez-vous leur annoncer à tous, sinon la *Pénitence* ?

Mais qu'est-ce que la Pénitence ? un changement du cœur qui entraîne le changement de la vie ; une détestation et une expiation du passé suivies de l'amendement pour l'avenir. Ce changement du cœur s'appelle conversion, parce que l'âme tournée auparavant vers les objets sensibles se retourne entièrement vers Dieu et s'attache

¹ MATTH., IV, 17.

² MATTH., III, 2.

uniquement à lui; tout le reste est la suite de cette conversion, lorsqu'elle est sincère et durable.

La première leçon que vous faites à l'homme est donc de rentrer en soi par de sérieuses réflexions, de reconnaître l'état plus ou moins triste de son âme, de s'humilier et d'en gémir devant vous; de recourir à votre Miséricorde par un regret amer de vous avoir offensé; de rentrer en grâce avec vous par les moyens que vous lui offrez, et de satisfaire à votre justice, qui ne pardonne aux coupables qu'autant qu'ils ne s'épargnent pas eux-mêmes.

Mais, ô mon Dieu ! quel est celui à qui cette leçon n'est pas nécessaire? Quel est celui qui n'a pas besoin de se convertir? Tous en ont besoin: les uns pour passer de l'état de péché à l'état de grâce; les autres pour passer de l'état de tiédeur à l'état de ferveur; ceux-ci pour connaître l'étendue de leurs devoirs, auxquels ils ont manqué presque sans scrupule, parce qu'ils en avaient à peine l'idée; ceux-là pour joindre à la dévotion extérieure, la seule qu'ils pratiquassent, la dévotion intérieure, qui en est l'âme, et sans laquelle l'autre n'est qu'une sorte de superstition, d'illusion, d'entêtement et de caprice, une pâture de l'amour-propre et de l'orgueil, laissant à l'homme tous ses défauts, et, pour l'ordinaire, les vices les plus dangereux. Qu'ils sont rares parmi les chrétiens, parmi les prêtres même et les religieux, ceux qu'on ne saurait ranger dans aucune de ces classes! Si je m'examine ici moi-même, je reconnaîtrai bientôt à quelle classe j'appartiens.

Il faut donc que je change, et que je fasse pénitence. Il faut, si je suis *pêcheur*, que je recherche, que je

déteste, que j'accuse tous mes péchés ; que j'avale avec courage cette médecine, tout amère qu'elle est ; que j'expie mes fautes passées par les satisfactions assujettissantes, pénibles, douloureuses, qui me seront enjointes ; il faut que je détache, que je brise avec effort toutes les chaînes qui me retiennent captif, et que je me remette en pleine liberté ; que je prenne les mesures les plus efficaces pour éviter les occasions de retomber, et que je renonce à ce qui pourrait réveiller mes passions, renouveler et envenimer mes plaies ; il faut que je suive fidèlement et constamment les conseils salutaires qui me seront donnés pour me préserver ; en un mot, que je ne refuse, que je ne néglige aucun des remèdes propres à opérer ma guérison. Puis-je ne pas faire pour la santé de mon âme ce que je fais pour celle de mon corps ? Serais-je assez aveugle pour faire plus de cas de la vie naturelle, qui dure si peu, et qui, malgré mes précautions, peut m'être enlevée à chaque instant, que de la vie spirituelle, qui est pour moi le gage assuré d'une heureuse immortalité, qu'il dépend de moi d'acquérir et de conserver, et que je ne puis perdre que par ma faute ?

Si je suis *tiède*, il faut que j'approfondisse les causes de ma tiédeur ; que je réfléchisse sur le danger de ces états ; sur l'extrême difficulté d'en sortir pour peu que j'en laisse subsister l'habitude ; sur le risque évident que je cours de me faire une fausse conscience, de m'aveugler, de m'endurcir, et, par ma mauvaise disposition, de me rendre inutiles les sacrements et les autres moyens de salut ; il faut que je considère les suites funestes d'une résistance obstinée au Saint-Esprit : la privation des grâces spéciales que Dieu ne doit pas aux serviteurs lâches et négligents, le refroidissement lent et progressif, et peut-être enfin la perte sans retour de son

amitié, une faiblesse extrême dans les occasions délicates, dans les tentations violentes; en un mot, il faut que je m'effraye du péril prochain où je suis de tomber dans le péché mortel, et de l'impossibilité morale de m'en relever; que je fasse ensuite usage des motifs capables de ranimer en moi la ferveur, les grâces dont Dieu m'a prévenu autrefois, le bonheur que je goûtais quand j'étais fidèle à son service, la sainteté de ma profession et de mes engagements, le bon exemple que je reçois des autres, et celui que je leur dois, bref toutes les considérations générales et particulières propres à faire impression sur mon cœur, et à y allumer l'amour de Dieu; il faut que je prenne dans le plus grand détail les résolutions qu'exige un changement solide et total, et que j'embrasse les moyens qui peuvent en assurer l'exécution. Que de choses à faire pour revenir de cet état de langueur, la plus dangereuse peut-être et la plus incurable des maladies! Et de ceux qui en sont atteints, qu'il en est peu qui guérissent radicalement! parce que la bonne volonté manque plus en un sens aux tièdes qu'aux grands pécheurs, et qu'ils connaissent moins leur mal!

Si l'*ignorance* des devoirs de mon état est la principale cause de mes fautes, ignorance beaucoup plus commune qu'on ne saurait croire, il faut que je me détermine une bonne fois à étudier mes obligations, et à me rendre capable de les remplir. Et de combien d'espèces de devoirs souvent la même personne n'est-elle pas chargée? devoirs domestiques, de mari, de père, de maître; devoirs publics, du rang qu'on tient dans le monde, de la profession qu'on y exerce, de l'autorité dont on y est revêtu, des rapports que donnent avec le prochain les différents genres d'affaires; sans parler des devoirs communs à tout chrétien, et de ceux qu'imposent

mille circonstances particulières. Je dois m'instruire à fond de tout cela ; sinon, je suis responsable des fautes que mon ignorance me fait commettre, et de celles qu'elle occasionne aux autres. Quelle ample matière d'examen, de réforme et de pénitence pour quiconque veut se sauver, et est bien convaincu que l'accomplissement des devoirs d'état est une des conditions essentielles au salut !

Enfin, et ce dernier point regarde spécialement les *femmes*, je dois examiner avec soin le caractère de ma dévotion, et voir si elle n'est pas sujette à bien des défauts ; me défier, dans cette affaire, de mon imagination, de mon propre esprit, de mon caractère, de mes préjugés ; exposer fidèlement l'état de mon âme, les idées que je me suis formées du service de Dieu, les pratiques que je suis, et celles que j'omets ; prendre conseil là-dessus d'un guide pieux, éclairé, ferme, véridique ; souffrir qu'il m'ouvre les yeux, qu'il me reprenne et qu'il me tourne vers une dévotion solide, intérieure, suivie, régulière, appliquée surtout à la mortification du cœur et à l'union avec Dieu. Je dois faire pénitence de ma dévotion critique, médisante, capricieuse, ombrageuse, hautaine, méprisante, soupçonneuse, scrupuleuse dans les minuties, négligente dans les points essentiels, remplie de respect humain, de recherche de moi-même, de sensibilité, d'amour de mes aises, donnant tout au caractère et à l'entêtement, et ainsi exposée à n'être qu'hypocrite et pharisaïque.

Où sont, ô mon Dieu ! les âmes faisant profession de piété, qui portent leur attention sur tous ces objets, et qui soient persuadées que leur dévotion même doit être pour elles une matière de regret et d'expiation ? Je ne finirais pas sur cet article, si je voulais l'épuiser, et entrer dans le détail des fâcheuses conséquences qui résultent pour

la paix domestique et pour l'édification publique, d'une dévotion ainsi prise à contre-sens.

Ah ! si l'on se proposait sérieusement de faire pénitence ! Si l'on croyait en avoir un véritable besoin ! Si l'on ne changeait pas en routine les examens et les confessions ! Si l'on trouvait bon d'être éclairé et repris ! Si dans le choix des confesseurs on ne consultait que l'esprit de Dieu et le désir de son progrès spirituel ! Si, en un mot, on ne négligeait rien pour se connaître tel qu'on est, et pour s'amender ! Le christianisme prendrait bientôt une nouvelle face, et non-seulement les grands désordres cesseraient, mais la sainteté, la vraie sainteté régnerait dans tous les états, au grand avantage de la société domestique et civile.

C'est principalement pour rappeler les hommes à la pénitence, qu'ont été établies les retraites, institution admirable qui, dans ses commencements, a produit des fruits merveilleux, et qui depuis a dégénéré comme tout le reste. Cependant de quelle utilité, et même de quelle nécessité ne serait-il pas, et pour les pécheurs, et pour les tièdes, qui veulent sincèrement se convertir, et pour ceux qui ne sont pas assez instruits de leurs devoirs, et pour tant de dévots et de dévotes, de consacrer tous les ans au moins une semaine à faire sous les yeux de Dieu, et avec l'aide d'un guide prudent et zélé, une revue sérieuse, exacte, détaillée, non-seulement de leurs péchés, mais de leurs principes de conduite, de leurs dispositions intimes à l'égard de Dieu, des vues qu'ils ont dans son service, des règles qu'il suivent dans la pratique, des changements qu'il y aurait à faire, ou de mal en bien, ou de bien en mieux ; enfin de tout ce qui, par rapport à leur état présent, peut être un obstacle ou un acheminement à la sainteté, dont la plupart des chré-

tiens n'ont pas une juste idée ! De pareilles retraites, bien données, et faites dans de bonnes dispositions, jetteraient dans l'âme des semences profondes, qu'on cultiverait, et qui fructifieraient dans le cours de l'année; et ainsi, d'une année à l'autre, on s'affermirait, on s'avancerait, on se perfectionnerait dans la pratique du bien. Mais, hélas ! pour combien de personnes les retraites elles-mêmes sont-elles un juste sujet de pénitence, soit par les mauvaises dispositions qu'elles y ont apportées, soit par le peu de soin qu'elles ont eu de les bien faire, soit par la résistance qu'elles ont opposée aux grâces de Dieu, soit par leur peu de fidélité à tenir leurs résolutions ?

Faisons donc pénitence, tous, et de tout notre cœur; faisons pénitence dans toute la suite de notre vie. *La vie du Chrétien*, dit Tertullien, *doit être une continue pénitence*, parce qu'il a toujours des péchés à pleurer, des fautes à prévenir, des vertus à acquérir, la justice de Dieu à apaiser, et sa miséricorde à implorer. Hâtons-nous, et ne différons pas : *car*, ajoute le Sauveur, *le royaume des cieux approche*¹. Ce royaume des cieux, c'est ou l'Évangile et sa prédication, ou l'Église, ou le Bonheur éternel. En quelque sens qu'on l'entende, l'approche du royaume des cieux est pour tous un pressant motif de pénitence.

De quoi nous sert-il en effet que l'Évangile nous soit prêché, si nous ne le comprenons pas ? Or, nous ne comprenons l'excellence, l'étendue, la profondeur, la sublimité de sa doctrine, que dans la proportion de la pureté de notre cœur; et c'est par la pénitence que le cœur se purifie d'abord des péchés et des vices, ensuite

¹ MATTH., x, 7.

des défauts et des imperfections. Méditons un peu cette maxime que la pureté du cœur est la mesure de l'intelligence de la morale évangélique; elle est indubitable en elle-même, et l'expérience la confirme.

Si le royaume des cieux est l'Église, le pécheur n'appartient à l'âme de l'Église que par la pénitence qui le remet en état de grâce, et le juste lui est d'autant plus uni qu'il est plus avancé dans les voies de la pénitence et de la mortification intérieure.

Pour le royaume céleste proprement dit, il est évident que c'est la pénitence qui en ouvre la porte à la plupart des chrétiens; elle tient lieu de Purgatoire aux âmes les plus innocentes et les plus pures; et les pécheurs comme les justes seront élevés en gloire, selon le degré de pénitence auquel ils seront parvenus ici-bas.

Hâtons-nous donc, car il nous presse de bien entendre l'Évangile, et d'en avoir chaque jour une plus parfaite compréhension, afin de le mieux pratiquer; il nous presse d'être unis par la grâce sanctifiante à l'âme de l'Église, et de fortifier de plus en plus notre union avec elle par l'accroissement de cette grâce; il nous presse enfin d'être toujours en état d'obtenir la récompense éternelle, puisqu'à tout moment la mort peut nous surprendre, et qu'elle nous surprendra infailliblement si nous différons de jour en jour; hâtons-nous, puisqu'une pénitence tardive et forcée ne nous servira peut-être de rien; puisqu'enfin, alors même que nous mourrions en état de grâce, nous perdrions autant de degrés de gloire que nous aurions manqué d'acquérir de degrés de pureté par l'exercice de la pénitence.

O mon Sauveur! je comprends à présent combien la pénitence m'est nécessaire, et dans toute son étendue.

Je comprends que je ne dois pas passer un instant sans la pratiquer, et que je dois vous dédommager et me dédommager moi-même du passé par la ferveur de ma pénitence. Comment croirai-je pouvoir m'en dispenser, après que vous avez voulu naître, vivre et mourir dans la plus dure pénitence, que vous avez voulu embrasser par amour pour moi ? Hélas ! Seigneur, que serait ma pénitence sans la vôtre ? Que pourrait-elle réparer ? que pourrait-elle mériter ? Et si je ne marche pas sur vos traces en qualité de pénitent, quelle part aurai-je à votre satisfaction, et comment l'appliquerez-vous ?

Ne permettez pas, Seigneur, que je passe plus avant, sans faire usage de cette importante leçon. De quelle utilité me seraient les autres, si je négligeais celle-ci qui leur sert d'introduction ? Que j'entre donc enfin dans la carrière de la pénitence, mais que j'y entre sous votre direction ! Que votre lumière m'éclaire sur les pratiques intérieures et extérieures que je dois embrasser ; que votre grâce m'accompagne et me soutienne, que votre sagesse me dirige ; que votre exemple m'encourage ; que votre amour y mêle ses consolations ; et qu'enfin votre miséricorde couronne ma persévérance ! Ainsi soit-il !

DEUXIÈME LEÇON

TOUT EST PERDU POUR L'HOMME, S'IL PERD SON ÂME.

Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme ? Ou que donnera-t-il en échange pour son âme¹ ?

Quel motif de pénitence et de vigilance chrétienne,

¹ MATTH., xvi, 26.

que cette sentence sortie de votre bouche ! Je ne suis pas surpris que votre apôtre qui en sentait toute la vérité et toute la force, nous avertisse d'opérer notre salut avec *crainte et tremblement*. Comment ne tremblerions-nous pas, dans le danger continual où nous sommes de perdre notre âme ? Si nous sommes tranquilles, c'est que nous ne réfléchissons pas sur la grandeur d'une telle perte, ou sur les périls qui nous en menacent à toute heure. Arrêtons aujourd'hui notre considération sur la première de ces vérités.

Quand nous aurions perdu tout le reste, tout est sauvé si nous sauvons notre âme ; mais aussi, eussions-nous gagné l'univers entier, si nous perdons notre âme, tout est perdu pour nous. La perte des biens, la perte de l'honneur, la perte de la vie, tout cela n'est rien ; la perte de l'âme est seule quelque chose, parce que c'est une perte qui embrasse tous les malheurs, une perte éternelle, une perte sans ressource, une perte dont rien ne peut nous dédommager. En vain aurai-je à ma disposition toutes les richesses de l'univers ; en vain les offrirai-je en échange de mon âme ; jamais je ne parviendrai à la recouvrer, et, tant quelle sera perdue pour moi, la possession de tout le reste ne saurait le moins du monde adoucir mon malheur. Développez-moi vous-même, ô mon divin Maître, cette grande leçon, et gravez-la si avant dans mon cœur que je ne l'oublie jamais !

Écoute, ô mon disciple ; tu vas voir que la raison elle-même te met sur la voie de ce que ma révélation t'apprend à ce sujet ; recueille un moment et consulte ton cœur : tu n'as point de règle de vérité plus certaine que ses sentiments intimes, constants, invariables.

Le désir du bonheur est en toi ; il y est toujours, et il ne peut point ne pas y être. Tu ne serais ni intelligent, ni libre ; tu n'aurais ni la connaissance ni l'amour réfléchi de toi-même, si tu ne voulais être heureux, d'un bonheur convenable à ta nature, avoué de ta raison, et dont elle n'ait point à rougir. C'est là le fond de ton être moral : le bonheur est l'objet de toutes tes prétentions, le but de toutes tes démarches, le principe de l'agitation continue de ton cœur, qui n'a de tendance que vers lui, d'affection que pour ce qu'il croit pouvoir l'y conduire, d'aversion que pour ce qu'il juge capable de l'en éloigner. Dans le choix des objets, tu peux être trompé par tes sens, tes passions, tes préjugés ; tu peux chercher le bonheur où il n'est pas, mais enfin c'est le bonheur que tu cherches, et tu ne peux vouloir autre chose.

Tu désires être toujours heureux, et, par conséquent, exister toujours. De là, malgré la brièveté de ta vie, ces projets à qui tu ne donnes aucun terme, cet élan vers les siècles à venir, ce sentiment d'immortalité que tu portes en toi, et qui se manifeste en toute rencontre ; de là cette horreur naturelle de la mort, cette idée flatteuse de te survivre dans tes enfants et de subsister après le trépas dans le souvenir des hommes. Tu n'éprouverais rien de semblable, si ton existence devait finir avec cette vie. Tes vues s'étendent donc au delà des temps, et tu ne mets aucunes bornes à la durée de ton être et de ton bonheur.

Tu veux être heureux, mais d'un bonheur qui réponde à la capacité infinie de ton cœur ; d'un bonheur qui ne te laisse rien à souhaiter, qui remplisse et satisfasse parfaitement toutes les facultés de ton âme. Et c'est pour cela qu'aucune jouissance des objets d'ici-bas ne peut te contenter ; après leur possession, tu désires encore, et tu

te trouves plus vide que jamais, lorsque tu te flatterais d'être pleinement rassasié. Tu en as fait mille fois l'expérience; et toujours le dégoût a succédé en toi à l'essai des différents plaisirs, et tes désirs satisfaits ont enfanté sans cesse de nouveaux désirs.

Tu veux encore un bonheur que personne ne te puisse ravir, qui soit à l'abri de tous les événements, dont tu jouisses avec une assurance entière de ne le perdre jamais; et la raison te dit assez que la sécurité, qui est une des conditions essentielles du bonheur, ne saurait subsister avec la crainte, même la plus légère.

Or, tout conspire à te convaincre qu'un pareil bonheur ne se rencontre, et ne peut se rencontrer sur la terre; que ton grand désir, celui qui fait naître et qui absorbe tous les autres, n'est jamais satisfait ici-bas. Si tu n'en es pas convaincu, c'est que tu ne réfléchis pas. Ou bien les objets auxquels tu attaches ta félicité échappent à tes mains; ou, si tu les tiens, ils peuvent t'échapper à chaque instant; ou, quand ils ne te quitteraient pas, tu es toi-même exposé à te les voir arracher par la mort. Tes jouissances précaires ne peuvent donc que te distraire un moment du sentiment importun et habituel de ton indigence.

Cependant, tu es né pour être heureux; et, puisque tu ne saurais l'être en cette vie, une autre vie t'attend où ce désir sera rempli, si toutefois tu as mérité qu'il le fût. Car ce bonheur, dès qu'il est réservé à une autre vie, et qu'il n'a nulle affinité avec les biens périssables de ce monde, doit nécessairement être la récompense de la vertu, qui comprend l'accomplissement de tous les devoirs; et le vice n'a aucun droit d'y prétendre. Si le bonheur n'est pas la perfection, il en est le fruit insé-

parable; et ce qui rapproche ou éloigne de l'un, rapproche ou éloigne de l'autre.

La saine raison enseigne à tous les hommes le dogme d'une autre vie : toutes les religions, même les plus absurdes et les plus fausses, l'ont cru; tous les philosophes sensés en ont fait un point capital de leur doctrine; et, pour le nier et le révoquer en doute, il ne s'est trouvé que quelques esprits faux et des cœurs corrompus. Enfin, c'est le cri de la nature; et ravir à l'homme l'espoir d'une autre vie et d'une autre félicité que celle qu'il cherche inutilement sur la terre, c'est le mettre au-dessous de la condition des bêtes; c'est lui rendre insupportable le poids de son existence, c'est accuser Dieu de l'avoir doué en vain de raison et de liberté, et de l'avoir rendu malheureux par le désir même qu'il a d'être heureux.

Or ce que la raison te découvre imparfaitement, et avec une sorte d'obscurité, la révélation te le propose d'une manière plus distincte, plus déterminée, avec plus de certitude et d'évidence. Elle te fait connaître clairement que ton bonheur est dans la possession de Dieu seul, que tu es destiné par une bonté toute gratuite de sa part à le voir un jour face à face, à contempler ses adorables perfections, à l'aimer, à jouir de lui en qualité de Souverain Bien; que la joie que produiront en toi cette contemplation et cet amour, sera parfaite, que tu ne seras jamais exposé à la perdre, et qu'enfin tu seras éternellement assuré d'être pleinement et immuablement heureux.

Elle t'apprend encore que ce bonheur est attaché au bon usage que tu feras ici-bas de ta liberté; que Dieu t'a placé pour un temps sur la terre, afin que tu travailles à te rendre digne d'une si haute destinée, par ta

fidélité aux devoirs qu'il te prescrit, tant envers lui qu'envers tes semblables; que si tu te maintiens jusqu'à la fin dans ses bonnes grâces et dans son amitié par ton obéissance et ton amour, tu parviendras à ce bonheur ineffable et tu sauveras ton âme; que si, au contraire, tu es rebelle à ses lois, si tu vis ét meurs dans sa disgrâce, tu seras déchu à jamais de ce bonheur, et tu perdras ton âme. Cette perte, tu le sais, c'est la damnation, c'est-à-dire l'éternelle privation de ton souverain Bien.

Conçois-tu bien cette affreuse damnation? Conçois-tu ce qu'est pour un être intelligent qu'exister toujours, désirer toujours être heureux et ne pouvoir l'être jamais? Savoir avec une entière certitude qu'on ne le sera jamais; n'avoir aucune diversion au sentiment toujours présent de son malheur; éternellement se reprocher qu'on est malheureux par sa faute; et être livré sans fin à des regrets inutiles, au désespoir et à la rage! Tel est, et tel sera à jamais l'état de celui qui a perdu son âme. Quand il aurait fait sur la terre la conquête du monde entier; quand il aurait rassemblé sur sa tête tous les honneurs, toutes les richesses en ses mains, en son cœur tous les plaisirs, que lui en reviendra-t-il après une telle perte? Rien de ce qu'il aura possédé ne le suivra après la mort, et le seul souvenir qui lui en restera ne servira qu'à le tourmenter. Dépouillé de tout, il n'aura rien à offrir en échange pour racheter cette âme qu'il a perdue. Tu ne peux avoir ici-bas une pleine compréhension, encore moins le sentiment d'un tel malheur; les pertes les plus douloureuses ne sont rien au prix de celle-là. Mais par la méditation et la réflexion sur ce qui se passe en ton cœur, tu peux connaître assez combien il t'importe de l'éviter.

Apprends donc à craindre souverainement et uniquement ce qui est ton souverain et ton unique mal, mal intime, mal sans bornes, mal sans fin, mal irréparable, mal pur et sans aucun mélange, sans aucun espoir d'adoucissement. Conserve soigneusement cette crainte; entretiens-la; nourris-la; qu'elle te serve de frein contre la violence de tes passions; qu'elle émousse en toi la vivacité des impressions des objets sensibles; qu'elle te soutienne dans les combats que tu as à te livrer pour surmonter la concupiscence, et pour résister à tout ce qui te pousse au péché! Il n'est point de tentation si forte qui puisse tenir contre cette crainte, point d'attrait si puissant qui en contre-balance l'effet, point d'effort du monde, de la chair et du démon, dont tu ne te rendes victorieux. Du moins si ta faiblesse est extrême, et si tu te sens incapable de résister, cette crainte te portera à fuir, et à mettre ton âme en sûreté loin du commerce et du danger des créatures.

Ah! Seigneur, pénétrez mes os de cette crainte salutaire. C'est beaucoup de m'avoir instruit, mais agissez sur mon cœur par votre grâce. Je veux à tout prix sauver⁴ mon âme! Elle est mon unique bien, tout le reste m'est étranger; elle seule est moi. Je perds tout, si je la perds; et je la perdrai, si je perds le souverain Bien, qui n'est autre que Vous. Inspirez-moi donc un vif amour de ce souverain Bien, un désir immense de le posséder, un courage invincible à tout entreprendre pour me procurer cette possession. Inspirez-moi le mépris de tous les faux biens qui se présentent à sa place pour séduire et perdre mon âme; la haine de ce malheureux penchant qui me porte vers les objets sensibles; la résolution de combattre en moi tout ce qui est un obstacle à

mon bonheur, et tend à me précipiter dans l'abîme éternel. Sans votre secours, quel fruit tirerai-je de vos leçons? Hélas! elles ne serviront qu'à me rendre plus coupable. Ne m'abandonnez pas, ô mon Sauveur! de moi-même je ne puis que me perdre, et je ne serai jamais sauvé que par Vous.

TROISIÈME LEÇON

DU CŒUR SORTENT LES MAUVAISES PENSÉES.

Écoute encore, mon disciple, et rends-toi attentif à cette nouvelle leçon consignée dans mon Évangile : *Du cœur sortent les mauvaises pensées*¹.

Le moyen le plus efficace de sauver ton âme est d'être bien persuadé que sa perte ne peut venir que de toi; d'apprendre en conséquence à te bien connaître, et à te dénier de toi-même, comme de ton plus dangereux ennemi. Une fois convaincu que tu ne peux faire aucun fond sur toi pour le salut, tu seras humble, tu seras vigilant; tu mettras en moi tout ton appui, tu m'invoqueras, et je te sauverai.

La connaissance de toi-même consiste principalement dans celle de ton cœur. C'est sa corruption qui fait ta malice, et non l'ignorance et les ténèbres de ton esprit. C'est toujours ton cœur qui est coupable, quoique souvent tu cherches à rejeter ses fautes sur ton peu de lumières; mais cela même est une des preuves les plus sensibles de ton orgueil et de ton manque de droiture. Car la plupart des erreurs de ton esprit ont leur source dans

¹ Mat. , xv, 19.

ta volonté ; l'esprit s'égarerait moins, et il s'égarerait innoceiment, si la volonté n'était pas l'auteur de ses égarements et si elle ne rejettait pas la lumière. Repasse avec moi ce qu'était l'homme dans son origine, et suis le progrès de sa dégradation et de sa méchanceté.

Sorti de mes mains dans la création, il était droit, c'est-à-dire ami de l'ordre et de la règle, porté au bien, n'éprouvant en soi aucune répugnance à le pratiquer, n'ayant aucune pente vers le mal, et ne pouvant le commettre que par une détermination parfaitement libre de sa volonté. Ses pensées et ses affections se tournaient d'elles-mêmes vers l'auteur de son être ; ses sens ne l'entraînaient point ; ses passions n'avaient sur lui aucun empire ; il était maître de ses premiers mouvements, et les objets extérieurs n'avaient de pouvoir sur lui que de son consentement. Telle était sa rectitude originelle.

Les lumières de sa raison répondaient à la droiture de son cœur : il connaissait clairement, distinctement et sûrement toutes les vérités qu'il lui importait de connaître.

Le péché a causé le plus grand désordre dans sa nature. Il a obscurci son entendement, il a incliné sa volonté vers le mal, et, par là, il a rompu l'équilibre de sa liberté. Il l'a assujetti aux sens, dont la révolte se fait sentir malgré lui, et dont les impressions sont si vives qu'il a une peine extrême à leur résister. Il a allumé en lui le feu de la concupiscence qui est mère des passions ; et, au lieu de travailler à éteindre cet incendie, l'homme a un secret penchant à l'entretenir et à l'accroître. Par-dessus tout il lui a inspiré un orgueil détestable, qui lui rend odieux tout joug et toute dépendance, qui lui donne de l'aversion pour la loi dont les

préceptes et les défenses gênent sa liberté, ce qui le dispose à désobéir à son Auteur, et à trouver injustes les devoirs étroits que Dieu lui prescrit. Il lui a inspiré encore un amour-propre effréné, qui lui fait rapporter tout à soi, concentrer tout en soi, n'aimer rien que pour soi ; en sorte que l'homme s'érite pour ainsi dire en divinité, et qu'il s'en attribue les droits, au mépris de l'amour souverain qu'il doit à Dieu.

Voilà le désordre général de la nature humaine depuis l'introduction du péché dans le monde ; désordre auquel l'homme ne peut remédier par lui-même ; qu'il ne connaît que très-imparfaitement par la faible lumière qui lui reste, et qu'il ne peut même connaître pleinement et réparer que par ma grâce. Ce désordre néanmoins, tant qu'il n'existe que dans le sentiment, et que la volonté n'y acquiesce point, n'est pas proprement un péché ; il en est la suite, mais il n'en a pas la malice.

Observe à présent les premières semences de la corruption du cœur humain dans les enfants. Tu verras qu'ils sont livrés à leurs sens et aux objets sensibles, et incapables de s'élever au-dessus de la matière ; que d'eux-mêmes ils ne songent point à Dieu, et que, sans le secours de l'éducation, ils resteraient longtemps dans l'état purement animal, n'ayant presque aucune idée, aucune vue spirituelle, aucune facilité, aucun attrait à réfléchir sur les objets de cette nature. Tu verras qu'ils abhorrent naturellement toute instruction sérieuse, toute espèce d'étude et d'application, et que ce n'est qu'en les caressant, ou en les châtiant, qu'on parvient à les rendre attentifs pour le moment ; qu'il n'en est pas ainsi des jeux de leur âge ; ils s'y appliquent d'eux-mêmes et avec ardeur ; ils y exercent leur esprit, et ils les apprennent

aisément et en peu de temps. Tu remarqueras encore que si l'on dit ou si l'on fait devant eux quelque chose de mal, ils le saisissent promptement par l'affinité que le mal a avec leur nature ; ils en reçoivent de profondes impressions ; ils le retiennent et ne l'oublient jamais dans la suite ; à peine ont-ils quelque connaissance du mal qu'ils sont portés à le commettre, et ils se livrent comme des brutes à leurs premiers instincts, quoiqu'ils en aperçoivent déjà la turpitude, et que la honte les engage à se cacher. Tu trouveras en petit dans l'enfant tous les vices de l'homme fait, avec cette différence qu'il les montre plus à découvert, n'ayant pas encore assez de réflexion ni assez d'empire sur soi-même pour les déguiser : esprit de domination, jalousie des moindres préférences, envie, colère, gourmandise et vols secrets pour la satisfaire, inclination à nuire, joie secrète du mal d'autrui, dissimulation, mensonges, ruses pour tromper ceux de son âge, violence lorsqu'il se croit le plus fort. Cependant sa raison naissante condamne tous ses dérèglements ; il sait très-bien blâmer et trouver injuste dans autrui ce qu'il se permet ; il se cache pour mal faire ; il ne ment d'abord qu'en tremblant, il rougit, quand il est découvert, il s'excuse, il rejette la faute sur d'autres. Que de malice dans un âge si tendre !

Mais ce n'est encore qu'un faible apprentissage, et les années vont développer et fortifier ces vices.

Dans la jeunesse, le premier usage qu'il fait de la réflexion, c'est de penser au mal ; de sa liberté, c'est d'en abuser. Il se dérobe à l'inspection de ses parents et de ses instituteurs ; il murmure en secret de l'autorité qu'ils exercent sur lui, et il n'attend que le moment d'en secouer le joug. A peine maître de sa conduite, il se livre sans retenue à ses passions ; et que ne se per-

met-il pas pour les contenter? Que ne se dit-il pas à lui-même pour les justifier? Sourd aux avis et aux corrections, il s'en offense, et n'en devient que plus intractable. Alors commence l'oubli de Dieu, la résistance à ses lumières, la négligence et l'omission des devoirs de piété, le mépris des bonnes pensées. Le jeune homme s'accoutume à agir contre la voix impérieuse de sa conscience, à en braver les menaces et à en étouffer les remords; il conçoit un dépit secret contre la religion, comme imposant un joug tyrannique à l'homme; toute son application est tournée à fomenter et à satisfaire des désirs impurs, à attiser le feu de la volupté par les discours, les lectures dangereuses, les spectacles, les liaisons criminelles. Son libertinage, qu'à tout prix il voudrait autoriser, le jette bientôt dans la voie de l'impiété; il commence à raisonner, à avoir des doutes sur l'objet de la Foi, et, par degrés, sur les premiers principes et les fondements de la loi naturelle. Il recherche la société des incrédules décidés; il les écoute comme ses maîtres; il lit avec admiration leurs ouvrages, dont il avale le venin avec avidité; et, vu la disposition de son âme, les sophismes se changent pour lui en démonstrations, les dérisions sacriléges et les blasphèmes en fines plaisanteries et en jeux d'esprit. Si les jeunes gens ne donnent pas tous dans ces excès, ils y ont tous plus ou moins de penchant, et les premiers pas vers le crime les entraîneraient dans le précipice, s'ils n'étaient arrêtés par les obstacles qu'une providence attentive oppose à leur perte.

Avec l'âge, la malice de l'homme devient chaque jour plus réfléchie et plus profonde. Le grand feu des passions est ralenti; mais l'habitude subsiste, et elle est comme passée en nature.

Dans la maturité, l'homme pèche avec plus de sang-froid ; il voit les conséquences de son péché, et il les affronte tranquillement ; il se distrait d'une volonté plus déterminée de toute pensée salutaire, écartant, repoussant ce qui le rappelle à lui-même et au devoir. Le monde l'enchaîne ; les grands objets de fortune le tentent ; l'ambition l'obsède ; les affaires l'absorbent. Il faut s'enrichir ; il faut parvenir ; il faut se faire jour à travers une foule de concurrents, et tout est légitime pour arriver à cette fin. Que d'intrigues, que de bassesses, que de médisances et de calomnies, que de noirceurs, que de crimes enfin de toute espèce n'occasionne pas la soif des richesses et des honneurs, les deux grands objets des passions de l'âge mûr ? Et que peut la religion sur un cœur qui en est dévoré ?

Juge toi-même de ce qu'un avare doit penser de l'Évangile qui dit anathème aux riches, et qui ordonne le détachement des biens de ce monde ; de ce que l'ambitieux doit penser d'une loi qui prêche l'humilité, qui déclare formellement que tout *ce qui est élevé aux yeux des hommes est une abomination devant Dieu*¹ ! Comment veux-tu qu'ils adorent l'un et l'autre, qu'ils aiment sincèrement, qu'ils se proposent pour modèle un Dieu pauvre et abject par choix, un Dieu qui, depuis sa naissance dans une crèche jusqu'à sa mort sur un bois infâme, annonce le mépris le plus caractérisé de tout ce que le monde estime ! Non-seulement ils ne m'adorent pas, mais dans leur cœur ils me rejettent, parce qu'ils savent que je les réprouve. Les uns par respect humain, et par une sorte de décence, gardent encore quelque dehors de religion ; mais s'ils en retiennent

¹ LUC, XVI, 15.

quelques pratiques extérieures, ils en violent l'essentiel, et ils n'ont que de l'aversion pour ma doctrine et pour mes exemples. Les autres se déclarent ouvertement contre moi; mais, par un raffinement de malice et d'hypocrisie, ils dissimulent la véritable cause de la haine qu'ils me portent. Ils attaquent les preuves de ma révélation, comme si elles étaient fausses, douteuses ou peu concluantes, tandis qu'ils sont invinciblement persuadés de leur vérité, de leur certitude et de leur force. Ils s'en prennent aux mystères, qu'ils traitent d'absurdités, parce qu'ils sont incompréhensibles, quoiqu'ils sachent que les mystères sont une suite de la nature et des perfections infinies de Dieu, qu'ils ne seraient plus un objet de foi, ni leur croyance un hommage de l'esprit, s'ils étaient démontrés à la raison comme les vérités naturelles. Mais ce qu'ils n'ont garde d'avouer et de publier, c'est qu'en effet ils n'en veulent qu'à ma morale, et qu'ils seraient disposés à tout croire, si, lâchant la bride à leurs passions, elle les autorisait à poursuivre les honneurs, les richesses et les plaisirs.

Cependant ici même leur raison prononce contre la dépravation de leur cœur : ils conçoivent très-bien que ma morale ne serait pas divine, ni conforme à la nature, à la dignité, aux destinées de l'homme, ni compatible avec les devoirs et avec les premières lois de la société, si elle était telle qu'ils la désirent, et qu'elle ne les gênât en rien ; mais telle est leur corruption, qu'ils passent sans peine par-dessus ces contradictions, toutes palpables qu'elles sont ; qu'ils croient les faire disparaître en n'y réfléchissant point, et qu'à force de s'étourdir, ils parviennent à s'aveugler.

Mais c'est au dernier âge, pour ceux qui y parviennent, qu'est réservée la consommation de la malice.

Les objets sensibles n'ont plus alors d'attrait pour les hommes, et les organes usés se refusent au plaisir; mais dans plusieurs la volonté est encore vivante, quand la nature est déjà presque morte. Ils sont corrompus parce qu'ils l'ont été et qu'ils s'obstinent à l'être. S'ils ne peuvent plus jouir des plaisirs, ils rappellent avec complaisance le souvenir de leurs premières années; ils les regrettent, et ils se rendent plus coupables par le désir qu'ils ne l'étaient autrefois par l'action. Aux portes mêmes de la mort, et sur le bord de la tombe, ils sont plus tourmentés que jamais par l'avarice et par l'ambition, et ce n'est qu'avec la vie qu'ils renoncent à leurs projets d'élévation et de fortune. Si l'approche de la dernière heure réveille en eux la pensée de l'éternité et du sort qui les attend, ils écartent ces idées lugubres; ils luttent contre ces terreurs d'une conscience alarmée, ils s'endurcissent, ils se décident à mourir dans l'impénitence et à courir le risque d'un malheur éternel.

Cependant leur raison ne fut jamais plus saine et plus éclairée; leurs passions sont amorties, et leur imagination glacée; le monde n'a plus de charmes pour eux, comme ils n'en ont plus pour lui; ses illusions, ses préjugés, ses maximes ne les séduisent plus; ils en connaissent la fausseté; l'expérience les a pleinement détrompés. Qui les retient donc dans le crime et l'impiété? Qui les empêche d'écouter la religion qui les appelle encore, de déplorer le passé, et de faire ce qui est en leur pouvoir pour se procurer un heureux avenir? Qui les en empêche? La malice profonde de leur cœur, parce qu'elle est parvenue à son comble. L'orgueil les arrête; ils croiraient nuire à leur réputation d'esprits forts, si l'on disait d'eux qu'ils ont reconnu la vérité, et qu'ils se sont convertis; ainsi ils affrontent la mort et

ses suites affreuses, se faisant un mérite et un point d'honneur de tenir contre Dieu, d'être jusqu'au bout fermes dans leurs principes, et de couronner une vie libertine par une fin impie.

Si tu ne te reconnais pas à ce tableau, si tu n'es pas tombé dans ces excès, ce n'est pas ta bonté naturelle qui t'en a préservé, tu le dois à ma grâce. Avoue que tu as eu, que tu as encore dans le fond de ta nature un penchant violent au péché; souviens-toi que tes passions t'ont souvent et vivement sollicité, et que plus d'une fois tu les as écoutées, ou tu as été sur le point de t'y rendre. Il n'en faut pas davantage, tu ne te serais jamais préservé ou affranchi seul de leur tyrannie, et d'abîme en abîme elles t'auraient poussé comme tant d'autres jusqu'au fond du précipice. Sois humble, et sache toujours qu'il n'est pas de péchés commis par un homme, qu'un autre homme ne puisse commettre, si Dieu l'abandonnait à sa fragilité. Souviens-toi qu'à moins d'une grâce très-spéciale, il n'est personne qui n'ait mérité par les infidélités de sa vie que Dieu l'ait abandonné, s'il n'avait consulté que les règles de sa justice. Tremble donc, et tremble jusqu'à la fin, à cause de la malice de ton cœur : il n'enfante de lui-même que de mauvaises pensées et de mauvais désirs ; il n'est qu'orgueil et corruption.

O mon unique Maître ! je vous rends grâces de m'avoir éclairé sur ce point capital. Je n'y avais jamais assez réfléchi, et je ne me connaissais pas. J'avais la fausse et détestable présomption de me croire bon, du moins par comparaison avec d'autres ; je me trompais, et je méritais par là que vous me livrassiez à toute ma perversité.

Pénétré du sentiment de mes maux, je me remets entre vos mains, ô céleste Médecin ! afin que vous guérissiez ceux de ma nature et ceux de ma propre volonté. Je ne puis savoir ni que je suis malade, ni à quel point, si vous-même ne me l'apprenez ; je ne puis chercher le remède, si vous ne m'y invitez ; je n'en puis user, si vous ne me prévenez et ne me secondez. Que suis-je donc ? Un lépreux tout couvert d'ulcères, et en même temps un paralytique sans ressource, incapable de faire le moindre mouvement vers ma guérison, incapable même de la vouloir. Ah ! Seigneur, je dois tout à votre miséricorde, et le pardon des péchés que j'ai commis, et l'exemption de ceux que j'aurais pu commettre. Faites qu'à l'avenir je me défie de moi-même, et que je trouve mon salut dans l'humilité et dans la confiance en vous. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME LEÇON

DU COEUR SORTENT LES MAUVAISES PENSÉES (*Suite*).

La leçon que j'ai commencé à te donner sur la corruption de ton cœur n'est pas finie. Les pensées qui éloignent du bien ne sont pas moins mauvaises que celles qui poussent au mal. Prête donc l'oreille de nouveau, et ici, qui que tu sois, juste ou pécheur, tu ne pourras te dispenser de te reconnaître.

La répugnance au bien correspond dans l'homme à sa pente au mal, et l'une et l'autre sont la suite du premier péché ; mais cette répugnance devient plus forte en chacun, à mesure qu'on lui cède, au lieu de la combattre.

Je parle ici du bien surnaturel, du bien dont la pra-

tique est nécessaire pour parvenir à la fin; et ce n'est pas dans les autres, c'est en toi-même que je prétends te faire voir à quel point tu as de la répugnance pour tous les devoirs que mon Évangile te prescrit. Le détail serait immense, si je parcourais toutes les vertus que je t'ai recommandées; je m'en tiendrai à quelques points qui renferment tout le reste: tu répugnes à aimer Dieu; tu répugnes à aimer le prochain; tu répugnes à suivre l'attrait de la grâce; tu répugnes à te détacher du sensible, pour t'élever au spirituel; tu répugnes à te renoncer toi-même; tu répugnes à toute espèce de croix et d'épreuves, par lesquelles je sanctifie le chrétien, n'est-ce pas assez de répugnances? Écoute; connais-toi et humifie-toi.

Tu répugnes à aimer Dieu, chose affreuse à dire et à penser!

Dieu est ton souverain et ton unique bien; il est infiniment aimable, il t'a comblé de bienfaits, il te promet un bonheur éternel, et tu ne peux être heureux que par lui. Cependant lorsqu'il faut l'aimer autrement qu'en paroles et en stériles sentiments, lorsqu'il en faut venir aux effets, lui prouver la préférence que tu lui donnes sur tout ce qui n'est pas lui, renoncer pour son amour à quelque chose qui t'est cher, te soumettre à sa sainte volonté en ce qui te contrarie, te faire violence pour lui plaire, t'acquitter enfin de quelque devoir pénible qu'il exige de toi, non-seulement il t'en coûte pour lui obéir et le contenter, mais tu résistes, tu refuses, et tu n'en as aucun scrupule, quand tu ne crois pas que ton salut y soit intéressé. En ce qui ne te paraît pas tout à fait criminel, tu préfères, sans hésiter, ta propre satisfaction à celle de Dieu, et tu ne sais pas ce que c'est que

de lui complaire dans les moindres choses. Tu ne veux l'aimer que jusqu'à un certain point au delà duquel tu prétends disposer à ton gré de tes affections et de ta conduite. Tu trouves que c'est trop de sa part de te demander tout ton cœur, et, quoique tu n'oses le dire ouvertement, tu regardes en ton âme comme une tyrannie le premier, le plus grand, le plus indispensable des préceptes, pris dans l'étendue qu'il doit avoir. Tu voudrais en cette matière t'en tenir à ce qui est d'obligation étroite et rigoureuse, et, parce qu'il est impossible en effet de fixer cette obligation, qui n'a point et ne peut avoir de bornes, tu t'étourdis là-dessus; tu te gardes bien d'y réfléchir et de te demander si tu aimes Dieu autant que tu dois l'aimer et autant qu'il veut que tu l'aimes.

Et d'où vient cette répugnance pour le plus juste, le plus saint, le plus attrayant et le plus doux de tous les devoirs? Elle vient de ce que tu t'aimes toi-même d'un amour désordonné, d'un amour directement opposé à celui que tu dois à Dieu, d'un amour qui te fait envisager en toutes choses ton intérêt au préjudice de l'intérêt de Dieu; comme si tu pouvais avoir un véritable intérêt différent du sien, et que, la chose fût-elle possible, tu ne dusses pas te sacrifier au sien. Vois-tu enfin quelle est la malice de l'amour-propre; vois-tu combien il est injuste, aveugle, et jusqu'à quel point il te séduit? Comprends-tu qu'il est ton ennemi parce qu'il est l'ennemi de Dieu; que tu te hais réellement, que tu te fais un tort inexprimable en t'aimant de la sorte, car tu affaiblis et tu tends même à détruire en toi l'amour de Dieu? Douterais-tu désormais que, tant que l'amour-propre règne en ton âme, il en bannit, avec l'amour de Dieu, l'amour légitime que tu te dois à toi-

même, puisque tu te nuis à proportion que tu t'éloignes de ton souverain Bien, et qu'au contraire tu ne t'aimes véritablement toi-même que selon la mesure de l'amour que tu as pour Dieu; qu'ainsi travailler à établir en toi l'amour divin sur la ruine de l'amour-propre, comme mon Évangile te l'ordonne, c'est travailler à te rendre heureux même sur la terre, en mettant l'ordre et la paix dans ton cœur?

Dis-moi maintenant, n'as-tu pas le penchant le plus fort et le plus profond à flatter ton amour-propre? Ne suis-tu point ce penchant? Ne l'approuves-tu pas? Ne trouves-tu pas trop sévère une morale qui te commande de l'extirper entièrement? N'y cherches-tu pas des explications et des adoucissements? Conviens donc que ta répugnance à aimer Dieu égale ta répugnance à combattre l'amour-propre; conviens que tu es plus ou moins coupable, suivant l'importance des objets avec lesquels tu contentes ton amour-propre aux dépens de l'amour de Dieu, et que tu auras toujours quelque chose à te reprocher, tant que tu ne seras pas déterminé à n'admettre en toi aucune affection qui n'ait Dieu pour principe, pour motif et pour fin. Conviens par conséquent que tu répugnes à t'aimer toi-même du seul amour qui soit avoué par la raison et consacré par la religion.

Tu ne répugnes pas moins à aimer le prochain qu'il t'est commandé d'aimer comme toi-même.

En peux-tu douter, si tu examines tes sentiments et ta conduite à son égard? Te réjouis-tu de son bien, comme de ton bien propre? T'affliges-tu de son mal, comme tu ferais du tien? Vas-tu au-devant de ce qui peut l'obliger? As-tu soin d'éviter et d'écartier autant qu'il est en toi ce qui pourrait lui nuire? T'intéresses-tu,

en un mot, à son bonheur, comme au tien ? As-tu pour lui, je ne dis pas les dehors, mais les sentiments d'estime, d'égard, de ménagement, que tu désires qu'on ait pour toi ? Souffres-tu ses défauts, comme tu veux qu'on souffre les tiens ? Excuses-tu ses fautes, les couvres-tu, les ensevelis-tu dans le silence, comme tu exiges qu'il le fasse à l'égard des tiennes ? Es-tu disposé à lui pardonner ses torts, comme tu souhaites qu'il te pardonne les tiens ? Enfin, dans les affaires que tu traites avec lui, suis-tu les mêmes règles que tu trouves juste qu'il suive de son côté ? N'as-tu pas au contraire une répulsion extrême en mille rencontres à pratiquer tous ces devoirs ? N'es-tu pas vivement sollicité de les violer, et n'as-tu pas besoin de faire sur toi les plus grands efforts pour les observer ?

Et si tu es attentif à n'y pas manquer, si ta conscience très-délicate n'a ici aucun reproche à t'adresser, dis-moi s'il ne t'en coûte pas infiniment, et si la charité envers le prochain n'est pas la chose qui exerce le plus ta vertu. Tu n'en disconviendras pas, si tu es de bonne foi ; tu avoueras que ton cœur est rempli d'une malig-nité secrète contre lui ; que tu es sujet à des antipathies, à des aversions, dont souvent tu ne peux deviner la cause, et qu'il ne t'est pas aisé de surmonter ; tu reconnaîtras qu'à tout moment il s'élève en toi des pensées critiques, des soupçons désavantageux, des jugements téméraires ; que tu grossis les défauts, que tu interprètes en mauvaise part les intentions, que tu es porté à condamner les paroles et les actions, que tu es naturellement jaloux de la réputation et des succès d'autrui ; que tu as peine à convenir de son mérite, et à rendre justice à ses bonnes qualités, qu'il t'échappe dans l'occasion des paroles médisantes, railleuses, mépri-

santes ; que les personnes avec qui tu as à vivre ont souvent beaucoup à souffrir de toi, tandis que tu ne leur passes rien, que tu es d'une sensibilité, d'une délicatesse extrême sur ce qui te touche, et que tu crois toujours qu'on te manque, en même temps que tu penses à peine devoir rien à personne. Tout cela, et bien d'autres choses, n'est-ce pas la matière ordinaire de tes combats, de tes fautes, des reproches de ta conscience et de tes accusations ? Le commerce avec le prochain, qui dans mes desseins devait contribuer au bonheur de ta vie, n'est-il pas pour toi une source d'inimitiés et de débats, de peines et de tourments ?

Quelle en est la cause ? Ton amour-propre essentiellement exclusif, qui veut tout pour toi, qui ne donne qu'afin qu'on te rende davantage, et qui ne voit dans le prochain qu'un ennemi qui le dispute avec toi et te ravit ce que tu prétends n'appartenir qu'à toi. Tu n'estimes foncièrement que toi, et tu fondes cette estime sur le mépris des autres. En toi, tu ne vois que de bonnes qualités, réelles ou imaginaires ; et dans les autres, tu ne t'arrêtes à remarquer que ce qu'ils ont de défectueux et de méchant, dépréciant et dénaturant ce qu'ils ont de meilleur. Tu n'as de préoccupations que pour tes intérêts ; ceux du prochain te laissent pour le moins indifférent, et même ils te deviennent odieux, si tu penses qu'ils traversent les tiens. Tu voudrais toujours gagner et voir perdre le prochain, l'emporter toujours et le voir céder, toujours avoir raison et lui donner tous les torts ; dis-moi : ne sont-ce pas là tes dispositions, et se peut-il rien de plus injuste et de plus opposé à la charité ?

Tu répugnes à l'attrait de la grâce, qui te porte au bien, au meilleur et au parfait.

Tu as donc de l'aversion pour le bien, pour ce qui est mieux, pour ce qui est parfait, et tu ne l'accompliras jamais, sans un secours spécial de ma grâce qui triomphe de la résistance de ta volonté. N'est-ce pas cette répugnance à l'attrait de la grâce qui t'a fait différer longtemps ou te fait différer encore ta conversion? N'est-ce pas elle qui te rend habituellement sourd et rétif à tant de saintes inspirations; qui te porte à murmurer de ce que j'exige, tu le prétends, trop de perfection des âmes qui se livrent à moi, que je ne cesse de leur donner de nouvelles aspirations, et que je ne leur permets jamais d'accorder la moindre chose à la nature? N'est-ce pas elle qui t'entretient dans l'état de tiédeur, de lâcheté et de négligence; qui, pour te soustraire à ma voix qui t'importe, te détourne du recueillement et de l'oraison, et te jette dans la dissipation? Ne te dissimule pas ta disposition; elle est telle que je dis; ou bien, si tu es enfin devenu docile à ma grâce, tu dois avouer que tu as longtemps résisté; tu dois avouer qu'à présent encore, lorsque cette grâce est nue, sèche, toute spirituelle, et qu'elle n'est point accompagnée d'une certaine douceur qui enlève ton consentement, tu as bien de la peine à me l'accorder.

Tu répugnes à te détacher du sensible, pour t'élever au spirituel.

Dans la dévotion tu te recherches sans cesse plus ou moins toi-même; tu es affamé de goûts et de consolations dont ton amour-propre se repait; tu redoutes le pur état de foi et de nudité où l'on me sert uniquement pour moi, où l'on n'aime que moi sans avoir égard à mes faveurs, où l'âme se soutient par la seule vue de ma volonté et de mon bon plaisir. Cet état est assurément

plus parfait, et il ne convient qu'aux personnes avancées. Mais tu voudrais toujours être traité comme ceux qui commencent à se mettre à mon service; tu voudrais savourer toujours, toujours jouir, être toujours nourri de lait et de miel; tu t'impatientes, tu gémis, tu te désoles, tu menaces de quitter l'oraison, tu la quittes en effet, lorsque je te réduis pour toute nourriture au pain des forts. Comme si dans l'oraison tu ne devais pas envisager ce qui me plaît et non ce qui te satisfait, et que ce qui entretient ton amour-propre et ton propre intérêt n'est pas contraire à ton avancement. Mais tu aimes mieux avancer moins qu'éprouver de ma part un délaissement et des rigueurs apparentes, qui feraient mourir en toi la nature. Voilà ce qui a fait abandonner la voie intérieure à tant d'âmes qui y avaient d'abord marché avec ferveur, et c'est ce qui en a fermé l'entrée à tant d'autres qui y étaient appelées.

Tu répugnes à te renoncer toi-même.

Ce renoncement si nécessaire, dont les fruits sont si doux et dont la récompense est si grande, est la pierre d'achoppement de mon Évangile, et il rend la mortification du cœur odieuse aux âmes d'ailleurs les plus dévotes. Ordonnez autant d'exercices de piété, autant de pratiques, autant d'austérités même que vous voudrez; elles jeûneront, elles veilleront, elles passeront les journées entières dans les églises; mais faire violence à leur caractère, étouffer leur sensibilité, souffrir ce qui les contrarie, renoncer à leur propre jugement, mourir en un mot à leur propre esprit et à leur propre volonté, c'est ce qu'elles ne veulent pas faire, et ce qui leur paraît non-seulement difficile, mais impossible. Si un directeur entreprend de les mener par cette voie, et s'il

exige d'elles cet esprit d'abnégation, avec quelque méangement d'ailleurs qu'il s'y prenne, elles raisonnent, elles résistent, elles le quittent et disent qu'il ne leur convient point. Tant qu'il s'en tient au général, elles goûtent sa morale et la trouvent belle; mais sitôt qu'il en vient à l'application personnelle, et s'il touche à certains défauts caressés, aussitôt il déplait, il rebute, on s'irrite, et l'on va chercher ailleurs un directeur plus accommodant pour la nature qui ne veut pas mourir. Considère quelle part tu as en tout ceci, et sache qu'il n'y a rien de plus agréable à mes yeux et en même temps de plus rare que le parfait renoncement.

Enfin tu répugnes à toute espèce de croix et d'épreuves, par lesquelles je sanctifie le chrétien.

Tu les crains et tu les fuis; au lieu de les regarder comme de précieuses faveurs, de les accepter et de les embrasser comme des moyens de ressemblance et de conformité avec moi, comme la voie qui conduit sûrement à la gloire, tu te plains de ma Providence qui te les envoie. Rien cependant n'est plus important que d'en faire un saint usage; elles sont sans nombre, elles remplissent la vie de l'homme, et, puisqu'il est impossible de les éviter, il faut te résoudre de bonne grâce à les porter pour mon amour. L'as-tu fait jusqu'ici? Non. Ta nature répugne donc à ce que mon Évangile enseigne de plus nécessaire et de plus parfait: la perte des biens qui te détache des choses de la vie, les souffrances corporelles qui expient les fautes que ta mollesse et ta sensualité t'ont fait commettre, le mépris, les calomnies, les opprobres qui humilient ton orgueil. Tu ne peux ignorer l'utilité de ces diverses épreuves. Ah! si tu étais vraiment chrétien, tu serais persuadé que c'est dans ma

miséricorde que je les distribue, et, loin de te révolter, tu me bénirais des coups que je porte à ta nature corrompue et superbe pour la purifier et la sauver.

Juge donc, et vois à présent s'il est un seul point de ma morale qui ne rencontre en toi quelque obstacle insurmontable; juge, et dis-moi si tu ne dois pas avoir de l'horreur de toi-même, comme d'un ennemi de toute vertu chrétienne, et si ce n'est pas avec raison que je t'ai donné l'ordre de te haïr et de te combattre, et comprends enfin que tu n'as pas moins de sujet de t'humilier des répugnances de ta nature pour le bien que de tes inclinations vers le mal.

Vous m'ouvrez les yeux, ô mon Sauveur! et vous me forcez à confesser qu'il n'y a rien de bon en moi. Je vois que toutes les peines, toutes les difficultés que j'éprouve dans votre service, viennent de moi, de mon orgueil, de mon amour-propre, de la recherche de moi-même, de mes vues intéressées, de mon aversion pour tout ce qui me gêne et me constraint. Je vois que votre sainte loi, toute juste, toute raisonnable, toute douce qu'elle est en elle-même, me déplait, me révolte; elle me semble dure et impraticable, parce que je n'aime pas le bien, ni rien de ce qui serait un remède efficace aux maladies de mon âme. Ce que je vous demande aujourd'hui, ô mon Dieu! c'est d'abord de haïr en moi ce que vous y haissez vous-même, ce que le péché y a mis, et ce que j'y ai ajouté par ma faute: les pensées, les sentiments, les dispositions et les habitudes qui me donnent de l'éloignement pour vous, pour votre doctrine et pour vos exemples. Puis, c'est de combattre de toute ma force, ou plutôt de toute la puissance de votre

grâce, ces malheureuses répugnances; de les arracher de mon cœur, et de ne cesser la lutte que je ne sois enfin parvenu à faire mes chères délices de la pratique de votre loi. Je vous demande enfin de persévérer dans ce combat jusqu'à la mort, de ne poser jamais les armes, et de tendre toujours à la perfection de votre amour, par la perfection de mon abnégation. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME LEÇON

LE MONDE EXCLU DE LA PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST.

*Je ne prie pas pour le monde*¹.

Je suis le principal ennemi qu'il m'importe de connaître, parce que les autres ne peuvent rien contre moi que par moi; mais je ne suis pas le seul, j'en ai deux autres : le monde et le démon, et, pour me garantir de leurs embûches, je ne dois guère moins les connaître que moi-même.

Jésus-Christ m'apprend d'un seul mot ce qu'il faut que je pense du monde, lorsque dans sa dernière prière, avant de se livrer à la mort pour notre salut, il dit à son Père : *Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés.* Ces paroles sont le plus terrible anathème qu'il ait lancé contre le monde; parce que, l'excluant de sa prière et le séparant de ceux que son Père lui a donnés qui ne périront pas, il déclare formellement par là que le monde est réprouvé, et que ceux qui le composent, s'ils ne le quittent avant la mort, encourront leur perte éternelle.

As-tu bien entendu cette leçon, ô mon âme? Elle a

¹ JEAN, XVII, 9.

de quoi te faire trembler. Es-tu du monde, ou n'en es-tu pas, c'est-à-dire lui es-tu attachée par le cœur et d'affection, ou non? Question décisive pour ton éternité!

Afin de la résoudre solidement et utilement, tu dois d'abord examiner à fond ce que c'est que le monde, puis voir si tu lui appartiens, enfin prendre les moyens efficaces de t'en préserver si tu n'es pas des siens, ou de t'en détacher si tu lui appartiens.

Qu'est-ce que le monde?

Il n'est ici question, pour moi chrétien et enfant de l'Église, ni des idolâtres, ni des hérétiques, ni des incrédules, ni des libertins décidés; ils sont évidemment du monde entendu dans le sens de Jésus-Christ. Mais si j'ai quelque crainte de Dieu, ces hommes ne peuvent être dangereux pour moi; je sais assez que je ne puis communiquer de sentiments avec les païens, ni avec les ennemis de l'Église, et que je dois avoir en horreur tout commerce, discours et écrits d'hommes qui n'ont, par principe, ni mœurs ni religion. Le monde qui est vraiment redoutable pour moi et contre lequel je ne saurais trop me mettre en garde, est le monde qui, faisant profession d'être chrétien, de tenir à l'Église, de respecter même la foi et les mœurs, est néanmoins secrètement contre Jésus-Christ et contre son Évangile, et a un esprit très-opposé à son esprit. Tel est le monde que je dois par-dessus tout éviter; on ne peut le définir avec précision; mais il est partout répandu dans la société des fidèles, et il en inspire la plus nombreuse partie.

Ses partisans gardent certains dehors de religion, et ils n'en sont pas même tout à fait dépourvus intérieu-

ment; mais ils prétendent en adoucir la sévérité; ils s'efforcent de la concilier avec leurs penchants et ils se font un système dont la nature s'accommode. Sans renoncer à la foi, ils composent avec elle, et écoutent, à son préjudice, les maximes d'une raison tout humaine et corrompue par les sens et par les préjugés de la chair; leur règle de conduite n'est plus uniquement fondée sur les vérités éternelles, mais tempérée, ou plutôt altérée par une fausse sagesse que l'on puise dans l'homme animal. Ils n'attaquent pas directement la morale chrétienne; mais, sous prétexte de l'expliquer, ils la mitigent tellement qu'ils la dénaturent, afin de l'accorder avec les passions, et, sans vouloir toutefois approuver absolument les excès de celles-ci, ils ne sont pas d'avis non plus qu'on leur refuse tout, et ils mettent tout leur esprit à les justifier, quand elles se tiennent dans de certaines limites de modération.

Ainsi, en matière de mœurs, ils blâmeront les livres obscènes et se garderont bien d'en autoriser la lecture; mais ils loueront, ils permettront le roman et la poésie où la passion est finement exprimée et la volupté déguisée, mais latente, sous un voile transparent qui ne cache aux yeux que ce qu'elle a de plus grossier et de trop révoltant pour la pudeur. Ils condamneront les spectacles notoirement indécents et ouvertement licencieux; mais ils fréquenteront, ils conseilleront aux autres, comme un innocent passe-temps, peut-être comme une école instructive, les spectacles divertissants ou sérieux dans lesquels d'une part l'ambition, l'amour, la vengeance et autres passions tragiques, jouent le plus grand rôle, où d'autre part les lois de la fidélité conjugale sont honteusement tournées en ridicule, la bonne foi, la droiture, la simplicité sont dupes de la finesse

et de la fourberie, le vice adroitemment déguisé, triomphant avec scandale d'une vertu qu'on a eu soin de peindre ridicule ou odieuse. J'en dis autant des festins, du jeu, des sociétés, des bals et des autres assemblées mondaines. Ceux dont je parle désapprouvent en tout cela le désordre par trop manifeste, la dissolution somptueuse dans les repas, l'acharnement ruineux et les pertes excessives du jeu, les propos trop libres dans les conversations, les provocations coupables dans les bals; mais, à cela près, ils passent sur le reste, et ne voient plus rien de répréhensible pour un chrétien dans tout ce qui fomente la sensualité, nourrit l'oisiveté et la dissipation, et porte une atteinte secrète, mais profonde, à la pureté du cœur et aux bonnes mœurs.

Le mondain est celui qui se laisse séduire par les fausses apparences des objets sensibles; il y cherche son bonheur, ou du moins un délassement, une diversion à l'ennui; il est passionné pour les richesses, les honneurs, les plaisirs, sans être fort délicat sur les moyens de se les procurer; sans négliger tout à fait ses devoirs, il veut néanmoins les accorder avec une vie libre et sans gêne; il ne renonce pas certes entièrement à son salut, mais il ne s'en occupe guère; il est loin d'en faire son affaire principale, et il le croit beaucoup plus facile qu'il ne l'est en réalité.

De tels chrétiens sont-ils rares? Hélas! rien n'est plus commun dans le monde. Mais sont-ils disciples de Jésus-Christ, et le Maître peut-il les avouer pour siens? Non, certes; ils ne suivent ni sa doctrine, ni ses exemples. Courrent-ils risque de se perdre? Oui, un risque évident, et d'autant plus grave qu'ils le savent moins et qu'ils ne voient eux-mêmes rien dans leur conduite qui doive leur causer des remords considérables. Sont-ils dan-

gereux ? Infiniment, parce qu'ils ont la réputation d'hommes sensés, modérés et éloignés de toute singularité, se prêtant à tout, prenant de la piété ce qu'il en faut prendre, et qu'après tout ils ne manquent pas de raisons séduisantes et captieuses pour autoriser le plan de vie qu'ils ont embrassé.

Les voilà, ce me semble, suffisamment caractérisés. Maintenant, il est facile à chacun de voir s'il appartient au monde ; et l'on se rendra bien vite justice sur ce point, si l'on n'est pas extrêmement porté à s'aveugler.

Je suis du monde, si j'estime, si j'aime, si je recherche ceux dont le tableau vient de m'être présenté ; je suis du monde, si je crains d'aller contre leurs maximes, et, à plus forte raison, si je les juge bonnes à mettre en pratique ; si le respect humain me fait biaiser dans ma conduite ; si je suis jaloux de leur approbation, et si je redoute leur censure ; si je continue à les fréquenter, quoique la conscience m'avertisse de les fuir. En un mot, c'est être du monde que de chercher à plaire à ceux que l'on vient de dépeindre, ou d'avoir peur de leur déplaire. Je n'ai qu'à sonder mon cœur sur cette disposition, bientôt je saurai à quoi m'en tenir dans une chose si importante pour mon salut.

Au reste, on appartient au monde à divers degrés. Les uns lui sont entièrement dévoués ; les autres flottent, balancent, et ne se livrent à lui qu'en tremblant. Les premiers sont profondément imbus de ses maximes ; les seconds commencent à les goûter. Ceux-là sont maîtres ; ceux-ci sont disciples, et, dans cette école, les élèves sont de différentes classes ; mais tous écoutent, tous apprennent, tous se forment selon leur âge, leur caractère, leur condition, leur ardeur et leur docilité.

Quels moyens faut-il donc prendre pour se préserver du monde, ou pour s'en détacher ? Ceci est pratique.

Le premier point regarde surtout la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, qui, ne pouvant se garder elle-même, a besoin que l'on veille à sa préservation. Sans principes bien assurés, et sans expérience faite, les jeunes gens entrent dans le monde et ne le connaissent pas. Tout y paraît nouveau à leurs yeux, et son premier aspect les enchanter; timides d'ailleurs et circonspects, ils sont plus disposés à applaudir qu'à condamner; ils se laissent façonne, et n'osent résister aux impressions qu'on leur donne. Ont-ils été élevés dans la piété ? Ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent est si différent de ce qu'on leur a appris, qu'ils sont d'abord étonnés, et ce n'est pas tout de suite qu'ils se familiarisent avec des idées et un langage auxquels ils sont si étrangers. Mais on les raille sur leur dévotion, on se moque de leur simplicité, et insensiblement on élargit leur conscience. Ils ont honte dans le commencement de parler et d'agir comme les autres; ils doutent, hésitent; puis, venant à s'apprivoiser, ils regardent bientôt les premières leçons qu'ils ont reçues comme passées, hors de saison, et bonnes à leur enfance; ils en rougissent, ils les méprisent enfin, et ils se font gloire de les fouler aux pieds et d'en perdre jusqu'au souvenir. C'est bien faiblement que j'exprime ici le bouleversement et les ravages que causent les premières entrevues du monde dans une âme neuve et innocente.

Ce malheur est presque inévitable pour la jeunesse abandonnée trop tôt à elle-même. C'est le devoir des parents chrétiens de prémunir leurs enfants contre cette séduction; de ne point les exposer au monde, avant qu'ils soient suffisamment instruits et affermis dans les bons principes; de les accoutumer progressivement à

réfléchir sur les choses et sur les personnes, à discerner le bon du mauvais, le dangereux de l'indifférent, ce qu'on peut se permettre de ce qu'il faut nécessairement s'interdire. Il y a de grandes précautions de prudence à prendre sur ce qu'on doit montrer ou cacher du monde à cet âge; il n'est pas à propos qu'il voie tout, ni aussi qu'il ignore tout. Trop produire une jeune personne, c'est la perdre presque à coup sûr; la tenir trop renfermée, c'est attiser ses désirs, et l'exposer à se jeter sans réserve dans le monde, lorsqu'elle y paraîtra. Le juste milieu est très-difficile à saisir, mais une mère sage saura, pour le bien de sa fille, tirer parti des rencontres imprévues, et la préserver soigneusement de toutes celles où elle soupçonnera du danger.

Le meilleur préservatif est de tourner cet âge vers le solide en tout genre, de ne point trop cultiver, de ne pas trop admirer en lui les talents frivoles; mais d'exercer son jugement, et de lui apprendre à tout rapporter à certains points fixes de la morale évangélique, qu'on doit lui mettre bien avant dans le cœur: la brièveté de la vie, l'incertitude de la mort, le changement continu des choses passagères de ce monde, l'éternité heureuse ou malheureuse qui nous attend, et où chacun peut entrer à tout moment, l'importance extrême des devoirs d'état et la manière de se préparer à les bien remplir, la paix et la joie d'une bonne conscience, les remords affreux que le péché entraîne après soi, la difficulté, ou plutôt l'impossibilité de s'arrêter sur le penchant du précipice, le trouble et le désordre que les passions jettent dans une âme, leurs amorces perfides qui mènent toujours plus loin qu'on ne voudrait aller, et qui aboutissent à de tristes et inutiles repentirs. On ne saurait trop inculquer aux enfants ces grandes vérités, dès qu'ils sont en état

de les comprendre et de les sentir. Elles sont le fondement du bon sens et de la véritable sagesse, et elles contiennent des règles sûres pour la conduite de la vie. Heureuse l'âme qui les goûte de bonne heure, qui aime qu'on lui en parle, et qui lit avec plaisir les livres qui les exposent ! Elle n'aimera point le monde, et, si Dieu l'appelle à y vivre, elle saura se garantir de ses pièges.

Quant aux mesures à prendre pour se détacher du monde, si une fois on s'y est engagé, je n'en sais qu'une, qui est de rompre tout à fait et de se déclarer si ouvertement qu'on ne se laisse pas à soi-même la liberté du retour.

Une telle démarche demande du courage, mais elle est nécessaire. Ce n'est pas renoncer au monde que de vouloir encore tenir à lui par quelque endroit. Or le point par lequel vous lui restez attaché ramènera bientôt tous les autres, ou ce point, à lui seul, suffira pour causer toute votre perte. Car, sachez-le bien, le monde, ainsi que Dieu, veut qu'on soit tout à lui, il n'aime point le partage ; si vous ne le quittez qu'à demi, il vous raille et vous censure ; ou bien il trouve le moyen de vous reprendre et de vous enchaîner plus étroitement que jamais. Ainsi il ne vous reviendra rien de l'avoir ménagé, et vous risquez tout en composant avec lui.

Mais comment s'y prendre pour s'en séparer ? Veuillez sincèrement vous sauver ; priez Dieu qu'il vous éclaire ; prenez conseil d'un directeur habile, et vous n'aurez plus aucun embarras sur ce point. Toutes les difficultés en cette matière viennent du défaut de détermination dans la volonté.

O mon Sauveur ! puisque le monde vous a méprisé,

rejeté, crucifié dans votre adorable personne, puisqu'il ne cesse de vous mépriser encore chaque jour, de vous rejeter et de vous crucifier dans vos véritables serviteurs, qu'ai-je besoin d'autres raisons, si je suis à vous, pour le détester et pour le fuir? Ah! ne permettez pas que je sois du nombre de ceux pour lesquels vous n'avez pas prié. Préservez-moi du monde, ou arrachez-moi du monde; je ne veux point de part avec lui, puisqu'il n'en a pas et n'en aura jamais avec vous. Pour que je conçoive de ses maximes toute l'horreur qu'elles méritent, apprenez-moi à les juger par les vôtres, à opposer ses ténèbres à votre lumière, ses appas trompeurs à vos attraits ravissants, ses biens faux et passagers à vos biens véritables et éternels, votre paix intime à ses joies superficielles, le repos qu'on goûte en vous à l'agitation qu'on éprouve avec lui. Faites que j'y renonce ici-bas, pour jouir de vous en cette vie et dans l'autre. Ainsi soit-il!

SIXIÈME LEÇON

LE DÉMON OCCUPÉ A PERDRE LES HOMMES.

Satan vous a demandés, pour vous cribler, comme on cible le froment¹.

La Sainte Écriture m'apprend à chaque page que le démon est aussi mon adversaire, et qu'il emploie contre moi toutes les ressources que lui offrent ma nature corrompue et le monde où il règne en souverain.

Et en effet, quels hommes n'essayera-t-il pas de perdre, lui qui a tenté de perdre les Apôtres que leur sublime

¹ Luc, xxii, 31.

vocation et le choix spécial de Jésus-Christ n'ont pas mis à l'abri de ses attaques? Il en a perdu un, il en a fait succomber un autre, et il a ébranlé pour un temps la foi de tous. Le Sauveur leur avait dit, en s'adressant à Pierre, la veille de sa Passion : *Satan vous a demandés, pour vous cribler, comme on crible le froment; c'est-à-dire, pour vous agiter par les tentations les plus violentes, et vous détacher de moi; et il y parviendra jusqu'à un certain point; il l'a demandé à Dieu, pour vous entraîner dans sa ruine; et Dieu le lui a permis, pour vous guérir de votre présomption, et vous convaincre par votre expérience que vous ne pouvez rien faire sans moi. Mais j'ai prié pour toi, Pierre; pour toi, qui me renieras plus lâchement que les autres, afin que ta foi ne défaillle point, malgré ta chute momentanée, et qu'étant converti, tu affermisses tes frères* ¹.

Que de leçons dans ce passage de l'Évangile! Satan veut notre perte. Il n'y peut rien de lui-même, et il est besoin qu'il demande à Dieu la permission de nous tenter. Il la demande dans un mauvais dessein; Dieu le lui permet pour notre bien. La présomption nous fait infailliblement succomber; mais la grâce que Jésus-Christ nous a obtenue par sa prière nous soutient ou nous relève.

O mon Maître! développez vous-même ces leçons à mon esprit, et gravez-les dans mon cœur.

Satan veut notre perte.

Et pourquoi la veut-il? Parce qu'il est ennemi de la gloire de Dieu, et jaloux de notre bonheur. Crée lui-même pour glorifier Dieu d'une manière excellente, il a été ébloui par sa propre perfection; il s'est révolté contre

¹ Luc, xxii, 32.

Dieu, il a prétendu s'égaler à lui et se rendre indépendant. Terrassé, précipité dans l'enfer par le bras du Tout-Puissant, il conserve tout son orgueil, et n'aspire qu'à se venger. C'est là son premier dessein. Trop faible contre Dieu, il s'attaque à nous qui avons été destinés à le remplacer dans le Ciel, lui et les anges rebelles, et il s'efforce de nous ravir le bonheur qu'il a perdu. Il a commencé à tenter la race humaine dans nos premiers parents, et il l'eût perdue tout entière sans ressource, si Dieu n'eût promis dès lors un Libérateur dans la personne de son propre Fils.

Jugeons par là combien le démon est acharné contre nous, et combien il est redoutable. Tantôt c'est un lion rugissant qui rôde autour de nous pour nous dévorer, et qui assaille sa proie avec une impétueuse fureur. Tantôt il emprunte au serpent ses sifflements et son astuce ; il s'insinue par ses replis tortueux, il glisse dans notre âme le subtil venin dont il la tue. Il agit puissamment sur nos sens et sur nos humeurs, sur notre imagination et sur nos passions ; il réveille des souvenirs, il excite des pensées ; par là il trouble, il obscurcit, il enivre, pour ainsi dire, notre raison ; il sollicite, il ébranle notre volonté et il la pousse au mal. Le libre consentement est la seule chose dont il ne puisse disposer ; nous en demeurons toujours les maîtres. Mais, hélas ! que notre liberté est chancelante, et comme il l'a bientôt gagnée, quand tout le reste est en son pouvoir ! Et il est d'autant plus à craindre qu'il unit l'adresse à la force ; qu'il ne se montre pas tout d'abord et ne découvre pas où il veut aboutir ; qu'il porte ses coups en cachette, et ne se déclare que lorsqu'il n'est plus temps de les parer. Voyez comme il séduisit Ève par une question en apparence innocente ! Elle répondit, bien qu'elle connût le

tentateur; dès lors elle fut vaincue. Par Ève il attaqua Adam, qui n'ignora point cependant ses ruses, mais qui ne fit pas plus de résistance. Quel avantage n'a-t-il donc pas sur nous, puisqu'il a triomphé de nos premiers parents, que Dieu avait créés dans un état si parfait!

Toutefois, malgré toute sa mauvaise volonté, il ne peut rien de lui-même, et il lui est nécessaire d'obtenir de Dieu la permission de nous tenter.

Ceci est assurément très-humiliant pour un esprit aussi superbe; mais il est contraint de se soumettre, et à cause de la haine qu'il nous porte, il ne balance pas à accepter la condition. Il n'a point reçu d'ailleurs une permission générale qu'il puisse étendre et interpréter à son gré. Dieu la borne comme il lui plaît; il règle le temps, la mesure, les circonstances de la tentation, et il ne souffre jamais qu'elle aille au delà de nos forces; lui-même proportionne le secours à l'attaque, et nous pouvons toujours sortir vainqueur du combat. Saint Paul le déclare expressément, et nous en avons la preuve dans la tentation de Job: Dieu y mit des bornes que le démon n'eut point le pouvoir de franchir. S'il y a là de quoi nous rassurer du côté de Dieu, puisqu'il ne manque point de venir au secours de sa créature, nous n'en avons pas moins à craindre du côté du démon, parce qu'il use de la permission divine dans toute son étendue, et nous devons craindre plus encore de notre part à cause de notre peu de vigilance, d'où le démon tire sa principale force. Celui qui n'est pas sur ses gardes, qui ne prie pas, qui ne craint pas de s'exposer, qui s'appuie sur des victoires précédentes, et qui ne résiste pas aux premières attaques, celui-là succombera; et il ne sera pas autorisé à se plaindre de Dieu, parce que Dieu

l'avait assez averti de prendre toutes ses précautions.

Ce que Satan demande dans un mauvais dessein, Dieu le lui permet pour notre bien.

Qu'est-ce en effet que Dieu se propose en permettant la tentation ? Notre sanctification, qu'il opère principalement par ce moyen. Il se propose de nous faire sentir l'excès de notre misère et de notre faiblesse, et le besoin extrême que nous avons de sa grâce ; ce que nous ne connaissons bien que dans ces occasions périlleuses. Ce sentiment, qui s'acquiert par des expériences réitérées, nous met sur la voie d'une profonde humilité, la plus essentielle vertu du Christianisme ; il empêche les retours de l'amour-propre, il le combat, il le détruit peu à peu. Dieu veut aussi ranimer et fortifier notre confiance en lui ; car c'est alors que nous l'invoquons avec plus d'ardeur et que nous lui crions : *Sauvez-moi, Seigneur ! je péris*¹. La prière de l'homme tenté part tout entière de son cœur et du fond même de ses entrailles ; elle est bien autrement vive, pressante, et remplie de foi, que celle qu'il fait dans un état tranquille. Et cette confiance s'accroît encore plus, lorsque Dieu, après avoir longtemps laissé agir les vents et la tempête, ramène ensuite un calme inespéré, ou lorsque, se rendant à nos supplications au plus fort de l'orage, il nous rassure par sa présence, nous tend la main, et nous tire d'un danger qui semblait inévitable. Il veut doubler notre amour, dont notre fidélité lui est alors une preuve éclatante. Les efforts pour résister à une tentation extrême et qui dure pendant quelque temps sont extraordinaires, et il n'y a qu'un grand amour qui en soit capable. Cet amour qui déploie

¹ MATTH., VIII, 25.

toute sa force élargit l'âme, agrandit sa capacité, et, en l'étendant, s'étend lui-même avec elle. Dieu veut exercer notre patience. Les maux extérieurs, tels que les maladies et les autres de cette nature, sont bien moins efficaces pour produire en nous cette vertu, qu'une longue tentation, qui est un poids tout autrement accablant, et une bien plus grande épreuve pour l'âme qui déteste le péché et se voit néanmoins sans cesse sur le point de le commettre. Un tel état souffert avec calme et soumission à la volonté divine élève la patience à un très-haut degré de perfection. Enfin Dieu se propose d'augmenter nos mérites et notre récompense. Les mérites qu'on accumule par une résistance soutenue aux tentations sont immenses, et Dieu seul peut les apprécier. L'âme qui les acquiert ne les connaît pas; souvent elle croit avoir donné son consentement, tandis qu'il n'en est rien, et ses mérites sont ainsi mis à couvert de la vaine gloire qui pourrait les ravir.

Que de raisons donc de ne pas craindre les tentations qu'il plaît à Dieu de nous laisser éprouver, et auxquelles nous ne donnons nous-mêmes aucune occasion! Ames pusillanimées qui les appréhendez si fort, et qui redoutez la vie intérieure parce qu'elle y est sujette, rassurez-vous par les considérations que je vous mets sous les yeux, et souvenez-vous de ces paroles de la Sainte Écriture : *Heureux l'homme qui supporte la tentation, parce qu'après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie, que Dieu a promise à ceux qui l'aiment*¹. C'est la doctrine de l'apôtre saint Jacques parlant de toutes les sortes d'épreuves, parmi lesquelles les tentations sont, sans contredit, les plus grandes.

¹ JACQ., 1, 12.

J'ai dit encore que la présomption nous y fait infailliblement succomber.

Saint Pierre en est un exemple frappant. Plus confiant en lui-même que les autres apôtres, il osa, malgré la prédiction expresse de Jésus-Christ, protester qu'il ne le renierait pas, quand même tous les autres le feraient. Aussi tomba-t-il plus lourdement que tous les autres ; ils s'enfuirent au moment de la prise du Sauveur ; mais lui le renia jusqu'à trois fois avec imprécation et serment. Ne nous appuyons donc jamais sur nos forces ; elles sont nulles, et de nous-mêmes nous ne sommes qu'impuissance. Ne comptons pas non plus sur une certaine ardeur de courage qui nous vient de la grâce sensible ; rien n'est plus équivoque et plus trompeur. Loin du danger, on se croit, on se sent même capable de tout affronter ; mais dans l'occasion, quand cette grâce sensible disparaît, on est aussitôt vaincu qu'attaqué. Saint Pierre s'appuyait ainsi ; il aimait son Maître, il l'aimait plus que les autres, croyait-il ; il était bouillant de zèle pour ses intérêts, et, ne consultant que son zèle, il répondit témérairement de ses dispositions intimes qu'il ne connaissait pas. Ne nous rassurons point trop non plus par nos victoires passées ; ce n'est pas nous qui les avons remportées, c'est la grâce ; la faiblesse est toujours notre unique partage. Combien se sont rendus à la tentation, après avoir longtemps résisté ! Ils se sont glorifiés de cette résistance, comme si le principe en avait été en eux ; et Dieu les a abandonnés à eux-mêmes, afin qu'ils apprissent d'où leur venait la force.

Surtout ne nous exposons jamais à la tentation ; ce serait une témérité que Dieu punirait, comme il le fit dans saint Pierre. S'il eût fui comme les autres, s'il se fût caché, et qu'il ne se fût pas obstiné à suivre Jésus-

Christ, pour voir ce qui se passerait, il n'eût pas été soupçonné d'être de ses disciples, et ne se fût pas mis dans le cas de le renier. Son motif, en suivant Jésus-Christ, était bon, la chose en elle-même était bonne; mais, après ce que lui avait prédit son Maître, il n'y avait de ressource pour lui que dans la fuite. Quand Dieu nous met lui-même dans le péril, nous pouvons être assurés qu'il nous y protégera; mais quand nous nous y jetons, nous n'avons plus de secours spécial à attendre de lui; nous nous trouvons réduits aux secours communs qui suffisent pour justifier la Providence, mais non pour nous préserver des chutes. C'est ta faute, nous dira le Seigneur; je ne te devais pas mon assistance spéciale dans une occasion que tu as recherchée, ou à laquelle tu t'es présenté sans mon ordre. Et ne disons pas: C'est pour la cause de Dieu que je me suis exposé, j'avais bonne intention. Il fallait de plus examiner si telle était sa volonté, et s'il avait dessein de se servir de vous dans cette rencontre; l'œuvre était bonne et sainte en elle-même, mais Dieu ne voulait pas vous y employer, et vous n'en aviez aucune marque. Dans combien de pièges un zèle impétueux, imprudent et mal réglé ne nous précipite-t-il pas tous les jours!

C'est encore s'exposer à la tentation que de rester dans l'occasion plus longtemps, ou d'y revenir plus souvent que Dieu ne le demande, ou de ne pas prendre toutes les mesures nécessaires pour s'y bien conduire. Je dis ceci spécialement pour les ministres du Seigneur dans l'exercice de leur ministère, et pour les personnes pieuses de différent sexe, qui se fréquentent dans la vue de s'édifier, et de s'aider mutuellement à la vertu. Nulle part le démon n'est plus vigilant que dans ces rencontres, ni plus attentif à en tirer parti pour décrier ce

qu'il y a de plus saint. Veillons donc de notre côté, et redoutons les suites de la plus légère indiscretion.

Enfin la grâce que Jésus-Christ nous a obtenue nous soutient ou nous relève.

Elle nous soutient pour nous empêcher de tomber, quand la tentation nous surprend et que nous n'y avons pas donné lieu, si nous recourons humblement à lui, et si nous implorons avec foi son assistance. Elle nous relève, comme un regard du Sauveur releva saint Pierre, lorsque Dieu n'a permis notre chute que dans des vues de miséricorde, pour nous faire rentrer en nous-même, pour nous humilier, et nous rendre plus attentif à l'avenir. Ainsi, quoi qu'il arrive, il ne faut jamais laisser ébranler sa confiance, ni croire que tout soit perdu, parce qu'on a eu le malheur de céder à la tentation. Le démon nous porte alors au désespoir, comme s'il n'y avait plus de ressource; c'est là une de ses ruses les plus dangereuses, et notre orgueil ne la fait que trop souvent réussir; car le désespoir est enfant de l'orgueil, et jamais une âme humble n'y est sujette.

Ah! gardons-nous bien de nous y laisser aller, quand nous venons à tomber. Nous avons en Dieu un Père plein de tendresse, qui au premier cri accourt pour nous relever. Nous avons en Jésus-Christ un médecin charitable, toujours empressé à panser et à guérir nos plaies. Dieu peut tirer le bien du mal; il le veut, et il le fera, si nous n'y mettons obstacle. Pierre, par sa faute, où il y eut plus de fragilité que de malice, ne perdit pas l'amitié de son Maître; il n'intéressa même que plus vivement sa bonté et sa compassion. Jésus le regarda, pénétra son cœur d'un vif repentir, et tira des larmes amères de ses yeux. Après sa résurrection, il ne l'en

honora et distingua pas moins par une apparition particulière, il ne l'en établit pas moins le Chef de son Église, et il ne lui retira aucun des priviléges qu'il lui avait assurés. Non, nos chutes précédentes n'affaibliront pas la bienveillance de Dieu à notre égard; elles ne nuiront point à notre sainteté, si nous en faisons le même usage que saint Pierre, si nous répondons comme lui à la grâce qui nous appelle, si nous sommes humbles et reconnaissants comme lui, et si le pardon de nos fautes nous est un motif d'aimer davantage.

Me voilà instruit, Seigneur, par les lumières que vous m'avez données; il ne s'agit plus pour moi que de les mettre à profit. Que je demeure donc bien persuadé que le démon veut ma perte, et qu'il y travaille sans cesse avec autant de fureur que de malignité! Que je me rassure néanmoins contre cet ennemi invisible, si rusé et si acharné, par la pensée qu'il n'a de pouvoir sur moi, qu'autant que vous lui en donnez; que si son intention est mauvaise, la vôtre est bonne, et qu'en cela vous n'avez en vue que ma sanctification! Faites encore, ô mon Dieu! que le sentiment de ma propre faiblesse ne m'abandonne jamais! qu'il m'inspire la défiance de moi-même, la vigilance, la prudence, le recours continual à vous qui êtes fidèle, qui ne permettrez pas que la tentation soit au-dessus des forces que je reçois de votre grâce; à vous qui me soutiendrez puissamment contre les assauts de mon adversaire, et qui me relèverez, si je vous invoque, après qu'il m'aura terrassé! O mon Sauveur! protégez-moi dans cette longue guerre, qui ne doit finir qu'avec ma vie! Soyez mon bouclier contre les traits enflammés du méchant; guérissez les

blessures que j'en ai reçues, et préservez-moi d'en recevoir de nouvelles; ou, si vous le permettez, accordez-moi d'en bien user pour mon salut! Ainsi soit-il!

SEPTIÈME LEÇON

L'AMOUR DE DIEU.

Un docteur de la loi ayant demandé à Jésus-Christ quel était le grand commandement, Jésus lui répondit : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement*¹.

Et de quelle loi l'amour de Dieu est-il le premier et le plus grand commandement? De toute loi dont Dieu est l'auteur, de la loi naturelle, de la loi mosaïque et de la loi évangélique. Et ce commandement est si nécessaire du côté de Dieu, qu'au cas qu'il donnât l'existence à des créatures raisonnables, il ne pouvait se dispenser de le leur imposer; si nécessaire de notre côté, que sans l'amour de Dieu, il nous est absolument impossible d'être bons et heureux. Il est tellement conforme à notre nature intelligente et libre, que nous n'avons d'intelligence que pour connaître Dieu, de volonté que pour l'aimer, de liberté que pour appliquer de notre choix notre esprit à connaître, et notre cœur à aimer Dieu. Je serais donc un monstre dans l'ordre moral, si je n'aimais pas Dieu, si je ne reconnaissais pas cette obligation, ou si, la reconnaissant, je ne faisais pas ce qui dépend de moi pour l'accomplir; je me dégraderais, je m'éloignerais de ma fin, je renoncerais autant qu'il

¹ MATTH., XXII, 36, 37.

est en moi à ma nature; je me mettrais au-dessous de la bête, qui est fidèle à l'instinct qu'elle a reçu du Créateur, tandis que je repousserais et que je contrarierais l'instinct profond qui me porte à aimer mon Dieu.

Mais pourquoi Dieu m'a-t-il imposé cette loi d'amour? C'est qu'il est toute vérité, toute perfection et tout bien. Or, la vérité, la perfection, le bien, sont essentiellement aimables, et, dès qu'on est capable de les connaître, on est obligé de les aimer. Ainsi, demander sur quoi est fondée cette loi, c'est demander pourquoi Dieu est ce qu'il est, et pourquoi je suis ce que je suis. Comme il est infiniment digne d'amour par la nécessité de son Être, je suis tenu en toute manière de l'aimer par la constitution du mien. Car Dieu n'est pas une vérité, une perfection, un bien purement en idée; c'est une vérité qui est le principal objet de ma raison, une perfection qui est la règle et le modèle de mes mœurs, un bien qui est l'objet du désir intime de mon cœur, et l'unique source de mon bonheur.

Le précepte d'aimer Dieu est donc un précepte né, pour ainsi dire, avec moi, un précepte inhérent au fond de mon être, un précepte qui constitue ma nature morale. S'il ne me regardait pas, je cesserais d'être homine, et descendrais au rang des brutes. Faut-il s'étonner, après cela, que ce soit le premier et le plus grand commandement?

Comme mon bonheur est attaché à son observation, mon malheur est une suite inévitable de sa transgression. Meltant à part ce que la révélation m'apprend touchant la félicité des bons et les tourments des méchants dans une autre vie, la raison seule me démontre que, vu la nature de Dieu et la mienne, et les rapports

nécessaires qui sont entre l'une et l'autre, je ne puis être heureux qu'en l'aimant, et qu'il est de toute nécessité que je sois malheureux en ne l'aimant pas.

Ceci est une affaire d'expérience; il n'est besoin que de réfléchir sur soi-même et d'être de bonne foi pour en convenir. Il est vrai qu'ici-bas le bonheur d'aimer Dieu n'est pas sans mélange de souffrances et de maux temporels, sans quelque inquiétude de perdre un si grand bien par notre faute, et que les folles espérances, les fausses joies, les jouissances illusoires des méchants, émoussent ou suspendent en eux par intervalles le sentiment du malheur de ne pas aimer Dieu. Mais il n'en est pas moins vrai aussi que dans les uns le sentiment du bonheur, et dans les autres celui du malheur est habituel et prend toujours le dessus au premier moment de réflexion. Au reste, quelles que soient les vicissitudes de cette vie passagère, comme l'amour de Dieu sera pur, fixe et immuable dans l'autre vie, le bonheur qui en résultera participera aux mêmes qualités. De même la privation de cet amour, n'étant distraite ni trompée par la jouissance d'aucun autre objet, s'y fera sentir dans toute sa force et sans aucune interruption, et ce sera le plus grand et l'inexplicable tourment des réprouvés, dont il ne nous est pas possible d'avoir une juste idée sur la terre.

Mais quelles doivent être les qualités de l'amour de Dieu? Telles sans doute que Dieu les mérite et les exige. Il faut l'aimer *de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit*¹, et un autre évangeliste ajoute, *de toute notre force.*

¹ MARC, XII, 33.

Pesons bien ces expressions et voyons si elles n'épuisent pas tout ce qu'il y a en nous de faculté de connaître et d'aimer.

Il faut aimer Dieu d'un amour de préférence, qui ne souffre entre lui et tout autre objet aucune comparaison. C'est une suite nécessaire de l'infinité de son être. Il faut l'aimer sans partage, et ne nous permettre aucun amour qui affaiblisse tant soit peu le sien. Sa jalousie en serait blessée, et sa sainteté s'en offenserait. Il faut que toutes nos pensées, tous nos sentiments, tous nos désirs, toutes nos actions se rapportent à cet amour par une intention générale ou particulière, ou du moins qu'il n'y ait rien qui exclue ce rapport; car une telle exclusion rendrait vicieux, et plus ou moins criminel aux yeux de Dieu, tout acte libre qui y serait sujet. Les paroles mêmes du précepte nous mènent là; et leur donner une moindre étendue serait évidemment en altérer le sens. Il faut aimer Dieu ainsi toujours, et à tous les instants où nous avons et devons avoir la jouissance de nos facultés, car elles ne nous sont données que pour cela, et c'est là leur plus essentiel exercice.

Ne croyons pas que dans aucun état, soit avant, soit sous la loi de Moïse, encore moins sous la loi chrétienne, cet amour, tel que Dieu l'exige de nous, ait été ou puisse être naturel, c'est-à-dire que l'homme soit capable de remplir ce précepte par ses propres forces, et sans le secours de la grâce. Nous ne pouvons ignorer qu'à sa création même l'homme a été mis par une bonté toute gratuite de Dieu dans un état au-dessus de l'exigence de sa nature, destiné à un bonheur qui ne lui était pas dû et qu'il était incapable de mériter par lui-même, par conséquent, élevé à une justice d'un ordre supérieur, revêtu de la grâce sanctifiante, aidé

de moyens surnaturels proportionnés à sa fin, et, par suite, obligé d'aimer Dieu d'un amour qui surpassât sa capacité naturelle. Le Créateur a donc mis lui-même dans son cœur le germe de cet amour, et, depuis que l'homme l'eut perdu par sa désobéissance, il lui eût été impossible de le recouvrer, si Dieu ne lui en eût donné différents moyens selon les temps. Depuis Jésus-Christ, le germe de l'amour divin, ou de la charité, nous est communiqué par le Baptême ; quand le péché l'a étouffé dans notre cœur, il renait en nous par la Pénitence, si nous répondons aux grâces que Dieu nous y prépare, car c'est toujours Dieu qui nous donne la charité, ou qui la rend à nos âmes.

Mais si dans son principe elle vient uniquement de Dieu, son accroissement dépend de nous, et de même que nous devons faire tout ce qui peut nous disposer à la recevoir, ainsi, l'ayant reçue, il est de notre devoir de travailler incessamment à en conserver et en fortifier l'habitude. L'amour de Dieu s'entretient en effet, et s'accroît par l'exercice ; c'est un feu qui ne saurait subsister sans aliment ; mais aussi il prend de nouvelles forces dans celui qu'on a soin de lui fournir. Son aliment, c'est la prière, l'usage des sacrements, les pieuses lectures, les bonnes œuvres, la disposition habituelle de l'âme, ses actes intérieurs, en général les actions ordinaires que nous pouvons et que nous devons sanctifier, et en particulier celles qui tiennent aux devoirs de notre état.

O mon Dieu ! je n'avais pas compris jusqu'ici la nature de votre premier précepte, ni l'étendue des obligations qu'il m'impose ; obligations bien douces, puisque c'est l'amour qui les commande et les fait accomplir ; obligations auxquelles mon cœur devrait se porter de

tout son poids, puisqu'il est fait pour vous aimer, et que la pratique de votre loi n'est autre chose que l'exercice de votre amour; mais, hélas! le péché a mis en moi un penchant au mal, une répugnance au bien, qui me rendent celui-ci pénible à faire, celui-là difficile à éviter. Il a fortifié en moi l'amour-propre, l'ennemi irréconciliable de votre amour, qui m'attache au bien sensible et présent, me fait rapporter à moi-même et corrompt la pureté de votre service par la recherche de mon propre intérêt; et encore, je l'entends mal, et ne sais point le régler, puisque je le mets avant le vôtre et ne l'en fais pas dépendre. Ou je ne vous aime point, et je ne vous obéis que par la crainte de me perdre; ou je vous sers en mercenaire, en vue de la récompense que je n'envisage que sous l'idée de mon bonheur. Je compte avec vous, je calcule, j'examine et je cherche où il y a moins à perdre et plus à gagner; il semble que je ne vous servirais pas, si je n'y étais forcé par la crainte du châtiment, ou bien attiré par l'espoir du salaire!

Est-ce donc vous aimer, ô mon Dieu! que de se conduire ainsi uniquement par ces motifs? Est-ce là l'esprit que vous inspirez à vos enfants? Vous qui êtes la charité! Un père voudrait-il être ainsi aimé sur la terre? Un maître servi de la sorte?

Jusqu'ici ai-je été chrétien? Je me crois tel, parce que je crains d'être damné et veux me sauver; mais craindre de se damner, vouloir être sauvé, si l'on s'en tient là, ce n'est pas encore aimer Dieu; c'est s'aimer soi-même. Ce n'est pas agir pour lui, c'est travailler pour soi; ce n'est pas s'occuper de sa gloire et de l'accomplissement de sa volonté, c'est ne songer qu'à ses propres intérêts. La première, la plus haute volonté de Dieu, c'est que je l'aime, toutes ses autres volontés aboutissent à celle-là;

et c'est précisément celle que je n'accomplis pas, ou que je n'exécute que très-imparfairement.

Et cependant toute la religion chrétienne ne me prêche qu'amour; tout ce que Dieu est en lui-même, tout ce qu'il est par rapport à moi, tout ce qu'il a fait et continue de faire pour moi, tout ce qu'il me promet pour l'Éternité, sont autant de motifs puissants de l'aimer. L'amour est un hommage que je dois à sa beauté, à l'infinie perfection de son être, un tribut de reconnaissance qu'il me faut rendre à ses bienfaits, et le seul retour par lequel je puisse payer son amour qui m'a prévenu.

O mon âme ! pense à ces paroles qu'il t'adresse par la voix du prophète : *Je t'ai aimée d'un amour éternel*¹. Je n'avais nul besoin de toi pour ma félicité, tu étais dans le néant, je t'en ai tirée parce que je t'ai aimée; c'est de mon amour que tu tiens toutes les facultés dont j'ai enrichi ta nature : si tu as pour toi-même de l'amour, si tu te crois digne d'être aimée, tu en es redevable à moi seul; c'est une puissante raison d'aimer ton Créateur. L'amour que tu as pour toi-même sera dans la règle, s'il devient pour toi un motif de m'aimer, et s'il est subordonné à mon amour; il n'est injuste, que parce qu'il s'arrête à toi-même et ne remonte pas jusqu'à moi.

Je ne parlerai pas de cet univers, qui est ton palais, et que j'ai bâti pour toi. Toutes les créatures qui sont à ton usage, et qui n'existent que pour tes besoins ou tes plaisirs, t'invitent à m'aimer, et elles te reprochent ton ingratitudo, quand tu fixes en elles-mêmes les affections

¹ JÉRÉM., XXXI, 3.

que tu ne dois qu'à Celui qui est leur Auteur et le tien. Ce que j'ai fait pour toi, dans l'ordre de la nature, est inappréciable, et tu ne m'aimes pas ! Tu abuses au contraire tous les jours de mes bienfaits pour m'offenser !

Mais cela n'est rien auprès de ce que tu me dois dans l'ordre de la grâce. Je t'ai créée pour être heureuse éternellement de mon propre bonheur, pour me voir, pour me posséder, pour être inséparablement unie à moi et plongée à jamais dans un torrent de délices ineffables. Telle est ta fin ; et, pour y répondre, je t'ai embellie et enrichie de dons surnaturels, proportionnés à une si haute destinée. Je ne t'ai demandé, pour t'assurer la possession du bien immense que je t'avais promis, que l'amour et l'obéissance. Tu t'es révoltée contre moi dans les chefs de ta race, et tu avais tout perdu sans plus de ressource de ton côté ; mais je t'ai tout rendu avec avantage en te donnant, dans mon propre Fils, un Libérateur qui s'est livré pour toi par un amour incompréhensible : il s'est fait homme afin de pouvoir, par sa mort, te réconcilier avec moi ; il t'a mérité, par son sacrifice et par l'effusion de son sang, les grâces surabondantes et les secours nécessaires pour que tu parviennes à ta fin ; en qualité de Pontife et de Médiateur, il ne cesse d'intercéder pour toi et de solliciter ton pardon, quand tu t'es rendue coupable, et que tu ne t'obstines pas à le refuser ; enfin, par une invention admirable de son amour, il te nourrit lui-même de sa chair, il t'abreuve de son sang, il se transforme, pour ainsi dire, en toi, ou plutôt il te change toi-même en lui. Et, pour tant de grâces signalées, pour la gloire et la félicité éternelles où je prétends te faire atteindre, qu'ai-je voulu de toi ? Que tu aimes ton Auteur, ton Bienfaiteur, ton Sauveur, ton Rémunérateur ! Et tu as

trouvé la condition trop dure! Ce commandement te paraît trop difficile, et peut-être l'as-tu taxé d'injustice?

Ah! mon Dieu! que dire, et que répondre? Silence! honte! confusion! repentir! protestation généreuse de vous aimer désormais de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toute mon âme et de toute ma force!

Imprimez en moi, ô mon divin Maître! cette grande et première leçon. Gravez-la en traits de feu, et qu'elle ne s'efface jamais! Mon esprit en est pleinement convaincu; mais il faut toucher mon cœur insensible, dur et ingrat. N'est-ce pas un mystère inconcevable qu'il ne goûte point une telle leçon? qu'il ait pour elle une sorte d'aversion, et qu'il se refuse constamment à la mettre en pratique? Quel est donc l'excès de sa perversité et de sa corruption! Ah! ôtez-moi ce cœur de pierre, et donnez-moi un cœur de chair! Hélas! il n'est de pierre que pour Dieu, trop charnel d'ailleurs, et trop sensible pour les créatures. Il aime, car quel est le cœur qui n'aime point? Mais il n'aime que lui, et il s'aime mal, d'un amour injuste et désordonné. S'il vous aimait par-dessus tout, comme il le doit, il s'aimerait par là légitimement et parfaitement, puisqu'il aimerait son souverain et son unique bien. Puisque la source de son bonheur est hors de lui, puisqu'elle n'est qu'en vous, il faut donc que son propre amour le fasse sortir de lui-même et s'élancer continuellement vers vous, ne cherchant plus son repos qu'en vous.

O mon Dieu! que de ce moment je ne vive plus que pour vous et en vous! Ainsi soit-il!

HUITIÈME LEÇON

L'AMOUR DE DIEU (Suite).

L'obligation d'aimer Dieu étant pour le chrétien la plus essentielle et la plus indispensable des obligations, celle d'où les autres découlent comme de leur source, et où elles doivent remonter, il n'y a rien qui lui importe comme de s'assurer, autant qu'il le peut, s'il la remplit au moins de manière à ne pas mettre son salut en danger.

Or, on ne saurait avoir une entière certitude sur ce point, et il faut se contenter d'une assurance morale. Triste condition de l'homme ici-bas, de ne pouvoir se répondre à coup sûr qu'il satisfait pleinement à son premier devoir, d'où dépend sa félicité éternelle! Saint Augustin disait à Dieu : *Ma conscience me rend un témoignage certain que je vous aime.* D'autres saints, avant et après lui, ont pu dire de même; mais ni Augustin, ni les autres, n'ont su, sans une révélation expresse, que leur amour fût au degré où il devait être pour mériter le ciel. D'où vient cela? C'est qu'en effet, il n'est pas possible de déterminer ce point avec précision. On sait bien que le moindre degré de charité pure suffit pour être sauvé; mais comment s'assurer qu'on a la charité pure même dans le plus bas degré? L'amour-propre ne nous fait-il pas illusion? Et la conscience elle-même est-elle sur ce point un témoin qui ne soit point sujet à faillir? C'est de Dieu que vient la charité surnaturelle dans son principe, c'est lui qui la met dans le cœur, et lui seul a une pleine connaissance de son œuvre.

Si, comme le dit si bien saint Bernard, *la mesure*

d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure, qui se flattera de l'aimer de la sorte ? Ce ne sont pas assurément les grands saints, qui s'accusent au contraire sans cesse de ne pas l'aimer assez ; toujours mécontents d'eux-mêmes sur ce point, ils n'ont point de désir plus ardent et plus constant que d'aimer davantage ; et c'est là même la preuve qu'ils aiment comme ils doivent. Mais cette preuve n'est pas pour eux, ils ne peuvent s'y appuyer par réflexion, elle n'est que pour Dieu, qui sonde leurs cœurs, qui voit avec plaisir leurs dispositions intimes et qui jouit de leur amoureuse inquiétude à ce sujet. Mais eux-mêmes considérant ce qu'est Dieu, ce qu'il mérite, ce qu'il a fait pour eux, sentent vivement leur impuissance de s'acquitter dignement envers lui par leur amour, et ce sentiment qui les excite à des efforts continuels pour l'aimer davantage, les consume sans cesse par de nouveaux désirs, et leur cause en même temps une douleur inexplicable de ne pouvoir parvenir au comble de leurs vœux. C'est là le tourment de l'amour divin, tourment délicieux qu'il n'est donné qu'à peu d'âmes d'éprouver, parce qu'il en est peu que se mettent en devoir d'aimer Dieu de tout leur cœur.

Mais entrons plus avant dans la pensée de saint Bernard, et, pour en mieux connaître la vérité, considérons quelle est la force des paroles du précepte.

Et d'abord, prenons pour règle que, quand il s'agit de Dieu, et surtout de l'amour que nous lui devons, il faut donner aux expressions de la loi qui l'ordonne toute l'étendue dont elles sont susceptibles. Si donc, à raison de l'infinité de l'objet, cette étendue peut aller à l'infini, si d'ailleurs les termes du commandement n'admettent

ni modification, ni restriction, leur en imposer serait en affaiblir le sens et le dénaturer.

Il m'est commandé d'aimer Dieu *de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toute mon âme, de toutes mes forces.* C'est Dieu qui parle ainsi; pouvait-il s'exprimer d'une manière plus énergique, plus absolue, plus illimitée? Trouvez-moi ici quelques bornes, soit du côté des facultés en elles-mêmes ou dans leur exercice, soit du côté de la pureté du motif, soit enfin de la continuité de l'amour; il n'y en a point, et il ne saurait y en avoir. Tout ce qui dans l'homme est capable de concourir à l'amour de Dieu, intelligence, mémoire, volonté, puissances effectives et sensitives de l'âme, tout doit y être employé. Il ne faut pas excepter le corps et ses facultés, ni même les choses extérieures, en tant qu'elles sont à la disposition de l'âme. Mais tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle peut, tout ce qui dépend d'elle, doit être consacré à l'amour de Dieu, et non pas seulement en partie, mais en entier, tout le cœur, tout l'esprit, toute l'âme, et toutes les forces.

Quant à la pureté du motif, elle est indiquée par ces paroles : *le Seigneur ton Dieu.* Qui pourrait dire en effet jusqu'où doit aller la pureté de motif d'un amour qui a pour objet l'Être unique, absolu, infiniment parfait et infiniment aimable en lui-même, l'Être par qui et pour qui seul tous les autres existent? Il n'y a qu'en Dieu que l'amour divin est pur comme il doit l'être; dans la créature, il est nécessairement mêlé et imparfait, et c'est pourquoi la créature est obligée de travailler sans cesse à le purifier; elle sait qu'elle le peut toujours faire, et qu'alors même qu'elle vivrait ici-bas des millions de siècles, occupée tout entière et sans cesse à cet objet, jamais son amour ne parviendrait à un degré

de pureté telle qu'elle n'ait plus rien à y ajouter.

Enfin, pour ce qui est de la continuité de l'amour, il est évident que l'obligation d'aimer Dieu embrasse tous les instants de notre vie, puisque les raisons de l'aimer subsistent toujours, et qu'elles ne nous laissent aucun intervalle où nous puissions nous en dispenser. L'amour de Dieu, dans l'intention et par les dispositions de l'âme, ne doit pas être moins continu que la prière. D'ailleurs, l'amour est la vie du cœur; aimer, pour lui, c'est respirer et vivre, et c'est ce qui a fait dire à saint Grégoire de Nazianze que les actes d'amour divin doivent être aussi fréquents que ceux de la respiration, Dieu étant plus nécessaire à la vie de l'âme que l'air à la vie du corps; d'où il est aisé de conclure que cet amour doit influer sur nos actions, même les plus ordinaires, les surnaturaliser et les sanctifier. Saint Paul le prescrit : *Soit que vous mangiez, dit-il, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites-le pour la gloire de Dieu*¹. Agir pour la gloire de Dieu, c'est sans contredit agir par le motif de l'amour le plus pur, et si le manger, le boire, le dormir, les délassemens honnêtes nécessaires à l'esprit et au corps, et les autres actions de cette nature, doivent être animés par le motif de la gloire de Dieu, à plus forte raison faut-il en dire autant des actions plus sérieuses et plus importantes de la vie.

Au reste, gardons-nous de croire que ce ne soit ici qu'un simple conseil, et une chose de perfection; c'est une véritable obligation, et la plus étroite de toutes celles qui peuvent lier l'homme. Exclure de propos délibéré la gloire de Dieu d'une pensée, d'une parole ou de

¹ *I Cor.*, x, 31.

quelque action que ce soit; ou penser, parler, agir par un motif incompatible avec cette gloire, est un péché certain et plus ou moins grief, selon l'intention de la personne et la qualité de la matière. Que les âmes timorées ne s'alarment point : je ne dis point que manquer à cette obligation, qui pèse sur tous nos actes libres, soit toujours une faute considérable; mais je dis que c'en est une, et que le chrétien, à quelque moment qu'on le surprenne, et qu'on lui demande le motif qui le fait agir, doit être en état de répondre que c'est le motif prochain ou éloigné de la gloire de Dieu.

Si cela est exactement vrai, où en sont la plupart des chrétiens? et de quelle multitude innombrable de fautes leurs jours ne sont-ils pas remplis?

Mais, dira-t-on, la chose est si petite et de si peu de valeur en elle-même!... Qu'importe! Dieu regarde moins à la chose, qu'à son motif; et c'est l'hommage de ce motif qu'il revendique, et qui en dernière analyse doit remonter jusqu'à lui. Votre vue prochaine sera votre santé, votre établissement, votre fortune, votre amusement même! mais il faut que tout cela se rapporte à une fin chrétienne et surnaturelle, qui n'est autre que la gloire de Dieu.

Vous demanderez comment il est possible d'avoir toujours en vue l'amour de Dieu. Et moi, je demande comment un chrétien peut être un moment sans avoir cette vue, je ne dis pas expresse et formelle, mais intentionnelle et virtuelle. Aimez de tout votre cœur, et vous concevrez sans peine comment celui qui aime fait tout par l'amour et pour l'amour. Ne savez-vous pas ce que nous apprend une médiocre attention sur notre âme, que toutes passions se réduisent à l'amour, et que c'est

l'amour qui gouverne notre vie? Ce qui vous rend la chose difficile à comprendre et plus encore à pratiquer, c'est que vous n'aimez pas Dieu, ou que vous l'aimez avec partage; c'est qu'un autre amour, en un mot, domine ou balance le sien.

Le chrétien mondain, esclave de l'amour-propre et passionné pour les biens sensibles, ne concevra jamais ce que c'est qu'aimer Dieu, ni quelles sont la nature et l'étendue du précepte de cet amour. Aussi en réduit-il l'obligation. Il pense y avoir satisfait pouvu qu'il s'acquitte de quelques devoirs extérieurs de religion, et qu'il ne tombe point dans certaines fautes grossières. Cela lui suffit, et il n'a dans l'esprit et dans le cœur que ses affaires dont il poursuit ardemment la réussite, ses goûts et ses fantaisies qu'il suit librement à toutes les heures dont il dispose, les plaisirs de la table, de la société et du jeu, qu'il s'accorde sans scrupule pourvu qu'il n'y commette aucun excès notable. Quelle place pour l'amour de Dieu en tout ceci où il n'entre pour rien? Cet homme n'aime que soi et son bien-être; il n'aime que le monde et ce qui appartient au monde; le cœur en lui est plein de tout autre chose que de Dieu, pour qui il est insensible, à qui il ne pense qu'avec effort, et dont le souvenir l'importe.

Il en est qui aiment assez Dieu pour éviter ce qui a quelque apparence du mal; mais ils ne vont pas plus loin, et ils n'aiment pas assez pour se porter vers tout ce qui paraît bon. Cette disposition est très-ordinaire aux âmes qui servent Dieu par amour-propre, dans la crainte de se perdre, ou dans la vue de se sauver. Ce n'est pas précisément l'offense de Dieu qu'elles craignent, mais le mal qui en résulterait pour elles-mêmes. Or, quand on aime véritablement quelqu'un, on n'a pas

moins d'empressement pour faire ce qui lui plait, que pour s'éloigner de ce qui lui déplait; on ne se contente pas de ne point l'offenser, on veut lui plaire; on en cherche, on en saisit avidement les occasions; on se reproche d'avoir manqué celles qui se sont présentées. Si l'amour ne produit pas cet effet, il ne mérite pas ce nom selon les idées du monde lui-même; pourquoi le mériterait-il suivant celles de Dieu, et comment le Seigneur consentirait-il à se payer d'un amour dont au fond il n'est pas l'objet? Si vous m'aimiez, pourraient-il dire, vous en tiendriez-vous à ne pas me déplaire, parce qu'il y va de votre intérêt? Ne vous occuperiez-vous pas du soin de me plaire, en faisant le bien qui m'est agréable? N'auriez-vous pas autant de regret d'un acte de vertu que vous auriez omis, que d'une faute que vous auriez commise? Si ma gloire et la sanctification de mon nom étaient votre principal objet, n'iriez-vous pas au-devant de mon bon plaisir? Faudrait-il qu'une chose vous fût rigoureusement commandée pour que vous la fissiez, et ne vous suffirait-il pas que je l'aie pour agréable? Ceux qui m'aiment se proposent ce qui est bon, meilleur et parfait, ils ne considèrent que mon intérêt; c'est là qu'ils cherchent et qu'ils trouvent le leur. Jugez donc de mon amitié, et de ce qu'elle exige, par les principes et par les règles de l'amitié humaine; et confondez-vous.

Chrétiens lâches et imparfaits, qui êtes sans comparaison le plus grand nombre, vous vous flattez d'aimer Dieu, et néamoins vous ne vous gênez en rien; vous vous plaignez des moindres efforts, vous comptez sans cesse ce que vous coûte son service, et vous croyez qu'il est votre débiteur plutôt que vous n'êtes les

siens ; comment ne remarquez-vous pas votre erreur ? Quelle étendue donnez-vous donc à l'amour de Dieu ? Celle qui vous plaît, qui ne vous constraint point, et ne vous assujettit à rien de pénible. Appellez-vous cela de l'amour envers les hommes ? Et vous voulez que ce soit aimer Dieu ! En vérité, vous êtes aveugles, et vous vous trompez grossièrement.

Je remplis, dites-vous, l'essentiel du précepte. Qu'en savez-vous ? De quelle autorité, et d'après quelle règle distinguez-vous dans ce précepte ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas ? Montrez-moi que Dieu vous autorise à faire une telle distinction ; nommez-moi un saint qui l'ait faite, et qui l'ait suivie dans la pratique. Je vous déclare nettement que vous arrêtez à ce que vous appelez l'essentiel de l'amour de Dieu, c'est aller ouvertement contre l'essence même de ce précepte, dont la nature est de ne point avoir de limites.

J'entends, direz-vous encore, par l'essentiel, ce que je ne puis omettre sans m'exposer à la damnation. Eh bien, s'il en est ainsi, je vous défie d'abord de pouvoir le déterminer jamais avec assurance ; puis, dans le doute, si vous ne vous prononcez pour Dieu contre vous-même, vous courrez le risque que vous redoutez ; enfin cette disposition basse, servile et intéressée à borner le précepte à ce qui ne vous expose pas à votre perte, doit vous faire trembler, car il est au moins douteux qu'elle n'exclue pas l'amour de Dieu, qui réclame pour son objet Dieu envisagé et aimé en lui-même et pour lui-même. Si vous l'excluez ainsi habituellement, il est à craindre que vous ne soyez pas dans l'habitude de la charité ; et si vous n'êtes pas dans la charité habituelle, vous êtes évidemment dans un état de damnation. Cela est évident.

Mais vous, âmes fidèles, qui aimez Dieu sincèrement, et qui n'avez d'autre désir que de l'aimer davantage; vous qui vous désolez, lorsque, rentrant dans votre cœur, vous ne sentez pas cet amour, et qui pour cette raison vous affligez des fautes les plus légères, craignant qu'elles ne vous fassent perdre votre unique bien, rassurez-vous; non point par vous-mêmes, mais sur les décisions d'un confesseur pieux et éclairé; il est bon d'avoir cette crainte, mais qu'elle ait sa mesure, et qu'elle n'aille pas jusqu'au trouble.

Et pour vous tranquilliser davantage, sachez que les fautes de pure fragilité où n'entre point le propos délibéré, dont on se repent, dont on s'humilie, dont on travaille à se corriger, et dont on demande instamment à Dieu d'être préservé, n'affaiblissent point l'amour de Dieu en nous; les bons effets qui les suivent contribuent beaucoup au contraire à l'augmenter. Sachez encore distinguer soigneusement l'amour réel de l'amour sensible, l'amour simplement affectif de l'amour effectif. L'amour réel est tout spirituel, comme son objet; il réside dans le fond de la volonté, et il ne se fait pas sentir par lui-même; mais il préside aux intentions, il inspire les motifs et il gouverne les actions. Il ne paraît point, on n'y réfléchit même pas, mais c'est lui qui anime tout. L'amour sensible, au contraire, ne dépend pas de nous et vient de Dieu; c'est une certaine suavité que Dieu répand dans notre cœur, quand il lui plait, ou qu'il le juge nécessaire pour notre avancement. Souvent il se glisse de l'amour-propre dans le désir qu'on a d'éprouver ce doux sentiment; et l'on ne peut pas en douter, lorsque ce désir n'est pas tranquille, ni parfaitement soumis à la volonté divine. Si donc on est privé du sentiment de l'amour, il ne faut pas pour

cela croire qu'on en ait perdu la réalité. Mais, au contraire, jamais l'amour n'est plus pur que quand il est dégagé de tout sentiment, de toute réflexion, et même de toute connaissance; car le sentiment n'est pas dans les profondeurs de l'âme où est le siège de l'amour, il n'est que dans les puissances inférieures.

L'amour affectif est très-bon en lui-même; mais c'est par les effets qu'il faut juger de sa solidité. En vain je multiplierai les actes d'amour de Dieu; s'ils sont stériles, ils ne servent qu'à me faire illusion, et il n'est pas rare qu'on s'y laisse tromper, prenant une vaine démonstration pour la chose même. Le véritable amour est donc effectif et se produit par les œuvres. Jésus-Christ l'a déclaré lui-même : *Celui-là a pour moi de l'amour, qui a mes commandements et qui les garde*¹. L'action et la pratique des vertus sont la vraie preuve de l'amour; et en effet, il en coûte pour agir, et pour faire violence à sa nature; et il ne coûte rien de dire qu'on aime, si l'on s'en tient là. L'amour effectif d'ailleurs n'est pas sans affection; qui pourrait se captiver et se mortifier sans cesse pour Dieu, s'il ne lui était affectionné? Mais cette affection demeure habituellement dans le cœur, et ne se produit que de temps en temps par des actes formels; quelquefois elle est si profonde, qu'elle ne se laisse point voir; elle est devenue alors, pour ainsi dire, naturelle à l'âme, et Dieu la lui cache souvent, afin qu'elle ne trouve aucun appui en elle-même, et qu'elle perde l'habitude de se regarder.

Si donc il est des occasions, comme dans les grandes tentations, où vous ayez besoin de vous rassurer sur votre amour pour Dieu, examinez ses effets. Voyez si

¹ JEAN, XIV, 21.

vous êtes fidèle à vous mortifier, à écouter la grâce pour faire ce qu'elle demande de vous, à ne vous épargner en rien, dès qu'il s'agit de plaire à Dieu, à vous reprocher les plus légers manquements, à réparer et à expier les moindres fautes. Si telle est votre disposition habituelle, mettez votre conscience en repos, et ne vous tourmentez point pour savoir si vous aimez; mais continuez d'aimer avec simplicité, sans faire sur vous-même tant de réflexions et de recherches, qui n'ont pour principe qu'un amour-propre raffiné, et qui ne peuvent avoir pour résultat que de nuire à votre progrès spirituel.

O mon Dieu! je ne savais pas jusqu'ici ce que c'est que de vous aimer. Votre amour est un océan sans rive et sans fond, où il faut que je me plonge et que je m'abime. Combien j'ai été loin de vous aimer comme je le dois et comme vous le méritez! Que je commence enfin, que je recommence chaque jour, et que je ne mette plus de bornes et plus de terme à mon amour! Qu'il aille toujours croissant, et que je le trouve toujours trop faible et trop peu digne de vous, ô beauté, ô perfection infinie! Quand donc mon amour répondra-t-il à celui que vous avez pour moi? Jamais; cela est impossible, et c'est pour cette raison que je ne dois jamais être satisfait de moi-même sur ce point. Vous m'avez aimé en Dieu, et je ne vous aimerai, et ne puis vous aimer qu'en pauvre et misérable créature. Du moins, Seigneur, accordez-moi de vous aimer de toute la capacité de mon cœur; élargissez-le, videz-le de toute autre affection, et remplissez-le seul, dès ce moment et à jamais. Ainsi soit-il!

NEUVIÈME LEÇON
LA PRATIQUE DE L'AMOUR DE DIEU.

Tout est commandement, ou conseil; dans l'Évangile; tout en lui, par conséquent, tend à la pratique. Ses lumières, les sentiments qu'il inspire, ne nous sont donnés que pour cela; et si nous n'en faisons pas cet usage, ils ne servent qu'à nous rendre plus coupables.

A quoi sert d'être instruit de la nature, des propriétés, des avantages de l'amour divin; d'avoir même de bons désirs et des mouvements affectueux, si nous n'en venons pas aux effets? *Moins de théorie, et plus de pratique*, disent les bons et solides chrétiens. Les principes et les motifs sont nécessaires, parce qu'ils poussent à l'action, la dirigent et la soutiennent; mais enfin c'est à l'action qu'il faut venir et que l'on doit tout rapporter. Prenons donc le parti de raisonner moins sur cette matière, et d'agir davantage.

La pratique de l'amour de Dieu embrasse dans ses détails presque toutes les vertus chrétiennes, puisqu'elles ne sont pas autre chose, sous des noms différents, que l'exercice de cet amour en différents objets. Mais, pour circonscrire une leçon qui serait immense, je ne parlerai que de l'amour pris en lui-même, et encore ne dirai-je pas tout, pour ne pas anticiper sur ce que d'autres leçons me donneront lieu d'expliquer.

L'amour ou la charité est un don de Dieu; nous commençons à l'avoir, lorsque Dieu en met le désir dans notre âme. Ce désir en est comme une première étincelle, c'est à nous, par notre coopération, de la convertir en un feu qui

nous embrase. Jésus-Christ déclare qu'*il est venu apporter ce feu sur la terre, et qu'il ne veut autre chose, sinon qu'il s'allume*¹. Puisque Dieu désire que nous l'aimions, il est toujours disposé à nous accorder son amour, si nous le désirons aussi de notre côté; demandons-lui donc instamment, fréquemment, persévéramment, ce don précieux; dirigeons vers ce but toutes nos prières, qu'il soit l'objet de nos saintes aspirations. Le dirai-je? dans le service de Dieu, nous pensons trop à nos intérêts, et pas assez aux intérêts de Dieu. Rien n'est plus ordinaire que de rencontrer des âmes occupées toujours de leurs péchés, toujours inquiètes du pardon, et ne songeant qu'aux œuvres satisfactoires, et à gagner des indulgences. Cela est bon, et je n'ai garde de le blâmer; mais il serait meilleur, même pour l'objet qu'elles se proposent, de songer davantage à l'amour de Dieu, de tourner de ce côté-là leurs principales pratiques, et de le demander sans cesse comme la grâce par excellence. Avec l'amour elles auraient tout ce qu'elles désirent d'ailleurs, et elles l'auraient plus sûrement et plus abondamment. Ne cessons donc de réitérer nos instances, jusqu'à ce que nous soyons exaucés. Et quand nous aurons lieu de croire que l'amour a pris possession de notre cœur, demandons-en chaque jour un accroissement nouveau, et la grâce d'y persévérer jusqu'à la mort. Jamais on n'insistera trop auprès de Dieu sur ce point, et jamais on ne lui fera de prière plus agréable. Mais n'allons point chercher dans les livres une formule meilleure que l'expression du désir et de la prière, que nous devons porter sans cesse au fond de notre cœur.

Il ne faut pas néanmoins s'en tenir là.

¹ Luc, xii, 49.

L'amour s'accroît par l'exercice, et cet exercice dépend de nous. Faisons-en donc souvent des actes exprès et formels, jusqu'à ce que nous en ayons acquis l'habitude, et qu'il nous soit devenu aussi naturel d'aimer que de respirer. Outre les temps destinés à la prière, ayons encore pour ces actes d'autres moments réglés dans la journée, et prions Dieu de nous les inspirer si souvent, qu'ils deviennent en quelque sorte continus.

Mais ayons soin de ne pas les faire superficiellement et par routine ; qu'ils soient toujours profonds, dictés par le cœur, et accompagnés d'un certain recueillement. L'amour de Dieu est une passion à sa manière, et beaucoup plus forte même que les passions naturelles les plus violentes, puisqu'elle peut les dompter toutes. Or, le propre des passions n'est-il pas de nous tenir toujours occupés de leur objet, à ce point de ne vivre que pour lui, et moins en nous qu'en lui ? Il en doit être ainsi de l'amour de Dieu, il faut qu'il ramène à soi toutes nos pensées et toutes nos affections, et que ses actes se succèdent presque sans interruption dans notre cœur. C'est ce qu'on éprouve dans les premiers temps de la vie intérieure, alors que tout est amour, qu'on ne respire que l'amour, et que ce sentiment吸orbe tous les autres, et cela dans les délices et de grandes douceurs. Il serait alors impossible de compter les actes qu'on multiplie le jour et la nuit, et qui vraiment n'en font qu'un seul par leur continuité.

Ainsi s'exercerait l'amour dans un cœur où Dieu régnerait en Souverain. Ah ! si l'on savait ses douceurs, que ne ferait-on pas pour les éprouver ?

Il ne suffit pas d'exercer l'amour; il faut encore le purifier.

L'amour-propre vient s'y mêler tout d'abord. C'est presque inévitable, et Dieu le souffre pour un temps. Mais, à mesure que nous recevrons des lumières, et que Dieu nous révèle ce qui se glisse d'impur de notre part dans cette flamme céleste, il est de notre devoir d'être très-attentifs et de purifier le saint amour de tout ce qui le ternit et le souille. Étudions-nous à dégager nos motifs de ce qui est étranger à Dieu; accoutumons-nous à envisager par-dessus tout sa gloire, son bon plaisir, l'accomplissement de sa volonté, et, sans exclure les motifs secondaires, que celui-là tienne toujours le premier rang.

C'est une disposition qui n'est pas commune, même parmi les meilleurs chrétiens; elle est cependant excellente et la plus glorieuse pour Dieu, et il n'est personne qui ne doive s'efforcer de s'y établir. Je montrerai plus loin que tel est le but de l'Oraison Dominicale; elle conduit droit au pur amour, si l'on sait se pénétrer des sentiments qu'elle renferme.

Or, ce n'est pas l'ouvrage d'un jour que de purifier ainsi parfaitement les motifs de son amour pour Dieu. L'amour-propre, chassé d'un endroit, revient par un autre, et se reproduit sous de nouvelles formes. Je ne pense pas que l'on puisse, avec la grâce ordinaire, le bannir entièrement de l'âme, si Dieu n'entreprend lui-même l'ouvrage, et s'il n'emploie le creuset des épreuves pour séparer de la charité tout alliage étranger. Faisons néanmoins ce qui dépend de nous, et conjurons Dieu de mettre la main à l'œuvre, afin de suppléer à notre insuffisance, quand il le jugera bon. Dieu le fera certainement, si notre prière est sincère, et si nous ne négligeons rien de notre part pour obtenir une si grande grâce.

Mais personne n'ignore que l'amour s'accroît par les exercices de piété, par les bonnes œuvres et par la fréquentation des sacrements. Tout dépend de la manière dont on s'acquitte de ces choses. Si l'amour anime vos prières, vos prières à leur tour augmenteront l'amour. Si vos bonnes œuvres se font par le motif de l'amour, un accroissement d'amour en sera la récompense. Si l'amour vous conduit à la table sacrée, vous en sortirez chaque fois avec un nouveau degré d'amour. Et si vous ne retirez pas ces fruits de tant de prières, bonnes œuvres et communions, n'en accusez que vous-mêmes, et l'imperfection de vos dispositions. Vous récitez grand nombre de prières; mais votre esprit n'y est pas attentif, et ces prières ne partent point de votre cœur. Vous ne priez que pour vos intérêts, et vous oubliez que vous n'en avez pas de plus grand que de bien aimer Dieu. Vous lui demandez tout, hormis l'amour, que vous devriez demander par-dessus tout. Vous faites de bonnes œuvres, mais l'amour-propre y entre pour beaucoup; vous avez des vues humaines, vous vous recherchez vous-mêmes, et, sur un si grand nombre, à peine en est-il une seule qui soit purement faite pour Dieu. Vous communiez, mais par habitude, et sans penser à une si grande action; ou bien, c'est avec frayeur, et presque sans aucun sentiment d'amour. Vous avez un bon motif, vous voulez gagner une indulgence, honorer un saint, satisfaire à une dévotion particulière; mais avez-vous cherché à vous unir à Jésus-Christ, comme à la source de l'amour? Si cette intention est la meilleure, la plus convenable pour un sacrement qui n'est qu'amour et dont la fin est d'augmenter l'amour en nous, que n'en faites-vous usage, sans négliger toutefois les autres, et pourquoi votre pensée principale ne se porte-t-elle point là?

Saint Paul vous exhorte à être jaloux des dons les plus parfaits¹; et l'amour les renferme et les surpassé tous, et, selon la doctrine du même apôtre, ils ne sont rien sans l'amour.

L'amour même profane, et à plus forte raison l'amour divin, le plus intime des amours, cherche la retraite et le silence, pour s'entretenir avec l'objet aimé.

Dieu, qui est toujours présent au cœur qui l'aime, le porte à s'éloigner, le plus qu'il lui est possible, des créatures, à se dégager à certains moments de toute autre affaire, à se recueillir, pour s'occuper uniquement de lui, et pour jouir en son centre et en silence du plus délicieux des entretiens. C'est le saint exercice de la présence de Dieu et de l'oraison, qui est à la fois le principe et l'effet de l'amour. Aimez Dieu intimement, vous l'aurez toujours présent, vous n'aspirez qu'à vous trouver seul avec lui, et vous fuirez les affaires et les hommes qui vous distrairaient de sa présence. Alors vous ne ferez plus que vous prêter aux choses extérieures, et autant que Dieu l'exigera de vous; vous ne vous y livrerez jamais, car vous aurez une occupation intérieure, que vous préférerez à toutes les autres.

Est-ce ainsi que vous vous y prenez pour nourrir et conserver l'amour, vous qui faites profession de dévotion? Vous croyez aimer Dieu, et vous n'aimez ni la retraite, ni le silence, ni l'oraison. Vous ne pensez qu'à vos affaires, vous avez une multitude de rapports, et vous ne cherchez qu'à les multiplier. La solitude vous pèse, vous ennuie et vous est insupportable; votre journée se passe à recevoir ou à rendre des visites, à

¹ *I Cor.*, xii, 31.

lire ou à écrire des lettres, à satisfaire votre curiosité des nouvelles publiques, et à débiter ce que vous en savez ; vous consacrez après cela quelques moments à Dieu, n'ayant plus à lui présenter qu'un esprit distrait et un cœur sec. Si vous faites une lecture de piété, vous ne la suivez que des yeux et vous ne l'entendez pas, vous ne la goûtez pas ; elle fait tout au plus sur vous une impression superficielle qui s'efface à l'instant. Si vous voulez prier, ne trouvant rien dans votre fond, il vous faut recourir à un livre. Si vous voulez méditer, votre âme est sans cesse traversée par des pensées étrangères, et le recueillement vous est presque impossible. Pour l'oraision proprement dite, et l'entretien secret du cœur avec Dieu, vous ne les connaissez pas, vous ne les aimez pas, vous êtes hors d'état de les pratiquer. Il vous paraît inconcevable qu'on puisse passer une heure en silence devant la majesté divine, et vous appelez cela perte de temps, pieuse fainéantise, ou même illusion dangereuse. Et néanmoins vous vous flattez d'aimer ! Ah ! vous n'avez jamais réfléchi sur la nature et les effets de l'amour.

Vous, âmes intérieures que Dieu a attirées à la solitude, pour vous parler au cœur, et vous faire goûter les douceurs de l'oraision par l'infusion de son saint amour, gardez-vous bien, surtout lorsque cet amour aura cessé d'être sensible, de vous répandre au dehors, autrement que par l'ordre de Dieu; gardez-vous de vous dissiper par des conversations inutiles, d'être curieuses de ce qui se passe dans le monde, de vous charger d'affaires sans nécessité, même sous le prétexte du zèle et de la charité; gardez-vous particulièrement de négliger l'oraision, dans quelque état de langueur, de sécheresse et d'insensibilité que vous vous y trouviez. Pourvu que vous n'y ayez point donné occasion, soyez tranquilles ;

et si vous avez quelque reproche à vous faire, mettez-y ordre au plus tôt; mais, encore une fois, ne quittez jamais l'oraison, qui est le principal aliment de l'amour. Si vous ôtez à l'amour sa nourriture, il s'affaiblira peu à peu, et enfin il périra.

Mais ne pensez pas que vous puissiez persévérer, ni dans le recueillement, ni dans l'oraison, ni dans l'amour divin, sans la mortification du cœur. Voilà le point capital, dont il ne faut jamais interrompre ni relâcher la pratique.

L'amour de Dieu a un ennemi irréconciliable en vous : l'amour-propre. Ces deux amours sont incompatibles ; si l'un des deux règne, il exclut nécessairement l'autre. Si donc vous voulez que l'amour divin fasse en vous des progrès, attaquez de front l'amour-propre ; combattez-le en tout, poursuivez-le de retranchement en retranchement, et ne lui donnez point de trêve, que vous ne l'ayez banni de votre cœur. Cet ouvrage est assurément celui de Dieu, mais il est aussi le vôtre, et sa réussite exige de vous les plus grands efforts, une volonté déterminée et constante. Priez Dieu sans cesse pour qu'il vous éclaire sur la malignité et la subtilité de cet ennemi, qu'il vous en découvre les ruses et les détours, et qu'il vous donne une force invincible afin de ne le ménager en rien. C'est ici la pratique la plus indispensable et la plus difficile, et c'est une maxime reconnue que l'amour de Dieu ne vit en nous qu'à mesure que l'amour-propre y meurt ; mais quoique tout le monde convienne de cette vérité, il y a très-peu de personnes qui veulent acheter l'amour de Dieu par le sacrifice de l'amour-propre.

L'amour divin s'accroît encore par tout ce qui con-

trarie la volonté, par tout ce qui rabaisse l'orgueil de l'esprit, et par tout ce qui détache des choses de la vie.

Aussi les contradictions, les humiliations, les disgrâces humaines sont précieuses à l'âme qui aime Dieu; elle s'étudie à les recevoir chrétienement, et à en tirer profit pour l'avancement de son amour. Elle s'exerce à étouffer la sensibilité, les réflexions, les révoltes intérieures et les murmures; elle n'admet point les plaintes, les confidences, les recherches des consolations humaines, les justifications, sinon dans l'absolue nécessité. Elle se reproche même les premiers mouvements indélibérés d'impatience et d'irritation, et elle continue à travailler sur elle-même, jusqu'à ce qu'elle soit devenue comme insensible à tous les traitements et à tous les événements.

L'amour s'accroît enfin par les sacrifices de toute espèce, qu'ils soient intérieurs ou extérieurs.

L'amour, de sa nature, n'aspire qu'à donner; il n'est satisfait qu'autant qu'il donne, il abhorre jusqu'à la moindre réserve, et il est heureux, lorsqu'il s'est dépouillé de tout pour Dieu.

Que les occasions de donner quelque chose à Dieu vous soient donc chères; n'en négligez aucune, et, s'il ne s'en présente pas, gémisssez, et demandez à Dieu qu'il en fasse naître. Donnez de grand cœur, avec joie, et sans autre regret que celui de ne pas donner davantage, et plus il en coûtera à la nature, plus votre amour s'accroitra. Il sera en vous à son plus haut degré, lorsqu'après vous avoir tout ravi, Dieu restera seul en vous, et sera l'unique possession de votre cœur; vous pourrez alors dire avec vérité, comme saint François : Mon Dieu, vous m'êtes toutes choses; je n'ai rien hors de vous, et j'ai

tout en vous; votre richesse, votre félicité fait la mienne!

Ceux qui aiment n'ont besoin d'aucune leçon sur tout ceci ; ils n'ont qu'à écouter et à suivre les inspirations de l'amour ; car, de même qu'il est le plus doux, il est aussi le plus impérieux des maîtres, je dirais le plus tyranique, s'il n'était infiniment juste dans ses prétentions. Quand l'amour a une fois engagé un cœur par ses attractions, avec quelle force il le domine, et avec quelle autorité il lui commande ! Il le dépouille sans pitié, il cherche partout s'il reste encore quelque chose à lui donner, il s'empare de ce qu'on n'a pas le courage de lui céder et qu'on n'ose cependant lui refuser. Il fait sa proie de tout, il dévore tout, et, n'étant jamais rassasié, il veut qu'on lui fournisse à toute heure des aliments nouveaux. Le feu n'est qu'une faible image de son activité et de son avidité insatiable. Il faut qu'il règne seul dans une âme; dès qu'il la possède et en dispose à son gré, il brise et renverse tout ce qui lui fait obstacle, et il change et convertit en lui toutes les pensées de l'esprit et tous les mouvements du cœur.

Livrons-nous donc, et dévouons-nous à l'amour divin; puis laissons-le faire, et correspondons fidèlement à son action.

O mon Dieu ! vous seul connaissez la mesure d'amour que vous m'avez destinée, et que je dois remplir. Ne souffrez pas que par ma faute les desseins éternels de votre bonté sur moi n'aient point tout leur effet. Je veux, Seigneur, les accomplir parfaitement; mais que puis-je sans vous, puisque c'est vous qui me faites vouloir? Accordez-moi de vous aimer de toute la plénitude

de mon cœur, de vous aimer toujours, de vous aimer de plus en plus, de vous témoigner mon amour par tous les moyens possibles. Ah ! combien il s'en faut que j'aie commencé de vous aimer dès que j'ai pu vous connaître ! J'aurai donc toujours à me reprocher d'avoir commencé trop tard ; mais faites que je repare le passé par mon ardeur et ma fidélité à l'avenir. Je n'ai plus qu'un seul désir, c'est de ne pas sortir de ce monde, que je ne sois parvenu au degré d'amour que vous m'avez fixé, et par lequel je dois vous glorifier dans l'éternité. Ainsi soit-il !

DIXIÈME LEÇON,
L'AMOUR DU PROCHAIN.

Après avoir dit que le plus grand et le premier commandement est l'amour de Dieu, Jésus-Christ a ajouté : *Le second lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même*¹.

Jésus-Christ entend par le prochain tous les hommes sans exception, et il fonde ce précepte sur le premier, auquel, dit-il, celui-ci est semblable. C'est-à-dire que, parce que je dois aimer Dieu, je dois aimer aussi tous les hommes faits à l'image et ressemblance de Dieu. Si j'aime l'original, il faut que mon amour s'étende en proportion sur l'image qui le représente. Cette qualité d'être l'image de Dieu, formée de sa main, et pour cela destinée à le connaître, à l'aimer et à le posséder, est le plus beau de nos titres, le premier principe de toutes les qualités que le Créateur a mises en nous, et le fonde-

¹ MATTH., xxii, 39.

ment de tous nos devoirs, tant envers Dieu qu'envers nos semblables. Envers Dieu : l'image n'existe que pour l'original, et s'y rapporte entièrement ; envers le prochain : la même image de Dieu que je reconnaiss en moi, je la reconnaiss dans tout autre homme, et je dois le même amour à ceux qui sont de même nature que moi, comme tels je dois les chérir ni plus ni moins que moi-même.

Or, ce précepte de l'amour du prochain est renfermé dans deux grandes maximes, dont l'une me défend de lui nuire : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit*¹ ; et l'autre m'oblige à lui faire du bien : *Faites aux hommes tout le bien que vous désirez que les hommes vous fassent*². Ces deux maximes, l'une de l'Ancien Testament et l'autre du Nouveau, comprennent tout. Elles sont un guide sûr pour la conscience, et je n'ai qu'à les appliquer en toute rencontre à la conduite que je tiens à l'égard des autres, soit dans mes jugements, soit dans mes affections, soit dans mes paroles, soit dans mes actions. Les abus et les désordres, toutes les injustices, et presque tous les maux qui inondent la terre, viennent de ce qu'on manque à la première ; la seconde, si on l'observait exactement, donnerait l'innocence et la paix, le bonheur et l'union à tout le genre humain.

La raison nous les dicte très-clairement, et nous les portons dans le cœur. Si nous y sommes fidèles, la raison et notre cœur nous approuvent de concert ; si nous les violons, le cœur et la raison conspirent pour nous con-

¹ *Tob.*, iv, 16.

² *MATTH.*, viii, 12.

damner. Nous ne pouvons de sang-froid nous faire illusion ni sur l'un ni sur l'autre point. La lumière naturelle et l'instinct moral souscrivent donc à l'équité et à la nécessité de ce grand précepte de l' vangile, et, dans tous les temps, l'idolâtre comme le chrétien, le peuple grossier comme l'homme cultivé et r flechi, ont admiré cette belle sentence d'un po te païen : *Je suis homme, et rien de ce qui intéresse un autre homme ne m'est étranger.*

Si cela est, pourquoi ce précepte si juste, si conforme à notre nature, est-il si universellement et si constamment violé dans l'une de ses parties, et négligé dans l'autre ? Quel est le chrétien qui n'a pas à se condamner lui-même sur ce point ? Vous voudriez que le prochain ne vous fit tort en rien ; mais, par toutes sortes de voies, vous cherchez à vous enrichir aux dépens du prochain. Vous êtes jaloux de votre honneur et de votre réputation ; mais, par vos critiques, par vos médisances, souvent par vos calomnies, vous avez noirci l'honneur et déchiré la réputation des autres. Vous voulez qu'on excuse vos défauts, que l'on souffre votre humeur, qu'on vous passe vos inattentions, vos méprises et vos procédés irr g liers ; mais vous n'excusez rien dans le prochain, vous ne souffrez rien, vous ne pardonnez rien. Vous êtes délicat, sensible, inexorable sur vos droits et vos prétentions ; mais vous foulez aux pieds les droits et les prétentions des autres. Vous aimez la droiture, la franchise et la vérité dans autrui ; mais vous pratiquez la fausseté, la dissimulation et le mensonge. Vous désirez qu'on applaudisse à vos succès, qu'on s'en réjouisse, que l'on vous en félicite ; mais vous portez une basse envie aux succès de votre prochain, vous en êtes chagrin, et leur souvenir vous ronge secrètement. A votre avis, vous

êtes digne de parvenir à tout ; mais le prochain est indigne de tout. Vous attendez des autres de la consolation dans vos peines, du secours dans vos embarras ; mais vous êtes indifférent et froid envers eux dans leurs malheurs, vous ne les regardez plus alors, vous ne les connaissez plus, et vous les abandonnez dans leur indigence, ne leur donnant aucun secours, aucun genre de service, ni par vos lumières, ni par votre crédit.

A l'exception d'un petit nombre de cœurs bien faits, tels sont les hommes les uns envers les autres. Ils sont méchants, ou par entraînement de nature et par passion, ou par système et avec réflexion. Quand ils font du bien, souvent c'est par vanité ou par intérêt, par ostentation ou par respect humain, ou bien pour se soustraire aux importunités ; et encore ils ne font le bien que le moins et le plus tard qu'ils peuvent, après avoir fait essuyer de longs refus, avec hauteur et des façons humiliantes qui mortifient ceux qu'ils obligent.

La raison les condamne, mais combien plus la religion, qui prescrit aux chrétiens un amour parfait et d'un ordre surnaturel envers leurs frères ! Qu'ils écoutent Jésus-Christ, législateur et modèle de la charité : *Je vous donne, dit-il à ses disciples, un commandement nouveau, qui est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés* ¹. Il le dit, il le répète, et il insiste à plusieurs reprises. Et la circonstance est remarquable ; c'était au sortir de la dernière Cène, et au moment où il allait consommer son sacrifice, de sorte que ce commandement doit être regardé comme le testament et la dernière volonté de notre divin Maître.

¹ JEAN, XIII, 34.

*Aimez-vous, comme je vous ai aimés*¹. Et comment nous a-t-il aimés ? d'un amour tout divin, qui prenait sa naissance dans l'amour même qu'il portait à son Père, et qui n'en était que l'expansion ; d'un amour prévenant et gratuit, qui l'a fait descendre du ciel en terre pour nous. O charité incompréhensible ! Le Verbe éternel s'est fait homme, il s'est fait chair par amour pour les hommes ! Il est né dans le dessein de donner sa vie pour nous ; dès son entrée dans le monde, il a accepté son sacrifice pour nous ; tous les jours de sa vie, il a porté chacun de nous dans son cœur ; lorsqu'il versait son sang sur la croix, nous étions présents à son esprit, et il le répanait pour la rémission de nos péchés, afin de nous réconcilier avec son Père, de nous rétablir avec avantage dans nos premiers droits, et de nous mériter le bonheur éternel et les grâces qui peuvent nous y conduire.

Qu'avions-nous fait pour nous rendre dignes d'un tel bienfait ? Nous l'avions offendé comme Dieu, et sa justice exigeait notre perte éternelle ; comme homme, nous l'avons persécuté, blasphémé, outragé, et nous l'avons attaché à la croix par les mains des Juifs et des Gentils. Sa mort a été l'ouvrage du péché ; et nous sommes tous pécheurs. Or, à ce moment, il avait devant les yeux nos iniquités, nos ingratitudes, l'abus de ses grâces ; ou plutôt *il les portait dans son corps sur le bois*² ; mais il nous aimait, et il ne nous avait pas moins en vue que ses bourreaux, lorsqu'il disait : *Mon Père ! pardonnnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*³. Il n'y a point ici d'exagération, et ceci est vrai à la lettre.

¹ JEAN, xv, 12.

² PIERRE, ii, 24.

³ LUC, xxiii, 34.

Voilà comme Jésus-Christ nous a aimés; et il ne cesse de nous aimer ainsi, offrant continuellement au ciel son sang pour nous, renouvelant chaque jour, dans toutes les parties du monde, le sacrifice de la croix dans celui de nos autels, pour nous en appliquer les mérites, et, malgré notre résistance obstinée, ne nous abandonnant jamais jusqu'à notre dernier soupir, qui décide notre éternité. Quel exemple d'amour! Et c'est un Dieu qui nous le donne, et qui le propose à notre imitation!

Il a dit qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis¹. La chose était ainsi avant que Jésus-Christ parût sur la terre, et le seul trait avéré que l'antiquité profane a fourni a été et est encore un sujet d'admiration. Mais Jésus-Christ a plus fait; il a donné sa vie pour ses ennemis, et pour ceux qui la lui ont ravie en effet, et pour ceux qui devaient plus tard la lui ravir par le fait seul de leur mauvaise intention et de leur volonté coupable; et cela non pas une fois, mais autant de fois qu'ils pèchent mortellement. Car, selon la doctrine de saint Paul, quiconque se rend coupable d'un péché mortel *crucifie de nouveau, autant qu'il est en lui, le Fils de Dieu, et l'expose à la dérision*².

Or, voilà comme il veut que nous nous aimions.

N'avait-il pas raison d'appeler cet ordre un commandement nouveau, puisqu'il va si loin au delà de ce que prescrit la loi naturelle?

Le chrétien, à l'exemple de Jésus-Christ, doit aimer

¹ JEAN, xv, 13.

² Hébr., vi, 6.

son prochain quel qu'il soit, même son ennemi, au point d'être disposé à sacrifier ses biens, sa réputation, sa vie même pour lui procurer le salut éternel. Si, dans la disposition de son cœur, l'amour ne va pas jusque-là, il n'accomplit pas le grand commandement de la loi nouvelle, il n'est disciple de Jésus-Christ que de nom, il se condamne, et il prononce d'avance la sentence contre lui, puisqu'il renonce à l'amour qui l'a racheté et qui est le premier titre de son salut. Méditons profondément cette vérité, et voyons quels doivent être nos sentiments et notre conduite à l'égard du prochain, d'après une disposition si surnaturelle, si sublime, et en même temps si indispensable.

Jésus-Christ a tellement à cœur l'accomplissement de son commandement, qu'il veut que ce soit à cette marque qu'on *nous reconnaisse pour ses disciples*¹. Toute marque doit avoir quelque chose de distinctif, et qui ne soit nullement équivoque. Il faut donc que les disciples de Jésus-Christ s'aiment entre eux d'une manière qui les fasse reconnaître, qui attire l'attention des autres hommes, et les porte à demander : *Quels sont ceux-ci qui s'aiment de la sorte ?* Tels étaient les premiers chrétiens de Jérusalem, qui, mettant leurs biens en commun, n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Aussi leur union les rendait-elle chers au peuple, qui leur donnait de grandes louanges, et, par respect, n'osait se joindre à eux. Tels furent ceux qui exercèrent l'hospitalité envers Pacôme et ses compagnons idolâtres avec tant de cordialité, qu'il en fut étonné, et qu'ayant appris ce qu'étaient ces hommes si charitables, il résolut dès lors d'embrasser le christianisme. Tels en général étaient

¹ JEAN, xii, 35.

les fidèles de la primitive Église. Les païens, au rapport de Tertullien, étaient dans l'admiration de leur charité mutuelle, et ils se disaient les uns aux autres : *Voyez comme ils s'aiment !* On calomnia d'abord les assemblées chrétiennes, les Agapes, et le nom de *Frères* que les chrétiens se donnaient entre eux ; les païens jugeaient de ces hommes nouveaux par eux-mêmes, et ils pensaient qu'il se passait dans leurs assemblées les mêmes désordres que dans les leurs ; mais bientôt ils furent détrompés, et se virent forcés de rendre justice aux enfants de la charité. Quant aux martyrs, ils mouraient non-seulement pour conserver leur foi, mais encore pour la propager ; ils priaient pour la multitude qui demandait leur mort, pour leurs juges et pour leurs bourreaux, et le sang des martyrs a été une semence féconde de chrétiens. Les actes conservés de leur martyre témoignent de l'ardeur de leur charité sur ce point, et il est certain que c'est à eux principalement qu'il faut rapporter la conversion de l'univers idolâtre. Au temps de Julien l'Apostat, cet esprit était encore dans toute sa force. *Les chrétiens, disait-il lui-même, nourrissent leurs pauvres et les nôtres*, et il se plaignait de ce que les païens étaient loin de leur ressembler sur ce point. Ainsi il reconnaissait, malgré lui, que c'est là le plus beau caractère du christianisme, et il fit de vains efforts pour le contrefaire.

O Charité ! l'ornement et la gloire des premiers siècles de l'Église, qu'êtes-vous devenue ? Vous n'êtes plus connue et pratiquée que par un petit nombre de chrétiens. Il s'en faut bien que vous soyez le caractère distinctif de la plupart. Chacun n'aime que soi, et ne pense qu'à ses propres intérêts ; les petits sont vexés, les

pauvres sont négligés, les malades sont abandonnés; et des hommes nés pour le ciel se disputent, s'arrachent mutuellement, par la fraude et par la violence, les faux biens de la terre.

Faut-il s'étonner que la Foi s'éteigne quand la Charité est si refroidie? Jésus-Christ n'a-t-il pas déclaré que la charité qui unit ses disciples serait la principale preuve de leur foi et de sa mission? *Que tous ensemble, dit-il dans sa dernière prière, soient un comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé*¹. Et encore: *Qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé*². Ainsi, au jugement de Jésus-Christ même, la charité envers le prochain et l'union mutuelle des esprits et des cœurs sont la démonstration la plus sensible de la divinité de sa religion. On discutera peut-être avec quelque bonne foi sur les autres preuves; en sa conscience on se rendra toujours à celle-ci, et jamais on ne balancera à avouer qu'une religion qui ordonne et qui inspire de tels sentiments, a vraiment Dieu pour auteur. Lors donc que je manque à la charité en quelque manière que ce soit, je porte atteinte, et en moi et dans les autres, à la vérité du Christianisme, et j'ébranle le fondement principal de la Foi; si je n'aime que faiblement mon prochain, on a le droit de dire que je ne crois que faiblement; et si je suis dur et insensible, on peut dire que je ne crois pas.

Divin Maître de la charité, modèle infiniment parfait de cette vertu descendue du ciel avec vous, répandez-

¹ JEAN, xvii, 21.

² *Ibid.*, 23.

la dans mon cœur, et que son feu consume en moi tout ce qui lui fait obstacle! Que par votre secours, et à votre exemple, j'aime désormais mon prochain, comme vous m'avez aimé vous-même!

Que de reproches j'ai à m'adresser sur ce sujet! Non, je n'ai pas encore été chrétien; je n'ai pas encore porté la marque de vos disciples. Rendez mon cœur aussi vaste que l'univers; faites qu'il s'intéresse au salut de tous les hommes, qu'il vous prie sans cesse pour ce grand objet, et qu'il soit disposé désormais à le procurer par tous les sacrifices. Rendez mon cœur droit et juste envers mes frères; ce n'est pas assez, faites qu'il soit affectueux, tendre, compatissant, prévenant, généreux, toujours prêt à obliger; qu'il soit doux, patient, désintéressé, éloigné de toute jalousie, de toute malignité et de toute envie. Enfin formez-le sur le vôtre; que votre Cœur adorable soit toujours présent à ma pensée, que je m'attache à en exprimer en moi tous les sentiments, et que, pénétré de reconnaissance pour l'amour que vous m'avez témoigné, je m'acquitte de ma dette envers vous dans la personne de mes frères, que vous m'avez ordonné de regarder et de traiter comme d'autres vous-même! Ainsi soit-il!

ONZIÈME LEÇON.

LA PRATIQUE DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

L'amour-propre n'est pas moins ennemi de l'amour du prochain que de l'amour de Dieu; il est le seul obstacle à l'accomplissement de l'un et de l'autre précepte.

Jaloux de notre propre excellence, nous mettons la

meilleure partie de notre mérite à mépriser les autres; nous tendons de toutes nos forces à nous éléver au-dessus d'eux, et, si nous ne pouvons y réussir, nous leur portons envie; nous les rabaissons, au moins dans notre esprit, et nous nous consolons par là de leur élévation. C'est l'*orgueil*, et toutes ses suites si préjudiciables à l'amour du prochain.

Nous aimant d'un amour exclusif, ou, ce qui revient au même, n'aimant rien que par rapport à nous, nous cherchons notre bonheur aux dépens du bonheur d'autrui, ou du moins sans nous en mettre en peine; sa fortune nous fait ombrage, elle nous semble presque un vol de ce qui nous appartient; car nos passions insatiables convoitent tout, s'approprient tout, et croient tout légitime, pour arriver à leur fin. C'est la *cupidité*, avec toutes les injustices qu'elle entraîne.

Délicats à l'excès sur ce que nous croyons nos droits, et quelles bornes mettons-nous sur ce point à nos prétentions? nous nous offensons de la moindre chose; si nous le pouvons, nous rendons au prochain avec usure le mal qu'il nous a fait; et, si nous ne le pouvons pas, nous en conservons dans le cœur du ressentiment et de la haine. C'est la *vengeance*, avec ses funestes effets. On l'exerce en toute manière; et, tout injuste qu'elle est, elle nous paraît si raisonnable, que c'est sur ce point que nous avons le plus de peine à nous soumettre à l'Évangile.

Aveugles sur nous-mêmes, et admirateurs de nos belles qualités réelles ou prétendues, nous ne voyons, et nous ne voulons voir dans les autres que leurs défauts; nous leur en prêtons qu'ils n'ont pas, nous calomnions leurs vertus, nous épions leur conduite, pour les trouver en faute; nous ressentons une joie secrète des rapports que la médisance nous fait sur eux, et nous nous empres-

sons de les répandre. C'est la *malignité*, qui infecte tout de son venin.

Ces vices, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, et qui sont les fléaux de la société, sont les fils de l'amour-propre.

Il suffirait donc de le bien connaître, et de s'attacher à le combattre, pour pratiquer excellement le second précepte de la charité.

Mais, quel est l'homme qui fait une étude sérieuse de son amour-propre, qui en observe l'injustice, et qui veut se convaincre qu'il est opposé non-seulement à la religion, mais encore à la raison ? On trouve sur l'amour-propre en général assez de réflexions dans les écrits des moralistes; mais ce ne sont d'ordinaire que de vagues et subtiles spéculations, des traits d'esprit, des observations fines; on les lit, on les admire, mais on se garde bien de s'en faire l'application. S'il s'agit de découvrir l'amour-propre d'autrui, on ne manque pas de sagacité; mais on ferme les yeux sur le sien, et, bien que l'on convieune qu'on n'en est pas exempt soi-même, on trouve néanmoins toujours le secret de s'en justifier, lorsqu'il en faut venir au particulier. Presque personne ne veut se connaître; et c'est l'amour-propre qui s'y oppose, craignant de voir sa difformité. Et cependant, sans cette connaissance, point d'humilité; et sans humilité, point de charité.

Mais se reconnaît-on dominé par l'amour-propre en certains points, il y a loin de là à s'en corriger. Je l'ai entrepris, dit-on, je n'ai pu en venir à bout; c'est mon caractère; je suis ainsi fait; je ne saurais me réformer; il faut que le prochain me souffre tel que je suis. Ainsi l'on a toujours des raisons pour se justifier, ou pour

s'excuser, et c'est encore l'amour-propre qui les fournit ; c'est lui qui, exigeant pour soi la charité des autres, s'en dispense à leur égard. Comment, après cela, la pratique de cette vertu ne serait-elle pas aussi rare que difficile ?

Le détail des *devoirs* qu'elle nous impose va infinité-
ment loin. Ce n'est pas une petite chose que d'en avoir
une connaissance exacte, et de les remplir selon les
occurrences.

Ce que ce précepte a de négatif, en tant qu'il défend de nuire au prochain, est plus borné, et l'on en est pour l'ordinaire assez instruit ; ou du moins, avec un peu de réflexion, il est aisé de s'en instruire, parce que cela tient à la loi naturelle, dont les principes sont gravés dans tous les cœurs. Une conscience vraiment timorée n'aura pas de peine à s'abstenir de ce qui nuit au prochain, soit pour le spirituel, soit pour le temporel.

Mais les devoirs positifs que la charité prescrit sont d'une plus grande étendue ; et ce sont ceux-là qu'on n'étudie pas assez, et qu'on se met encore moins en peine de pratiquer.

Le monde, à cet égard, s'en tient à la politesse, qui n'est qu'un vain simulacre de la charité, qui ne paye que de mine et de paroles, et qui, pour la bien définir, n'est qu'un commerce mutuel d'amour-propre, une convention de flatter celui d'autrui, afin qu'il flatte le nôtre. La charité n'exclut pas la vraie politesse ; elle la suppose même, ou elle la supplée éminemment ; mais elle est sincère, cordiale, effective, ce que la politesse n'est point, et elle agit par des motifs bien plus relevés.

Ce n'est que dans l'Évangile, dans les Épîtres des Apôtres, dans les exemples de Jésus-Christ, de ses disciples et des premiers chrétiens, qu'on peut ap-

prendre à fond les devoirs de la charité. Lisez ces divins écrits; étudiez ces modèles, et surtout le Modèle par excellence; entrez dans les sentiments de son cœur; persuadez-vous qu'ils doivent être les vôtres. Priez-le de vous éclairer sur une matière si importante à votre salut et à votre perfection. Pratiquez ensuite selon vos lumières présentes, et vous en acquerrez chaque jour de nouvelles, et vous deviendrez enfin consommé dans la science de la charité.

Elle embrasse presque toutes les *vertus*, et elle suppose celles qui ont Dieu pour objet immédiat.

Vous pouvez vous en convaincre par la description admirable qu'en fait saint Paul dans sa première Epître aux Corinthiens; et ce n'est pas sans raison qu'il a dit : *Celui qui aime le prochain a accompli la loi.* Saint Jean, l'Apôtre de la charité, pensait de même; et, outre la preuve qu'on en tire de ses épîtres, saint Jérôme rapporte de lui que, dans son extrême vieillesse, ne pouvant faire de longs discours aux fidèles assemblés, il se contentait de leur dire : *Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres.* Sur quoi, ses disciples lui ayant témoigné leur surprise de ce qu'il répétait toujours la même chose, il leur répondit : *C'est le précepte du Seigneur; et il suffit seul, pourvu qu'on l'accomplisse.* Qu'on juge par là quelle étendue lui donnaient ces deux grands apôtres. Ils comprenaient parfaitement l'esprit de la loi chrétienne, *dont l'amour est la plénitude.* Ils savaient que, comme on ne peut pas aimer Dieu sans aimer le prochain, de même il est impossible d'aimer le prochain sans que l'on n'aime Dieu. Ils savaient encore que l'amour légitime de soi-même est inséparable de ces deux amours, et que c'est faute d'entendre

nos vrais intérêts, que nous manquons à l'un et à l'autre.

Ne nous trompons donc point, et ne pensons pas que nous puissions être de parfaits chrétiens, autrement que par la perfection de la charité.

Ne nuire à personne, ni dans ses biens, ni dans sa réputation, ni dans ses droits et ses légitimes préentions; ne lui nuire, ni dans le fait, ni par la volonté et le simple désir, c'est n'être que juste. Et cependant combien peu de chrétiens ont la conscience tout à fait nette sur ce point! Pour être charitable, il faut faire, ou du moins vouloir sincèrement faire aux autres tout le bien que nous voudrions qu'on nous fit dans les mêmes circonstances; encore plus le bien spirituel que le bien temporel, selon notre état et notre portée; d'autant que le bien spirituel est d'une plus grande conséquence, et que, selon l'ordre divin, le bien temporel doit s'y rapporter. «Je ne fais pas de mal à mon prochain, je ne lui en veux aucun. Que celui que je lui veux m'arrive! Je tâche de bien vivre avec tout le monde.» Ainsi parlent beaucoup de chrétiens, qui bornent à cela la charité, et qui croient que Dieu n'en demande pas davantage. Ils se trompent bien lourdement, et ils ne font pas réflexion que la bienfaisance de Dieu à l'égard des hommes est le modèle de celle que Jésus-Christ nous propose envers nos semblables. Car c'est à ce sujet qu'il dit : *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait*¹. *Aimez vos ennemis : faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père, qui est dans les cieux*². Dans la distribution que Dieu

¹ *Matth., v, 48.*

² *Ibid., 44, 45.*

fait aux hommes des biens temporels, il ne consulte point leur mérite, mais sa bonté; il fait également lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et tomber la pluie sans distinction sur les justes et sur les pécheurs. Dans l'ordre surnaturel, il veut le salut de tous; il en fournit les moyens à tous. Si à cet égard sa Providence nous est cachée, elle n'en est pas moins effective; et nous verrons un jour avec étonnement que ceux qui seront perdus ont eu plus de lumières et de grâces qu'il ne leur en fallait pour se sauver. Ainsi notre charité doit être universelle, quant aux personnes, aux lieux, aux temps, à tous les genres de biens qui sont en notre pouvoir, et, lorsque le pouvoir nous manque, nous avons toujours la ressource de la bonne volonté, du désir et de la prière.

Pour bien exercer une telle charité, on ne saurait croire à quel point il faut se gêner, se priver, se mortifier en toute manière. Par exemple : vous avez le nécessaire abondant, vous avez le superflu, vous avez toutes vos commodités, et, parce que vous faites quelques légères anmônes, sans rien diminuer de votre luxe et de votre somptuosité, vous êtes tranquille, vous vous flattez d'être charitable. Erreur grossière. S'il y a un pauvre dépourvu du nécessaire, et en faveur de qui vous ne preniez pas sur vos dépenses superflues, sur vos aises, sur l'abondance même de ce que vous appelez nécessaire par rapport à vous, vous péchez contre la charité, et vous répondrez à Dieu de n'avoir pas secouru ce pauvre; vous répondrez même d'avoir ignoré son indigence, dont vous deviez vous informer. Ce que vous devez à votre naissance, à votre rang, à votre place, ne va que bien loin après ce que vous devez aux premières

nécessités du prochain. De même, quoique vous ne soyez pas chargé du ministère spirituel, si faute d'un bon conseil, d'une réprimande, de soin et de vigilance à l'égard de ceux sur qui vous avez inspection; si, faute de recevoir de vous l'instruction et le bon exemple, ils offendront Dieu, ils ne se corrigeront pas, ils s'exposent à leur perte, ils se perdent en effet, vous blessez grièvement la charité, et vous serez responsable de l'âme de votre prochain. Si votre humeur, votre impatience, votre hauteur, est pour lui une occasion de chute, sa chute vous sera imputée. Bien plus, quand même vos défauts seraient pour lui un exercice de patience, et serviraient à sa sanctification, vous n'en serez pas moins coupable.

Je ne suivrai point ce détail, qui est immense. Mais je ne craindrai pas d'avancer que la charité est d'une pratique continue, et qu'on ne peut y être fidèle sans tendre à toute la perfection du christianisme.

Quelle attention soutenue n'exige-t-elle pas, pour ménager le prochain, pour le supporter, pour excuser ses défauts, pour s'accommoder à son caractère, pour le prévenir, pour deviner en quelque sorte ce qui peut l'obliger? En combien de rencontres ne faut-il pas céder, et se relâcher même de ses droits? Combien de choses ne faut-il pas souffrir, et passer sous silence? Que de mouvements naturels d'amour-propre, de sensibilité, de répugnance, de sentiment, ne faut-il pas étouffer? Et cela, pour accomplir cette seule partie du précepte: *Portez les fardeaux les uns des autres*¹. Sous un certain rapport, l'exercice de la mortification chrétienne est

¹ *Galat.*, vi, 2.

le même que celui de la charité ; et ce n'est que par une mort continue à soi-même qu'on parvient au plus haut point de l'amour du prochain.

Car il y a des *degrés* à l'infini dans la pratique de ce précepte, ou plutôt : chaque degré est susceptible de perfection à l'infini.

Le premier est de faire aux autres tout le bien dont nous sommes capables. Le second, de le bien faire, de le faire à propos, de le faire dans la juste mesure, d'y joindre tout ce qui peut le rendre plus cher, ou plus utile au prochain, et, en obligeant les uns, de ne jamais mécontenter les autres. Le troisième, de faire le bien en toute occasion, soit qu'il nous en coûte ou non, et de ne point consulter là-dessus notre intérêt, notre délicatesse, nos inclinations ou nos aversions naturelles. Le quatrième, enfin, de le faire par les motifs les plus purs et les plus excellents.

Quelle ample matière d'examen pour une âme qui aspire à la perfection de la charité ! et quel est le chrétien qui ne doive y aspirer ?

Pour aimer le prochain de la sorte, il est absolument nécessaire de le regarder en Jésus-Christ, d'obliger en lui la personne de Jésus-Christ, de souffrir de lui dans la vue de Jésus-Christ, d'avoir en un mot Jésus-Christ toujours présent à l'esprit et au cœur dans tous nos rapports avec le prochain. C'est aussi pour cela que Jésus-Christ, dans l'Évangile, se substitue partout au prochain, et qu'il déclare qu'au dernier jugement il tiendra fait à lui-même, pour le récompenser ou le punir, le bien ou le mal fait au moindre des siens.

Qu'il est difficile de se tenir toujours élevé à une vue

si surnaturelle, et de ne pas envisager souvent l'homme dans l'homme ! Cependant, sans cela, vous n'aimerez jamais le prochain comme il faut ; l'homme, se présentant à vous avec ses défauts, vous choquera, vous rebutera, excitera votre mépris, vous laissera tout au moins dans une froide indifférence ; vous penserez que vous ne lui devez rien ; qu'au contraire, c'est lui qui vous doit. Ou, si vous l'obligez, si vous avez des égards pour lui, ce seront des bienfaits et des égards purement humains, où un amour-propre délicat et irréfléchi trouvera son compte.

Qui ne serait effrayé, ô mon Sauveur ! en considérant l'étendue et la perfection des devoirs de la charité ? Mais que je le suis bien davantage, lorsque je jette les yeux sur moi-même, et que je rapproche ma conduite de ces devoirs ! Mais ce qui me rassure un peu, c'est qu'il me semble que je déteste sincèrement tous les péchés que j'ai commis en cette matière, et que je suis résolu de les réparer par la pratique la plus exacte de cette vertu. Ce qui me rassure encore plus, c'est que vous êtes la Charité même, et tout prêt à pardonner à quiconque se reconnaît coupable.

Où irai-je, sinon à vous, pour apprendre ce que c'est que la charité, pour trouver dans votre amour pour moi le motif et le modèle de mon amour pour le prochain, et pour recevoir les secours sans lesquels ma faible volonté ne peut rien ? Pénétrez-moi de vos sentiments pour mes frères, qui sont les vôtres. Je veux les aimer, parce que vous les aimez, afin de mériter par là d'être éternellement aimé de vous. Ainsi soit-il !

DOUZIÈME LEÇON.

LE RENONCEMENT À SOI-MÈME.

La parole de l'Évangile la plus dure à l'homme est celle-ci : *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renonce lui-même*¹.

La nature frémît en entendant cette parole; l'esprit se révolte; la volonté se soulève; et le *moi* humain y résiste de toute sa force. Je n'en suis pas surpris, puisque tournant l'homme contre lui-même, elle l'oblige à se faire une guerre continue, à se contrarier presque en toutes choses, à se détruire en un mot, pour substituer un homme nouveau à la place de l'ancien.

Quelle morale! Qui peut la comprendre? Qui peut la goûter? Qui peut la pratiquer?

La philosophie humaine n'en a jamais enseigné une semblable, et cela passait sa portée. Ou elle a tout accordé aux sens, mettant la sagesse dans une jouissance modérée des plaisirs, soumettant au calcul, et compensant l'une par l'autre la volupté et la douleur; ou, en donnant tout à la vertu, telle qu'elle l'entendait, elle a flatté, nourri, exalté l'orgueil de l'homme, lui faisant accroire qu'il dépendait de lui seul d'être vertueux, et que, pour un si grand ouvrage, il n'avait pas besoin du concours de la divinité.

Jésus-Christ paraît après Épicure et Zénon, et il ordonne à quiconque veut être son disciple de renoncer

¹ MATTH., xvi, 24.

à la fois aux plaisirs des sens et à l'orgueil de la raison, prescrivant la mortification la plus sévère et l'humilité la plus profonde. Il confond ainsi la fausse sagesse, qui s'entendait avec la nature corrompue, ou n'invitait l'homme à devenir meilleur qu'en le rendant plus superbe; et il exige de lui la réformation la plus complète par rapport aux deux substances qui le composent, sans qu'il puisse s'en applaudir, comme si elle était son ouvrage. Il n'admet aucun tempérament sur cette entière abnégation : point de milieu, dit-il; ou renoncez-vous, ou je vous renonce; vous ne pouvez m'appartenir qu'à cette condition.

Quelle parole encore une fois! et qui peut la porter?

Cependant, c'est un Homme-Dieu, c'est la sagesse incarnée qui parle de la sorte.

Il est descendu sur terre pour nous apprendre le chemin du bonheur, et il ne nous en montre point d'autre que celui du renoncement. Il y a marché le premier; et, quoiqu'il n'eût rien à réformer en lui-même, il a renoncé en tout à son propre esprit et à sa propre volonté. Il nous invite à le *suivre*, nous à qui cette réformation est nécessaire, si nous voulons arriver au même terme de l'éternelle félicité.

Un pareil langage, inouï jusqu'alors, dans la bouche de Jésus-Christ, mérite sans contredit toute notre attention. Il faut l'approfondir, non pour l'examiner, mais pour nous instruire, et pour reconnaître qu'il est digne du législateur divin qui l'a prononcé.

Qu'est-ce donc que se renoncer? Jusqu'à quel point faut-il se renoncer? Quels sont les fruits du renoncement? Quelle en sera la récompense? Autant de questions qu'un chrétien ne saurait trop pénétrer.

Qu'est-ce que se renoncer? Et que doit-on entendre par là?

Pour nous en former une juste idée, entrons le plus avant que nous pourrons dans la nature de l'homme. L'homme est composé de deux substances, l'âme et le corps : l'âme qui gouverne; le corps qui est l'instrument et l'exécuteur des volontés de l'âme. L'union de ces deux substances fait le *moi*; c'est l'âme qui prononce ce *moi*, mais elle ne le prononce pas pour elle seule; elle y comprend le corps qui lui est étroitement uni. Se renoncer, ce n'est pas pour l'âme se séparer de son corps, encore moins se séparer d'elle-même. Cette dernière séparation est absurde et contradictoire; nul être ne peut se séparer de soi. L'autre est possible; mais elle serait contre l'institution du Créateur, qui ne nous permet pas de séparer ce qu'il a uni.

Se renoncer ne peut pas être non plus combattre en soi des penchants invincibles qui précèdent tout usage de la liberté, et qui sont *une suite nécessaire* de notre existence. J'aime nécessairement mon corps; je suis nécessité de pourvoir à sa conservation et à ses besoins. Si dans certains cas je sacrifie ma vie, ce ne peut être que par des vues d'un ordre supérieur; et me l'ôter par désespoir est un attentat où il entre de la folie. Mon âme s'aime elle-même aussi nécessairement qu'elle se connaît; et, parce qu'elle s'aime, elle veut son bonheur, qui est l'objet de tous ses désirs, le but de tous ses projets et de ses démarches, en un mot sa fin à laquelle il ne lui est pas libre de renoncer.

Je ne puis donc exercer le renoncement qu'à l'égard des pensées, des affections, des mouvements, des appétits, qui sont *soumis au libre arbitre*; et, dans tout cela, il faut discerner ce qui est conforme ou contraire

à ma nature raisonnable, à sa dignité, à sa destination, et à un instinct profond qui m'inspire du respect et de l'amour pour l'ordre moral. J'ai des besoins ; je dois les satisfaire, quand aucune raison essentielle ne s'y oppose pas ; mais j'ai des désirs qui vont au delà de ces besoins, je dois y renoncer. J'ai des affections légitimes ; mais, pour être justes et approuvées de Dieu, il faut qu'elles soient dans l'ordre ; je dois les y tenir assujetties, et renoncer à tout ce qui s'en écarte. J'ai d'autres affections qui me portent à ce qui m'est défendu, ou en soi, ou à raison des circonstances ; je ne dois jamais m'y livrer. J'ai des passions ; mais, par leur nature, elles doivent être soumises à la droite raison ; et, lorsque la raison les condamne, ou dans leur objet, ou dans leur excès, il faut que je les réprime. Mes sens ont un usage nécessaire ou permis, mais ils peuvent en avoir un dangereux, qui irriterait mes passions, et produirait en moi des désirs illicites ; je dois à cet égard les mortifier. A plus forte raison en faut-il dire autant des facultés de l'âme, de l'imagination, de la mémoire, de l'entendement, de la volonté. Ma raison instruite et guidée par la religion doit en régler l'usage, et leur interdire tout ce qui me porterait au vice, ou m'éloignerait de la vertu. Cela, c'est renoncer, non à ces facultés mêmes, mais à des images, à des souvenirs, à des raisonnements, à des vouloirs, ou mauvais, ou frivoles et inutiles, ou déplacés et à contre-temps. Je me dois une certaine estime à cause de la dignité de ma nature ; mais si cette estime passe les justes bornes, elle dégénère en orgueil ; si elle porte sur des fondements peu solides, elle dégénère en vanité ; et il faut que je renonce à cet orgueil, à cette vanité. Je ne puis m'empêcher de m'aimer moi-même ; mais lorsque cet amour devient déraisonnable, qu'il sort

de l'ordre, et qu'au mépris de Dieu et du prochain, il me presse de ramener tout à moi, il faut alors que j'y renonce, et le force de se tenir dans ses véritables limites. Il ne m'est point libre de ne pas chercher en tout mon bonheur ; je ne fais rien en cela que de conforme à ma nature intelligente, et aux premiers desseins du Créateur. Mais, soit par l'erreur de mon esprit, soit par la dépravation de mon cœur, je cherche ce bonheur où il n'est pas, et où il ne peut pas être ; je le cherche aux dépens du bonheur d'autrui, auquel le mien ne doit pas nuire, et, pour y parvenir, j'emploie des moyens injustes ; il est clair que, dès que je reconnaiss cette erreur, cette dépravation, cette injustice, je suis obligé d'y renoncer, et de réformer ce qu'il y a de vain et de répréhensible dans la poursuite de mon bonheur. Ce sont là les principaux objets sur lesquels l'Évangile m'assujettit à la loi du renoncement.

Mais pourquoi faut-il que je me renonce de la sorte ?

C'est que, sans cela, j'avilis, je dégrade, je pervertis ma nature raisonnable ; je ne suis plus homme, ni chrétien. Les païens ont connu les quatre vertus de Prudence, de Justice, de Force, de Tempérance, dont ils ont fait la base de leur morale. Et qu'est-ce que la prudence, sinon une vertu qui m'apprend à distinguer les choses que je dois, ou que je puis faire licitement, de celles dont il faut que je m'abstienne ? Puis-je être juste ? puis-je être fort ? puis-je être tempérant, si je ne me renonce à chaque instant ? Et aurai-je jamais l'habitude d'aucune vertu, si je n'acquiers celle du renoncement ? Tout le monde sait les deux mots auxquels Épictète réduisait sa doctrine : *Abstenez-vous, et souffrez.* Qu'est-ce que s'abstenir, sinon se renoncer ? Et la

patience, qu'est-elle autre chose qu'un renoncement continual? Ce que le christianisme ajoute à ces préceptes puisés dans la saine raison, n'est qu'une obligation à un renoncement plus étendu et plus parfait.

Mais ma nature est-elle donc essentiellement mauvaise; et pourquoi Dieu l'a-t-il faite telle, qu'il faille que j'y renonce sans cesse? Voilà le problème que le paganisme n'a jamais pu résoudre, depuis qu'il a perdu la trace de la révélation primitive. Non, votre nature n'est pas essentiellement mauvaise, et ce n'est pas à ce que vous tenez de Dieu qu'il vous est commandé de renoncer. Mais l'homme n'est plus tel qu'il est sorti des mains du Créateur, et le péché l'a vicié dans son fond et dans toutes ses facultés. Même en son état d'innocence, comme il était défectible, au cas qu'il fût éprouvé par la tentation, comme il le fut en effet, il avait quelque résistance à se faire, quelque renoncement à pratiquer, pour demeurer fidèle à l'obéissance due à son Auteur. Car enfin il n'est devenu coupable que pour avoir cédé à ce principe inexplicable de défectibilité que toute créature renferme en soi, et pour avoir ainsi donné prise à la suggestion du tentateur. Il a été superbe, et s'est voulu égaler à Dieu; il a été curieux, et a voulu acquérir une connaissance du bien et du mal, qui lui était interdite; il a raisonné sur la défense que Dieu lui avait faite, comme si elle eût été l'effet de l'envie, et de la crainte que l'homme ne lui devint tout à fait semblable; il a regardé avec trop de complaisance le fruit défendu, et s'est laissé tenter par sa beauté et par le goût qu'il promettait; pour tout dire, il a écouté le démon, il s'est écouté lui-même, et il ne devait écouter que Dieu; il devait se renoncer en tous ces points, et il n'eût pas péché.

Mais, depuis sa chute, malade dans toutes les parties de sa nature, il faut, non pour se guérir lui-même, mais pour que la grâce le guérisse et le maintienne en santé, qu'il pratique bien d'autres renoncements. Il est plein de ténèbres en son esprit; et il ne tend qu'à s'égarter par ses fausses idées et ses vains raisonnements; il faut donc qu'il se déifie sans cesse de ses lumières préten-dues, qu'il y renonce, et qu'il s'appuie sur celles qui lui viennent de Dieu et qu'il doit demander avec humilité. Sa volonté a de la répugnance au bien et du pen-chant au mal; il faut qu'il force cette répugnance, qu'il lutte contre ce penchant; qu'il haïsse, qu'il affaiblisse, qu'il détruise en lui ces deux ennemis, non par sa propre force, elle n'y suffirait pas, mais par celle que lui communique la grâce, c'est-à-dire l'attrait divin qui le pousse au bien, et qui l'éloigne du mal. La concupis-cence l'attire continuellement vers les objets sensibles, et le sollicite à en jouir; ses sens sont toujours ouverts pour en recevoir les impressions; sa chair lui fait sou-vent éprouver des révoltes humiliantes, auxquelles il est exposé à consentir; le corps ne tend qu'à asservir l'âme, et à la rendre le ministre de ses plaisirs. S'il ne combat cette concupiscence toujours renaissante; s'il ne captive ses sens inquiets, volages, curieux, insatiables de nou-veaux objets; s'il ne mortifie sa chair rebelle, qui ne demande qu'à être flattée, et qui est avide de sensations voluptueuses; s'il ne tient le corps dans la dépendance de l'esprit, dont il s'efforce toujours de s'affranchir, il oublie Dieu, il s'oublie lui-même, il devient brute, et pire que la brute, employant sa raison à satisfaire et à justifier ses appétits grossiers. C'est donc une nécessité pour lui qu'il se renonce, à moins qu'il ne veuille renon-cer à Dieu, son principe et sa fin, renoncer à sa haute

destination, renoncer à son bonheur présent, renoncer à sa qualité d'être raisonnable, être l'objet de ses erreurs et de ses passions, l'esclave de son corps et des objets extérieurs, vivre dans une inquiétude, une agitation, un ennui, un dégoût, un tourment continuels.

Fût-il seul au monde, il faudrait qu'il se renonçât ainsi pour son véritable intérêt. Mais il naît, il vit en société, et la société ne peut subsister, si chacun des membres qui la composent, à commencer par les chefs, jusqu'au dernier des sujets ou des citoyens, ne préfère le bien général à son bien personnel. Que de nouveaux renoncements, que de sacrifices à faire, si l'on ne veut pas introduire parmi les hommes tous les genres de désordres et de crimes, être toujours dans la crainte et les alarmes pour sa propre sûreté, ne connaître d'autres droits que la force, qui passe à tout moment d'une main à l'autre, être la victime de la fraude et de la violence d'autrui, et, avec la ruine du corps de la société, entraîner celle de tous les individus! Dieu qui veut que la concorde, l'union, la paix, règnent dans tous les gouvernements, a donc dû ordonner aux souverains et aux peuples tous les renoncements qu'exige cette fin, leur interdire tout désir, tout projet, toute action nuisible à l'ordre public, et enchaîner par ses défenses l'amour-propre, auteur de tous les maux qui jusqu'à ce jour ont ravagé le monde. Remarquez que je ne parle que de ce qui est nécessaire pour prévenir les crimes. Il faut pousser le renoncement plus loin, pour la pratique des vertus qui rendent la société commode, douce, aimable, avantageuse à chacun en particulier, en sorte qu'autant qu'il se peut, dans le bien public, chacun trouve le sien.

Ce qui est vrai de la grande société ne l'est pas

moins de la petite, qui est la famille. Si le mari et la femme, les parents et les enfants, les frères et les sœurs, les maîtres et les serviteurs ne se soumettent franchement et de bon cœur à la loi du renoncement portée par Jésus-Christ, il est impossible que la paix domestique subsiste, que l'innocence, la subordination, l'amour, la confiance, les égards mutuels s'y maintiennent; et chaque maison deviendra, ou pourra devenir à tout instant un enfer pour ceux qui l'habitent. Les motifs humains ne suppléeront jamais en ce point à l'Évangile; et il ne se trouvera point de famille parfaitement et constamment unie, là où les principes de la morale chrétienne ne seront point observés. J'en appelle à l'expérience, et je conclus que, sous quelque aspect que vous envisagiez l'homme, soit par rapport à Dieu, soit par rapport au prochain, soit par rapport à lui-même, seul, en famille, en société, le renoncement lui est indispensable.

Détracteurs de l'Évangile, car c'est par cet endroit surtout qu'il vous déplait, osez à présent blâmer dans Jésus-Christ une leçon que vous admirez dans un Sénèque, un Marc-Aurèle; une leçon qu'il n'a fait que perfectionner, une leçon dont il nous a donné l'exemple, et dont ses mérites et sa grâce nous ont rendu la pratique possible. Les éloges que vous prodiguez sur ce point à des sages profanes tournent contre vous et font votre condamnation. Vous les louez impunément, parce que vous êtes quittes envers eux pour une admiration stérile, qui ne vous oblige à rien. Mais vous sentez malgré vous dans la doctrine de Jésus-Christ une autorité qui vous subjugue, qui vous juge, et qui vous condamne; et voilà pourquoi vous vous révoltez contre elle, vous la censurez, vous la blasphémez.

Mais jusqu'à quel point faut-il se renoncer?

Jusqu'au point où cela est nécessaire pour remplir parfaitement la loi de Dieu; il ne peut y avoir de doute là-dessus pour un chrétien. Or, la loi de Dieu ne peut être parfaitement observée, que ce renoncement ne soit universel, absolu, continuel.

S'il n'est pas *universel*, et que vous ne haïssiez pas, que vous ne poursuiviez pas dans votre nature tout ce qu'elle a de vicieux, vous ne pouvez plus répondre de vous-même, et vous ignorez où vous précipitera l'indulgence que vous avez pour elle sur un seul point. Vous coupez les branches d'un vice, mais vous en laissez subsister les racines; il revivra, et poussera de nouvelles branches, que vous vous lasserez enfin de couper, et qui seront la source de votre perte. En vain arrêtez-vous la main, si vous n'arrêtez pas le désir; tôt ou tard le désir forcera la main. C'est la première pensée, le premier mouvement qu'il faut réprimer, dès que vous vous en apercevez et que Dieu vous en donne l'inspiration. Si vous négligez la pensée, vous vous y complairez, et bientôt l'action suivra; cette action réitérée vous conduira à l'habitude, et un mal en amènera un autre plus grand. Qu'est-ce qu'un regard? rien en apparence; il n'en faut qu'un, même passager et très-rapide, auquel vous ne renonciez pas, pour allumer une passion violente, dont vous ne serez plus le maître, et qui vous portera aux derniers excès. Un regard rendit David adultère et homicide, et, sans l'avertissement d'un prophète, il ne se serait pas reconnu. Qu'est-ce qu'un petit gain illicite? Les grandes rapines commencent presque toujours par là. Un mot, un geste, un manque volontaire d'attention est souvent la source des haines les plus cruelles, et des plus terribles vengeances. Tout mal dans l'origine n'est qu'une étincelle,

qui n'aurait pas de suite, si l'on avait soin de l'éteindre; il est trop tard de venir au secours, quand elle a produit un vaste incendie. Tout le monde sait cela; il n'est personne qui, à la naissance d'une passion, voulût aller aussi loin qu'elle peut mener; et néanmoins on ne prend nulle mesure pour y renoncer au premier abord, et l'on juge que la loi qui l'exige, est trop sévère.

C'est le même danger, si le renoncement n'est pas *absolu*, si vous le soumettez à des conditions, à des restrictions, à des réserves. La nature aura toujours gain de cause, dès que vous disputez avec elle sur le plus et le moins, et que vous lui permettez de dire ses raisons. Ce n'est rien, vous dira-t-elle; cela n'aura pas de suite; j'en resterai là. Ne vous y fiez pas, ou plutôt soyez assuré du contraire. A peine aura-t-elle ce qu'elle désire, qu'elle vous fera une nouvelle proposition, que vous aurez plus de peine à lui refuser. Fixer le renoncement à de certaines bornes est une chose impraticable. Vous aurez beau vous promettre de vous en tenir à ces bornes, vous ne le pourrez pas, vous ne le voudrez pas. La réserve que vous aurez mise, la restriction que vous aurez faite, vous affaiblira sur les points où vous croyez être le plus ferme; et vous ne tarderez pas à lâcher pied, même dans les occasions les plus importantes.

Le renoncement doit être *continuel*, c'est-à-dire qu'il n'y a pas un seul instant dans la vie, où vous ne deviez être sur vos gardes, pour résister aux premières impulsions de la nature. Elle agit toujours de son côté contre la grâce; il faut que vous lui opposiez toujours une action plus forte, car c'est une chimère d'espérer vous tenir en équilibre avec elle. Le moment où votre effort faiblira, où votre vigilance se relâchera, sera celui de votre chute. Attentive à profiter du moindre avantage,

la nature vous surprendra ; et, si elle redevient la maîtresse, il vous sera plus difficile de la subjuger de nouveau.

Embrassons donc le renoncement dans toute son étendue, et prenons la résolution de nous combattre en tout jusqu'à la mort. Qu'on fasse attention à ce que je vais dire : ce n'est que de ce moment que cette pratique vous paraîtra douce ; elle est toujours dure pour quiconque ne l'embrasse qu'en partie. C'est un fait dont les âmes courageuses d'une part, et les âmes lâches de l'autre, rendent témoignage. Je sais que, malgré nos bonnes résolutions, il nous échappera encore bien des faiblesses ; mais si notre volonté est sincère, Dieu y aura égard ; il nous relèvera lui-même, il nous soutiendra, et nous accordera la persévérence.

Nous recueillerons les fruits du renoncement, à mesure que nous le pratiquerons. Ces fruits sont innombrables ; je n'en rapporterai que les principaux.

L'ordre régnera au dedans de nous ; la raison y sera soumise à Dieu ; les passions à la raison ; les sens et la chair à l'esprit. Nous parviendrons par degré à la parfaite liberté des enfants de Dieu ; nous aurons un empire absolu sur nous-mêmes, avec la force d'arrêter tout mouvement désordonné dès sa naissance, et de résister aux premières suggestions du démon. Nous aurons encore l'incomparable avantage de ne plus pécher grièvement, ni de propos délibéré ; mais légèrement, par inadvertance, par surprise, par pure fragilité, en sorte que nos fautes, qui n'auront nulle fâcheuse suite, ne serviront qu'à nous entretenir dans l'humilité et la défiance de nous-mêmes. Nous jouirons d'une paix solide et constante ; car, à proportion qu'on avance dans la pratique

du renoncement, les combats deviennent moins fréquents, moins longs, moins pénibles, et les victoires ne coûtent à la fin presque aucun effort.

La présence de Dieu, la facilité de prier, le goût des choses célestes accompagneront cette paix. Plus on se renonce pour Dieu, plus il se communique, parce qu'il trouve en nous une plus grande pureté de cœur.

Pour le prochain, c'est par le renoncement qu'on gagne son estime et son affection ; on vit d'autant mieux avec tout le monde, qu'on est plus mort à soi-même, et l'on ressent beaucoup moins vivement ce qu'on a occasion de souffrir des autres.

A l'égard des maux inévitables de la vie, de quelque genre qu'ils soient, le renoncement nous élève au-dessus, et nous apprend à les convertir en biens.

Tels sont les avantages qu'on en retire dès ce monde. Mais quelle n'en sera pas la récompense dans l'éternité !

Si le Ciel est assuré à ceux qui meurent en état de grâce ; si le moindre degré de gloire et de bonheur du dernier des élus dépasse sans comparaison tout ce que l'esprit peut concevoir, et le cœur désirer, à quelle gloire, à quel bonheur seront élevées les âmes qui se sont continuellement appliquées à se renoncer sur la terre ! Si un verre d'eau froide donné à un pauvre aura sa récompense, combien plus grande sera celle d'un acte de renoncement ! La charité envers les misérables est si douce à pratiquer ! le renoncement à soi-même est si pénible ! Quelle différence Dieu ne mettra-t-il donc pas entre ces deux actions, lui qui en est le juste estimateur et le magnifique rémunérateur ! Et que ne don-

nera-t-il pas à une habitude de renoncement, poussée jusqu'aux points les plus délicats et les plus imperceptibles, jusqu'à la destruction totale du *moi* humain, au moins dans le désir! Reposons-nous-en sur Dieu; il se donnera à nous dans la même mesure que nous nous serons donnés à lui par le renoncement. Je m'en tiens là: ce que je dirais de plus pour développer cette idée ne ferait que l'affaiblir.

O mon Dieu! quel changement se fait tout à coup en moi! Je craignais le renoncement, comme le précepte le plus dur de l'Évangile; je le taxais presque de tyrannie, et je le trouve infiniment juste et raisonnable; je l'aime, je le désire, je veux me dévouer à sa pratique pour la douceur même de ma vie. Oh! que j'ai été aveugle jusqu'ici! que j'ai méconnu mes vrais intérêts, quand j'ai cru que le renoncement était opposé à mon bonheur! Au contraire, il est la seule route qui y conduise.

Faites, Seigneur, que je demeure toujours invinciblement persuadé de cette vérité, et qu'elle soit désormais la règle et la base de ma conduite. Il faut se renoncer, pour être heureux dans cette vie et dans l'autre. Autant donc que je veux être heureux, autant dois-je vouloir me renoncer. Je prends ce parti, Seigneur; et, dès ce moment, je mets la main à l'œuvre sous la direction de votre grâce. Aidez-moi, soutenez-moi, et donnez-moi la force d'y persévéérer jusqu'à la fin! Ainsi soit-il!

TREIZIÈME LEÇON.

LES HUIT BÉATITUDES.

Jésus-Christ, de la montagne où il était assis, ouvrit le long discours qu'il fit au peuple en lui déclarant qui sont ceux qu'il tient pour *heureux*, et qui le sont en effet¹.

Prêtons l'oreille : ce discours s'adresse à tous tant que nous sommes ; rien ne nous intéresse autant que ce début, et celui qui parle mérite seul toute notre croyance. Il s'explique avec une autorité divine sur la plus importante matière de la morale, clairement, simplement, en peu de mots, sans étalage de principes et de raisonnements.

Les philosophes ont de tout temps raisonné sur le bonheur. Pouvaient-ils ne pas approfondir ce sujet, eux qui se donnaient pour enseigner la sagesse, qui n'est autre chose que la science propre à rendre l'homme heureux ? Mais ils n'ont jamais réussi à s'accorder sur ce point ; l'un a défini le bonheur d'une manière, l'autre d'une autre, et ils ont ouvert, pour y conduire, des routes tout à fait opposées. Ils n'ont tous exposé que de vains systèmes, qui péchaient par le fondement, et qui d'ailleurs avaient le grand défaut de n'être pas à la portée de la multitude, comme si le plus grand nombre des hommes étaient exclus du bonheur, ou qu'il ne fût pas du devoir d'un maître de la sagesse de les mettre tous en état de parvenir à leur fin. Aussi leurs assertions n'ont-elles produit aucun fruit ; elles ont dégénéré en disputes, et n'ont servi qu'à exercer les esprits dans les

¹ MATTH., v, 3 et suiv.

écoles, et les hommes de lettres dans leur cabinet, sans devenir une règle de vie, ni pour les savants, ni pour les ignorants. C'est que deux choses manquaient à ces prétendus sages : la lumière pour convaincre, et l'autorité pour persuader. Jésus-Christ seul, en qualité de Raison suprême, a réuni à la lumière la plus éclatante tout ce que l'autorité a d'imposant. De là, la simplicité et la force de son discours ; il éclaire et il touche ; il soumet les esprits, et il gagne les coeurs.

Dans le christianisme même, le monde a ses idées sur le bonheur ; car qui n'est pas philosophe en cette matière ? Et ces idées sont directement opposées à celles de Jésus-Christ. Pour juger sûrement de quel côté est la vérité, il suffit de faire attention aux principes que suivent Jésus-Christ et le monde dans l'estimation du bonheur. Le monde considère le bonheur uniquement par rapport à la vie présente, et il le fait consister dans la jouissance des objets sensibles. Jésus-Christ le considère principalement par rapport à la vie future, et il l'établit ici-bas dans l'usage des moyens qui nous mènent à l'éternelle félicité. De plus, sans exclure de cette vie passagère toute espèce de bonheur, il le met dans une paix intime du cœur, indépendante de ce que l'âme éprouve à l'occasion du corps et des objets extérieurs.

Sans aller plus loin, et sans consulter l'expérience qui décide souverainement ici, lequel des deux raisonne le mieux, de celui qui constitue le bonheur d'un être intelligent, libre, capable de vertu et de vice, destiné manifestement à l'immortalité, dans un état fixe, assuré, éternel ; ou de celui qui attache le bonheur d'un tel être à un état changeant, incertain, d'une durée très-courte et sur laquelle on ne peut compter ? De celui qui le place dans la possession d'un Bien infiniment au-dessus de

l'homme, dont la connaissance ravira son esprit d'admiration, et dont l'amour remplira son cœur d'une joie ineffable ; ou de celui qui le met dans la possession d'objets très-inférieurs à l'homme, qui ne peuvent satisfaire le désir immense qu'il a de connaître et d'aimer ? De celui qui établit le bonheur, le siège du bonheur dans le centre même de l'âme, d'où il se répand sur toutes ses facultés, et sur le corps qui lui est uni, autant qu'il en est capable ; ou de celui qui le fait résider dans l'imagination, dans ce que l'âme à de sensitif, et par où elle tient au corps, en sorte qu'il dépend de ses organes et de sa bonne constitution ? De celui enfin qui, dès cette vie, nous donne dans la paix du cœur un gage du bonheur à venir ; ou de celui qui tient le cœur toujours inquiet, toujours affamé, et ne lui offre rien qui le contente ?

Y a-t-il à balancer, et peut-on ne pas convenir que du côté de Jésus-Christ se trouvent la vérité et la sagesse, et du côté du monde le mensonge et la folie ?

Après ce raisonnement général, qui est évident et sans réplique pour une âme droite, venons à l'explication de chaque béatitude, et mettons les maximes du monde en parallèle avec celles de Jésus-Christ.

PREMIÈRE BÉATITUDE.

Heureux, dit le Sauveur, ceux qui sont pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux.

Les pauvres d'esprit, c'est-à-dire de cœur et d'affection, sont ceux qui, s'ils possèdent des richesses, n'y sont pas attachés, et en font un usage raisonnable ; ou, s'ils n'en possèdent point, n'en désirent pas, et se contentent du nécessaire pour leur subsistance. Ces deux

sortes de pauvres sont très-rares; il est peu de riches dont le cœur ne soit attaché aux richesses; il est peu de pauvres qui ne désirent être riches, et que ce désir ne porte à employer des moyens illicites pour le devenir.

A ne regarder les choses que philosophiquement, les pauvres dont parle Jésus-Christ ne sont-ils pas heureux?

Les premiers jouissent véritablement des richesses, et ils ne sont pas tourmentés à leur sujet; ils en sont les maîtres, et nullement les esclaves; ils les possèdent, et n'en sont pas possédés. En se donnant les soins convenables pour conserver leur fortune, et même pour l'améliorer, ils sont néanmoins exempts d'inquiétude, et, s'ils souffrent quelque perte, elle ne les afflige point. Du reste, ils n'intentent point de procès, qu'ils n'y soient forcés; ils ne commettent point d'injustice; ils sont libéraux, bienfaisants, toujours prêts à soulager ceux qui sont dans le besoin, moins pour eux que pour les autres. Par là, ils s'élèvent au-dessus de l'envie qui ne lance point contre eux ses traits envenimés; ils se font des amis par les ressources qu'on est toujours assuré de trouver en eux; les indigents les comblent de bénédic-tions. Heureux eux-mêmes, ils font le bonheur de tous ceux qui les environnent.

Les seconds n'ont pas l'embarras inévitable des grandes possessions, ni des pertes considérables à essuyer ou à craindre; ils ignorent le tourment des désirs; s'ils ont peu, ce peu leur suffit. Une nourriture frugale et favorable à la santé est le fruit de leur travail; et, dans la satisfaction des premiers besoins de la nature, ils goûtent un plaisir innocent, que le riche ne trouve pas au milieu de l'abondance et des aises de la vie. Au jugement des sages païens, cette médiocrité est préfér-

rable à l'opulence, et la peinture qu'on en voit dans leurs écrits, toute charmante qu'elle est, est encore au-dessous de la réalité.

Voilà de quoi le monde lui-même tombe d'accord, pour peu qu'il réfléchisse, et il ne saurait refuser le titre d'heureux à ceux qui usent bien des richesses, ou qui savent s'en passer.

Mais leur bonheur est bien plus grand, à envisager la chose d'une vue chrétienne.

Le cœur des uns et des autres, dégagé des biens de la terre, se tourne tout entier vers les biens célestes; il en jouit déjà d'avance, et, fondé sur la promesse de Jésus-Christ, il sait que le royaume des cieux lui est assuré, s'il se maintient dans son détachement. Quel bonheur que celui de l'espérance chrétienne, lequel ne peut nous manquer que par notre faute, portant du côté de Dieu sur une base inébranlable! Il est à moi, ce royaume céleste et éternel, peut se dire le riche pauvre d'esprit, le pauvre content de sa pauvreté; il est à moi; j'en ai la parole expresse de Jésus-Christ qui en est le Roi; pour en être privé, il faut que je veuille le perdre, et à Dieu ne plaise que je conçoive un si funeste dessein; j'espère que sa bonté m'en préservera, et que je ne serai jamais assez insensé pour sacrifier un bien éternel à l'affection des biens périsables.

Un chrétien qui pense de la sorte, qui se nourrit d'une si douce espérance, qui vit de manière à ne pas la rendre vaine, n'est-il pas heureux d'un bonheur surnaturel, sans parler de l'autre bonheur que la sagesse humaine ne lui conteste point?

Plus heureux encore, en tous sens, que les uns et les

autres, sont les pauvres volontaires, qui, pratiquant le conseil de Jésus-Christ, et pour marcher plus librement à sa suite, se sont dépouillés de tout, et ont fait vœu de ne rien posséder sur la terre. Ils n'ont nul souci, ni pour acquérir, ni pour conserver; la maison qu'ils habitent leur fournit le nécessaire; une ou deux personnes sont chargées de pourvoir aux besoins de tous. L'égalité est parfaite entre eux sur ce point, et, ne connaissant ni le mien ni le tien, rien ne les empêche de n'avoir qu'un cœur et qu'une âme, comme les premiers chrétiens de Jérusalem. Ils ont une pleine liberté de s'occuper des choses du ciel, et de s'employer au service spirituel ou temporel du prochain. S'ils sont remplis de l'esprit de leur état, et fidèles à leur vocation, ce sont des anges sur la terre qui partagent déjà le bonheur de ceux du ciel, ne pensant qu'à Dieu, ne voyant, ne travaillant que pour Dieu. Si le monde les croit malheureux, c'est qu'il ne les connaît pas, et que leur genre de bonheur n'est pas à sa portée.

Heureux les riches, dit le mondain, car les biens de la terre sont à eux. Quand ce bonheur serait réel, il ne pourrait appartenir qu'à un petit nombre, et c'est déjà une preuve manifeste qu'il ne l'est pas. Car le bonheur qui convient à l'homme doit être tel que tout homme puisse y parvenir. Si la plupart en sont exclus, ce n'est plus le bonheur de l'homme, mais celui de la naissance, de la considération ou de l'industrie.

Heureux les riches! mais en quoi le sont-ils? Est-ce en ce qu'ils satisfont pleinement aux besoins de la nature? Mais il n'est pas nécessaire d'être riche pour cela. D'ailleurs, pourvoir aux besoins du corps n'est pas un bonheur pour l'âme; ce n'est qu'une exemption de

souffrance, ou, tout au plus, un bien-être physique, qui met l'âme en état de s'acquitter des fonctions qu'elle ne peut exercer sans le corps; mais elle a son bonheur à part, qui est d'un ordre plus relevé, et toutes les richesses de l'univers ne procurent pas celui-là. Est-ce en ce qu'ils ont abondamment les commodités de la vie? Mais ces commodités, dont le commun des hommes se passe sans peine, ne sont, dans le vrai, que des besoins factices; et augmenter ses besoins, ce qui va presque à l'infini, ce n'est qu'accroître sa misère et sa servitude. Aussi le riche est-il plus dépendant, plus esclave de son corps, que le pauvre, et par conséquent plus à plaindre par cet endroit. Est-ce en ce que les richesses mettent à même de jouir de tous les plaisirs? Mais les plaisirs des sens qu'on achète au poids de l'or sont le bonheur de l'animal, si toutefois l'animal est capable de bonheur, et nullement celui de l'homme. Ces plaisirs n'assouvissent pas sa faim; ils ne font que l'irriter. A force d'en user, il s'en dégoûte; rien ne le mène plus droit à l'ennui que leur satiété. D'ailleurs, leur désordre, leur excès entraîne avec soi tant de suites fâcheuses pour le corps et pour l'âme, qu'il faut être tout à fait déraisonnable pour mettre le bonheur dans les sensations voluptueuses. Tout ce qu'il y a eu de Sages dans l'antiquité ont pensé de la sorte, et Platon l'a démontré. Voilà pourtant le beau côté des richesses.

Si maintenant on les considère sous l'autre face, par rapport à ce qu'il en coûte de soins pour les abnâsser ou les conserver, aux procès ou l'on s'engage contre ceux qui nous les disputent, aux désirs toujours renaissants qu'elles allument, à la crainte habituelle de les perdre par mille accidents, dont souvent toutes les précautions ne peuvent garantir, à la certitude de se les voir un

jour ravir par la mort, aux remords de conscience, qu'excite un bien acquis ou possédé injustement, à la nécessité de restituer à laquelle on a tant de peine à se soumettre, aux terreurs de l'autre vie qui poursuivent le mauvais riche en qui toute religion n'est pas éteinte, à la haine publique qu'il s'attire par sa dureté et son insensibilité, à l'envie que sa mollesse, son luxe et son faste font naître en ceux d'une condition inférieure; que sais-je enfin? à tous les maux qui accompagnent ou qui suivent les grosses fortunes, aux vices bas et avilissants qu'engendre dans un homme l'amour de l'argent, aux dangers de tout genre dont l'opulence est menacée, on avouera sans peine, non-seulement que les richesses ne rendent pas l'homme heureux, mais que rien ne contribue davantage à son malheur.

Quant à la croyance et à la pratique de la religion nécessaires pour assurer le bonheur du chrétien dans l'autre vie, qui ne sait que sous ce point de vue Jésus-Christ a lancé l'anathème contre les riches? Qui ne sait que la piété est incompatible avec l'amour des richesses, et qu'il est très-rare de ne pas les aimer, quand on les possède?

Il est donc avéré qu'elles nuisent tout à la fois au bonheur de l'homme et à celui du chrétien, et que, sous tous les aspects : *Heureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux*, parce qu'ils ont incomparablement moins à souffrir sur la terre, et que tout concourt à leur adoucir les peines de cette vie.

Saint Augustin, dans l'exposition qu'il a faite du sermon de la montagne, entend par les pauvres d'esprit les humbles, dont l'esprit et le cœur n'ont point d'enflure.

En prenant les paroles de Jésus-Christ en ce sens, qui peut douter que les humbles ne soient heureux par comparaison avec les orgueilleux? Est-il un tourment de l'âme plus cruel que celui de l'orgueil?... Est-il au contraire une vertu plus béatifiante que l'humilité?... Je ne veux pas m'étendre ici sur ce sujet, pour ne pas réunir trop d'objets sous un seul titre.

DEUXIÈME BÉATITUDE.

La seconde béatitude est celle-ci : *Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.*

La douceur dont parle ici Jésus-Christ n'est pas précisément celle du caractère, qu'on apporte en naissant, et qui peut être cultivée par l'éducation. C'est, sans contredit, une belle qualité de l'âme, et celle qui nous procure le plus d'agrément dans le commerce de la vie, tout le monde aimant à vivre avec un caractère doux, surtout s'il ne dégénère point en mollesse et en fadeur. La douceur dont il s'agit dans l'Évangile est une vertu surnaturelle, fondée sur les motifs de l'amour de Dieu et du prochain, et acquise avec le secours de la grâce par des efforts continuels sur soi-même. Les personnes douces par caractère sont ordinairement moins capables de cette vertu que d'autres plus vives et plus impatientes, parce que la douceur naturelle est communément jointe à la faiblesse, qui ne permet pas à l'âme de se faire au besoin une certaine violence. On paraît doux, on cède, on souffre parce qu'on n'a pas la force de résister et de repousser ce qui déplait. La douceur surnaturelle consiste à supporter les défauts du prochain, les injures, les injustices, et les autres mauvais traitements, sans irritation et sans impatience, à ne pas

éclater en plaintes et en murmures, à ne conserver ni fiel ni rancune, et à pardonner sincèrement.

Les âmes douces posséderont la terre.

Elles auront en héritage cette *terre des vivants*, d'où la mort, soit de l'âme, soit du corps, est bannie pour jamais. Elle sera leur partage, parce que la douceur chrétienne ne va pas sans le cortége des autres vertus, et qu'on ne peut la pratiquer constamment dans toute son étendue, sans que la grâce règne dans le cœur. Quand il arriverait même qu'une telle âme tombât dans quelque faute grave, Dieu, à qui la douceur plait infiniment, accourrait bien vite à son secours; il la relèverait, et ne permettrait pas qu'elle mourût dans son péché. C'est dans cette confiance que le Psalmiste disait à Dieu : *Seigneur, souvenez-vous de David et de toute sa douceur*¹. Le bonheur essentiel lui est donc assuré, et il n'en faut pas davantage pour vérifier la parole de Jésus-Christ.

Mais n'en demeurons pas là, et voyons si l'âme douce par vertu jouit du bonheur qui appartient à cette vie.

Il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher que le prochain n'ait certains défauts, souvent très-incommodes; ni de l'en corriger, ni même quelquefois de l'en avertir; cependant il faut vivre avec ce prochain. Ce sera un père, une mère, un mari, un frère, une sœur, un maître, une maîtresse, des enfants, des domestiques même, d'autres personnes qu'on ne peut se dispenser de voir, et avec qui diverses raisons et divers intérêts nous lient. Quel moyen d'être heureux, dans une pareille position,

¹ Ps. cxxxii.

qui est journalière, qui dure quelquefois toute la vie, et où les occasions de s'impatienter sont continuelles, si la vertu de douceur ne vient à notre aide? Cette vertu n'empêche pas, je l'avoue, qu'on ne souffre, dans le commencement; mais, à force de se réprimer, on parvient à ne plus éprouver en soi de contrariétés ni de révoltes; à peine sent-on à la fin quelque légère émotion; on possède une paix habituelle, que toute la turbulence, toutes les tracasseries, toutes les vivacités, tous les emportements même ne sauraient altérer. N'est-ce pas là être heureux?

Qui n'est pas exposé aux mauvais procédés, aux injures, aux injustices de toute espèce? Il faudrait pour cela être exempt d'affaire, et n'avoir rien à démêler avec personne. Si l'on me dit un mot offensant, si l'on me maltraite, si l'on me frustre de mes droits, si l'on m'intente un procès injuste, et que la douceur me manque, que deviendrai-je? Mais, avec cette vertu, je souffrirai tout patiemment, je pardonnerai de bon cœur, je serai toujours disposé à entrer dans toutes les voies de conciliation, je me relâcherai de mon droit, je ne poursuivrai pas une injustice, par amour de la paix. N'est-ce pas encore là être heureux? Celui qui n'éprouve aucune contradiction, qui n'a point d'injure à essuyer, à qui l'on ne fait aucun tort, l'est-il davantage? Non; car, s'il jouit d'un plus grand repos extérieur, en revanche il n'a pas l'avantage de pratiquer la plus consolante des vertus, ni de s'en rendre le témoignage; il est privé des grâces spirituelles dont Dieu récompense la violence qu'on se fait à soi-même. La paix du cœur est le seul bonheur de la vie; on l'a toujours au moyen de la douceur, et l'on ne saurait l'avoir sans elle. Cela est de toute évidence.

Est-il d'ailleurs une voie aussi sûre pour gagner les cœurs? Et pour citer un exemple connu de tout le monde, n'est-ce point par son incomparable douceur que saint François de Sales a été l'homme le plus aimable et le plus aimé de son siècle? Heureux donc encore un coup ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre des vivants, qu'ils auront toujours le cœur en paix, qu'ils conserveront l'union avec le prochain, et qu'ils seront également chéris de Dieu et des hommes!

Le monde n'ose pas dire : Heureux ceux qui ne sont pas doux, qui ne souffrent rien, qui ne pardonnent rien. Il sent lui-même toute la fausseté, toute l'absurdité d'un pareil langage. Mais il dit qu'il ne faut pas toujours être si indulgent sur les défauts du prochain; qu'il est bon quelquefois de les lui faire sentir, pourvu qu'on ne manque pas aux égards et à la politesse; qu'il faut savoir se faire respecter et craindre; ne pas souffrir qu'on *nous marche sur le pied*, c'est son expression; repousser une injure, de manière à ne pas donner envie d'y revenir; faire valoir ses droits, et ne pas permettre qu'on y donne la moindre atteinte. Telles sont ses maximes, très-opposées à la douceur chrétienne, et il ne les suit que trop fidèlement dans la pratique.

Mais, je l'en fais juge, se rend-on heureux par là?

Pour le point capital, qui est le bonheur de l'autre vie, il est manifeste que faire de ces maximes la règle de sa conduite, c'est y renoncer, ou peu s'en faut, parce qu'il est impossible que la hauteur, l'intolérance des défauts du prochain, la jalousie de ses droits, le ressentiment trop vif des injures, la détermination à repousser l'injustice, ne conduisent à des fautes considérables, et même à des excès, et que ce genre de péché est celui

dont il est le plus difficile de se repentir. Donc, presque toujours, l'homme ennemi de la douceur chrétienne se perd éternellement et sans ressource.

Mais s'assure-t-il du moins le bonheur de la vie présente? Point du tout. Entrez dans les maisons où cette vertu n'est ni connue, ni pratiquée, et voyez si le mari et la femme, le père, la mère et les enfants, les frères et les sœurs, les maîtres et les serviteurs contribuent à leur bonheur réciproque. La politesse, l'intérêt, la crainte sauvent quelquefois les dehors; mais on n'en souffre que plus au dedans. De quel repos jouit l'homme repoussant, superbe, haineux, vindicatif, qui ne peut digérer la moindre apparence d'une offense? Je veux qu'il n'attaque pas, mais il se tient toujours en état de défense; au moindre mot, il a la répartie prête, et, si on ne lui cède, si on ne lui fait des excuses, il est résolu de pousser les choses aux dernières extrémités. Que se passe-t-il alors dans son âme? Quelle agitation! quels transports! quelle fureur! Il en perd la nourriture et le sommeil; il n'aura point de repos qu'il ne se soit vengé, ou qu'on ne l'ait apaisé par une satisfaction. Encore peut-être ne pardonnera-t-il jamais; c'est-à-dire qu'il entretiendra dans son cœur un poison qui fera le tourment de sa vie... C'est bien pire, si avec le désir de se venger, il est dans l'impuissance de le faire.

Et ceux qui sont inexorables sur leurs droits, qui les poursuivent par les voies rigoureuses de la justice, qui ne connaissent ni tempéraments, ni accommodements, et sont toujours prêts à intenter ou à soutenir procès, sont-ils heureux, et peuvent-ils l'être?

Douceur chrétienne, le monde vous a exilée de la région qu'il habite; il en est bien puni, et il le sera un

jour infiniment davantage. Qu'il abjure les maximes funestes à son bonheur; qu'il se soumette au divin Législateur; et, d'un lieu de divisions, de querelles, de haine et de vengeance, d'un enfer anticipé, il fera un séjour de charité, de support mutuel, d'amour, de conciliation, un paradis terrestre.

TROISIÈME BÉATITUDE.

Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

Par ceux qui pleurent, il faut entendre, et les chrétiens qui, ayant eu le malheur d'offenser Dieu, reviennent sincèrement à lui, détestent et réparent leurs péchés, et consacrent le reste de leurs jours à la pénitence; et les âmes pures et innocentes, qui, sevrées de bonne heure des fausses joies du monde, embrassent une vie sérieuse et austère, s'occupent des exercices de piété, gémissent profondément sur leur misère, et s'affligen de voir Dieu si mal servi, si offensé, et tant d'âmes courir à leur perte éternelle.

Jésus-Christ prononce que ces personnes sont heureuses, parce que la consolation les attend, et une consolation solide, intime, qui dissipera toutes leurs peines, et qui ne passera jamais. *Vous serez dans la tristesse, dit-il ailleurs à ses disciples, et le monde sera dans la joie; mais votre tristesse sera changée en joie, et cette joie, personne ne vous la ravira*¹. David représente les vrais serviteurs de Dieu dans cette vie mortelle, comme des laboureurs qui ensemencent leurs terres dans le travail et dans les larmes, mais qui, au temps de la

¹ JEAN, xvi, 20.

moisson, viennent pleins d'allégresse recueillir leurs gerbes, et les rapportent chez eux. *Dieu lui-même essuiera les larmes des yeux de ses élus, et tarira leurs pleurs*¹; *il n'y aura plus pour eux ni deuil, ni lamentation, ni douleur, ni mort; parce que le premier état est passé*², et qu'en leur faveur Dieu créera un nouvel état de choses, où se trouvera tout bien, sans aucun mélange de mal.

Mais quoi! ses amis sont-ils privés de toute consolation sur la terre, et n'en goûtent-ils pas, au contraire, qui sont d'un ordre supérieur à celles que le monde peut donner? D'où vient donc la paix habituelle de leur âme, et la sérénité de leur visage? Pourquoi saint Paul témoignait-il ressentir une joie surabondante parmi toutes ses tribulations? Pourquoi disait-il que le Dieu de toute consolation le fortifiait tellement dans ses peines, qu'il le mettait même en état de consoler les autres qui étaient éprouvés par l'affliction? Voilà un Apôtre, qui non-seulement avait fait un divorce absolu avec les plaisirs du monde, mais qui était la victime de ses plus cruelles persécutions; dont la vie n'était qu'un tissu de travaux, de périls, et de croix de toutes les sortes; qui n'y cherchait aucune espèce de soulagement auprès des créatures; qui n'en demandait pas même à Dieu, ravi qu'il était de souffrir pour lui; voilà, dis-je, un Apôtre soutenu, consolé si puissamment d'en haut, qu'il répandait sur les fidèles souffrants la surabondance et le superflu de sa joie. Pourquoi saint François-Xavier, au milieu de ses travaux apostoliques, inondé des douceurs

¹ Ps. cxxv.

² Apoc., xxii

célestes, s'écriait-il : *C'est assez, Seigneur, c'est assez ; ma faiblesse ne saurait en supporter davantage ?* Pourquoi ne s'est-il jamais trouvé aucun saint, aucune âme intérieure, je ne dis pas qui ait voulu échanger les peines et les épreuves de la vertu contre les vains plaisirs de la terre, mais qui ait souhaité que Dieu les diminuât, et qui n'ait rétracté les plaintes que la nature laissait échapper de temps en temps ? Ceci est un fait attesté par toute leur histoire. Il fallait donc que ces peines ne fussent pas sans consolation, et qu'ils fussent élevés au-dessus d'elles par une force divine.

Oui, et j'en atteste ici les pécheurs convertis, les larmes de la pénitence sont plus douces sans comparaison que toutes les voluptés du siècle. Mais si les *larmes de la pénitence* ont tant de douceur, que sont donc *celles de l'amour* ?

Les mondains n'en croient rien, parce qu'ils n'ont rien éprouvé de semblable, et qu'ils n'en ont pas même l'idée. Mais le bon sens permet-il qu'en cette matière on s'en rapporte à leur jugement ? Peuvent-ils s'y appuyer eux-mêmes, et, s'ils étaient équitables, ne conviendraient-ils pas qu'on ne doit point les consulter ici, puisque l'expérience leur manque, et qu'ils ne se sont jamais mis en devoir de l'acquérir ? Ils ne cessent de dire : Heureux ceux qui rient ! Heureux ceux qui goûtent les plaisirs de la vie, qui ont l'art et les moyens de les varier et de les multiplier !

Mais, premièrement, l'Évangile, par la bouche de l'éternelle vérité, a décidé le contraire : *Malheur à vous qui riez*, a dit Jésus-Christ, *à vous qui avez ici-bas votre consolation ! Vous pleurerez un jour, et vos larmes ne tariront plus, et rien n'en adoucira l'amer-*

tume¹. Ils s'étourdiront sur cette terrible menace de pleurs éternels et de grincements de dents, parce qu'ils n'y pensent pas; le moment n'en approche pas moins, et, lorsqu'il sera venu, leur joie se changera en une tristesse profonde et irrémédiable.

Secondement, cette joie qu'ils vantent si fort est-elle réelle? Pénètre-t-elle le fond de l'âme, ou s'arrête-t-elle à la surface? Est-ce une joie que la raison puisse avouer, qui tienne l'homme dans le calme, et lui laisse le libre usage de ses facultés intellectuelles? Est-elle sans mélange de chagrins? Est-elle durable, et soustrait-elle à l'ennui, ce poison de la vie humaine?... Qu'ils répondent ici de bonne foi, après avoir réfléchi sur la nature de cette joie, et sur les effets qu'elle produit dans leur âme. Si elle n'est pas telle que j'ai dit, la pure raison la désavoue, et ne souffrira point qu'on y attache le bonheur.

De quelle source vient-elle, après tout?

Serait-ce des passions? Mais, de l'aveu de la philosophie, de celle même d'Épicure, les passions sont ennemis de toute sagesse, hors de laquelle il n'y a point de bonheur... Les passions sont honteuses, on se les dissimule à soi-même; l'homme mettra-t-il son bonheur dans ce qui fait sa honte? Les passions sont déréglées et désordonnées; le bonheur se trouve-t-il hors de la règle et de l'ordre?... Enfin, les passions sont tristes; il n'en est pas une qui ne dévore et ne consume l'âme qu'elle obsède; pas une dont, avec quelque réflexion, on ne gémissse d'être captif, et dont on ne désire ardemment être délivré. Laissons donc les passions, et n'y cherchons pas le bonheur avec lequel elles sont incompatibles.

Quels sont les autres plaisirs du monde? Le jeu? Le

¹ Luc, vi, 24 et suiv.

monde en a perverti la nature et la destination. Ce n'est plus un divertissement, mais une occupation sérieuse, qui tient bandée toute l'attention de l'esprit, qui agite le cœur par des mouvements contraires. C'est une amorce pour la cupidité, un commerce d'intérêt, où l'habileté et quelquefois la fraude cherchent mutuellement à se surprendre; une tentative du hasard, où la fortune du joueur est toujours en danger, où le plaisir du gain est balancé d'un moment à l'autre par la douleur de la perte; une loterie, dont on attend la chance suspendu entre la crainte et l'espoir, où l'on remet sans cesse pour ravoir ce qu'on a perdu, et où l'on se ruine par l'appât de s'enrichir; une mer orageuse, où un flot vous élève, un autre vous abaisse, où un vent vous pousse, un autre vous repousse, et où vous risquez à tout moment le naufrage. Le joueur, soit qu'il gagne, soit qu'il perde, fait bonne contenance; mais qui lirait dans son âme, le verrait agité des passions les plus violentes. Et vous appelez plaisir ce qui en soi est une torture, ce qui dans ses suites altère la santé, dérange les affaires, réduit ou expose à l'indigence?

Sont-ce les festins? Ils sont sérieux, gênants, constraints, mornes et silencieux chez les grands du monde. On mange, on boit, et l'on se tait; rarement la conversation y est libre, parce que vous êtes observé de ceux qui vous servent. Pour ce qui est des mets délicats, et des vins exquis, on y est bientôt accoutumé, et l'on n'en devient que plus difficile à contenter. L'appétit qui est le meilleur assaisonnement des viandes, et la bonne disposition de l'estomac qui en facilite la digestion, se trouvent plutôt chez le pauvre, qui vit frugalement de son travail, que chez le riche, qui se met à table sans avoir faim, et dont l'estomac chargé de superfluités fait

mal ses fonctions. Si manger est un plaisir auquel l'homme doive faire attention, ce n'est pas l'opulence fastidieuse qui le goûte le mieux. Restent l'excès, la débauche, l'ivresse, qui accompagnent les repas des voluptueux. Une âme honnête, un homme sensé, nommera-t-il cela un plaisir? Et ceux qui lui donnent ce nom n'en sont-ils pas démentis par les effets de l'intempérance?

Sont-ce les spectacles, où l'on accourt avec tant d'empressement, et d'où l'on sort vide et fatigué? Le jeu des grandes passions ne fait que réveiller les nôtres, et l'âme y est plus occupée d'elle-même que de ce qu'elle voit ou entend. Les mouvements violents se succèdent en elle avec tant de rapidité, qu'ils lassent, qu'ils épuisent, et qu'on ne tiendrait pas au plus beau spectacle, s'il durait un peu trop longtemps. Pour la comédie, elle fait rire, il est vrai, mais d'un rire convulsif, qui s'excite par secousse, qui n'est qu'un effet de l'imagination, et qui a besoin d'être ménagé pour n'être point à charge. Un tel rire, amené par machine, est-il produit par la joie proprement dite? Est-il l'indice du contentement et de la sérénité de l'âme? Vous laissez-t-il la réflexion et la possession de vous-même? Et, quand il cesse, ne retombez-vous pas dans vos chagrins et votre mélancolie?

Tels sont les principaux divertissements du monde. Font-ils des heureux? A-t-on même jamais songé à y chercher le bonheur?

Non; ils ne sont tout au plus qu'une diversion momentanée aux soucis qui assiègent les mondains. Que prouve le besoin qu'ils en ont? Il prouve que leur existence leur pèse, qu'ils sont malheureux habituellement, et qu'ils ne pensent qu'à s'oublier eux-mêmes. Mais que gagnent-

ils à se perdre de vue dans cette succession rapide de faux plaisirs? Ils s'interdisent la réflexion, le seul moyen qui pourrait les tirer de ce triste état. De tels remèdes, qui n'ont d'autre but que d'empêcher l'homme de rentrer en lui-même, supposent qu'il ne saurait vivre avec soi, qu'un ennui secret le ronge, et que, pour se distraire, il a recours aux objets sensibles. Ce ne sont que des palliatifs dangereux, qui, en suspendant le mal par intervalles, ne font que l'augmenter, et le rendre plus intolérable. Je ne dis rien ici dont chacun ne porte la preuve en son cœur.

J'ai donc raison de conclure que celui qui ne peut se passer de ces sortes de plaisirs est malheureux par cela même, et que, par leur usage, il le devient davantage, d'autant qu'à la longue ils perdent leur vertu.

Les vrais chrétiens n'ont pas besoin de remèdes semblables, ce qui est une marque infaillible qu'ils sont heureux, puisqu'ils peuvent habiter impunément avec eux-mêmes.

Ils s'en privent, d'abord par principe de conscience, et Dieu les dédommage amplement de ce léger sacrifice. Ils ne tardent pas à voir qu'ils n'y ont rien perdu, et que, pour une joie superficielle, ils ont acquis une gaieté foncière, une gaieté douce, tranquille, inaltérable, qui est le fruit de la solide piété. Les amusements modérés ne leur sont pas interdits dans l'occasion ; ils savent les goûter avec d'autant plus de satisfaction, que la conscience ne leur reproche rien, et qu'en s'y prêtant, ils ne perdent pas la jouissance intime de Dieu.

Le croirait-on? C'est parmi les personnes absolument séparées du monde, c'est dans les cloîtres les plus austères, que séjourne la vraie joie, la joie innocente et pure,

où l'âme reprend de nouvelles forces pour mieux servir Dieu, et mieux pratiquer les exercices de l'oraison et de la pénitence. C'est là qu'on rit de bonne grâce, parce que c'est le cœur qui rit. Et ce rire, il ne faut qu'un rien pour l'exciter. Il est si naturel, il démontre un tel contentement intérieur, que les gens du dehors, qui en sont quelquefois témoins, n'en sont pas seulement étonnés, mais jaloux et envieux. Je dois le dire ici pour la gloire de Dieu : je n'ai vu personne rire de meilleur cœur, qu'une âme qui aux épreuves intérieures les plus terribles, joignait des austérités effrayantes, et qui, dans les intervalles de ses affreuses tentations, était la gaieté même. Oh ! que cette âme, que j'ai eu le bonheur de pratiquer longtemps, vérifiait bien la parole de Jésus-Christ son époux : *Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés !* Nulle vie plus dure, plus désolante pour la nature, par l'accumulation, la continuité, la durée des croix et des humiliations ; en même temps, nulle vie à l'intérieur plus gaie, plus sereine, plus abondante en une joie céleste qui se communiquait à ceux qui l'approchaient.

QUATRIÈME BÉATITUDE.

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

C'est la quatrième béatitude.

L'âme, ainsi que le corps, a besoin de nourriture ; elle a sa faim et sa soif, qui sont plus ardentes, et qui se font sentir vivement, lorsqu'elle rentre en soi. Ce besoin vient de ce qu'elle ne se suffit pas à elle-même, ce qui n'appartient qu'à Dieu. Mais tout aliment n'est pas propre à apaiser cette faim et cette soif ;

il en faut qui soient conformes à la nature de l'âme, proportionnés à l'immensité de ses désirs. Comme ses deux principales facultés sont l'entendement et la volonté, ses deux principaux désirs sont de connaître et d'aimer : ils n'ont point de bornes, et ne peuvent être remplis que par la jouissance d'un objet infini. Il est impossible à l'âme de s'arrêter au fini ; partout où elle l'aperçoit, elle se porte au delà, ne pouvant souffrir aucun terme ni à sa connaissance, ni à son amour. Ainsi, comme il n'y a point d'autre objet infini que Dieu, il est le seul aliment de l'âme, le seul capable de contenter sa faim et sa soif.

La vie présente n'est pas le lieu où elle puisse être pleinement rassasiée ; cela lui est réservé pour la vie future.

Mais, ici-bas, elle doit tendre à s'assurer un jour ce rassasiement éternel. Jésus-Christ lui en enseigne le moyen par ces paroles : *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice.* Par la justice, il entend la sainteté, et l'assemblage des vertus dont elle résulte. En effet, la sainteté seule nous approche de Dieu, qui est saint par essence, et qui ne peut s'unir à ce qui ne l'est pas. Il faut donc que, pour être heureux, le chrétien veuille être saint, et qu'il travaille à le devenir. Plus il sera dévoré de cette faim et de cette soif, plus il sera un jour rassasié. Dieu, auquel il aura désiré d'être uni, Dieu, dont il se sera sans cesse approché par sa pensée, par son amour et par ses œuvres, consommera cette union de foi et de désir par une autre union immédiate et intime ; il le fera entrer dans sa joie, et partagera avec lui son éternelle félicité. Alors toute faim, toute soif, tout désir cessera. On possédera le Souverain

Bien, et l'on aura l'assurance de le posséder à jamais.

Je serai rassasié, s'écriait le Prophète-Roi, lorsque votre gloire se manifestera¹. Vos élus, dit-il ailleurs, seront enivrés de l'abondance de votre maison; et vous les abreverez du torrent de vos délices, parce que la source de la vie est en vous, et que nous verrons la lumière dans votre lumière même². Notre âme aspire à connaître, et la lumière divine, se découvrant à elle, lui ouvrira un trésor infini de connaissances, et lui montrera tout en soi; elle y verra de quoi contenter la plus vaste intelligence, de quoi admirer dans les siècles des siècles. Notre âme est avide de jouir, et Dieu lui déployera toute la magnificence de ses biens; il les lui prodigera; il fera couler en elle le torrent intarissable de la plus pure volupté. Elle sera ainsi heureuse, et toujours heureuse, selon la capacité de son être.

Mais, ici-bas, cette faim et cette soif de la justice ne la tourmentent-elles point? Dieu n'exige-t-il pas d'elle des devoirs pénibles, pour l'élever à la sainteté; et tout devoir à remplir n'est-il pas en soi un obstacle au bonheur présent, en ce qu'il gêne la liberté?

Ainsi pensent et parlent les mondains, et même les chrétiens imparfaits. Les uns et les autres blasphèment ce qu'ils ignorent.

Non, la faim et la soif de la justice ne sont pas, ne peuvent pas être un tourment pour l'âme guidée par la droite raison, éclairée et animée par la grâce. Elle a dans son fond un respect, une estime, un amour innés, pour tout ce qui est honnête, juste, saint, conforme à l'ordre. La

¹ Ps. xvi.

² Ps. xxxv.

grâce développe ces premiers germes mis dans l'âme par le Créateur ; elle étend ses lumières ; elle échauffe sa volonté ; elle l'excite à pratiquer ce qui est l'objet de son approbation et de son amour, et lui donne la force de surmonter en soi ce qui s'y oppose.

Les devoirs que Dieu exige de l'homme pour l'élever à la sainteté ne sont point pénibles par eux-mêmes. Leur difficulté vient de la résistance de la nature corrompue. Mais la grâce, lorsqu'on a pris le parti de la suivre, aplanit peu à peu cette difficulté, qui disparaît presque entièrement par la force des bonnes habitudes. Du reste, il est absolument faux que tout devoir en soi soit un obstacle au bonheur présent d'un être raisonnable, à qui la raison même intime ces devoirs ; au contraire, ce n'est que par leur accomplissement qu'il rend heureuse sa condition présente ; et il ne saurait les violer, qu'il ne devienne malheureux par les reproches intérieurs qu'il a à essuyer. Il n'est pas moins faux de dire que le devoir gêne la liberté. Elle ne nous est donnée que pour faire le bien et l'embrasser à notre choix, parce que sans cela nulle action ne serait moralement bonne, ni digne de récompense ; et, quand nous l'assujettissons au devoir, nous remplissons sa destination ; au lieu de la resserrer, nous l'élargissons ; au lieu de la captiver, nous la mettons plus à l'aise. Être libre n'est pas faire tout ce que l'on veut, mais faire tout ce qu'on doit, avec le pouvoir de ne le faire pas ; et tenir sa liberté soumise à la règle immuable de l'ordre, c'est en faire un légitime usage, dont dépend le bonheur.

Ce bonheur commence donc ici-bas par la faim et la soif de la justice, ou de la sainteté, et il sera parfait dans le ciel par notre union indissoluble avec Dieu, qui est la sainteté même. Si nous ne devons être rassasiés

pleinement que là-haut, nous ne laissons pas que d'apaiser cette faim sur la terre par la pratique de nos devoirs. Elle se réveille à la vérité, et se fait sentir à tout instant; mais ce n'est pas un sentiment importun pour quiconque veut le satisfaire; ce serait même une vraie douleur pour l'âme chrétienne de ne le pas éprouver. Elle se croirait morte au bien, et à la grâce principe de tout bien; elle ne s'estime heureuse, et ne l'est en effet, qu'autant qu'elle a du goût et de l'ardeur pour la vertu, et qu'elle est affamée de son exercice. N'est-ce pas être heureuse par anticipation, que de connaître, d'aimer et de servir ici-bas Celui dont la vue et l'amour feront notre éternelle félicité?

Le monde se trompe donc lourdement, lorsqu'il tient pour malheureux ceux qui n'ont faim et soif que des biens surnaturels; ces biens lui semblent purement imaginaires, parce qu'il ne les voit, ni ne les touche pas, comme si le bien d'une substance spirituelle pouvait être quelque chose de sensible. Pour lui, sa maxime est que ceux-là sont heureux, qui sont rassasiés de richesses, d'honneurs et de plaisirs; qu'ainsi, c'est du côté de ces biens, les seuls qu'il juge réels et solides, que l'âme doit tourner sa faim et sa soif.

Mais, en premier lieu, c'est une expérience constante, que ni l'ambitieux, ni l'avare, ni le voluptueux ne sont jamais rassasiés; qu'ils désirent toujours au delà de ce qu'ils possèdent, et par conséquent qu'ils aspirent à être heureux, mais qu'ils ne le sont pas. Et pourquoi ne le sont-ils pas? Parce que ces biens étant d'une nature inférieure à celle de l'âme, leur possession ne saurait la perfectionner; qu'au contraire elle la souille et la dégrade. Or, c'est un principe indubitable que ce qui ne perfectionne

pas l'âme ne peut contribuer à son bonheur, et que ce qui la souille et la dégrade tend directement à la rendre malheureuse. La raison est que la perfection de l'âme est la disposition prochaine à son bonheur, et qu'elle en est même la cause morale. Bon et heureux, méchant et malheureux, sont deux idées qui se tiennent, et dont l'une est la dépendance et la suite de l'autre. La philosophie profane n'a pas ignoré cette vérité, et Socrate raisonne partout sur ce fondement.

D'ailleurs, les richesses, les honneurs, les plaisirs, n'agissent que sur les sens et sur l'imagination ; et ni les sensations, ni les fantômes de l'imagination ne font le bonheur d'un être intelligent ; il lui faut d'autres objets pour contenter ses deux facultés principales, l'entendement et la volonté. C'est pour cela que l'homme qui se flatte vainement qu'il n'aura plus rien à désirer, lorsqu'il jouira de tel revenu, de tel plaisir, de telle dignité ou de telle gloire, reconnaît son illusion au moment qu'il en est en possession. Mais au lieu de se guérir de son erreur, il enfante de nouveaux désirs, et court après d'autres objets de même nature, espérant toujours rencontrer dans les derniers ce qu'il n'a pas trouvé dans les premiers. Il persévère ainsi jusqu'à la mort, où il est tristement et vainement détrompé. On dira que ces vérités sont si connues qu'elles sont triviales ; j'en conviens, et néanmoins, malgré toute leur importance, très-peu en font la règle de leur conduite.

En second lieu, qu'est-ce qu'un bonheur que tant de gens se disputent, et auquel si peu arrivent ? Qu'est-ce qu'un bonheur auquel plus des trois quarts des humains, par leur condition même, sont forcés de renoncer ? Qu'est-ce qu'un bonheur qui ne procure ni la joie, ni la santé ; qu'on ne goûte plus, dont on ne s'occupe plus,

si le corps ou l'âme sont mal affectés ; que la moindre peine d'esprit fait disparaître ? Qu'est-ce qu'un bonheur qu'on ne tient jamais, et qui est toujours prêt à vous échapper ? Que devient le voluptueux, quand l'âge et les infirmités lui ont interdit l'usage des plaisirs, ou que l'habitude et la satiété l'en ont dégoûté ? Que reste-t-il à l'avare, quand mille accidents qu'il ne peut prévoir ni parer, lui ont ravi ses trésors ? N'est-il pas plus sensible à leur perte, qu'il ne l'était à leur jouissance ? Et lorsque l'ambitieux est forcé de descendre, avec ignominie peut-être, d'une place où il a eu tant de peine à monter, quel n'est pas son chagrin et son désespoir ! Ah ! combien sont à plaindre les insensés qui courent après un bonheur qu'ils ne sont pas sûrs d'atteindre, dont ils sont très-souvent frustrés, où ils ne trouvent que vent et fumée, et encore qu'ils ne peuvent répondre de conserver ! Quand tout finirait pour eux avec la vie, ils seraient malheureux. Mais de quel bonheur ineffable se privent-ils ! et à quel effroyable malheur s'exposent-ils !

Celui qui a faim et soif de la justice ne rencontre ni rivaux ni envieux dans cette carrière ; tout homme, de quelque condition et dans quelque situation qu'il soit, qu'il soit grand ou petit, riche ou pauvre, savant ou ignorant, sain ou malade, peut y marcher ; sa course n'est sujette à être suspendue ou traversée par aucun accident humain ; au contraire, tout lui sert à la rendre plus rapide, et il est assuré de parvenir au terme, où, avec l'immortalité, il éprouvera un rassasiement parfait de ses désirs.

CINQUIÈME BÉATITUDE.

Heureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'on leur fera miséricorde.

Nous avons tous un besoin extrême des miséricordes du Seigneur, et pour cette vie et pour l'autre. C'est sa providence miséricordieuse qui, par rapport aux élus, arrange les événements de telle façon, qu'ils arrivent sûrement à leur fin dernière. C'est par une pure miséricorde que Dieu nous pardonne nos péchés, autant de fois que nous revenons à lui avec un humble repentir. C'est par une attention pleine de miséricorde, qu'il nous préserve d'une foule de tentations, où notre faiblesse succomberait. Toutes les grâces personnelles, connues ou inconnues, qu'il ne cesse de nous faire malgré nos infidélités, sont autant d'effets de sa miséricorde. C'est à elle que nous devons la grâce spéciale qui nous assure la persévérance et qui nous prépare à la sainte mort; qui tranche le fil de nos jours au moment que nous sommes en bon état. Enfin, c'est elle qui couronne et récompense nos bonnes œuvres, et, si Dieu y est engagé par sa justice, ce n'est pas qu'il nous la doive, mais il se la doit à lui-même, en conséquence de ses promesses toutes gratuites. Hélas! que sont nos bonnes œuvres en elles-mêmes? Et quel jugement Dieu en porterait-il, s'il les examinait avec rigueur? Malheur à la vie la plus louable, s'écriait saint Augustin, si vous la discutez, sans égard à votre miséricorde! Cette miséricorde qui, selon l'Écriture, est au-dessus de toutes les œuvres de Dieu, nous accompagne donc depuis la naissance jusqu'au dernier soupir, et elle nous suit jusqu'au tribunal redoutable, qui doit décider de notre sort éternel.

Or, il est de la nature de la miséricorde d'être gratuite; ce n'est point une dette, mais un bienfait pur; et le bienfaiteur est en droit de l'attacher à telle condition qui lui plait. Jésus-Christ nous déclare ici, et en quan-

tité d'endroits de son Évangile, que Dieu fera miséricorde à ceux qui auront fait miséricorde au prochain, qui auront eu pour lui un cœur charitable et compatisant, qui l'auront assisté, au moins par leurs désirs et par leurs prières, dans ses nécessités corporelles et spirituelles : Heureux donc, par rapport à la vie éternelle, les hommes de miséricorde !

Mais ne le sont-ils pas déjà dans celle-ci, autant qu'il est possible de l'être ?

Est-il un sentiment plus doux, plus ami du cœur, que celui de la compassion ? Est-il un plaisir égal à celui de soulager les misérables ? Est-il un moyen plus sûr de gagner la confiance et l'amour ? Et, si cela est vrai du soulagement des misères temporelles, combien plus l'est-il de celui des misères spirituelles ? Quel autre que celui qui l'a éprouvé, peut apprécier la consolation d'un ministre du Seigneur, lorsqu'il réconcilie un pécheur avec Dieu et lui ramène une brebis égarée ; lorsqu'il rassure une âme dans ses perplexités, qu'il la conseille dans les affaires de sa conscience, qu'il la décide dans ses doutes, qu'il l'encourage dans sa faiblesse, qu'il lui rend la joie dans ses peines, qu'il la soutient dans ses tentations ; surtout lorsqu'il la dispose à une mort chrétienne, et qu'il réussit à la faire entrer dans les bons sentiments qu'il lui suggère ! Combien, soit dans les villes, soit encore plus dans les campagnes, un prêtre, connu pour son zèle et sa charité, n'est-il pas estimé, aimé, recherché ? Et s'il est sur la terre un genre de considération auquel il soit permis d'être sensible, n'est-ce pas celui-là ? L'Évangile ne tend donc qu'à faire des heureux en ce monde et en l'autre ; toutes ses maximes, tous ses préceptes n'ont point

d'autre objet. L'homme charitable, en s'employant au bonheur des autres, assure le sien propre.

Le monde impie et libertin n'ose point calomnier la charité; mais il y substitue la bienfaisance et l'humanité, et il prétend que, sans recourir à aucun motif surnaturel, il suffit de se souvenir qu'on est homme, pour faire du bien à ses semblables. Suivant cette philosophie, aussi fausse qu'éblouissante, c'en est fait d'abord du soulagement des besoins spirituels, qui sont sans contredit les plus importants; ils sont négligés, abandonnés, comptés pour rien. Nos prétendus sages pensent qu'ils entarissent la source par leurs principes irréligieux, et qu'ils rendent par là le plus grand service aux hommes. Sans aller plus loin, ce qui vient d'arriver en France, et dont elle se ressentira longtemps¹, montre clairement, à qui sait réfléchir, combien est funeste à un État la destruction de la religion, et l'oppression de ses ministres. Qu'y ont gagné ceux qui ont accrédité, ou fait passer en décret de tels principes, et ceux qui les ont suivis? Par quels affreux moyens les a-t-on mis en pratique! Et à quelle extrémité a-t-on réduit toutes les conditions, en bannissant du royaume la charité chrétienne et ceux qui l'exerçaient!

Ensuite, cette belle philanthropie qui se moque des secours spirituels, et qui apprend à s'en passer, est-elle du moins attentive à prévenir et à soulager les besoins temporels? Rien de plus humain, de plus bienfaisant dans les écrits, dans les discours, dans les projets; mais qu'est-elle dans l'exécution? Quelques largesses peut-être énoncées hautement, faites avec ostentation, distribuées

¹ La révolution de la fin du dix-huitième siècle.

sans discernement, presque aussitôt taries et desséchées; voilà tout ce qu'elle a produit. On sait d'ailleurs quels étaient les desseins de ces zélés partisans de l'humanité, et ils ont enfin mis au grand jour ce que cachaient de si beaux dehors. Qu'on fasse sonner si haut qu'on voudra ces mots de philanthropie et de bienfaisance; je soutiens que les sentiments qui répondent à ces mots sont étrangers à quiconque n'a pas et ne veut point avoir de religion; je soutiens que tout ennemi de la charité chrétienne est égoïste, interressé, dur, insensible, plus disposé à dépouiller le pauvre du peu qui lui reste, qu'à suppléer à ce qui lui manque; je soutiens que la vue d'un homme indigent ou souffrant, loin d'exciter sa compassion, lui fait horreur, qu'il en détourne ses regards, et qu'il prend ses mesures pour l'éviter; je soutiens que la misère honteuse, qui se cache aux yeux du public, et ne se découvre qu'en secret, n'a point d'accès auprès de lui, qu'elle ne l'émeut point, et qu'il la rebute toutes les fois qu'il n'est pas retenu par un motif de vanité; je soutiens enfin que les aumônes qu'une fausse gloire lui arrache ne sont accompagnées d'aucune de ces démonstrations d'attendrissement, d'intérêt et de pitié, auxquelles le pauvre est plus sensible qu'au bienfait même. On sait, et je n'ai pas besoin de le dire ici, ce qu'a valu aux pauvres la spoliation du clergé faite par ces philosophes si humains. Ils ont ravi à l'indigence ses ressources et son patrimoine, et elle inonde aujourd'hui les villes et les campagnes; elle couvre la surface de la France.

Mondains, pour qui la miséricorde n'est qu'un vain nom, l'humanité qu'un voile qui couvre votre avarice et votre dureté, un prétexte pour décrier la religion chrétienne, vous ne faites point d'heureux, vous ne

l'êtes point *vous-mêmes*, et vous vous préparez une éternité de malheur; car *celui qui n'a pas exercé la miséricorde subira un jugement sans miséricorde*¹, à plus forte raison celui qui, ayant banni cette vertu de son cœur, s'est efforcé de l'arracher du cœur des autres.

SIXIÈME BÉATITUDÉ.

Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

A chaque béatitude Jésus-Christ a soin de faire entendre, sous des expressions différentes, que le bonheur de l'homme est réservé pour l'autre vie, où il verra et possédera Dieu, et qu'en celle-ci, il n'est heureux que par l'espérance et l'avant-goût d'un état si désirable.

Quelle est la condition nécessaire pour voir Dieu? C'est d'être d'une pureté infinie, de laquelle il est impossible, même aux plus grands saints, de se former l'idée. C'est d'avoir le cœur pur de toute affection étrangère à son amour; toute la perfection chrétienne est renfermée dans cette pureté, et c'est parce que la pureté du cœur peut toujours croître, que la perfection du chrétien n'a point de bornes.

On a pu le remarquer plus haut: Dieu veut que tous nos amours se rapportent au sien; qu'ils soient purifiés et sanctifiés par le sien; que, du côté du principe, ils ne soient distingués du sien et ne fassent avec lui qu'un seul et même amour. Tant qu'il y aura dans l'âme quelque mélange d'amour-propre, elle ne pourra être élevée à la vision béatifique. Mourût-on en état de

¹ JACQ., II, 13,

grâce, il faudra passer par le feu terrible du Purgatoire, et souffrir une privation plus ou moins grande du Souverain Bien, jusqu'à ce qu'on soit entièrement dégagé de toute impureté, et que l'amour divin règne en nous à l'exclusion de tout autre amour. Mais aussi, tout fidèle qui, en mourant, aura le cœur véritablement pur, sera admis sans aucun délai à voir Dieu.

Il est aisé de concevoir par là combien il nous importe d'acquérir ici-bas cette pureté, non-seulement celle qui consiste dans la grâce sanctifiante, mais encore celle où la charité n'est souillée d'aucune nuance de propriété.

C'est une des raisons pour lesquelles il nous est ordonné d'aimer Dieu de tout notre cœur, afin de nous mettre en état de le posséder au moment même où il nous appellera à lui. Toute disposition de notre part qui forcerait Dieu à différer tant soit peu de nous recevoir dans son sein, est donc contraire au grand précepte de l'amour de Dieu. D'où nous pouvons juger quel soin le chrétien doit apporter à purifier ses affections. C'est à quoi tendent toutes les maximes de l'Évangile touchant la mortification du cœur.

Ces maximes vont beaucoup plus loin qu'on ne pense, et il est peu de personnes qui en pénètrent parfaitement le sens. La mortification du cœur, dont la pratique semble si dure, nous ouvre la porte du Ciel, et elle est le chemin qui nous mène à l'éternelle félicité. Je ne verrai Dieu que quand mon cœur sera purifié; cette vue sera d'autant plus parfaite, que mon cœur sera plus pur; et le degré de sa pureté sera la mesure de mon bonheur. En faut-il davantage pour me déterminer à embrasser la mortification, et à déraciner en moi l'amour-propre? Ne regarderait-on pas comme un insensé celui

qui, au prix de quelques heures de peine, refuserait d'acheter le repos de toute sa vie? Ayons un peu de foi, et nous comprendrons que c'est une folie incomparablement plus grande de ne pas vouloir se gêner pendant le cours de cette vie mortelle, afin de parvenir plus sûrement et plus tôt à la vue et à la possession de Dieu. Nous appliquerons donc à chaque violence qu'il faudra nous faire, ces paroles de saint Paul : *Les afflictions momentanées et légères du temps présent nous produisent le poids éternel d'une gloire sublime et qui passe toute mesure*¹.

Mais quel nom donner à cette folie, s'il est vrai de plus que le travail de la purification du cœur est le moyen efficace, et même unique, de s'assurer quelque bonheur ici-bas!

D'où viennent tous les tourments de l'âme? La philosophie elle-même nous l'apprend : de ses affections mal réglées, désordonnées, excessives. Établissez-y la règle, l'ordre, la modération; l'âme rentre dans sa tranquillité. Les désirs, les craintes, les inquiétudes, les prévoyances, les murmures, les révoltes, la tristesse, les angoisses et le désespoir n'ont point d'autre source que l'amour-propre et le défaut de soumission à la volonté de Dieu. Domptez cet amour-propre évidemment injuste et déraisonnable; tenez, comme vous le devez, votre volonté soumise à celle de Dieu; attendez et recevez tout de sa main; bénissez-le, comme Job, des maux comme des biens, et vous goûterez le calme et la paix.

Il en coûte, direz-vous, pour se captiver et se réprimer de la sorte. En coûte-t-il moins de se laisser aller à toutes

¹ *II Cor.*, iv, 17.

les impulsions de la nature? Vous ne faites attention qu'au moment du combat; considérez-en les suites, et voyez les fruits de la victoire. Commencez par convenir qu'il n'y a jamais eu ni paix ni bonheur pour vous, tant que vous vous êtes livré aux désirs de votre cœur; c'est une vérité dont la réflexion vous a toujours convaincu. Si cela est, et si vous voulez être sérieusement heureux, vous n'avez d'autre parti à prendre que de mortifier ces désirs. Répondez à cette demande : Croyez-vous que l'amour de Dieu fera votre bonheur dans l'éternité? Vous ne seriez pas chrétien, si vous en doutiez. Il doit donc le faire aussi dans le temps, car il ne change pas de nature, et il produit dans l'homme les mêmes effets, autant que la condition présente le permet. Vous ne serez par conséquent heureux ici-bas, qu'autant que vous aimerez Dieu. Mais plus votre cœur sera pur et vide de tout autre amour, plus vous l'aimerez. Ainsi, vous travaillez directement à votre bonheur, en travaillant à vous purifier par la mortification.

Je sais qu'il faut en avoir fait l'épreuve, pour le bien concevoir; mais aussi, après la déclaration si expresse et si souvent réitérée de l'Évangile, après tant de raisons si persuasives, après le témoignage unanime des saints, comment peut-on refuser de faire cette épreuve?

On ne le refuse pas, direz-vous encore, mais le courage manque, la continuité lasse, on ne voit jamais la fin de cette guerre intestine.

Quoi! le courage vous manque pour être heureux! La continuité d'une route où chaque pas vous approche du bonheur, vous lasse! Vous osez dire qu'on ne voit nulle fin à cette guerre, tandis qu'il est certain que les premiers efforts terrassent le plus grand nombre des ennemis,

et que d'un jour à l'autre la victoire devient moins difficile? Nous ne sommes pas ici de bonne foi avec nous-mêmes; l'amour-propre nous trompe, et nous le voulons bien; il nous fait entendre que nous y gagnerons en composant avec lui, et nous donnons dans ce piège, faute de consulter la droite raison, la foi et nos propres expériences.

Le monde, tout grossier et matériel, n'attache aucun bonheur à la vue intuitive de Dieu; il ne connaît point la pureté du cœur, qui fait qu'on n'aime que Dieu, ni la mortification des affections déréglées, qui conduit à cette parfaite pureté. Et comment le monde saurait-il ce que c'est qu'un cœur pur? La plupart même des vrais chrétiens ne le savent pas. Ils se bornent, les uns, à se garantir du péché mortel; les autres, à ne commettre aucune faute un peu notable de propos délibéré. Mais leur propose-t-on de purifier leur esprit de mille pensées frivoles et inutiles qui les dissipent; leur cœur d'une foule de petits attachements qui affaiblissent l'amour de Dieu; de faire violence à leur humeur, à leur caractère; de rejeter les vues et les retours d'amour-propre? C'est ce qu'ils ne veulent pas entendre, ne s'y croyant pas obligés; ce dont ils ont à peine l'idée, et ce qu'ils ne peuvent se résoudre à pratiquer. Oh! que la pureté du cœur est rare, et que peu de gens s'appliquent à l'acquérir!

La sentence de Jésus-Christ est trop relevée, pour que le monde, qui ne la conçoit pas, songe même à la calomnier; il n'en est jamais question, ni dans les discours, ni dans les écrits de ses partisans. Mais il a ses objets de félicité, qui, étant bas et terrestres, avilissent son cœur, et souillent ses affections. Il ne sait ce que c'est que de s'élever aux choses spirituelles, surnatu-

relles et éternelles; il est toujours plongé dans la boue des créatures.

Cependant, pour aspirer à cette félicité tout animale, il faut qu'il se soumette à une mortification plus dure que celle qui est prescrite dans l'Évangile, et il s'y assujettit sans difficulté; et il trouve raisonnable de s'y assujettir. S'il a des défauts de caractère, des inclinations, des passions, qui peuvent lui nuire dans la poursuite de ses plaisirs, de sa fortune, de son élévation, il ne les corrige pas à la vérité, il ne les déracine pas; mais il les dissimule, il les cache, il affecte de paraître le contraire de ce qu'il est; et il se fait une continue violence. Elle n'est qu'extérieure, je le sais, le dedans ne change point, et le cœur conserve toujours ses mêmes dispositions; mais c'est justement pour cela que je trouve cette espèce de mortification plus pénible, parce qu'elle est forcée, et que dans le cœur on enrage de la contrainte qu'on éprouve. Que de caprices et d'humeurs, sans parler du reste, n'a-t-on pas à essuyer de la part d'une femme qui nous captive! Que de hauteurs et de dédains de la part d'un grand qui nous protège, et de ceux dont on a besoin pour s'avancer! De combien de gens ne dépend-on pas pour sa fortune; et quels rôles bas et humiliants n'est-on pas obligé de jouer? On en souffre, on en est désespéré. Il faut pourtant digérer tout cela, et se bien garder de mettre au jour ses vrais sentiments.

Telle est la tyrannie que le monde exerce sur ses esclaves, et il a encore l'impudence de dire qu'ils sont heureux; et ils le répètent après lui, quoique dans l'âme ils pensent le contraire.

Leur servitude s'étend jusque-là; et le monde ne tarderait pas à les disgracier, s'ils s'avisaient de produire

les plaintes qui leur échappent en secret, et qu'ils confient à peine à leurs intimes amis. Mortifiés, gênés, contrariés, humiliés en toutes rencontres, il faut qu'ils dévorent leurs chagrins, et qu'ils fassent toujours bon visage. Comparez cet état pour le bonheur à celui d'un chrétien qui purifie son cœur en vue de Dieu, et prononcez, non sur l'avenir seulement, mais sur le présent.

Vous direz peut-être que l'esclavage du monde ne dure pas toujours, qu'un temps vient où l'on sort de la dépendance, et où l'on n'est plus dans le cas de se contraindre. J'ignore quel est ce temps, si ce n'est celui où vous n'avez plus de prétentions, où vous n'espérez plus de plaisir au monde, où il vous quitte, et vous force à le quitter. Mais tant que vous attendrez quelque chose de lui, tant que vous mettrez en lui votre félicité, il vous asservira, et vous n'en aurez pas moins à souffrir dans vos dernières années que dans les premières. Je m'en rapporte sur ce point aux personnes des deux sexes, qui, malgré les désagréments et les infirmités d'un âge avancé, veulent encore figurer dans les sociétés, et être de toutes les parties de plaisir.

Mondains, vantez-nous, après cela, votre aisance et votre liberté; plaignez le chrétien qui s'étudie à mortifier son cœur, et dites qu'il est malheureux. Il vous rend la pareille avec bien plus de raison, à vous qui n'êtes que de vils et de misérables captifs, chargés des chaînes les plus pesantes, qui les traitez malgré vous, et qui, pour comble de misère, êtes forcés de vous dire libres.

SEPTIÈME BÉATITUDE.

Heureux ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.

L'enfant de Dieu a droit à l'héritage paternel; les biens de Dieu sont les siens, et il les possède en commun. Ces biens de Dieu sont tous renfermés en lui, et ne sont autre chose que lui-même. Jésus-Christ promet donc ici l'éternelle possession de Dieu et de tous les vrais biens à ceux qui sont pacifiques; et c'est avec raison qu'il les dit heureux, puisque dans cette possession ils goûteront la paix la plus parfaite avec Dieu, avec eux-mêmes, avec les anges et les élus leurs frères.

Ils ne seront plus exposés à offenser Dieu, ni à le voir courroucé contre eux; ils ne craindront plus, ni les menaces de sa justice, ni la sévérité de ses jugements, ni la rigueur de ses vengeances. Admis à son amitié, à son intime familiarité, ils ne verront plus en lui ce qu'il a de terrible, mais seulement ce qu'il a d'aimable, et ils jouiront des charmes infinis de ses perfections, comme il en jouit lui-même, sans craindre que leur union avec lui s'altère jamais.

Ils ne seront pas moins en paix avec eux-mêmes. Du côté du corps, plus de besoins, plus de maladies, plus d'infirmités ni de souffrances; du côté de l'âme, plus de désirs ni de craintes, plus de tristesse ni de chagrins, plus de révoltes ni de combats. Tout en eux sera dans l'ordre; tout sera tranquille; tout concourra à leur bonheur. L'esprit ne sera plus agité de diverses pensées, la vue de Dieu l'occupera tout entier; ni le cœur de divers mouvements, ils seront tous absorbés dans l'amour de Dieu; et cet amour sera un amour puissant,

toujours doux, toujours paisible, toujours pleinement satisfait.

La concorde la plus parfaite régnera aussi parmi les bienheureux : nul amour-propre, nul intérêt particulier, nulle jalouse, nulle envie. Chacun, content de son sort, applaudira à l'élévation des autres ; leur félicité augmentera la sienne ; et comme Dieu sera tout en tous, tous le béniront, le loueront, l'admireront, l'aimeront autant dans les autres que dans eux-mêmes. Les divers degrés de gloire et de bonheur, distribués dans la plus juste proportion selon les mérites, feront la beauté de la cour céleste ; et chacun jouira de ce ravissant spectacle avec un entier désintéressement pour soi-même. Paix ineffable, paix universelle, paix éternelle, vous serez la récompense de ceux qui auront été pacifiques sur la terre.

Quoi ! la paix sera la récompense de la paix ! Oui, une paix achetée par des efforts, par des combats, par des sacrifices, sera suivie et payée d'une autre paix délicieuse, où il n'y aura plus d'efforts à faire, plus de combats à se livrer, plus de sacrifices à s'imposer. Mais la paix et le bonheur sont la même chose. C'est donc à dire qu'un bonheur consommé et à jamais durable sera le prix d'un bonheur commencé et passager, et que la destinée du chrétien est de goûter ici-bas les prémisses de la félicité qui l'attend là-haut. Quiconque envisage la morale chrétienne sous un autre jour ne l'entend pas.

Qu'on dise après cela que l'école de Jésus-Christ n'est pas celle du bonheur. Que nous ordonne, que nous recommande son Évangile d'un bout à l'autre ? De conserver par tous moyens la paix avec Dieu, avec nous-mêmes, avec le prochain : la paix avec Dieu par l'observation de ses commandements, par la crainte filiale de lui

déplaire, par un humble retour à lui, quand nous l'avons offensé, par la prière et les autres exercices de piété qui nous unissent à lui, par la soumission à sa sainte volonté, par la fidélité à répondre à ses grâces, par la confiance en sa bonté, la patience et l'abandon; la paix avec nous-mêmes, en obviant ou en remédiant aux reproches de la conscience, en tenant nos passions en bride, en captivant les sens, en ne donnant nulle prise sur nous à l'imagination, en maintenant l'ordre dans les puissances de l'âme, en les soumettant à la raison, et la raison à la foi, en affaiblissant de jour en jour l'amour-propre, principe de tous nos vices et de tous nos troubles; la paix avec le prochain, d'abord en rendant à chacun ce qui lui est dû selon les lois de la justice, et en ne nous montrant pas trop exigeants et trop difficiles sur nos propres droits; puis en le prévenant par toutes sortes d'égards et de bons offices selon les lois de la charité, en ménageant sa réputation, en supportant ses défauts, en ne le faisant pas souffrir des nôtres, en témoignant dans toutes les rencontres une affection sincère pour sa personne, et un zèle vif pour ses intérêts. N'est-ce pas là à quoi se réduit la morale de Jésus-Christ? Et n'est-il pas évident qu'on s'avance vers le bonheur, à mesure qu'on devient plus exact à le suivre?

Vouloir parvenir à cette paix sans combat, est une chimère; il faudrait pour cela que l'homme fût naturellement bon, ami de ses devoirs, et qu'il ne trouvât en soi aucun obstacle à les remplir. Dire qu'une telle paix coûte trop à acquérir est une absurdité; l'acquisition de ce qui est indispensable au bonheur ne peut jamais trop coûter. D'ailleurs, la difficulté ne vient point des choses qui me sont prescrites, mais de l'opposition que j'y rencontre en moi; c'est cette opposition qu'il

faut que je surmonte avec le secours de Dieu, et plus elle est grande, plus je dois m'armer de courage pour la vaincre, sans jamais me rebuter; d'autant plus que, si je le veux, je suis assuré de réussir. En un mot, cette triple paix m'est absolument nécessaire; nul bonheur pour moi ici-bas, si je suis mal avec Dieu, avec le prochain, avec moi-même. Les moyens que me présente l'Évangile sont les seuls efficaces, et ils sont infaillibles. Je suis donc un insensé, un ennemi de mon repos, si, connaissant ces moyens, je ne les embrasse pas. Il n'y a rien à répliquer à tout ceci.

Tel est néanmoins l'aveuglement du monde, que non-seulement il ignore ces vérités, mais qu'il s'en moque, qu'il les rejette et les attaque de toute sa force.

Il ne parle que de paix, il prétend la donner à ses partisans, il leur tient à ce sujet le langage le plus séducteur. Mais quelle paix leur promet-il? La paix avec leurs sens, la paix avec leurs passions, et même avec leurs vices, en leur accordant tout ce qu'ils demandent. Cela est contradictoire, car ils vous demanderont toujours plus que vous ne pourrez, plus même que vous ne voudrez leur accorder; et le moindre obstacle, le moindre refus les irritera. Vous n'avez donc rien à attendre de ce côté-là.

Il leur promet la paix avec le prochain, en gardant avec lui les dehors de la politesse, en partageant ses plaisirs, en favorisant ses penchants, en flattant ou en excusant ses vices, en adoptant les mêmes maximes, et en menant le même train de vie. Les hommes vicieux et corrompus ne jouissent point entre eux d'une autre paix; elle n'est qu'extérieure, et le cœur n'y a point de part.

Mais que devient ce simulacre de paix, lorsque les

intérêts s'entre-choquent; lorsqu'on poursuit et qu'on se dispute les mêmes objets; lorsque celui qui l'a emporté provoque la jalouse de ses rivaux; lorsque l'orgueil et l'amour-propre, qui dominent dans la vie humaine, sont blessés, ce qui arrive à toute occasion; lorsque nous jugeons qu'on nuit à nos prétentions, qu'on lèse nos droits, qu'on manque aux égards que nous croyons mériter? Le monde n'est-il donc pas plein de dissensions et de querelles, d'inimitiés et de haines sourdes ou déclarées? N'y est-on pas toujours en défiance les uns des autres? N'y vit-on pas comme dans un pays de guerre, où il faut toujours être armé pour attaquer ou pour se défendre? Quelle folle entreprise, que celle de concilier la paix mutuelle avec l'intérêt personnel, qui tire tout à soi, et ne veut rien laisser aux autres! Quel impudent mensonge de promettre la paix d'une part, et de l'autre d'autoriser des maximes qui mettent les passions aux prises, et qui attisent la discorde! Trouvez-moi un mondain qui considère le bien public autrement que par rapport à soi, et qui soit délicat sur les moyens de se satisfaire aux dépens d'autrui. Trouvez-en un qui ne porte envie au bien-être, à la fortune, au poste, à la réputation d'un autre. Cette malheureuse passion règne dans toutes les conditions, chez les petits comme chez les grands. On la cache, on en a honte, on la condamne secrètement; mais il n'en est pas moins vrai que la morale du monde l'excite, la favorise, la justifie quant au fond, et qu'elle ne la blâme tout au plus que dans les procédés. Et l'on veut que, mettant les cœurs dans une pareille disposition, cette morale soit propre à entretenir la paix dans la société! Jamais il n'y eut un si manifeste renversement d'idées.

Pour la paix avec Dieu, le monde ne s'en embarrasse

pas; il porte ses pensées et ses désirs ailleurs; il se fait un principe d'oublier Dieu, de le mettre de côté en tout, de négliger son culte qu'il borne pour la bienséance à quelques dehors de religion, encore ne se gêne-t-il guère là-dessus. Il est très-disposé à accueillir les systèmes de l'impiété et du libertinage; il accorde toute sa faveur aux écrivains assez hardis pour les produire; il en fait ses maîtres et ses docteurs; il les admire comme des génies du premier ordre. Et d'où vient cet oubli, ce mépris de Dieu? De ce qu'il en juge le souvenir et le respect incompatibles avec la fausse paix qu'il s'est forgée, et qu'il ne parvient jamais à réaliser.

Il dit sans cesse : *la paix, la paix!* Mais le Seigneur a prononcé par un de ses prophètes qu'*il n'y a point de paix pour les ennemis de la piété*¹; point de bonheur par conséquent, ni dans cette vie, ni dans l'autre. Partout le mondain, dans l'éternité comme dans le temps, sera en état de guerre avec Dieu, avec lui-même, avec ses semblables. C'est-à-dire qu'il porte toujours l'enfer avec soi. Ici-bas, il trouve le secret de se distraire par intervalles; mais, dans l'autre monde, cette ressource lui manquera, et il sera livré sans relâche à toute l'horreur de son état.

HUITIÈME BÉATITUDE.

Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux.

Pour qui serait le royaume des cieux, s'il n'était pas destiné à ceux qui souffrent persécution pour la justice? Et

¹ ISAIE, XLVIII, 22.

qui mérite mieux qu'eux d'y occuper une place distinguée?

Jésus-Christ entend par là ceux qui, pour la cause de la religion, de la foi ou de l'Église, ont à souffrir dans leurs biens, dans leur honneur, dans leur vie, de la part des infidèles, des hérétiques et des schismatiques; ceux qu'une profession publique de la piété expose aux censures, aux railleries, au mépris du monde, ou qui éprouvent à ce sujet des mauvais traitements et des vexations domestiques; ceux encore qui marchent dans les voies intérieures, ou, enseignant aux autres à y marcher, essuient des humiliations, des calomnies, des persécutions déclarées de la part des personnes prévenues et des dévots qui se gouvernent par le propre esprit; ceux enfin qui, par la permission divine, sont tourmentés d'horribles tentations contre la pureté, la foi, l'espérance, la charité; qui souffrent de grandes peines de la part des démons, tant dans l'esprit que dans le corps, et dont le martyre est plus long et plus douloureux sans comparaison que le martyre ordinaire.

Tous ces chrétiens, éprouvés de diverses manières pour la cause de Dieu, s'ils souffrent avec amour, avec humilité, avec patience, avec persévérance, sont assurés que leur récompense sera grande dans le ciel.

Et, en particulier, à l'égard des fidèles qui donnent leur vie pour la foi, l'Église a toujours fait profession de croire que par ce sacrifice ils étaient parfaitement purifiés, et qu'immédiatement au sortir du corps, leurs âmes allaient jouir de la gloire; en sorte que, selon l'expression de saint Augustin, prier pour un martyr, c'est lui faire injure.

Comment Dieu refuserait-il le bonheur éternel, et les premières places de son royaume, à ceux qui lui donnent la plus grande preuve d'amour, soit en versant

leur sang pour lui, soit en souffrant généreusement l'exil, l'indigence, les prisons, les opprobes, les calomnies, et tous les genres de persécutions? Comment Jésus-Christ, cherché à mort dès sa naissance, obligé de fuir dans une terre étrangère, exposé à l'envie publique dans le cours de ses prédications, et mourant enfin d'un supplice infâme pour la religion même qu'il venait établir, ne partagerait-il pas son héritage céleste avec ses meilleurs amis, qui ont eu l'avantage de lui ressembler de plus près? Comment cette Béatitude, qui suppose et renferme toutes les autres dans le degré le plus éminent, ne recevrait-elle pas la récompense promise à chacune d'elles? Il n'y a point, et il ne peut y avoir de doute là-dessus parmi les chrétiens.

Mais ces chrétiens souffrant pour la justice, sont-ils heureux dans leurs souffrances mêmes? Cela paraît incompréhensible, et même contradictoire, au commun des hommes, qui, prenant les sens pour juges, ne connaissent de maux que ceux du corps, ou qui, remplis d'orgueil et d'amour-propre, ne peuvent digérer le mépris et les calomnies, et prononcent en conséquence que le bonheur ne peut se rencontrer dans une situation douloureuse et humiliante.

S'il était question d'un bonheur purement naturel, je ne craindrais pas de m'en rapporter au jugement de la raison. Je leur dirais de jeter les yeux sur Socrate buvant la ciguë, et je leur demanderais hardiment si son sort ne leur semble pas préférable à celui des juges iniques qui le condamnèrent. S'ils osaient répondre que non, ce serait déclarer que la vertu n'est qu'un vain nom, et qu'elle ne mérite pas qu'on souffre pour elle. Je les renverrais à la décision de Cicéron : C'est, dit-il, le cri

de la raison, que Régulus mourant dans des tourments affreux pour la foi de son serment, était plus heureux que l'épicurien Thorius couché sur des roses, et buvant des vins exquis. Ainsi a pensé et parlé la sagesse humaine, et elle eût rougi de penser et de parler autrement.

Mais, comme il s'agit ici d'un bonheur surnaturel, je les renvoie aux martyrs. Qu'ils les interrogent ; qu'ils lisent leurs actes ; qu'ils pèsent leurs paroles ; qu'ils examinent leur contenance, leur fermeté, leur sérénité, leur ardeur pour souffrir ; et qu'ils jugent si de tels hommes s'estimaient heureux dans l'ignominie et les supplices ! Qu'ils prennent seulement en main les lettres qu'écrivit Ignace allant d'Antioche à Rome pour être dévoré par des bêtes !

J'appelle heureux, selon la condition de la vie présente, un état que l'on aime, dont on est content, que l'on ne voudrait pas changer pour tout autre, dont on ne se permet pas de désirer la fin, ni l'adoucissement. Or, telle a été la disposition des martyrs, des confesseurs de Jésus-Christ, et de tous ses vrais disciples qui ont eu à souffrir pour la justice. Une telle disposition n'est pas sans doute du ressort de la vertu humaine ; elle vient de plus haut. Elle est l'effet de la grâce qui anime, qui soutient, qui console, qui élève l'âme au-dessus de la nature, et lui montre les cieux ouverts. Elle est surtout l'effet de cette ardente charité qui faisait dire à saint Paul : *Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? Sera-ce l'affliction, ou les angoisses, ou la faim, ou la nudité, ou la persécution, ou le glaive ?... Mais, parmi tous ces maux, nous demeurons victorieux par la vertu de Celui qui nous a aimés*¹. Oui, de toutes les beatitudes, celle-ci est la plus grande et la plus complète,

¹ *Rom.*, viii, 35.

non-seulement dans le ciel, mais sur la terre. Comment cela se fait-il ? C'est le secret de Dieu. Il a promis à ceux qui souffriraient pour lui qu'ils posséderait leurs âmes dans la patience ; il accomplit sa promesse, et tous ceux qui ont passé par ces épreuves rendent témoignage à la vérité de sa parole.

Il n'est que trop ordinaire qu'on ait à souffrir pour le monde. Quel bonheur procure-t-il à ceux qui souffrent pour lui ? Quelle récompense a-t-il à leur donner ? Quel encouragement ? Quelle consolation ? Il n'a pas même des paroles, et la première chose qu'il fait, c'est d'abandonner ceux qui sont dans la disgrâce. Il a ses martyrs ; il a des milliers de victimes immolées à ses revers, à ses vicissitudes, à ses injustices. A-t-il jamais pensé à prononcer qu'ils sont heureux ? Le pourrait-il, sans s'élever contre lui-même, et sans démentir toutes ses maximes ?

Concluons, sans nous arrêter davantage à un point si évident, que le monde est à plaindre en tous sens, parce qu'il ignore le vrai bonheur qu'il ne possédera jamais, parce qu'il n'a que des faux biens dont la jouissance même lui est pénible et ennuyeuse, et parce que les maux sans nombre qui l'accablent sont sans aucun adoucissement ni dans ce temps, ni pour l'éternité.

O Jésus ! unique bienfaiteur du genre humain, quand ouvrira-t-on les yeux sur la beauté, la sagesse, la solidité de votre doctrine ? Elle est à toute épreuve : votre autorité la rend inébranlable, l'expérience la confirme, la saine raison même la justifie. N'eussiez-vous proféré que les huit sentences dont je viens de lire l'explication,

pourrait-on vous contester le titre de Législateur divin ? Vous avez plus fait : aux leçons vous avez joint l'exemple ; votre vie, votre mort et ses suites glorieuses parlent encore plus haut que vos discours. Mais, ce qu'aucun législateur n'a fait, ni pu faire, vous nous attirez intérieurement par votre grâce à l'observation de vos lois, vous éclairez les esprits, vous excitez, vous soutenez les volontés ; vous adoucissez par des consolations célestes les peines de la vertu, et vous en rendez la pratique aussi douce qu'elle est juste. Vous lui réservez la plus magnifique récompense ; et, non content de cela, vous en faites recueillir les fruits dès cette vie.

Ah ! que je me veux de mal de n'avoir pas encore embrassé jusqu'ici votre céleste doctrine ! Hélas ! j'ai marché par des voies difficiles, où je n'ai trouvé que des épines ; et, si la longue chaîne de mes maux n'a point abouti à celui qui est extrême et sans remède, j'en suis redevable à votre seule bonté. J'ai été par le passé plus aveugle encore que coupable ; mais je me juge moi-même indigne de tout pardon, si, dès ce moment, je ne deviens le fidèle observateur d'une loi à laquelle est attaché tout mon bonheur. Je connais ma faiblesse et la force de mes habitudes, mais, si je m'appuie sur vous, je puis tout. Soutenez-moi, ô mon Sauveur, dans la nouvelle carrière où je vais marcher, afin que j'arrive sur vos traces au royaume des cieux. Ainsi soit-il !

QUATORZIÈME LEÇON

DE LA JUSTICE CHRÉTIENNE. — SES QUALITÉS.

Je vous déclare, dit Jésus-Christ, que si votre justice ne surpassé celle des Scribes et des Phari-

siens, vous n'entrerez point au royaume des cieux ¹.

C'est à celui qui propose un prix de poser les conditions auxquelles il veut l'accorder. Le bonheur éternel est le prix que nous propose Jésus-Christ, et la condition qu'il exige pour nous en mettre en possession, est que nous soyons justes, mais d'une justice telle qu'il l'entend, d'une justice dont lui seul est le juge, et qui, par conséquent, ne doit pas être conçue ni réglée selon nos idées humaines, mais selon ses idées divines.

Quelle était la justice des Scribes et des Pharisiens?

Premièrement, c'était une justice extérieure, dont le principe n'était pas dans le cœur.

Secondement, c'était une justice imparfaite qui négligeait l'essentiel et s'attachait à l'accessoire.

Troisièmement, c'était une justice qu'ils croyaient pouvoir accomplir par leurs propres forces, sans avoir besoin du secours de la grâce.

Quatrièmement enfin, c'était une justice inspirée par des motifs d'intérêt et de vaine gloire.

Les Scribes et les Pharisiens étaient donc des justes hypocrites qui se mettaient peu en peine d'être tels aux yeux de Dieu, pourvu qu'ils parussent l'être aux yeux des hommes. C'étaient des justes minutieux, scrupuleux au dernier point sur les petites observances, et qui ne se gênaient nullement sur les points capitaux de la loi, tels que l'amour de Dieu et l'amour du prochain. C'étaient des justes orgueilleux qui se glorifiaient de leur justice comme de leur ouvrage, et qui, loin d'en rendre gloire à Dieu, ne pensaient pas même qu'il en dut être l'auteur. Enfin, c'étaient des justes vains et

¹ MATTH., v, 20.

intéressés, qui ne cherchaient qu'à se distinguer des autres, qu'à s'attirer de la considération, qu'à occuper partout les premières places, qu'à s'enrichir, en séduisant les veuves par une piété apparente.

Ces dévots du judaïsme, ces hommes qui se séparaient de la foule, et ne voulaient rien avoir de commun avec elle, ont été, comme on sait, les grands ennemis de Jésus-Christ ; ce sont eux qui l'ont persécuté, calomnié et condamné à mort. Jésus-Christ, de son côté, a fait une guerre ouverte, non à leurs personnes, mais à leurs maximes, et à leur genre de dévotion ; lui qui était plein de compassion et d'indulgence pour les pécheurs humbles, n'a montré partout que de l'indignation et de la rigueur contre ces justes superbes. Partout il met sa doctrine en opposition avec celle de ces faux Docteurs, et sa doctrine simple, éloignée de toute affectation, était une condamnation manifeste de la leur.

La justice qu'il recommande à ses disciples, et qui seule peut leur ouvrir l'entrée du royaume des cieux, doit donc avoir les quatre qualités opposées à la justice pharisaïque.

Il faut que l'intérieur en soit le fondement, et qu'elle ait son siège dans le cœur.

Il faut qu'elle soit parfaite, et que, sans omettre les petites choses, elle s'attache principalement aux grandes.

Il faut qu'elle soit accompagnée d'humilité, du sentiment de notre impuissance, et du recours continual à Dieu par la prière.

Enfin, il faut qu'elle ne soit souillée d'aucun motif d'intérêt ou de vanité, et qu'elle n'ait en vue que la gloire de Dieu et l'édification du prochain.

Disons un mot de chacune de ces qualités, dont les

trois dernières, comme on peut le remarquer, dépendent de la première.

Ce qui frappe d'abord en elles, c'est un certain caractère de vérité et de raison, qu'on ne saurait leur contester. Avant tout raisonnement, et sur la simple idée de la justice, on voit que, s'il lui manque quelqu'une de ces conditions, ce n'est pas une véritable justice ; à plus forte raison, si elles lui manquent toutes. On voit aussi que, selon la droite raison, la justice, dont Dieu fait un devoir aux hommes, doit être revêtue de ces qualités, et qu'il n'a pu se dispenser de les exiger.

Pour commencer par la première, que, dans les obligations qu'ils nous imposent, les hommes s'en tiennent aux dehors, et aux simples effets extérieurs, on le conçoit sans peine. Le bon ordre public n'en demande pas davantage. Les dispositions secrètes du cœur ne regardent pas les législateurs humains ; ils ne les exigent pas, parce qu'ils ne peuvent les connaître avec certitude. Leurs lois sont purement extérieures ; ils dépasseraient leurs pouvoirs, s'ils en portaient d'autres, et elles seraient violées impunément. À leurs yeux, on est juste, dès qu'on paraît l'être ; ils ne poussent pas plus loin leurs recherches, et c'est toujours par les actions, et non par les intentions, qu'ils jugent les hommes. Mais Dieu, à qui l'extérieur n'en peut imposer, pénètre plus avant ; il s'attache à l'intérieur ; c'est ce qu'il exige avant tout, et dont il se contente, lorsqu'on ne peut y joindre l'action extérieure. Il voit dans le cœur l'intention, la droite volonté, le désir sincère ; et cette justice qui n'est aperçue que de lui, qui n'est que de son ressort, est aussi la seule qui lui soit agréable, la seule qu'il tienne pour réelle et digne de récompense. C'est par le

œur qu'on marche en sa présence, par le cœur qu'on est juste devant lui. Il a prescrit des devoirs de justice, et il veut sans contredit qu'on les remplisse ; mais ce n'est pas pour lui, ni pour s'assurer de nos sentiments intimes, qu'il a ordonné les œuvres, et il n'y met de prix que celui qu'elles tirent de nos dispositions.

Ainsi le premier soin du chrétien doit être d'observer la loi de Dieu dans son cœur, c'est-à-dire de la révéler, de l'aimer, de vouloir sincèrement la pratiquer. S'il a ce respect, cette affection et cette volonté, dans l'occasion il fera les efforts nécessaires pour accomplir ce qui lui est commandé ; il les fera selon toute l'étendue de son pouvoir ; il les fera constamment ; ou, s'il vient à se relâcher, c'est une preuve que le principe intérieur s'affaiblit.

Voyons si notre justice a cette première qualité. Sommes-nous pénétrés de respect pour nos devoirs de chrétien ? Les aimons-nous ? Avons-nous une volonté sincère de les accomplir ? Y sommes-nous déterminés, quoi qu'il nous en coûte ? Dans cette vue, nous appliquons-nous à les bien connaître, et faisons-nous notre principale étude de l'Évangile ? Si nous y prenons garde, nous remarquerons que la plupart de ses préceptes regardent immédiatement le cœur, qu'ils tendent à le réformer et à le perfectionner, et que ceux mêmes qui ont un objet extérieur, supposent des dispositions intérieures, sans lesquelles l'œuvre ne serait d'aucun mérite devant Dieu. Ainsi la prière vocale, et tout le culte extérieur ; ainsi l'aumône et toutes les œuvres de charité.

C'est donc avec raison que ceux qui entendent bien l'Évangile recommandent si fort l'intérieur, et ne se lassent pas de répéter que sans cela il n'y a ni vraie piété, ni vraie justice ; qu'au contraire plus on cultive

l'intérieur, plus on est solidement vertueux. On ne saurait donc trop s'examiner sur ce point et s'assurer si sa vertu est bâtie sur ce fondement, si l'on donne à l'intérieur ses premiers soins, et si l'on s'applique à y faire chaque jour du progrès. Combien de chrétiens ont à se reprocher de ressembler plus ou moins en ceci aux Pharisiens ! Combien ne connaissent de la piété que les pratiques extérieures, et n'en ont pas le principe dans l'âme ! Aussi Dieu qui sonde les cœurs, que pense-t-il de leur justice ? Et quel mécompte pour eux lorsqu'ils paraîtront devant Lui !

En second lieu, la justice que Dieu attend de nous doit être parfaite, c'est-à-dire entière dans toutes ses parties ; elle doit embrasser toutes les grandes choses, et s'étendre aux plus petites.

Elle serait défectueuse, si, négligeant les petites, elle ne s'attachait qu'aux grandes ; elle l'est encore davantage, lorsque, oubliant les grandes, elle s'en tient aux petites. C'était un des reproches ordinaires que Jésus-Christ faisait aux Pharisiens ; et ce fut à leur sujet que, distinguant les préceptes essentiels qu'ils violaient sans scrupule, des menues observances qu'ils pratiquaient au delà même de la lettre, il établit cette belle règle : *Il faut être fidèle à ceux-là, et ne pas oublier celles-ci*¹. Les grands préceptes sont d'une obligation rigoureuse, et doivent passer avant tout. Les moindres observances ne doivent pas être omises, parce qu'elles sont le complément et la perfection des autres. Ainsi, dans la loi chrétienne, les devoirs sont subordonnés ; il en est d'essentiels, dont nulle raison ne peut jamais dispenser :

¹ MATTH., xxiii, 23.

il en est d'autres moins importants, qu'il faut toujours observer quand on le peut, mais qu'on doit omettre, ou qui cessent d'obliger, dans la concurrence avec d'autres plus graves.

Est-il rien de plus juste qu'une telle règle? Si la sainteté chrétienne n'embrassait pas jusqu'aux moindres devoirs, elle ne serait pas digne d'avoir Dieu pour auteur. Si elle ne mettait pas un certain ordre entre eux, et ne donnait pas la préférence à quelques-uns sur d'autres, elle ne serait pas conforme à la souveraine raison. Ce qui en fait la perfection, c'est qu'elle n'omet rien, et qu'elle assigne à chaque devoir son rang selon son importance.

Suivons-nous cette règle dans notre conduite?

Deux sortes de chrétiens la violent. Les uns, attachés à la lettre de la loi, en méconnaissent l'esprit. Observateurs rigides de certaines pratiques extérieures, bonnes à la vérité, mais d'une bonté subalterne, ils font consister en cela toute leur justice; et ils manquent aux obligations essentielles de la charité, n'aimant véritablement ni Dieu, ni le prochain; ils sont chagrins, aigres, caustiques, méprisants, envieux, médisants, calomniateurs, et cela souvent par un zèle faux et simulé, se couvrant des intérêts de Dieu, et prétendant par là justifier leur malignité et leurs excès. Ils ressemblent aux Pharisiens qui ne se firent nul reproche d'avoir acheté à deniers comptants le sang de l'Innocent, et qui, lorsque Judas jeta devant eux l'argent qu'il avait reçu, dirent : *Il ne nous est pas permis de mettre cet argent dans le trésor du temple, parce que c'est le prix du sang* ¹. Ce langage n'est pas rare parmi les faux dévots, et

¹ MATTH., xxvii, 6.

les gens de parti qu'une aveugle prévention séduit.

Les autres, sous prétexte de s'en tenir à l'esprit de la loi, en négligent souvent la lettre. Ils veulent être justes et saints en grand, et ne s'arrêtent pas, disent-ils, aux minuties. Mais ce qu'ils traitent de minuties, ce sont des points d'où dépend l'observation parfaite de ceux qui sont les plus graves; et l'on est en droit de penser qu'ils manquent, ou qu'ils manqueront bientôt à ceux-ci, dès qu'ils se permettent de négliger ceux-là. Ainsi, dans le monde, quiconque omet ordinairement certains exercices de piété, dont l'omission en soi n'est pas grave, en viendra tôt ou tard à pécher contre ce que le culte extérieur a de plus essentiel. Ainsi, dans les cloîtres et les communautés, l'infraction des règles ordinaires conduit par degrés à la violation des vœux, la dissipation au dégoût de l'état, et les moindres licences aux derniers désordres.

La troisième qualité de la justice chrétienne est qu'elle soit accompagnée d'humilité; c'est-à-dire que nous reconnaissions que Dieu en est le principe et l'auteur; que c'est lui qui la met en nous, qui la conserve ensuite et l'augmente par sa grâce, sans que nous y ayons d'autre part qu'une simple coopération aux bons mouvements qu'il nous inspire; encore cette coopération, quoique très-libre, est-elle due au choix qu'il fait de ses grâces et des circonstances où il nous les donne.

Ainsi la vérité ne nous permet pas de nous glorifier de notre justice, comme si elle nous appartenait; et toute la gloire doit en être rendue à Dieu, sans lequel nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut. En effet, notre destination étant toute gratuite de la part de Dieu, et surnaturelle, c'est-à-dire surpassant l'exigence

de notre nature, les moyens propres à nous élever à cette fin sont pareillement surnaturels; et nous ne pouvons ici-bas les connaître, ni nous les procurer, ni en user par nos propres forces, surtout depuis le péché, qui a mis le désordre et la corruption dans notre nature. C'est pourquoi, après que Dieu nous a guéris par sa pure miséricorde, il ne nous reste que la liberté d'accepter ou de rejeter les moyens qu'il met à notre disposition. Dieu fait à notre égard l'office d'un médecin, qui ordonne le remède, qui le prépare, qui l'accommode à nos besoins, qui nous le présente, nous invite à le prendre, nous y détermine malgré nos répugnances, en y inclinant doucement notre volonté. Nous qui ne connaissons pas notre mal, et qui étions bien éloignés de penser à recourir au médecin, pourrions-nous, sans une extrême ingratITUDE, soutenir que nous nous sommes guéris nous-mêmes, parce que nous avons usé du remède offert? C'est donc avec raison que Dieu exige de nous l'humble aveu de notre impuissance à tout bien, et la reconnaissance sincère de tenir de lui la justice qui est en nous.

Quoique ce soit là le fond même de la religion, et que nous fassions profession de le croire, l'amour-propre ne nous en sollicite pas moins fortement à nous glorifier de nos faibles efforts, à nous attribuer nos vertus, à nous en applaudir comme le pharisen de l'Évangile, à nous préférer aux autres, et à oublier que nous tenons tout de Dieu. Orgueil injuste, qui lui déplaît souverainement, et qu'il ne peut s'empêcher de foudroyer comme l'ennemi capital de sa gloire. Cet orgueil est plus ordinaire aux âmes qui ont été préservées des grandes fautes, et qui n'ont pas été éprouvées par les tentations, qu'aux pécheurs convertis qui ont fait une longue expérience

de leur faiblesse, ou qu'à ceux qui, ayant été violement tentés, se sont vus mille fois sur le point de tomber. Presque toutes les personnes qui horrent leur piété aux pratiques extérieures y sont sujettes ; et plus elles sont fidèles à ces pratiques, surtout lorsque ce sont des œuvres de surérogation, plus le danger est grand pour elles de s'en faire gloire. Craignons le poison de l'orgueil, dont on ne se défie pas assez, et prions Dieu que, par tous moyens, il nous maintienne dans l'humilité.

Enfin, la quatrième qualité de la justice chrétienne est qu'elle soit élevée au-dessus des motifs d'intérêt et de vanité.

C'est dégrader la piété, que de la faire servir à des vues d'avarice, et de l'employer comme un moyen de s'enrichir et de parvenir. Ce n'est pas moins l'avilir, que de chercher par là l'estime et la considération des hommes, et de prétendre à titre de dévotion aux distinctions honorables. Dans tous les siècles il y a eu de ces Pharisiens pleins d'ostentation, jaloux d'attirer sur eux les regards publics, faisant sonner haut leurs bonnes œuvres, les relevant eux-mêmes avec une modestie affectée, ou ayant des prôneurs à gages, et tenant pour perdu le bien qu'ils faisaient, s'il était entièrement ignoré. Il était perdu en effet dans leur intention, puisqu'il ne produisait rien pour leur fortune, ou qu'il ne leur attirait ni louange, ni faveur. Ces faux justes *ont reçu leur récompense*, dit Jésus-Christ, *vaine comme eux* ; et ils n'ont rien à attendre de mon Père. Dieu ne reconnaît point ce qui n'est pas fait pour lui ; et, loin de couronner ces hypocrites, ces charlatans de la piété, il les démasquera un jour à la face de l'univers, et découvrira leur turpitude secrète. Quelle honte pour eux !

quel désespoir! que d'œuvres à jamais perdues, auxquelles la justice divine ne réserve que des châtiments! Dieu nous garde d'être de ce nombre!

Appliquons-nous à préserver notre justice de ces défauts, ou plutôt de ces vices, auxquels nous ne sommes que trop enclins.

Jésus-Christ le prévoyait, et il n'a rien négligé pour nous préinunir en tonnant si haut et si souvent contre la fausse piété, quoiqu'il sût bien qu'il en serait la victime. Je ne connais rien de plus capable de nous inspirer de l'horreur pour toute espèce de pharisaïsme, que d'avoir toujours à l'esprit le traitement qu'il a fait au Sauveur des hommes.

O mon divin Maître, que vos leçons sont intéressantes, et qu'un seul mot de votre bouche comprend de choses! Dans les vices des Pharisiens, que vous avez condamnés avec tant de force, vous me montrez clairement ce que je dois éviter, et ce qu'il faut que je travaille à devenir pour vous plaire. Mais, Seigneur, je suis pharisien dans le cœur; et quel homme ne l'est pas? Leurs vices sont ceux de notre misérable nature. Vous qui les connaissez si bien, vous qui en avez tant souffert personnellement, vous dont la mort en a été la suite, ainsi qu'elle en est le remède, guérissez-moi de cette funeste maladie, et, puisque vous m'ordonnez de coopérer à ma guérison, apprenez-moi à détester ces vices, à les combattre, et à en purifier tout à fait mon cœur. Ainsi soit-il!

QUINZIÈME LEÇON

LE PÉCHÉ SE COMMET DANS LE CŒUR.

Celui, dit Jésus-Christ, qui aura regardé une femme, à dessein de la convoiter, a déjà commis un adultère dans son cœur ¹; il n'est pas besoin qu'il accomplitte son dessein criminel; il suffit qu'il l'ait conçu, et qu'il jette les yeux sur une femme dans cette intention. L'adultère est commis en secret; Dieu et la conscience du coupable en sont témoins; et son crime, ignoré des hommes, n'échappera pas à la vengeance divine.

Ce qui est vrai du péché d'adultère ou de fornication l'est également de tous les autres. Le désir seul nous rend coupables devant Dieu, soit qu'il soit suivi ou non de l'exécution, par la même raison que Dieu nous tient compte des bons désirs, lorsqu'il n'est pas en notre pouvoir de les accomplir.

C'est que le péché est proprement un acte de la volonté, et que la détermination de le commettre en renferme toute la malice. L'acte extérieur pris en lui-même, et séparé de la mauvaise intention, est quelque chose de purement physique, et qui n'a aucune moralité. S'il ajoute quelque degré de malice au dessein formé dans le cœur, c'est qu'il suppose une volonté plus déterminée et plus persévérande, qui s'est occupée des moyens de l'exécution, qui, les ayant trouvés, s'en est servie, sans se mettre en peine des suites, et en passant par-dessus toutes les considérations divines et humaines qui devaient l'arrêter. Joignez à cela le tort que le péché

¹ MATTH., v, 28.

commis réellement fait au prochain, le scandale qu'il cause, les fautes qu'il occasionne, et les autres effets pernicieux qu'il entraîne ou qu'il peut entraîner après lui; effets dont le pécheur est responsable, parce qu'il a dû les prévoir, et qu'il est obligé de réparer autant qu'il dépend de lui. Mais remarquez qu'en cela même, ce qui le rend plus ou moins coupable, c'est le degré de connaissance, de réflexion, de détermination; toutes choses purement intérieures, et dont Dieu est seul témoin et juge.

Il demeure donc toujours vrai que le péché se commet dans le cœur, et que c'est de nos dispositions intimes qu'il tire sa malignité. Tout ceci doit s'appliquer à la bonne action, que Dieu apprécie, et qu'il récompense suivant les mêmes règles. S'il nous paraît dur que Dieu condamne et punisse la simple volonté, il doit nous paraître consolant qu'il l'agrée et la récompense; et, de part et d'autre, il n'y a rien que de conforme à la plus exacte justice. Les hommes suivraient la même règle, s'ils pouvaient juger de l'intérieur, et ils s'en rapprochent autant qu'ils peuvent.

Cette leçon de Jésus-Christ, qui est si étendue dans son application, est de la plus grande importance.

Nous pouvons en conclure premièrement combien est sainte la loi de Dieu, qui, non contente de nous défendre toute action criminelle, nous en interdit sévèrement la pensée et le désir; réputant pour fait ce qui est formellement consenti au dedans, parce que l'œil infiniment pénétrant de Dieu aperçoit ce consentement, que sa pureté en est blessée, qu'il s'en tient offensé, et qu'il ne peut se dispenser de le punir.

Secondement, combien il nous importe de veiller sur

les mouvements et les affections de notre cœur, dont la corruption se fait connaître à nous dès le premier usage de la réflexion ; de ce cœur que les objets sensibles tentent et sollicitent si violemment au mal ; de ce cœur qui est le siège de tant de passions, de tant de vices et de mauvaises habitudes, qui est si fécond en pensées et en désirs illicites où nous nous surprenons à toute heure, lorsque nous rentrons en nous-mêmes, et qui reviennent sans cesse, quelque soin que nous prenions de les chasser.

Troisièmement, que, s'il se commet tant de péchés extérieurs, il s'en commet infiniment davantage de purement intérieurs ; que le cœur en enfante à chaque instant de nouveaux, lorsqu'il est possédé de quelque passion, se nourrissant du crime, et n'ayant, pour ainsi dire, d'autre vie que de le respirer. Prenez-moi telle passion que vous voudrez, l'amour, l'avarice, l'ambition, l'envie, la haine, la vengeance ; en est-il une seule qui n'occupe toutes nos facultés, et qui nous permette de songer à autre chose qu'à la satisfaire ? Tout la réveille, tout nous y rappelle ; l'âme s'y porte tout entière, et ses péchés se multiplient à l'infini avec ses pensées et ses désirs. Qui pourrait compter ceux d'un jour, d'une semaine, d'un mois, d'une année, de toute la suite d'une vie passée dans l'esclavage des passions ? Le nombre des cheveux de notre tête n'est rien en comparaison. Cependant aucun de ces péchés n'a échappé à Dieu. A peine y faisions-nous attention, lorsqu'ils se succédaient rapidement dans notre cœur, et il ne nous en reste plus qu'un souvenir confus. Pour lui, il les a vus, et il les voit tous distinctement ; il connaît le degré de malice de chacun, et, s'ils ne sont effacés par la pénitence, il en conserve la mémoire, pour les punir éternellement. Oui, ces pensées consenties qui passaient

comme l'éclair, ces désirs formels qui laissaient à peine une trace légère, que nous avons perdus de vue, sont et seront présents à Dieu pendant l'éternité entière; toujours il les haïra, toujours il nous les reprochera, toujours il en poursuivra la vengeance.

Si nous étions bien persuadés que le péché est, à parler juste, le souverain, l'unique mal de l'homme, parce que les autres maux, même ceux de l'enfer, n'en sont que le châtiment; si nous songions en même temps avec quelle facilité notre cœur le commet, lorsqu'il n'a pas pour frein la piété et la crainte de Dieu; qu'une pensée, qu'un désir illicite est remplacé presque sans intervalle par un autre; et qu'il s'en forme une longue chaîne qui s'étend aux deux extrémités de notre vie; si la foi nous rendait présentes les suites affreuses d'un seul péché mortel, à plus forte raison d'un amas de péchés, plus griefs les uns que les autres, parce que les lumières, l'habitude, l'endurcissement de la volonté en accroissent d'un jour à l'autre la malice, nous serions saisis d'horreur, et nous ne pourrions nous supporter nous-mêmes.

Deux choses nous jetteraient dans le plus profond étonnement: notre persévérance obstinée à offenser Dieu, et la patience infinie de Dieu à nous souffrir, à nous attendre, à nous inviter au repentir, à nous offrir le pardon et toutes les richesses de sa miséricorde. Tandis qu'il en est temps, tâchons de sonder ces deux abîmes, de la malice de l'homme et de la bonté de Dieu, pour sortir de l'état du péché, ou pour nous en préserver, pour nous tenir dans l'humilité et la défiance de nous-mêmes, pour nous exciter à aimer un Dieu si bon, si patient, si miséricordieux. Si nous ne sommes pas frappés ici-bas de ces vérités, si, au lieu de les méditer et

d'en profiter, nous les rejetons, nous faisons nos efforts pour nous en distraire et les oublier; nous nous en souviendrons malgré nous dans l'autre vie, où elles feront notre tourment et notre désespoir.

Ah! Seigneur, que je me suis trompé jusqu'ici sur l'état de mon âme devant vous! Je ne comptais mes péchés que par mes actions; et c'était par mes intentions, par mes désirs, que je devais en évaluer le nombre. Peut-être me suis-je cru innocent, ou du moins peu coupable, parce que je n'ai pas aperçu de grands et de fréquents désordres dans ma conduite; mais de combien de crimes mon cœur ne se trouve-t-il pas souillé à vos yeux, par cela seul qu'il a voulu les commettre? En tout temps mes sentiments et mes pensées ont été tournés vers le mal; je l'ai aimé, je l'ai recherché; j'en ai fait la pâture habituelle de mon esprit.

Pour ma honte et ma confusion, montrez-moi cette multitude innombrable de péchés intérieurs, tels que vous les voyez vous-même. Rendez-moi capable d'en soutenir la vue, tout effrayante qu'elle est. Mais, en me les découvrant, daignez m'en inspirer un vif repentir; que je m'en accuse à vos pieds d'abord, ensuite aux pieds de votre ministre, dans tout le détail que pourra me fournir ma mémoire aidée de votre lumière. Que je les déteste, que je les pleure, que je les expie, et que je travaille le reste de mes jours à purifier ce cœur, source inépuisable d'iniquités.

Mais par quel autre cœur purifierai-je le mien, qui n'est que souillure et corruption? Ce sera par la vertu du vôtre, ô mon Sauveur! il est la fournaise de l'amour divin. Jetez en moi une étincelle de ce feu sacré, qui

brûle, qui consume jusqu'à la racine tout ce que j'ai d'impur. Détruisez cette malheureuse concupiscence, ce foyer du péché, que j'ai apporté en naissant; et créez en moi un cœur nouveau, qui n'enfante que de bonnes pensées et de saints désirs, qui s'épuise en actes de dévouement et de reconnaissance, et qui répare par une ardente charité tous les désordres de la cupidité. Ainsi soit-il!

SEIZIÈME LEÇON

TOUT PÉCHEUR EST ESCLAVE DU PÉCHÉ.

C'est un préjugé commun et une plainte ordinaire que la loi de Dieu gêne la liberté de l'homme, la circonscrivant dans l'enceinte de certains devoirs, et la resserrant en des bornes étroites dont elle ne lui permet pas de sortir. Nous ne sommes pas libres, dit-on, puisque nous ne pouvons pas faire tout ce qui nous plaît; les ordres de Dieu sont pour nous autant d'entraves; le pécheur qui franchit toute barrière, et qu'aucune défense n'arrête, est plus libre que le juste qui regarde toujours la loi et ne se permet pas de s'en écarter.

Ainsi parlent les mondains, et même ceux des chrétiens qui, dépourvus de charité, n'accomplissent les préceptes que par un principe de crainte.

Il est aisé de répondre que notre liberté étant un don de Dieu, nous ne devons en user que selon ses desseins et sa volonté; qu'il est le maître de l'assujettir à des lois, et que, si elle souffre de cet assujettissement, nous ne sommes point en droit de nous en plaindre, parce qu'en

qualité de créatures dépendantes, il ne nous appartient pas de faire ce que nous voulons.

Mais, quelque solide que soit cette réponse, en voici une autre sortie de la bouche de la vérité même, et qui attaque plus directement le préjugé et la plainte dont il s'agit. *Celui, dit Jésus-Christ, qui commet le péché, devient esclave du péché*¹. Loin d'être plus libre en péchant, il enchaîne donc sa liberté, et plus il s'abandonne au péché, plus il augmente son esclavage.

Il n'y a plus à examiner après Jésus-Christ, il suffit qu'il ait décidé, comme il l'a fait, de la manière la plus expresse et la plus claire. Il ne met point d'exception, ni pour les personnes, ni pour les espèces de péchés; mais il prononce absolument que quiconque pèche, par là se rend esclave. Ainsi, sans entrer dans aucun raisonnement, je suis autorisé à conclure de sa parole que plus l'homme s'éloigne du péché et s'astreint à l'exacte observation de la loi divine, plus il est libre de la vraie liberté, qui est celle des enfants de Dieu.

Cependant, comme toutes les sentences morales du Sauveur sont émanées de la souveraine raison, il ne nous défend pas d'employer avec discrétion la lumière naturelle qu'il nous a donnée, à approfondir la vérité de ses oracles; il nous y invite même, et c'est le meilleur usage que nous puissions faire de notre raison. Voyons donc, en premier lieu, en quoi consiste la vraie liberté; en second lieu, si le pouvoir de pécher est une suite de la liberté que l'homme a reçue de Dieu; en troisième lieu, si l'exercice de ce pouvoir est la même chose que l'exercice de notre liberté; en quatrième lieu, ce que c'est que l'esclavage du péché; en cinquième et dernier lieu,

¹ JEAN, VIII, 34.

comment une fois engagés dans cet esclavage, loin de pouvoir en sortir de nous-mêmes, nous ne faisons que nous y engager de plus en plus.

Où prendrons-nous l'idée de la vraie liberté ?

En Dieu même, qui en est la source, et qui est non-seulement le plus libre de tous les êtres, mais le seul essentiellement et absolument libre. Il ne reçoit de loi de personne ; il n'a d'autre règle de sa volonté que sa volonté même ; tout ce qui existe hors de lui n'existe que par lui, parce qu'il le veut, tel qu'il le veut, et ne peut par conséquent gêner en rien sa suprême indépendance. La liberté en lui est une perfection infinie, comme toutes les autres ; une perfection pure, et sans mélange d'aucun défaut.

Or Dieu, qui est infiniment libre en tout ce qu'il fait au dehors, n'a que le choix du bien ; il n'est pas libre pour le mal, qu'il ne peut vouloir ni exécuter. Sa nature et tous ses attributs s'y opposent, et il cesserait d'être Dieu, si cela était autrement. Il rejette donc le mal par la nécessité de son être, la plus invincible de toutes les nécessités ; et cette nécessité, loin de donner atteinte à sa liberté, en fait l'excellence et la perfection.

Il n'est donc pas vrai que la liberté emporte avec soi dans sa notion le pouvoir de pécher ; au contraire, la parfaite liberté, qui ne se trouve qu'en Dieu, et qui est essentiellement liée à sa sainteté, exclut absolument ce pouvoir ; elle est uniquement bornée et déterminée au bien, et, de quelque manière qu'elle s'exerce, elle ne peut jamais faire autre chose que le bien. Il dépend de Dieu d'agir ou de n'agir pas au dehors, d'agir de telle et telle manière, de choisir entre tel ou tel bien, de manifester davantage tel ou tel attribut ; mais sa

liberté ne peut en aucun cas s'étendre au mal, et néanmoins il est souverainement libre.

La liberté envisagée dans l'homme est aussi une perfection, et même la plus excellente de toutes celles qu'il possède.

Dieu, qui en cela l'a créé à son image, la lui a donnée, afin qu'elle lui servit à devenir moralement bon, juste, saint, et capable du bonheur qu'il lui a destiné à titre de récompense. Le pouvoir de pécher n'est donc pas dans l'homme l'annexe et la suite d'un don si excellent, qui part d'une source si pure, et qui est accordé pour une fin si sublime.

D'où vient-il donc, puisqu'il n'est pas attaché par lui-même à la liberté? Il vient de l'imperfection fondrière de la créature. Elle est tirée du néant, et, par cette raison, sa volonté n'est pas essentiellement droite et tournée au bien comme celle de Dieu; mais elle est sujette à défaillir, et peut se tourner vers le mal. De là, toute créature intelligente et libre, qui nécessairement a des devoirs à remplir envers son Créateur, et qui, en les remplissant, se rend digne de la fin à laquelle elle est appelée, est capable de manquer à ses devoirs, et de s'écartier de sa fin. Ce pouvoir est en elle une imperfection radicale, dont, loin de s'applaudir, elle doit gémir et s'humilier, et qu'elle doit craindre par-dessus tout d'exercer, parce que cela lui serait fatal.

Ainsi, comme la liberté est parfaite en Dieu, parce qu'il lui est impossible d'en user mal, elle est imparfaite dans la créature, parce que, par un défaut inhérent à sa nature, elle peut en abuser, et la tourner par là contre Dieu et contre elle-même.

Il résulte évidemment de là que l'exercice du pouvoir de pécher n'est pas la même chose que l'exercice de notre liberté.

A la vérité, si je n'étais pas libre, je ne pourrais pécher, non plus que je ne pourrais faire le bien; mais ce n'est pas précisément parce que je suis libre, que je péche; c'est parce que je suis capable par mon fonds de pécher. Dans l'acte même, cette capacité ou puissance de mal faire, qui n'est proprement qu'un défaut, suppose l'exercice de la liberté, mais est quelque chose qui en diffère: c'est l'abus de la liberté, c'est l'application que j'en fais à un objet auquel, dans l'intention de Dieu, je ne devrais pas l'appliquer.

Je péche donc parce que je suis libre de me tourner au mal; mais je ne suis pas moins libre quand je m'abstiens de pécher; je le suis même davantage, en ce que j'use mieux de ma liberté, la rapprochant par là de celle de Dieu, et la faisant servir à la fin pour laquelle il me l'a donnée.

Il suit de là qu'en péchant j'affaiblis ma liberté à l'égard du bien, je la soumets au mal, je me rends esclave du péché, dont le poids l'emporte et tient ma volonté habituellement inclinée de son côté.

Et qu'est-ce à dire esclave du péché? C'est-à-dire esclave des objets sensibles, auxquels je laisse prendre sur moi un empire qui ne leur appartient pas; d'une femme, par exemple, dans les liens de laquelle je m'engage, et qui captive ma liberté; de l'argent, dont le désir et la possession me maîtrisent et ne me laissent pas libre dans l'usage que j'en dois faire; des honneurs, de la vain gloire, dont l'ambition règle toutes mes démarches, et me tient asservi à de faux préjugés et à l'opinion publique.

C'est-à-dire encore esclave de mes sens, dont je suis aveuglément les impressions; de l'imagination, qui l'emporte sur la raison et ne me permet pas de l'écouter; des passions qui me tournent et me retournent à leur gré, et me font faire mille personnages, dont j'ai honte moi-même dans les moments de réflexion; des mauvaises habitudes, qui, une fois prises, deviennent pour moi une seconde nature que je ne suis presque plus le maître de changer.

C'est-à-dire enfin esclavage du démon, qui s'est emparé de ma volonté, qui la tient liée et garrottée, et qui est comme assuré du succès de tous les pièges qu'il me tend, de toutes les tentations qu'il m'inspire. Esclavage avilissant, dur, insupportable, qui, tant qu'il persévere, éloigne de moi le repos de l'esprit et la paix du cœur, et qui commence ici-bas mon malheur, pour le consommer dans l'autre vie.

Je me crois libre néanmoins dans une dépendance si universelle, et je me flatte de faire en tout ma volonté, tandis que je suis asservi par une foule de tyrans. Cette dangereuse et triste illusion vient de ce que la volonté même est de la partie, de ce qu'elle se met de son plein gré dans les fers, et de ce qu'elle s'y plaint, au moins durant quelque temps. Voilà ce qui fait qu'on s'imagine toujours disposer de soi, quoiqu'on n'en dispose pas. Quelle étrange liberté, en effet, que celle qui est sourde à la voix de Dieu, de la raison, de la conscience; qui s'écarte sans cesse du bien, pour se rapprocher du mal; qui, directement employée contre sa destination, au lieu de rendre l'homme bon et heureux, le rend méchant et malheureux! Est-ce posséder plus pleinement une chose, que d'en faire un abus continual? Est-on plus indépendant, lorsque, ayant secoué un joug légitime et hono-

rable, on passe sous le joug injuste et honteux de la tyrannie? Tel est cependant l'état du pécheur, et son aveuglement va au point qu'il se glorifie d'autant plus de sa liberté, qu'il est plus asservi.

Mais suivons la marche et le progrès de cet esclavage.

Lorsque, après avoir vécu quelque temps dans l'innocence et dans la pratique des préceptes divins, on cède aux amores du péché, et que l'on commence d'en goûter les fausses douceurs, je veux que d'abord on se croie plus libre, parce qu'on s'ouvre une nouvelle carrière; mais en même temps on se ferme celle où l'on marchait auparavant; et si la liberté s'étend à de nouveaux objets, ce n'est qu'en renonçant à d'autres, sur lesquels elle ne s'exerce plus. Ainsi, ce qu'elle gagne d'un côté, si c'est un gain, elle le perd de l'autre.

Mais les choses vont bientôt changer de face. Le péché, si attrayant et si doux dans ses premiers essais, enchaîne peu à peu la volonté; elle sent, non sans quelque peine, qu'elle n'est plus maîtresse de le quitter, et se voit comme forcée de s'y livrer. Ce n'est pas qu'il ait acquis pour elle de nouveaux charmes; au contraire, il en a moins de jour en jour; mais la liberté est affaiblie, et il n'est plus aisé de revenir sur ses pas. Je ne sais quelle force presque irrésistible nous entraîne dans la voie de l'iniquité, et nous pousse toujours plus avant. L'habitude se forme; ce qui était plus volontaire au commencement devient ensuite presque machinal; la première impression de l'objet ravit le consentement, et l'on avoue que l'on n'est plus libre de le refuser; on prétend même s'excuser par là. La grâce agit, la conscience parle, les remords se font sentir; on est même

las, dégoûté, ennuyé, de ce qu'on trouvait autrefois si délicieux ; mais le péché est le plus fort, il commande, il faut lui obéir. On pèche non plus par une détermination tout à fait libre, mais parce qu'on ne peut presque plus faire autrement. On gémit de cette dure nécessité, on voudrait rompre ses chaînes ; mais il n'est plus temps, il faut les traîner malgré soi, et jusqu'au tombeau, si Dieu ne vient nous en délivrer.

Pécheurs, vantez après cela votre liberté. Tandis que la voie des commandements de Dieu s'élargit chaque jour pour le juste ; que plus il avance, plus elle lui semble douce, la voie du péché va toujours se rétrécissant pour vous ; elle vous devient d'un jour à l'autre plus dure et plus pénible ; vous vous repentez, mais inutilement, de vous y être engagés.

Le chrétien fidèle sent sa liberté se développer et s'accroître par la pratique de la vertu ; les répugnances disparaissent, les difficultés s'aplanissent ; le plaisir succède à la peine. Pour vous, pécheurs, c'est tout le contraire : vous commencez par le plaisir, et vous finissez par la peine ; à la suite de l'habitude, le péché vous devient insipide ; vous l'avalez comme l'eau, sans y trouver de goût ; vous éprouvez même une certaine répugnance à vous y livrer ; et votre désespoir est de ne pouvoir vous en retirer. Saint Augustin a parfaitement dépeint cet état dans ses *Confessions* d'après son expérience, et tout pécheur invétéré, qui n'est pas décidément impie, se reconnaîtra aisément au tableau qu'il en a tracé.

Le moment où il sent le mieux la perte de sa liberté, c'est lorsque, pressé vivement par la grâce, il connaît le désordre et le danger de sa situation, et qu'il forme le dessein d'en sortir. Quels combats ! quelle lutte inté-

rieure ! quelles attaques, et quelle résistance ! quelles résolutions cent fois prises, et cent fois rétractées ! Il voudrait, et il ne veut pas ; il fait quelques pas vers sa conversion, puis il retourne en arrière ; il s'efforce de se relever, et il retombe plus lourdement, semblable à un homme plongé dans la boue, qui, n'ayant aucun point d'appui, s'y enfonce, à mesure qu'il s'agit pour s'en retirer. Toujours des remises, toujours des délais ; demain, demain ; jamais aujourd'hui, jamais tout à l'heure. Il ne sent pas la force de se déterminer à donner ce plein consentement, sans lequel il n'y a pas de conversion. Il désire pourtant le donner, mais d'un désir inefficace ; il gourmande sa volonté, mais il est comme forcé de lui céder ; il verse des larmes de dépit et de rage, et, malgré tout cela, il ne change pas, et il ne changerait jamais, si Dieu, touché de pitié, ne dégagait sa liberté captive.

Il n'est donc point en morale de maxime plus certaine que celle de Jésus-Christ : *que celui qui commet le péché, se rend esclave du péché.*

Ce n'est pas le lieu de parler des suites affreuses de cet esclavage. On sait assez qu'il mène à l'impénitence finale, et de là à l'enfer.

Que chacun fasse ici sa prière, et se mette dans les dispositions convenables à son état.

S'il a eu le bonheur d'être préservé de la servitude du péché, n'en ayant pas contracté l'habitude, qu'il en rende grâce à Dieu, mais qu'il veille sur lui-même, et qu'il craigne de faire cette triste épreuve ; qu'il sache que le péché vénial, s'il est commis délibérément, conduit au péché mortel, et qu'une seule chute suffit parfois pour donner naissance à l'habitude.

Si à ce moment même il est esclave du péché, qu'il tende les mains vers Dieu, qu'il implore humblement son secours, qu'il exécute fidèlement tout ce que la grâce lui inspirera; qu'il ne se rebute point, qu'il ne se désespère point, mais qu'il attende avec confiance et patiemment sa délivrance; les conversions solides se font ordinairement par degrés.

Enfin, si, après avoir été longtemps esclave, il a brisé ses chaînes, qu'il chante à Dieu le reste de ses jours un cantique de reconnaissance; mais qu'il se souvienne que plus il a reçu de la grâce, plus il doit lui rendre par une généreuse fidélité, et que la moindre négligence pourrait lui occasionner une rechute plus dangereuse, et peut-être sans ressource.

DIX-SEPTIÈME LEÇON

LA VÉRITÉ NOUS REND LIBRES.

La vérité vous rendra libres, disait Jésus-Christ aux Juifs¹.

Les Juifs charnels ne comprirent pas le sens de cette parole; ils l'entendirent de l'affranchissement d'une servitude temporelle, et, selon cette interprétation, ils la jugèrent fausse et injurieuse à leur nation. *Nous n'avons jamais été esclaves de personne*, répondirent-ils. Ils devaient pourtant comprendre que le Sauveur leur parlait d'une délivrance plus haute et toute spirituelle, puisqu'elle devait être l'ouvrage de la vérité.

Ne soyons pas surpris de la grossièreté et de l'aveuglement des Juifs; quoique chrétiens, nous ne sommes la

¹ JEAN, VIII, 32.

plupart ni moins grossiers ni moins aveugles qu'eux, et, quand nous lisons dans l'Évangile ces mêmes paroles, qui sont dites pour nous comme pour eux, nous ne les entendons guère mieux. Il nous importe néanmoins souverainement d'en avoir une pleine intelligence. Qu'est-ce donc que la vérité? De quoi nous affranchit-elle? Et qu'avons-nous à faire de notre côté pour la seconder?

La Vérité, c'est Dieu même.

Mais Dieu, dans sa nature, est trop élevé au-dessus de nous; nos faibles esprits ne sont pas capables de contempler ainsi la vérité dans son essence; ils en seraient éblouis, ils s'y perdraient. D'ailleurs, ce serait pour eux une contemplation stérile, dont ils ne se feraient pas l'application. Témoin les spéculations abstraites des platoniciens, et même celles des scolastiques sur la nature divine. Quelle règle de mœurs en ont-ils tirée? Mais que nous revient-il des plus sublimes connaissances, si elles ne servent à régler nos mœurs? La vérité, pour nous être utile, s'est donc manifestée et rendue sensible dans la personne de Jésus-Christ, qui a dit lui-même : *Je suis la vérité*, et qui le déclare nettement aux Juifs en ce même endroit, leur disant : *Si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres*¹.

En se revêtant de notre nature, la vérité s'est rapprochée de nous; elle s'est proportionnée à notre faiblesse, se rapetissant, pour ainsi dire, jusqu'à notre mesure; elle a mis à notre portée ses instructions; par ses exemples elle les a rendues palpables, et par sa grâce elle nous les rend imitables.

¹ JEAN, VIII, 36.

Ainsi, nous n'avons plus rien à désirer pour le règlement de notre vie après Jésus-Christ, puisque nous trouvons en lui la vérité, mais une vérité qui n'est pas moins faite pour le cœur que pour l'esprit, une vérité accessible, qui tempère son éclat, et nous découvre tellement ses charmes, que nous pouvons les contempler sans effort et sans crainte; une vérité que toutes les raisons nous portent à imiter, puisque c'est dans un Homme-Dieu qu'elle se montre, et qu'aux leçons les plus simples et les plus familières, aux exemples les plus persuasifs et les plus touchants, elle joint les plus puissants secours.

De quoi cette vérité nous affranchit-elle, si nous la prenons pour guide?

Elles nous affranchit de nos *erreurs*. La morale qui est proprement la science de l'homme, la science qu'il a plus d'intérêt de connaître, et qui, par la vertu, le conduit au bonheur, est celle qu'il connaît le moins, lors même qu'il se flatte d'y être le plus habile. Le peuple, qui ne l'étudie pas, et qui n'a pour toute lumière qu'une raison peu cultivée et un certain instinct, est moins exposé à s'y égarer, que le philosophe orgueilleux, qui veut l'approfondir par ses propres réflexions, et la réduire en système. Il ne l'appuie pas sur ses véritables bases; il en ignore la plupart des principes; et, de ceux qu'il entrevoit, il tire de fausses conséquences; il n'en a jamais bien saisi le but et la fin.

La matière du bonheur, que la raison humaine n'a su parvenir à éclaircir, et sur laquelle les anciens sages ont tant disputé sans s'accorder, est une preuve sans réplique que la morale n'est point à la portée de nos seules lumières naturelles, et que la révélation nous est

nécessaire pour la bien comprendre. Car la vraie idée du bonheur est la clef de cette science, le bonheur est le terme où elle tend ; et son objet est de nous enseigner les moyens d'y arriver. Or, lisez tant qu'il vous plaira les moralistes anciens et modernes, qui, dans leurs écrits sur cette matière, n'ont consulté que le raisonnement, et ont mis à l'écart la vérité révélée, vous n'y trouverez ni la définition exacte du bonheur, ni l'indication sûre du chemin qui y conduit.

Mais qu'est-ce qu'une sagesse qui se trompe sur ces deux points dont elle se croit le mieux instruite, sinon une sagesse fausse, illusoire, insensée, présomptueuse, qui s'éloigne à chaque pas de la vérité, et la rencontre d'autant moins qu'elle s'opiniâtre davantage à la chercher, parce qu'elle est hors de la voie ? Et si tel a été, si tel est encore l'aveuglement des plus grands génies, de ceux qui se donnent pour les maîtres du genre humain, qu'est celui de leurs disciples qui se déclinent par leur autorité, et qui jurent sur leurs paroles ? La multitude ignorante n'est pas, comme je l'ai dit, si sujette à l'égarement, parce que raisonnant moins, elle ne pervertit pas les premières leçons de la nature ; elle revient plus aisément de ses écarts, parce que l'esprit y a moins de part que les passions ; et son ignorance même qu'elle avoue sans peine, la rend plus susceptible d'instruction, lorsqu'elle tombe en de bonnes mains. Mais du reste quelle stupidité ! quel asservissement aux sens ! quelle difficulté de s'élever à aucune idée spirituelle ! quelle facilité à se laisser séduire ! et une fois séduite, à quels excès ne se porte-t-elle pas, en n'écoutant que ses passions brutales, et n'étant arrêtée par aucune réflexion !

Que les savants et les ignorants écoutent Jésus-Christ, et les voilà délivrés de leurs erreurs, de leurs doutes, de

leurs incertitudes sur les points essentiels de la morale, à commencer par celui du bonheur; les voilà instruits sûrement et à fond de tout ce qu'ils doivent savoir et pratiquer. L'Évangile sur ces objets est facile à entendre; il ne faut qu'un esprit docile et un cœur droit; et d'ailleurs, l'Église n'a jamais manqué de maîtres éclairés et vertueux pour l'expliquer.

La vérité nous affranchit de nos *préjugés*.

Tout en est plein dans le monde; nous les trouvons établis en y entrant, on nous les fait sucer en quelque sorte avec le lait, et ils sont le fondement sur lequel on bâtit notre éducation. Préjugés généraux, préjugés d'état et de condition, préjugés de corps, préjugés personnels. Dans quel pays raisonne-t-on, juge-t-on, se conduit-on autrement que d'après ces préjugés? Quel homme en est exempt? Quel esprit, quel caractère a la force de s'en préserver, ou de s'en guérir? Avant que nous puissions apprécier ce que c'est que les richesses et les honneurs, on nous apprend à en faire cas, à avoir une grande considération pour ceux qui les possèdent, à les regarder comme heureux; on nous apprend à nous enorgueillir de notre naissance, si elle est illustre, ou à en rougir, si elle est obscure; à juger du mérite, non par les qualités personnelles, mais par les places, les distinctions, les priviléges, la réputation. On nous apprend à respecter le monde et ses opinions, à le ménager, à le craindre, à vivre selon ses maximes et ses usages, et à nous faire un faux point d'honneur de ne pas nous en écarter.

Ces préjugés qui sont sans nombre, et qui s'étendent jusque sur l'interprétation de l'Évangile, et sur les exercices de la piété, étant enracinés dans l'âme, gouvernent notre vie. Ce n'est pas peu de chose que la

vérité nous en délivre ; encore est-il bien peu d'hommes qu'elle en dégage parfaitement, parce qu'on ne l'écoute pas, et qu'on ne la suit pas en tout ; car il est manifeste que celui qui consulte Jésus-Christ sur ce qu'il doit penser de chaque chose, aura l'esprit libre de tout préjugé, et, s'il a quelquefois la faiblesse d'y céder, il se le reprochera comme une prévarication.

La vérité nous affranchit de l'*illusion des sens*, qui nous trompent par des surfaces et des apparences, et nous préviennent en faveur des objets présents, comme s'ils étaient les seuls réels et que les objets à venir, qui nous sont proposés par la foi, n'étaient que des chimères.

Elle nous affranchit de l'*illusion de l'imagination*, qui nous trompe également par les tableaux enchantateurs ou terribles qu'elle nous offre, qui nous amuse ou nous occupe de mille vains projets, nous entretient de fausses espérances et de fausses craintes, et nous tourmente par la promesse de nous rendre heureux.

Elle nous affranchit de l'*illusion de l'esprit*, qui, nous donnant une idée avantageuse de notre mérite, nous fait croire que nous sommes capables de tout, que nous réussissons en tout ; nous enflé de présomption et de vanité, nous porte à négliger des talents solides, pour en cultiver d'autres brillants et frivoles ; nous remplit d'arrogance, de dédain, de mépris pour ceux qui ne nous rendent pas justice, c'est-à-dire pour ceux qui ne pensent pas comme nous sur notre compte, et nous rend dupes des louanges d'une adulacion basse et intéressée.

Elle nous affranchit de l'*illusion du cœur*, qui, ingénieux à s'abuser, prend pour vérité ce qui le flatte, pour bon ce qu'il aime, pour mauvais ce qu'il rejette ; s'attache aux choses, aux personnes par goût et par fan-

taisie, plutôt que par raison ; s'en détache de même, et, n'écoutant qu'un sentiment aveugle, souffre impatiemment d'être détrompé.

Ni les avis d'autrui, ni vos propres réflexions ne vous délivreront de tant d'illusions que vous n'apercevez pas, et dont vous ne voulez pas convenir. Il faut que la Vérité elle-même vous éclaire, et qu'elle les dissipe à la faveur de sa lumière ; vous n'y persévérez que parce que vous ne daignez pas la consulter.

Non contente de nous affranchir de cette foule d'erreurs, de préjugés, d'illusions, la vérité *remonte à la source* ; et, si nous lui sommes dociles, elle nous délivre de nos passions, de nos vices, de l'orgueil et de l'amour-propre.

La philosophie a essayé de donner des remèdes aux passions ; mais l'autorité lui manquait pour les faire prendre ; et ceux qui les présentaient détruisaient leurs beaux préceptes par leurs exemples.

Pour les vices, elle a su les définir, en peindre la laideur, en montrer les excès ou le ridicule, mais elle n'a pas été plus loin ; et, en général, ces graves maîtres de la morale n'ont été ni moins vicieux, ni moins corrompus que les autres.

On sait d'ailleurs à quel point ils étaient dominés par l'orgueil et par l'amour-propre ; combien ils se préféraient au reste des hommes, pour qui ils n'avaient que du mépris ; parmi eux les plus zélés partisans de la vertu croyaient pouvoir l'acquérir par leurs propres forces ; ils jugeaient inutile de recourir pour cela à la divinité, et le progrès apparent qu'ils y faisaient n'aboutissait qu'à les rendre plus superbes et plus contents d'eux-mêmes.

Il a donc fallu que la Vérité descendit sur la terre,

pour apprendre à l'homme à se haïr, à se renoncer, à se faire une guerre continuelle, et en même temps à reconnaître qu'il ne pouvait se vaincre qu'à l'aide d'un secours surnaturel, à le demander à Dieu par une humble prière, et à lui attribuer tout l'honneur des victoires qu'il remportait.

Mais comment la Vérité nous délivre-t-elle ?

D'une manière qu'il n'est pas possible d'expliquer ; c'est un secret qu'elle s'est réservé. Sans blesser en rien les droits de la liberté, elle agit sur l'esprit et change ses idées ; elle agit sur le cœur, et y met d'autres dispositions ; tout à coup on devient un autre homme ; on estime ce qu'on méprisait, on méprise ce qu'on estimait, on aime ce qu'on abhorrait, et l'on abhorre ce qu'on aimait. C'est dans le fond même de l'âme que s'opère ce merveilleux changement avec autant de douceur que d'efficace ; il s'opère en un instant, et, si l'on y correspond ensuite par une exacte fidélité, il produit les effets les plus désirables pour notre perfection et notre bonheur. La maladie a cessé ; on est en pleine convalescence, et, pour recouvrer cette première santé que le péché nous a ravie, il ne s'agit plus que de suivre le régime que la Vérité nous prescrit. Car elle ne nous abandonne plus, dès qu'elle s'est montrée à nous, et que nous l'avons embrassée ; elle nous aide à nous défaire successivement de nos liens, et nous établit enfin dans une parfaite liberté. Du moins, c'est ce qu'elle se propose, et si nous n'y parvenons point, c'est faute de correspondance de notre part.

Le changement du fond, qui est l'essentiel, se fait en nous sans nous ; mais les autres qui suivent demandent notre coopération. Sans cela nous perdons notre première grâce, et nous devenons pires et plus esclaves que

nous n'étions auparavant. L'exemple de Saül est frappant. Samuel, après l'avoir sacré roi, lui annonce qu'il va être changé en un autre homme ; il le fut en effet, et, au moment même qu'il se sépara de Samuel, *Dieu*, dit l'Écriture, *lui donna un autre cœur*¹. Le voilà éclairé, guidé, animé par la Vérité ; tout lui réussit, et Dieu se plaît à bénir ses entreprises, tant qu'il n'écoute qu'elle. Il désobéit deux fois à Samuel, qui est pour lui l'organe de la Vérité ; l'esprit de Dieu le quitte, un mauvais esprit s'empare de lui ; il devient jaloux de la gloire de David, qui rejaillissait sur lui ; et, pendant tout son règne, il ne songe qu'aux moyens de le faire périr. La lumière reparait de temps en temps ; il la reconnaît, mais il ne la suit pas, et, à la fin, il se perd.

Lors donc que la Vérité aura fait en nous un changement semblable à celui de Saül, si nous voulons qu'elle nous délivre tout à fait, attachons-nous inséparablement à elle, et donnons-lui un empire absolu sur nous. Embrassons-la tout entière, et consultons-la en toutes choses ; écoutons-la, quand elle nous instruit ; aimons-la, quand elle nous reprend ; obéissons-lui, quand elle nous commande. N'attendons pas qu'elle nous flatte, ni qu'elle nous ménage ; elle ne serait pas la vérité, si elle n'était inflexible et incorruptible, et si elle pouvait avoir quelque complaisance pour nos vices, et même pour nos plus légères imperfections. Comme elle est infiniment sage, elle s'accommode à notre faiblesse, mettant divers degrés dans sa correction, nous éclairant et nous guérissant insensiblement. Mais il faut toujours la suivre, car elle ne souffre pas qu'on s'arrête ; nous lui sommes trop chers, pour qu'elle veuille nous affranchir

¹ *Rom.*, x, 6, 9.

à demi. Oh ! que nous serions libres, que nous serions heureux, si nous la laissions disposer absolument de nous !

Mais, de tous nos maux, le plus universel et le plus déplorable est que nous n'aimons pas la Vérité, que nous craignons de la connaître, que nous l'évitons, que nous la haïssons même, lorsqu'elle nous montre un visage sévère, qu'elle nous reproche nos défauts et nous prescrit des remèdes désagréables à la nature. D'abord nous détournons les yeux pour ne pas la voir; nous bouchons nos oreilles pour ne pas l'entendre. Si elle crie, si elle nous presse, nous lui résistons, nous la repoussons, nous affectons de la méconnaître; et les fausses raisons ne nous manquent pas, pour nous persuader que ce n'est pas elle qui nous parle; elle ne se rebute pas, et elle revient longtemps à la charge, prenant tous les visages et employant tous les moyens pour nous gagner. Mais enfin le moment vient, et ce moment n'est connu que d'elle où notre rébellion et notre obstination l'irritent, et la forcent à se retirer. On s'applaudit alors d'être délivré de ses avertissements importuns, et l'on ne voit pas qu'abandonné et condamné par le Médecin céleste, il faut périr sans ressource.

O Vérité incarnée ! Vérité qui avez fait des prodiges incompréhensibles, pour vous abaisser jusqu'à nous, et vous faire aimer de nous, de quelque manière que vous me traitiez, ne permettez pas que je vous méconnaisse, et que je vous haïsse ! Où en serais-je, si j'en venais à cet excès d'aveuglement et de folie ? Je ne vous nuirais pas, mais je vous déplairais, et je me perdrais. Ah ! plutôt, que je vous chérisse toujours, même quand vous me serez amère ; que, dans vos réprimandes, je ne considère que votre zèle et votre affection pour moi ! Vous

intéresseriez-vous à ma sainteté et à ma félicité, si vous vous taisiez sur mes vices et sur mes défauts? Prenez sur moi toute l'autorité qui vous appartient : exercez-la comme il vous plaira. Affranchissez-moi de toutes mes misères ; je ne les connais pas, je ne puis les connaître, ni en être délivré que par vous. Soit que vous me parliez vous-même au fond du cœur, soit que vous vous serviez du ministère des hommes, je m'estimerai heureux d'entendre votre voix, et de vous obéir ; j'appréhenderai comme le plus grand des malheurs de vous contraindre par mon indocilité à m'abandonner. Soyez ma maîtresse et ma souveraine sur la terre ; et, après m'avoir affranchi du péché et de la corruption de la nature, accordez-moi de vous contempler et de vous aimer éternellement dans le royaume de la parfaite liberté. Ainsi soit-il!

DIX-HUITIÈME LEÇON

QUICONQUE FAIT LE MAL HAIT LA LUMIÈRE.

Une des sentences les plus importantes de la morale est cette parole de Jésus-Christ à Nicodème : *Tout homme qui fait le mal hait la lumière; et il ne se présente point à la lumière, dans la crainte que ses œuvres soient condamnées*¹.

Nos actions, soit bonnes, soit mauvaises, sont sujettes ici-bas à trois sortes de jugements : au jugement de Dieu, au nôtre propre, et à celui des autres hommes.

Dieu les juge par une lumière qui n'est autre que sa

¹ JEAN, III, 20.

suprême vérité, et il intime ce jugement à la conscience; nous les jugeons par les lumières de notre raison, qui les approuve ou les condamne; les autres hommes de même, lorsqu'elles parviennent à leur connaissance, les jugent selon les apparences de bonté ou de malice qu'elles leur présentent.

Outre ces lumières qui sont communes à tous les hommes, les chrétiens ont celles de l'Évangile et de la grâce intérieure.

Celui qui fait le bien ne peut haïr aucune de ces lumières, parce qu'elles lui servent de règle de conduite; ni redouter aucun de ces jugements, ayant tout lieu de penser qu'ils lui sont favorables. Il agit avec confiance sous les yeux de Dieu; loin de fuir ses regards, il songe avec plaisir que Dieu le voit, et il s'applaudit du bon témoignage que la lumière divine rend à sa conscience. Loin de chercher à soustraire ses actions au jugement de la raison, il la consulte avant que d'agir, et il s'assure de son approbation. Quant aux autres hommes, quoiqu'il n'ambitionne pas leur suffrage, s'il est humble, il n'a nul intérêt à se cacher d'eux, et n'appréhende point qu'ils soient instruits de sa conduite, parce que, s'ils sont équitables, ils ne peuvent que le louer, et, s'ils ne le sont pas, il ne se met en peine ni de leurs louanges, ni de leur censure.

Il n'en est pas ainsi de celui qui fait le mal. Il hait la lumière de Dieu, qui le condamne au fond de sa conscience; il hait la lumière de sa raison, qui prononce contre lui; il hait la lumière des autres hommes, qui, juges désintéressés des actions d'autrui, les désapprouvent, lorsqu'elles sont mauvaises.

Ceci demande quelque développement.

A proprement parler, on ne fait le mal qu'autant qu'on le connaît, et qu'on s'y détermine avec quelque réflexion. Or, dès qu'il y a de la malice, soit dans une action, soit dans sa cause ou dans son occasion, il est moralement impossible qu'avant ou après, on n'entende pas la voix de sa conscience, c'est-à-dire de Dieu, dont les avis et les reproches ont pour objet, ou de nous empêcher d'agir, ou de nous provoquer au repentir. Avant l'action, il nous en détourne par toutes les raisons prises de la grièveté de la faute, et de ses suites. Après l'action, il nous poursuit par de vifs remords, et ne nous donne aucun repos. Celui donc qui veut déterminément le mal, et qui le fait, hait en conséquence la lumière divine, parce qu'elle l'arrête, et met obstacle à ses désirs; il la hait, parce que, l'ayant aperçue et sachant qu'il est obligé de la suivre, il ne peut attendre que sa condamnation pour l'avoir méprisée et rejetée; il la hait, parce qu'après l'exécution de son dessein, elle ne le laisse pas tranquille, et ne cesse de le tourmenter; il la hait, parce qu'il la regarde comme l'ennemi de son bonheur, il voudrait qu'elle ne se présentât jamais à lui, il évite sa rencontre, il lui tourne le dos, et, pour se satisfaire plus librement, il va jusqu'à désirer qu'elle n'existe pas.

Il ne hait pas moins la lumière de sa raison. Son premier soin, dès qu'il se plaît au mal, est de se refuser à toute instruction de sa part, à tout conseil, à toute réflexion salutaire; il n'écoute que ses passions, son imagination, les désirs corrompus de son cœur. Pour sa raison, il lui impose silence avant et après son péché; il évite de rentrer en lui-même, il s'étourdit, se distrait, et, s'il en était le maître, il se dépouillerait de la qualité

d'être raisonnable, et se réduirait à l'instinct de la brute, à laquelle il porte envie.

A l'égard de ses semblables, il lui suffit qu'ils soient sages et vertueux, pour qu'il les haïsse; il dérobe soigneusement ses actions à leurs regards, et prend toutes les mesures pour leur en ôter jusqu'aux moindres soupçons. Il ne s'ouvre et ne se confie qu'à ceux qui pensent comme lui, qui sont les complices et les compagnons de ses désordres. Devant tout autre, il se contrefait, il s'excuse, il se justifie, et serait au désespoir d'en être connu pour ce qu'il est. De là sa honte, quand il est découvert; et lorsque sa conduite, qu'il croyait secrète, vient à éclater, sa fureur contre ceux qui l'ont mise au jour et exposée à la censure publique. Où fuir? Où cacher son opprobre? Qu'en'est-il dans un désert! Ou bien que ne peut-il se défaire de tous ceux dans le regard desquels il lit sa condamnation! Comment vivre au milieu de gens qui le méprisent et le détestent?

Instinct moral de l'homme, que tu es profond en lui! Que tu es indestructible, et que l'homme est à plaindre, lorsqu'il ne te suit pas! Tu te manifestes en lui, dès ses jeunes ans, et tu n'attends pas la maturité de l'âge, pour lui faire sentir ton pouvoir inévitable! A peine a-t-il l'idée du mal, à peine en a-t-il conçu le désir, qu'il est forcé de se cacher au Ciel, à la terre et à lui-même pour le commettre.

Que veut dire cela, sinon qu'il porte empreint au fond de sa nature que quiconque est coupable, ne peut éviter d'être condamné, et que tous les tribunaux, celui de Dieu, celui de sa raison, celui de l'univers, se déclarent contre lui? Il lui est donc impossible de se déguiser que le mal est odieux, punissable, et qu'il ne trouve nulle part de défenseur. Cependant il l'aime, il le commet,

il y persiste, il en prend l'habitude, il y vieillit, il consent d'y mourir. Quel état! quelle vie! quelle mort! N'est-il pas souverainement malheureux, et ne porte-t-il pas déjà l'enfer au dedans de lui?

Mais voyons à quels précipices le conduit cette haine de la lumière, de quelque part qu'elle s'offre à lui.

D'abord il la prend chaque jour plus en aversion, à mesure qu'il persévere et qu'il s'enfonce dans le mal. Au commencement, il la combattait faiblement, il lui cédait souvent, il se repentait de sa résistance, et se félicitait de l'avoir suivie. Il la quittait, il revenait à elle, et lui jurait de ne plus l'abandonner. Mais, les passions ayant enfin pris le dessus, et la volonté s'étant absolument rangée de leur parti, il prend la funeste résolution de se débarrasser de toute lumière importune.

Pour commencer par la conscience, non content d'en éloigner les remords, en se livrant à une vie dissipée, et en fuyant tout ce qui le rappellerait à soi, il travaille à lui ôter son autorité, et à ébranler les fondements sur lesquels elle porte.

Le principal fondement de la conscience, c'est la Religion révélée. Il en abandonne les exercices : plus de messe, plus de confession, plus de sermons, plus de lectures de piété, plus même de prière. Il en rejette les mystères et les dogmes, sous prétexte de leur incompréhensibilité : ils sont au-dessus de sa raison, sa raison est faite pour tout comprendre ; ainsi ces mystères et ces dogmes sont autant d'impostures. Il en attaque les preuves de fait, telles que les miracles et les prophéties. Il se permet des doutes, des raisonnements ; il se forge des objections, et, dans son esprit, il les transforme en démonstration. A défaut de raisons solides, il a recours aux

armes du ridicule, et s'applaudit de ses plaisanteries blasphematoires, comme d'autant d'arguments sans réponse, parce qu'en effet elles n'en méritent point d'autres que le mépris. Le voilà donc en repos du côté de la révélation ; cette grande lumière est désormais éteinte pour lui ; du moins il s'en flatte ; il ne craint plus l'enfer, dont la seule pensée le tourmentait étrangement.

Mais, s'il est tranquille du côté de la religion, il ne l'est pas encore du côté de la raison. La lumière de la loi naturelle se présente sans cesse à lui ; elle le condamne, il faut la faire disparaître. Le cri de la raison est qu'il y a un Dieu, une providence, que la volonté humaine est libre ; que les notions de la vertu et du vice ne sont pas vaines ; qu'il existe un bien et un mal moral ; que notre âme est spirituelle, et qu'elle ne périt pas avec le corps ; qu'il y a, par conséquent, une autre vie, et que le méchant n'y échappera pas à la vengeance divine. La révélation revient alors à la charge, et l'accable de tout son poids. Il faut donc qu'il donne le démenti à la raison, et qu'il la réduise au silence sur tous ces points. La chose n'est pas aisée : tant les preuves de ces premières vérités sont fortes et évidentes. Il l'entreprend néanmoins, parce qu'il ne peut supporter la vue de cette lumière, et que la nécessité de justifier ses passions le mène là. Ainsi, il se jette dans les systèmes aussi extravagants qu'impies du matérialisme et du fatalisme ; il admet un monde existant sans cause, un mouvement sans premier moteur, un ordre stable sans intelligence ordonnatrice, une suite de générations sans commencement. Tout devient pour lui l'effet du hasard qui n'est qu'un mot vide de sens, et d'un concours fortuit d'atomes imaginaires, qui, chacun séparément, ne pensent pas,

ne sentent pas, ne veulent pas, mais dont la réunion, l'organisation, le mouvement produisent la pensée, la sensation, la volonté. Il se perd dans les suppositions, les subtilités, les sophismes; il dévore les contradictions les plus palpables, les absurdités les plus manifestes; et il parvient par là à n'avoir plus ni conscience, ni raison.

Perd-il l'une et l'autre, et sont-elles désormais pour lui sans lumière? Non; cela est impossible: je ne crois pas même qu'avec tous ses efforts il réussisse à douter un seul instant des vérités que je viens de dire.

Il n'en publie pas moins hautement qu'il est convaincu, guéri des vaines terreurs et des faux préjugés dont le vulgaire est la dupe et la victime; il se vante du moins qu'il est dans l'heureux état du pyrrhonisme, de l'indifférence et de l'insouciance; il parle, il écrit, il cherche à faire des prosélytes, pour éteindre dans les autres la troisième lumière qui le condamne. Car il ne peut supporter de sang-froid qu'on pense autrement qu'il ne voudrait penser lui-même; ceux qui se déclarent d'un sentiment opposé au sien sont autant d'accusateurs qui déposent contre lui; leur présence seule est pour lui un supplice qui le désespère. S'il ne les gagne à son parti, il devient leur ennemi et leur persécuteur. Tel est le fondement de la haine que le vice a de tout temps vouée à la vertu :

« Vous reconnaissiez et vous respectez comme divin un Évangile où je lis contre moi la sentence d'une mort éternelle; vous la lisez aussi, vous la trouvez juste, et vous y souscrivez. Comment ne vous haïrais-je pas? Comment ne désirerais-je pas vous perdre, si vous n'embrassez ma cause?... Vous adorez un Homme-Dieu, Jésus-Christ, qui tient le bras levé pour me foudroyer, et qui ne peut me pardonner, si je meurs dans

l'impénitence. Comment puis-je vous aimer, vous qui, dès à présent, vous unissez à lui contre moi, et qui applaudirez un jour à son courroux et à ma perte éternelle?... Vous admettez un Dieu, une Providence, un libre arbitre, etc. Mais je n'ai que des maux à attendre dans l'autre vie, si cela est vrai; et j'ai le plus grand intérêt à ce que cela soit faux. Puis-je sympathiser avec vous? Puis-je ne pas vous haïr à mort, vous qui fondez votre plus douce espérance sur ce qui m'assure un malheur sans remède et sans fin? Je ne veux pas croire à la vertu, parce que j'en ai abjuré la pratique; et vous me forcez de la respecter en vous, et de lui rendre hommage? Votre conduite s'élève contre la mienne, et me laisse sans excuse, même à mes propres yeux. Puis-je vous supporter? Puis-je vous pardonner d'être vertueux? Ou pensez et agissez comme moi, qui suis décidé à ne pas changer; ou je poursuivrai sans relâche en vous cette lumière odieuse qui prononce ma condamnation. »

Ainsi parle l'impie en son cœur; et si sa rage contre les vrais croyants ne se déclare pas toujours, c'est que le pouvoir et l'occasion lui manquent. Nous venons d'éprouver de quoi est capable la secte des faux philosophes, de ces grands partisans de la tolérance et de l'humanité, lorsqu'ils se croient les plus forts; leurs discours n'imposeront à personne, après la barbarie réfléchie et combinée de leurs actions. Par cette terrible explosion de leur fureur, qu'ont-ils fait, si ce n'est vérifier l'oracle de Jésus-Christ : *Quiconque fait le mal, hait la lumière*, et s'applique à l'anéantir dans tous les êtres qui la lui présentent?

O mon Sauveur! préservez-moi d'être du nombre de

ces malheureux, qui haïssent toute lumière, parce que leurs œuvres sont mauvaises ; ils se jugent et se réprouvent eux-mêmes, puisque leur propre raison s'élève contre eux. Hélas ! quand je me rappelle mes premiers égarements, je vois que j'ai essayé comme eux de les justifier. Si je n'ai pas été aussi loin, si je ne me suis pas plongé dans un abîme de ténèbres, grâces immortelles vous en soient rendues. Je travaillais à m'aveugler, mais votre lumière m'a sauvé de mes funestes efforts. Elle s'est montrée à moi si belle et si attrayante, si forte et si douce, qu'elle m'a gagné et que j'ai rougi d'être plus longtemps son ennemi.

O vraie lumière, *qui éclairez tout homme venant en ce monde*, redressez-moi, dirigez-moi, conduisez-moi à vous ; et, afin que je vous aime toujours, faites-moi la grâce d'aimer et de pratiquer toujours le bien. Ainsi soit-il.

DIX-NEUVIÈME LEÇON

ON NE PEUT SERVIR DEUX MAITRES.

Nul ne peut avoir deux maîtres, dit Jésus-Christ¹.

Il suffit pour cela que leurs volontés soient quelquefois différentes, et que leurs ordres se croisent.

A plus forte raison, s'ils sont ennemis l'un de l'autre, s'ils ont des volontés opposées, et s'ils donnent des ordres contraires, comme Jésus-Christ le suppose. *Car, ajoute-t-il, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il respectera l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent.* Ce que le Sauveur dit de

¹ MATTH., VI, 24.

l'argent, ou de l'avarice, est également vrai de tous les autres vices, auxquels l'homme est sujet. Ces vices deviennent nos maîtres, dès que nous leur sommes asservis; et leur service est incompatible avec celui de Dieu.

Mais pour ne pas les parcourir en détail, et pour les comprendre sous une seule idée qui les renferme tous, je dis qu'on ne peut servir en même temps *Dieu*, qui commande toutes les vertus, et le *monde*, qui favorise tous les vices.

Cette proposition est évidente par elle-même, et n'a pas besoin de preuves. Il n'est que trop visible que les volontés et les sentiments de ces deux maîtres étant dans une opposition totale et continue, ils nous ordonneront toujours des choses contraires; et que par conséquent si l'on respecte l'un, si l'on s'y affectionne, on méprisera et l'on haïra l'autre. Il faut absolument choisir entre Dieu et le monde, puisqu'on ne saurait ni les concilier entre eux, ni être en même temps à l'égard de l'un et de l'autre dans la disposition du respect et de l'amour qu'on doit à ses maîtres.

Dieu a des serviteurs qui lui sont entièrement dévoués; le monde a aussi ses partisans décidés, et en plus grand nombre. Je n'examinerai pas en ce moment lequel de ces deux partis est le plus sage, le plus juste, le plus heureux. J'observe seulement que les uns et les autres sont conséquents, en ce qu'ils ne s'attachent qu'à un maître; en quoi ils souscrivent à la sentence de Jésus-Christ, qui déclare impossible d'en servir deux.

Mais il est une sorte de chrétiens ambigus, et de mondains mitigés, qui prétendent se partager entre Dieu et le monde, ménager les intérêts de l'un et de

l'autre, servir l'un sans désobéir à l'autre, les respecter et les aimer tous deux, et ne pas leur déplaire, ou même gagner leurs bonnes grâces par une conduite équivoque.

Ces chrétiens, qui ne sont pas rares, donnent un démenti formel à Jésus-Christ, et soutiennent contre lui qu'on peut servir deux maîtres.

Il ne sera pas mal aisé de les confondre, et de leur montrer qu'ils sont mauvais serviteurs et de Dieu et du monde; qu'ils ne contentent ni l'un ni l'autre; qu'eux-mêmes ne sont contents ni de l'un ni de l'autre; enfin qu'en un sens ils sont plus insensés et plus à plaindre que les partisans déclarés du monde.

Commençons par faire leur portrait.

Ce sont des personnes convaincues de la vérité de la religion, mais qui au fond ne l'aiment point, et ne la pratiquent que par la crainte de se perdre, voulant faire précisément ce qu'il faut pour éviter la damnation éternelle. Ils ont quelques principes, et de la conscience; mais ils se gardent bien de pousser ces principes à bout, ni d'écouter en tout leur conscience. Car ils ont d'autres principes qui leur sont suggérés par la nature corrompue, et qu'ils concilient, comme ils peuvent, avec ceux de l'Évangile. Ils se font de même une fausse conscience sur beaucoup de points; et il faut que la vraie plie, cède, et s'accommode à l'autre. Proposez-leur de violer ouvertement un commandement de Dieu, ils ne le feront pas; mais, si c'est une chose où ils ne voient point de péché manifeste, quoique le doute en soit bien fondé, ou que le péril d'y tomber soit très-grand, ils ne reculeront pas. L'essentiel du culte, ils sont déterminés à ne pas l'omettre; mais ce qui, sans être d'une obligation si étroite, est néanmoins indispensable pour entretenir la

vraie piété, ils sont déterminés à ne pas l'embrasser. Pareillement à l'égard du monde, ils n'adoptent pas celles de ses maximes qui tendent trop manifestement à l'impiété et au libertinage ; mais aussi ils ne rejettent pas celles qui contredisent d'une manière indirecte et plus réservée la morale chrétienne. Ils ne s'accordent pas indifféremment tous les plaisirs, et il est des assemblées où ils ne voudraient pas se trouver ; mais, pour ce qui est de certains plaisirs suspects à une pudeur délicate, de certaines sociétés, où, sans manquer à toute décence, on se permet des propos trop libres et des manières trop enjouées, ils ne croient pas devoir se les interdire. Ce sont en un mot des âmes irrésolues, incertaines, dominées par le respect humain, que les passions attirent d'un côté, que le devoir retient de l'autre, flottant entre le vice et la vertu, ne voulant ni de ce que celle-ci a d'austère, ni de ce que celui-là a de licencieux ; qui se flattent de pouvoir obéir à la loi de Dieu sans s'y captiver ; se prêter aux folles joies du monde, sans s'y livrer ; donner le matin quelques moments aux exercices de la dévotion, et le reste du jour aux divertissements, et faire ainsi leur salut, à moins de frais, et avec le moins de privations qu'il se pourra.

D'après ce tableau fidèle et nullement exagéré, ne suis-je pas en droit de conclure que ces gens demi-chrétiens, demi-mondains, sont de mauvais serviteurs de Dieu et du monde, parce qu'ils ne sont affectionnés ni à l'un ni à l'autre ?

En effet, ce qu'un maître désire par-dessus tout dans celui qui le sert, c'est l'affection et le dévouement ; il veut qu'on aime son service, et qu'on le fasse de bon cœur. Que

Dieu exige des siens cet amour, et qu'il en ait le droit, c'est de quoi l'on ne peut douter, et c'est justement ce que le demi-chrétien lui refuse. Il le sert, non par volonté, mais par nécessité, parce qu'il y va de son plus grand intérêt; s'il pouvait, sans courir aucun risque, se dispenser tout à fait de ce service, il s'en dispenserait. Cette disposition ne se manifeste-t-elle pas dans toute sa conduite, et s'il avait pour Dieu un véritable et profond attachement, ne rougirait-il pas de lui donner dans son esprit et dans son cœur un rival tel que le monde?

De son côté, le monde n'exige pas moins que Dieu toute l'affection de ses serviteurs, quoiqu'il n'y ait nul droit. Dès qu'on tient à lui par quelque endroit, et que l'on consent à le servir, il veut qu'on se livre à lui sans réserve, qu'on lui obéisse en tout, qu'on ne reconnaissse plus d'autre maître; et c'est ce que le demi-mondain ne peut se résoudre à lui accorder. Par là il prouve qu'il n'aime véritablement ni Dieu ni le monde, mais qu'il n'aime que soi; qu'il ne songe, en servant Dieu, qu'à se rassurer sur l'avenir, et, en servant le monde, qu'à jouir du présent; qu'il ne veut rien perdre, mais gagner des deux côtés. Il fait à Dieu l'injure de penser qu'on ne peut être heureux ici-bas à son service; il rend au monde la justice de croire qu'il n'a rien à lui donner pour l'autre vie; et c'est afin de trouver partout son intérêt, qu'il se décide à les servir tous deux. Chose impraticable, et où, malgré ses précautions et ses ménagements, il ne réussit à contenter ni l'un ni l'autre.

Et comment contenterait-il deux ennemis, qui se disputent son cœur, que chacun veut posséder tout entier, tandis qu'il s'obstine à le partager entre eux? Comment les contenterait-il, puisque chacun d'eux

demande plus qu'il ne lui donne, et qu'il n'est décidé à lui donner?

Dieu veut qu'on soit tout à lui, et à lui seul; il ne souffre pas qu'on embrasse son service en partie, ni qu'on néglige la moindre de ses volontés pour celles d'un autre maître, le titre de *Maître* n'appartenant qu'à lui, et nul autre ne pouvant se l'attribuer que par usurpation. Il veut qu'on soit à ses ordres, et qu'on dépende de lui à tout moment et en toute rencontre. En quelque cas que ce soit, si vous obéissez à tout autre, il se plaint avec justice, et témoigne son mécontentement; il fait même éclater son indignation, et la chose peut aller au point qu'il vous renie, et ne vous avoue plus pour son serviteur.

Le monde, comme tyran et usurpateur, a les mêmes prétentions que Dieu en qualité de légitime et unique souverain. Il s'irrite de la préférence qu'on donne à Dieu sur lui; il veut aussi dominer seul, et qu'on abandonne son ennemi, pour se consacrer entièrement à lui.

De quel œil voient-ils donc l'un et l'autre, et comment acceptent-ils un service tronqué, qu'on ne leur rend qu'à regret, comme par force? Peuvent-ils se taire, et ne pas marquer leur ressentiment: Dieu, par des remords secrets, par des troubles et des anxiétés, dont il agite et déchire l'âme; le monde, par des railleries amères, des censures piquantes, et des persécutions plus ou moins vives? D'où il arrive que, comme ils sont mal satisfaits de semblables serviteurs, ceux-ci à leur tour ne sont contents ni de Dieu ni du monde.

Ils ne sont pas contents de Dieu, qui leur montre toujours un visage sévère, qui les accable de reproches, auprès de qui ils n'ont jamais la paix du cœur, et qui

leur fait sentir en toute manière qu'il n'agrée pas leur service. Aussi, quand ils paraissent en sa présence, c'est toujours avec une extrême répugnance, sachant qu'ils n'ont à attendre de lui aucun bon accueil, aucune consolation. Est-il surprenant, après cela, qu'ils trouvent son service dur, qu'ils se plaignent que son joug est insupportable, quoiqu'ils s'en déchargent le plus qu'ils peuvent? Ne sont-ils pas tentés à toute heure de le secouer? Et, s'ils ne succombent pas à la tentation, qui les retient, si ce n'est la crainte de l'enfer? De tels chrétiens sont bien éloignés de voir en Dieu un Père, et, s'ils l'envisagent autrement, de quelle douceur peuvent-ils jouir dans l'obéissance contrainte qu'ils lui rendent?

Ils n'ont pas plus à se louer du monde, qui ne leur sait aucun gré de ce qu'ils font pour lui, parce qu'ils le font avec réserve et de mauvaise grâce. Tantôt, ils se voient tournés en ridicule sur ce qu'ils conservent de pratiques de piété; on se rit d'eux, lorsqu'ils allèguent la conscience, et l'on s'en moque comme d'un vain scrupule. Tantôt, on les traite d'hypocrites, qui jouent à la dévotion, pour se donner un certain air, pour parvenir à leur fin, et se ménager de la considération auprès des vrais dévots. Tantôt, le monde leur fait la guerre sur leur indécision, et les presse de prendre un dernier parti entre Dieu et lui. Il leur tient à peu près le même langage que le prophète Élie aux Israélites : *Jusqu'à quand boîterez-vous des deux côtés? Marchez droit dans le chemin de la pénitence chrétienne, ou dans celui des plaisirs que je vous offre. Si le Seigneur est votre Dieu, ne servez que lui; si je suis votre divinité, ne sacrifiez qu'à moi.* En général, il les voit de mauvais œil, il s'en déifie, il les méprise; souvent il les quitte le premier, et les force ainsi à le quitter.

Il est donc vrai, en un sens, que ces chrétiens douteux sont plus insensés que les mondains déclarés, et qu'ils raisonnent moins juste.

Car ceux-ci agissent selon leurs principes, et ils ont une conduite soutenue; au lieu que ceux-là sont dans une perpétuelle contradiction avec eux-mêmes, et n'ont rien de suivi.

Par la même raison, ils sont plus à plaindre à certain égard, ne goûtant ni le vrai bonheur de la vertu, ni le faux bonheur du vice, et ne sentant que les épines de l'une et les remords de l'autre. Le monde, après tout, a ses joies; elles sont vaines, elles sont trompeuses; mais, telles qu'elles sont, elles séduisent, elles enivrent, elles procurent une sorte de jouissance; le mondain les savoure, et il n'en perd rien. Mais le chrétien dont je parle ose à peine y toucher du bout des lèvres, et le peu de douceur qu'il y trouve se change aussitôt pour lui en amertume.

Ajoutez à cela que le mondain s'étourdit sur les terreurs de l'autre vie, qui troubleraient sa prétendue félicité; tandis que ce chrétien en est toujours obsédé, et qu'elles le tourmentent le plus vivement, lorsqu'il voudrait le moins s'en occuper.

Enfin, si le salut du mondain, tandis qu'il demeure en cet état, paraît plus désespéré, d'un autre côté, il est plus susceptible de conversion, et d'une conversion solide, parce que dans ses bons moments il sent mieux le danger de sa situation, et que, par une suite de son caractère extrême, s'il vient à se donner à Dieu, il s'y donne tout entier. Mais pour le salut de ce chrétien, je le crois d'autant plus hasardé, qu'il lui est très-difficile de se convertir, à cause du fond même de sa disposition, et parce qu'il n'aperçoit aucun désordre frappant dans

sa conduite. Qu'il tremble donc, et qu'il prenne pour lui ces paroles de Jésus-Christ : *Que n'êtes-vous ou froid, ou chaud! mais parce que vous êtes tiède, et que vous n'êtes ni froid, ni chaud, je suis sur le point de vous vomir de ma bouche*¹; et je vous vomirai infailliblement, si vous ne sortez de cet état de tiédeur.

O mon Sauveur ! quelle illusion je me suis faite jusqu'ici sur votre service ! J'ai cru pouvoir le concilier avec celui du monde, et ce sont évidemment deux services inconciliaires. J'ai voulu marcher par deux voies opposées, dont l'une mène à la vie, et l'autre à la mort. Quel aveuglement ! quelle folie ! Aussi ai-je été tout à la fois coupable et malheureux ; je n'ai joui d'aucune sorte de bonheur ; votre service et celui du monde m'ont été également à charge, et je vous ai déplu à l'un et à l'autre. Je fais, dès ce moment, un entier divorce avec lui ; je le renie pour maître, et je n'en servirai jamais d'autre que vous. Je vous en fais solennellement la promesse ; accordez-moi la grâce d'y être fidèle. Ainsi soit-il !

VINGTIÈME LEÇON

LE RÈGNE DE DIEU EST INTÉRIEUR.

Au seul nom de *vie intérieure*, on s'effarouche, non-seulement dans le monde chrétien, mais jusque dans les asiles de piété et les cloîtres.

Cependant cette vie qui résulte d'une part de l'opération de la grâce sur l'âme, et d'autre part de la fidèle correspondance de l'âme à la grâce, est évidemment la

¹ *Apoc.*, III, 16.

moelle et l'essence du Christianisme. Je ne sais s'il est un seul point de la morale de Jésus-Christ, qui, pour être entendu, goûté et pratiqué comme il faut, n'exige qu'on ne soit intérieur, c'est-à-dire qu'on se livre à l'esprit de Dieu, et qu'on se laisse conduire par lui, renonçant au sien propre.

Quand les chrétiens, et surtout ceux qui sont chargés d'instruire et de diriger les autres, reviendront-ils d'une prévention si fausse et si dangereuse? Qu'ils écoutent Jésus-Christ, qui nous dit à nous tous : *Le Royaume de Dieu est au dedans de vous*¹. Ne le cherchez ni ici, ni là; vous le trouverez en vous-même, si vous y rentrez avec droiture par de sérieuses réflexions. Vous trouverez, dis-je, Dieu, ou dans votre cœur, si vous êtes en état de grâce, ou à la porte de votre cœur, si vous êtes en état de péché, demandant à y être admis, pour en prendre possession et y régner.

Méditons donc cette parole du Sauveur; elle est courte et simple, mais, dans sa brièveté et sa simplicité, elle comprend tout ce qui peut se dire et écrire sur la vraie et solide dévotion. Qu'est-ce que le Royaume, ou le Règne de Dieu? En quelle partie de nous-mêmes doit-il s'établir? Quels sont les moyens de l'établir et de le maintenir en soi? Quels avantages en revient-il pour l'âme, même dès cette vie? Quel est l'état d'une âme en qui Dieu ne règne pas? Autant de questions que je me propose d'expliquer en peu de mots, mais dont le développement serait la matière d'un grand ouvrage.

Le règne de Dieu dont il s'agit ici n'est pas cet empire souverain qu'il exerce sur toutes les créatures

¹ Luc, xvii, 21.

par sa volonté absolue, et auquel nul ne peut se soustraire. Ce n'est pas cette providence générale, qui gouverne tout, qui dispose de tous les événements et qui les amène à ses fins, sans que rien ne puisse la détourner de son but.

C'est un empire qui n'a lieu qu'à l'égard de la créature raisonnable, et qui ne s'exerce que dépendamment d'elle; un empire volontaire et libre de sa part, pour lequel Dieu exige son consentement, auquel elle demeure toujours maîtresse de se soumettre ou de résister; un empire surnaturel, où Dieu agit uniquement par sa grâce, qui ne fait jamais aucune violence à l'homme.

Cet empire, par sa nature et par son objet, doit s'étendre à tous nos actes libres, intérieurs et extérieurs; en sorte qu'il n'y en ait aucun qui ne soit animé et dirigé par la grâce, l'intention de Dieu étant de les sanctifier tous, et de les faire servir par là à sa gloire et à notre bonheur. Car telles sont les deux fins pour lesquelles il veut régner en nous: il prétend également se glorifier, et nous rendre heureux. Nous pouvons le frustrer de la seconde fin; mais pour la première, il l'atteindra toujours, parce qu'il tirera sa gloire ou de notre félicité, ou de notre malheur éternel, selon que nous aurons mérité l'un ou l'autre. S'il importe donc que Dieu règne sur nous, c'est pour notre intérêt, et non pour le sien.

En quelle partie de nous-mêmes doit s'établir ce règne de Dieu? Quel en est le siège? Et quelle est la faculté à laquelle Dieu intime immédiatement ses lois et surtout la première, la grande loi de son amour, où sont renfermées toutes les autres?

Faut-il le demander? C'est la volonté, que saint François de Sales appelle la maîtresse pièce de l'âme; c'est

le cœur, principe de toutes ses affections ; c'est la liberté, qui préside à toutes ses déterminations. C'est donc dans le cœur et sur le cœur que Dieu veut régner. S'il a le cœur, il a tout le reste, la mémoire, l'entendement, les facultés de l'esprit et du corps ; s'il n'a pas le cœur, il n'a rien. Ainsi, le cœur est le siège de la solide piété, de la véritable dévotion, c'est-à-dire de ce dévouement entier et sans bornes que nous devons à Dieu.

Régner sur les cœurs est ce qui distingue l'empire de Dieu de tout autre empire. Les rois de la terre exercent leur domination sur nos biens, sur nos corps, sur nos vies même ; mais ils n'ont nul droit sur nos cœurs ; leur domaine ne s'étend pas jusque-là. Et comment y régneraient-ils ? Ils ne sauraient agir directement sur lui ; ils n'ont aucun moyen de savoir ce qui s'y passe, ni d'autre règle pour juger de nos sentiments intimes, que des démonstrations extérieures, souvent trompeuses. Mais Dieu, qui seul sonde les cœurs, est aussi le seul qui puisse, et qui prétende y établir son règne.

Dans le culte religieux qu'il exige de nous, doivent entrer les cérémonies, les prières vocales, et les autres pratiques extérieures ; parce que le corps doit honorer Dieu à sa manière, que les impressions sensibles ont un grand pouvoir sur l'âme en ce qui appartient à la religion comme en toute autre chose, et que, vivant en société, nous nous devons mutuellement l'édification, et la profession ouverte de nos sentiments sur cet objet fondamental ; mais l'essence du culte consiste dans la disposition du cœur, dans sa soumission, son respect, son amour ; de sorte que le corps par sa posture humiliée représente l'anéantissement du cœur devant Dieu, la bouche par ses paroles exprime les sentiments du cœur, et que tous les actes extérieurs de religion ne

sont qu'hypocrisie, s'ils ne sont pas dictés et animés par le cœur.

Nous savons cela, et nous savons encore que c'est la grâce seule qui peut mettre dans notre cœur les sentiments religieux. Mais, sur toutes ces vérités, nous nous en tenons presque à la spéculation ; et, malgré la conviction où nous sommes de la nécessité de faire régner Dieu dans notre cœur, il est très-peu de chrétiens en qui il règne véritablement. On l'aime, dit-on, mais c'est par rapport à soi ; c'est dans la vue de son intérêt spirituel, quelquefois même temporel, qu'on met avant la gloire de Dieu. On le sert, non pour lui, mais pour soi ; on le prie, pour lui demander, non pour lui offrir ; on lui offre, mais seulement en paroles, et, dans l'occasion, on ne craint pas de lui refuser ce qu'on lui a offert ; on lui donne des choses extérieures, mais les affections intimes du cœur, on ne les lui sacrifie pas. On veut bien qu'il nous gouverne par sa grâce dans les choses essentielles, où il va de notre salut ; mais non dans celles qui sont de perfection, et où l'on ne voit pas de péché considérable.

Ainsi Dieu n'a que la seconde place dans notre cœur ; nous y occupons la première ; et, dans l'amour que nous croyons avoir pour lui, c'est en effet nous que nous aimons. Prenons donc une bonne fois la résolution de rendre Dieu le maître absolu de notre cœur, et de n'y souffrir rien, je ne dis pas d'opposé à son règne, mais qui l'affaiblisse, qui le resserre, qui le circonscrive.

Maintenant, quels sont les *moyens* d'établir et de conserver en soi le règne de Dieu ? Ceci est pratique.

Le premier moyen de l'établir est de le vouloir. Il n'est pas douteux que de son côté Dieu ne le veuille et

ne le désire ardemment. Si nous le désirons et le voulons de même, la chose ne saurait manquer d'avoir lieu; car elle ne dépend que de ces deux volontés, et sitôt qu'elles concourent, l'effet est infaillible. Ce que Dieu doit y mettre de sa part est toujours prêt, et nous est donné ou offert : les lumières, les inspirations, les grâces générales et particulières, les secours intérieurs et extérieurs. Ce qu'il attend de notre part, c'est une forte détermination d'être tout à lui, de lui obéir en tout, et de ne jamais lui rien refuser.

On ne se flatte que trop aisément d'avoir cette bonne volonté, qui est plus rare qu'on ne pense. On prend pour elle de bons désirs que la grâce fait naître de temps en temps, et qu'on n'effectue pas; des mouvements de dévotion sensible qui nous saisissent par intervalles, et qui n'aboutissent à rien de solide; des projets, des résolutions que l'on forme, mais qu'on n'exécute pas; des promesses que l'on fait, et qu'on ne tient pas. Après mille bons propos, on est toujours le même, et l'on a l'injustice de s'en prendre à Dieu, tandis qu'on ne devrait en accuser que soi-même, sa lâcheté, son inconstance.

Le second moyen est d'en faire le principal objet de ses prières, et de répéter souvent cette demande de l'Oraison Dominicale : *Que votre règne arrive!* Il n'est pas de jour que nous ne disions cette parole plusieurs fois; mais songeons-nous au sens qu'elle renferme? Est-ce le cœur qui la prononce? Et désirons-nous sincèrement être exaucés? Pourrions-nous ne pas l'être dans une prière que le Fils de Dieu lui-même nous a dictée, si nous la faisions avec toutes les dispositions requises? Que le règne de Dieu en nous soit donc notre plus fréquente aspiration dans la journée; qu'il soit le but de

nos exercices de piété et de nos bonnes œuvres; ne perdons jamais de vue cette fin; rapportons-y tout le reste, et nous ne tarderons pas à sentir que Dieu a pris possession de notre cœur.

Il faut que je le dise ici en passant: nous changeons trop souvent d'intention dans nos prières. Ayons une intention principale que nous ne quittions jamais, et à laquelle nous fassions revenir les autres. Quand l'âme est vivement et profondément saisie d'un objet, et qu'elle le poursuit partout, c'est une marque presque assurée qu'elle y parviendra, parce que c'est en effet ainsi que la grâce nous porte à demander, sans nous désister que notre vœu ne soit rempli.

Le troisième moyen est de remarquer ce qui fait obstacle au règne de Dieu en nous, et d'en débarrasser, peu à peu, notre cœur. Voilà le point difficile, et sur lequel nous avons une peine infinie à nous exécuter. Souvent cela ne tient qu'à une chose, et si nous avions le courage de sacrifier, par exemple, tel attachement, de nous corriger de tel défaut, d'embrasser la pratique de l'oraison, d'être plus fidèle au silence et au recueillement, tout empêchement serait levé. Car il y en a toujours un capital, qui, en disparaissant, ferait bientôt disparaître les autres.

Enfin, comme nous sommes aveugles sur ce que nous opposons de notre fonds au règne de Dieu, le quatrième moyen est de lui demander sans cesse qu'il nous éclaire sur cette disposition intime de révolte contre lui, que nous apportons en naissant, et à qui l'âge, l'habitude, le penchant à faire notre propre volonté ont donné des forces. Quiconque désire avoir des lumières là-dessus est assuré d'en obtenir. Il ne s'agit que de les suivre au fur et à mesure, et de retrancher sans pitié

ce qui retardé ou affaiblit en nous le règne de Dieu.

Mais en quoi nous sommes le plus coupables, n'est-ce pas de redouter ces lumières, de leur fermer les yeux quand elles se présentent, d'y résister, de les repousser, de nous plaindre de leur importunité, et de souhaiter que Dieu nous laisse jusqu'à un certain point dans un aveuglement que nous chérissons ?

Les mêmes moyens qui établissent en nous le règne de Dieu servent à le maintenir.

En général l'unique chose qu'il y ait à faire est de se livrer entièrement à la grâce, et d'être déterminé à suivre l'esprit de Dieu partout où il nous mènera. Car, de souhaiter que Dieu règne en nous, et en même temps de prétendre disposer encore de nous en quoi que ce soit, ce sont deux choses incompatibles. Il veut être le maître de tout; et, s'il ne l'est point, il ne tarde pas à quitter un cœur qui ose lui disputer quelque chose. Que d'âmes en ont fait la triste épreuve! Car il en est beaucoup en qui il a fait, pour ainsi dire, les essais de son règne, et qui l'ont forcé d'y renoncer. Craignons d'être de ce nombre, et, si nous nous sommes une fois rangés sous ses lois, ne soyons pas assez insensés pour lui rien contester, et pour vouloir composer avec lui; sa jalousie infinie n'admet ni restriction, ni partage. Trop heureux sommes-nous qu'il veuille nous gouverner, et se charger du soin de nous conduire par la voie de la sainteté à notre éternelle destination!

LE RÈGNE DE DIEU EST INTÉRIEUR (*Suite*).

Je n'entreprendrai pas de parcourir tous les *avantages* qui reviennent à une âme du règne de Dieu en elle.

On convient assez que dès qu'elle est sous sa conduite, elle s'avance à grands pas vers la sainteté; mais, par une contradiction inconcevable, on ne veut pas convenir qu'elle marche avec autant de rapidité vers le bonheur, même celui de cette vie. Rien pourtant n'est plus certain; et c'est faute d'y réfléchir, qu'on n'en est pas persuadé.

Cette vérité est celle que j'inculque le plus dans cet ouvrage; et j'y insisterai toutes les fois que l'occasion s'en présentera.

Je dis donc que la félicité présente et actuelle de l'homme est une suite nécessaire de sa perfection, et que le degré de l'une répond toujours dans la plus juste mesure au degré de l'autre. Quel est l'objet de la perfection? De me rapprocher de Dieu, et de me rendre aussi semblable à lui que ma nature le comporte. Mais Dieu n'est infiniment heureux que parce qu'il est infiniment saint, infiniment parfait; je participerai donc à son bonheur, à proportion que je participerai à sa sainteté.

Qu'on s'arrête un peu sur ce point, et qu'on le médite à loisir. Il mérite la plus sérieuse attention, et il décide de tout pour la conduite de la vie.

Nous voulons être heureux, et nous voulons l'être dès à présent, autant que la condition humaine le permet; notre impatience ne souffre là-dessus aucun retard. Je suis bien éloigné de blâmer ce désir, que Dieu a mis au

fond de nos cœurs ; mais prenons le chemin unique qui conduit au bonheur. Nous l'avons cherché par d'autres routes, et nous ne l'avons pas rencontré. Pourquoi persévérer dans une illusion dont une expérience journalière nous désabuse ? Laissons régner Dieu en nous : par là il nous sanctifiera, nous n'en doutons point ; et, en nous sanctifiant, il nous fera goûter le seul vrai bonheur qui soit sur la terre.

Qu'est-ce en effet qu'une âme que Dieu gouverne ?

C'est une âme qui veut tout ce que Dieu veut, qui se soumet de plein gré à toutes les dispositions de sa Providence, qui est contente de l'accomplissement de son bon plaisir en elle. Il n'y a donc plus pour elle de contrariétés, et nulle situation où elle se trouve n'altère sa paix, parce qu'elle la met dans la volonté divine, à laquelle elle ne résiste point, et qui a toujours son exécution.

C'est une âme qui se détache successivement de toutes les choses d'ici-bas ; qui se rend indépendante du monde et de ses jugements ; qui a d'autres idées que lui sur ce qu'on appelle prospérité et adversité, biens et maux de la vie présente ; et qui envisage toutes choses selon les idées de Dieu, les seules vraies et immuables ; une âme par conséquent élevée au-dessus de tous les événements humains, qui n'aspire à rien, qui ne craint rien, et qui est placée dans une région inaccessible aux agitations de la mer du monde.

Ce n'est pas qu'elle n'éprouve comme les autres des peines, des disgrâces, des renversements ; qu'elle ne souffre dans ses biens, dans son corps, dans sa réputation. Mais rien de tout cela ne lui ôte sa tranquillité profonde. Si elle a quelque trouble, il n'est que momen-

tané et superficiel, et il ne parvient jamais jusqu'à ce fond intime où Dieu réside.

C'est une âme qui s'exerce sans cesse à mourir à elle-même, pour vivre de la vie de Dieu; qui devient par degrés presque insensible à ce qui affecte si fort les autres; qui n'a plus ni amour, ni haine, ni crainte, ni désir naturel; exempté par conséquent de tous les tourments que causent les passions, l'orgueil et l'amour-propre, nos vrais et seuls bourreaux.

C'est une âme dont la piété simple, droite, juste, éclairée, désintéressée, ne connaît ni les scrupules et les anxiétés des imaginations faibles, ni les caprices et les bizarreries de la dévotion mal entendue, ni les réflexions fatigantes, les vaines complaisances, les recherches délicates des spirituels intéressés, ni les terreurs de la mort et de ses suites qui jettent l'épouvante dans les serviteurs mercenaires; une âme forte dans les tentations, courageuse dans les épreuves, détachée dans les consolations, inébranlable parmi les vicissitudes de la vie intérieure. Si elle n'est pas tout cela d'abord, elle parvient à l'être avec le temps par sa fidélité, et il est impossible qu'elle n'y parvienne pas sous la direction de Dieu qui règne en elle.

Comment une telle âme ne serait-elle pas heureuse? Elle ne veut que Dieu, son Souverain Bien, et elle le possède, comme elle en est possédée. Elle ne désire que l'aimer davantage; et chaque jour son amour prend un nouvel accroissement. Elle ne craint que de l'offenser, et ses fautes deviennent d'un jour à l'autre plus légères et plus rares. Elle n'aspire qu'à la jouissance éternelle de celui qu'elle aime, et elle porte en soi un témoignage presque assuré que son espoir sera rempli.

Pour les hommes avec qui elle vit, elle a de la charité

pour tous. Son commerce avec les bons qui lui ressemblent est délicieux; elle plaint les méchants, et souffre d'eux tout ce qu'il plait à Dieu qu'elle en souffre, sans fiel, ni ressentiment, sans cesser de leur vouloir et de leur faire du bien; elle supporte, elle excuse les défauts et les imperfections des autres, remplissant tous les devoirs de la société, dont elle fait la matière et l'exercice de ses vertus.

Ce n'est point ici un tableau d'imagination, il ne peut passer pour tel que dans l'esprit de ceux qui n'ont nulle connaissance du règne de Dieu dans les âmes, et des admirables effets qu'il y produit. Je ne l'ai même que crayonné pour être court. Mais l'expérience en apprendra davantage à quiconque voudra la faire, et franchir les premières difficultés, qui ne sont pas aussi grandes qu'on pense.

Disons un mot de l'état d'une âme en qui Dieu ne règne pas.

Pour la peindre d'un seul trait: elle n'est bien ni avec Dieu, ni avec elle-même, ni avec les autres, et par conséquent elle ne trouve de bonheur nulle part. Je ne parle pas des pécheurs; l'Écriture a prononcé qu'il n'y a pas de paix pour eux. Je parle des âmes lâches et imparfaites qui flottent entre la grâce et la nature, qui ne veulent pas tout accorder à la première, ni tout refuser à la seconde. C'est déjà pour elles une grande source de doutes, d'inquiétudes et d'angoisses de conscience, que le parti qu'elles ont pris de ménager deux ennemis, qui se font une guerre cruelle, dont leur cœur est le théâtre. Que de cas à consulter! Que de reproches intérieurs à essuyer! Que de troubles et d'embarras dans une conscience qui n'est jamais nette et décidée! On est

malheureux, si l'on rentre en soi-même ; on l'est encore plus, si l'on évite de se rencontrer.

Ces âmes ne sont pas bien avec Dieu. Il n'est pas possible qu'il les traite en amies, tant qu'elles s'obstinent à lui refuser quelque chose. Si elles ne disent pas absolument : *Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous*¹, du moins elles disent : *Nous ne voulons pas qu'il règne à son gré, mais au nôtre*. En faut-il davantage pour qu'elles déplaisent à Dieu ? Il n'a à notre égard les bontés d'un Père, qu'autant qu'il exerce sur nous toute l'autorité d'un Roi ; et il cesse de nous regarder comme ses enfants chéris, lorsqu'il ne voit pas en nous des sujets pleinement soumis. Il est donc dans l'ordre qu'il ne les admette point à sa familiarité, dont elles se rendent indignes. Aussi se plaignent-elles qu'il les néglige ! Sont-elles jalouses des faveurs qu'il accorde à d'autres, et l'accusent-elles de partialité ! Toujours sèches, toujours froides, toujours languissantes, elles ne se portent qu'à regret aux exercices de piété, où elles sont distraites et insensibles, n'y trouvant aucun goût, n'en retirant aucune consolation. Tous les devoirs leur pèsent, et elles ne s'en acquittent que forcément.

Elles ne sont pas bien avec elles-mêmes. Toutes les réflexions qu'elles font sur leur intérieur les troublent et les attristent. Elles ne savent si leur état est sûr, ou douteux ; et, comme elles craignent extrêmement de se perdre, ne voyant rien qui leur donne de la confiance, elles sont livrées à des anxiétés continues, et quelquefois à des impressions de désespoir. D'autant plus que moins touchées des vérités consolantes que des vérités terribles de la religion, elles n'y pensent qu'avec effroi,

¹ LUC, xix, 14.

et n'aperçoivent en Dieu qu'un juge et un vengeur. L'imagination et l'amour-propre conspirent à les tourmenter ; et le sentiment prédominant de la crainte les resserre, les afflige, et ne leur donne aucun repos.

Leur extrême sensibilité, leurs prétentions, leur délicatesse, leurs soupçons, font qu'elles ne sont pas mieux avec les autres, et qu'elles rencontrent peu de caractères dont elles s'accommodent. Elles ne se plaisent pas avec les personnes saintes, dont la seule vue leur est un reproche. Elles n'ont pas assez de vertu pour soutenir ce qu'elles ont à souffrir de la part des méchants ; et les épreuves qu'elles font de leur injustice, de leur mauvaise foi, de leur langue médisante, les désespèrent. Ceux qui leur ressemblent, et qui ne sont ni bons ni mauvais, ont besoin d'être supportés ; et le support habituel du prochain suppose plus de charité qu'elles n'en ont. Elles cherchent néanmoins les créatures, ne pouvant s'en passer, et n'ayant aucune ressource en elles-mêmes. Mais bientôt rebutées de leurs défauts, elles s'en ennient et s'en dégoûtent. De nouvelles liaisons succèdent aux premières, qui ne leur procurent d'autre plaisir que celui du changement ; plaisir qui passe bien vite, et qui leur donne souvent lieu de regretter leur ancienne société. Ainsi elles courent d'essais en essais, et sont toujours plus mal satisfaites des derniers. D'où vient cela ? C'est que leur cœur est vide ; que Dieu ne le remplit pas, parce qu'il n'y règne pas ; et que, où Dieu manque, il n'y a point de bonheur à espérer pour l'homme. Pour peu qu'on s'étudie, chacun découvrira en soi la preuve de ce que je viens de dire.

O mon Sauveur ! quelle grande parole vous m'avez dite, en m'enseignant que le règne de Dieu est au dedans

de moi! Si le monde est rempli de malheureux de toute espèce; s'il est si rare de rencontrer quelqu'un qui soit content de son sort, c'est qu'on ne pense point à cette parole, et qu'on ne veut pas voir que partout où vous régnez, vous portez avec vous la sainteté et le bonheur. Venez donc établir votre règne dans mon cœur, je vous l'ai longtemps disputé, je l'avoue à ma confusion. Prenez-en désormais possession, et gouvernez-le par votre grâce, aussi douce qu'impérieuse. Roi des cœurs! c'est là votre titre. Serait-il vain par rapport à moi? Ne le permettez pas, je vous en conjure; mais plutôt détruisez tout ce qui résiste en moi à l'exercice de votre souverain domaine. Disposez de ma volonté, de ma liberté, et de mes affections les plus intimes. Je ne veux plus qu'une chose: c'est que votre bon plaisir s'accomplisse en moi et par moi dans le temps, pour s'accomplir plus parfaitement dans votre Royaume céleste, qui n'aura point de fin. Ainsi soit-il!

VINGT ET UNIÈME LEÇON

CHERCHEZ AVANT TOUT LE ROYAUME DE DIEU.

Jésus-Christ, après nous avoir recommandé de n'être point inquiets, comme les païens, sur le manger, le boire, le vêtement, parce que notre Père céleste sait que tout cela nous est nécessaire, et qu'il y pourvoira par sa bonté, conclut de cette sorte: *Cherchez donc avant tout le Royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît*¹. Vous aurez le spirituel et l'éternel, et le temporel ne vous sera pas refusé par Celui qui dispose de l'un et de l'autre.

¹ MATTH., VI, 33.

Cette leçon nous regarde tous, et nous en avons le plus grand besoin.

L'intention de Dieu est que l'homme vive de son travail et de son industrie; il y est même condamné depuis son péché. A l'exception d'un petit nombre de riches, qui vivent de leurs revenus, et qui encore sont obligés de se donner des soins pour s'en assurer la jouissance, tous les autres mangent leur pain à la sueur de leur front, et ne sont occupés chaque jour que des moyens de subsister, eux et leur famille. Les travaux de tout genre, les soins, la prévoyance, pour se procurer les choses nécessaires à la vie, sont donc dans l'ordre de la Providence; et cet ordre doit être si exactement gardé, que saint Paul prononce que celui *qui ne veut point travailler n'a pas droit à sa nourriture*¹.

Mais que d'abus n'entraîne pas cette nécessité où nous sommes de pourvoir aux besoins de la vie! A combien de crimes ne donne-t-elle pas naissance! Et à quel point n'irrite-t-elle pas les passions! Les uns n'ont jamais assez; les autres sont toujours dans la crainte de manquer; les uns et les autres sont dans l'agitation la plus violente; ils vont, ils viennent; ils se lèvent et se couchent sur cette pensée; et, sans distinguer les moyens licites des illicites, ils les mettent en œuvre pour contenter leur avarice, ou pour se préserver de la misère. Le plus grand mal, et la source de tous les autres, est que cette attention excessive au temporel leur fait oublier le spirituel, négliger l'âme pour le corps, et sacrifier aux intérêts de la vie présente les intérêts tout autrement considérables de la vie future.

Jésus-Christ remédie à ces désordres, en nous enseignant premièrement à chercher avant tout le royaume

¹ *II Thess., III, 10.*

de Dieu et *sa justice*; secondement, à ne pas porter nos soins à l'égard du temporel jusqu'à l'inquiétude; troisièmement, à nous reposer sur la bonté du Père céleste, qui, faisant subsister toute la nature, n'a garde d'oublier les hommes qui sont *ses enfants*.

La première chose en effet que doit faire tout chrétien, s'il est sensé, et s'il entend ses vrais intérêts, est de se bien convaincre que Dieu ne l'a pas mis, et n'a pu le mettre sur la terre simplement pour y vivre, mais pour s'y sanctifier; que cette vie n'est qu'un voyage plus ou moins long, dont le terme est l'autre vie, qui ne finira jamais; qu'étant composé d'un corps et d'une âme, ce qui concerne la subsistance et le bien-être du corps n'est rien et moins que rien en comparaison de ce qui regarde l'état présent et à venir de l'âme. Il n'est pas chrétien, s'il n'est pas persuadé de ces vérités; et il est insensé au delà de ce qui peut se dire, si, en étant persuadé, il n'en fait pas la base et la règle de sa conduite. Si donc il consulte sa raison et sa foi, elles lui diront qu'il doit mettre un certain ordre dans les objets de ses pensées, de ses désirs, de ses actions; placer chaque objet en son rang, donnant la préférence à ceux qui le méritent, et ne s'écarte jamais de ce plan, qui lui est dicté par la nature même des choses et par la volonté de Dieu.

Or, voici l'ordre inviolable que Dieu lui marque, et auquel *ses plus chers intérêts* lui font une loi de *se conformer*. Mon âme, doit-il se dire, est la meilleure partie de moi-même; le corps qu'elle habite est fait pour elle. Les besoins de l'âme doivent donc passer avant ceux du corps, et je me nuirais, si je pourvoyais à ceux-ci au préjudice de ceux-là. L'unique besoin de mon âme, la seule chose qu'elle désire, c'est d'être heureuse. La

lumière naturelle et celle de la révélation m'apprennent de concert qu'elle est destinée à jouir dans une autre vie d'un bonheur éternel, et que ce bonheur est sa fin. Je dois donc aspirer à ce bonheur, et y rapporter tout ; tendre à cette fin, et ne jamais m'en éloigner. Mais je n'ai qu'un moyen d'y parvenir, qui est d'observer exactement les commandements de Dieu ; de suivre de point en point la morale que Jésus-Christ m'a enseignée ; en un mot, de croire et de pratiquer dans le sein de l'Église catholique les dogmes et les préceptes de la religion que cet Homme-Dieu m'a révélée. Si cette voie est unique, et si elle est sûre, quel autre parti ai-je à prendre, que d'y entrer, de la suivre, et d'y marcher constamment jusqu'à la mort ? C'est ce que Jésus-Christ appelle *chercher le royaume de Dieu et sa justice*. Tel est donc le grand objet qui doit tenir la première place dans mon esprit et dans mon cœur, et dont je dois m'occuper avant tout et par-dessus tout.

Mais mon âme est unie à mon corps ; elle y est même assujettie pour ses opérations, et les fonctions de l'une et de l'autre sont dans une dépendance réciproque ; elle est chargée de le conserver en bon état, et de lui fournir ce qui lui est nécessaire. Il est donc aussi dans l'ordre que je nourrisse ce corps, que je le vête, que je le maintienne en santé, et que je le garantisse de ce qui pourrait lui nuire. C'est un devoir pour moi, et Dieu lui-même me l'a imposé. Cela est vrai. Mais il ne l'est pas moins que ce devoir est subordonné de sa nature à l'autre devoir, qui a directement pour objet le bonheur de mon âme ; que je ne dois remplir le premier que relativement au second, et seulement comme une condition sans laquelle je n'arriverais pas à ma fin. S'il arrivait donc que je ne pusse m'acquitter en même temps de ces deux

devoirs, je n'aurais point à hésiter ; et il me faudrait sacrifier le bien-être de mon corps, et mon corps même aux intérêts de mon âme. C'est pourquoi nulle nécessité corporelle, fut-elle extrême, ne saurait m'autoriser à commettre le moindre péché, ni à omettre le moindre acte de vertu dans une circonstance où il me serait commandé.

Ainsi doit raisonner et agir le vrai chrétien.

Les suites de ce raisonnement sont presque infinies dans la pratique ; et il est aisé d'en faire l'application aux occasions qui se présentent. Pour qui travaille-t-on à s'enrichir ? Pour le corps, soit le sien, soit celui de ses enfants. Mais les besoins du corps n'exigent pas qu'on soit riche ; il suffit qu'on ait le nécessaire selon son état ; et ce nécessaire en toute condition a des bornes. Si je passe ces bornes, ce n'est plus le corps que j'écoute, mais la cupidité ; et tout ce que celle-ci me suggère m'est interdit par la règle de Jésus-Christ. Ne me conseillât-elle rien d'injuste, c'est assez qu'elle aille au delà du besoin, et elle y va toujours, pour être injuste en elle-même. Pour quelle fin embrasse-t-on les divers états de la vie ? Pour subsister. Mais ces états ont chacun leurs devoirs qui intéressent l'âme. Il ne faut donc jamais que le prétexte de ma subsistance me fasse manquer à ces devoirs ; et les fraudes si communes en toute espèce de commerce, de professions et de métiers, ne sont pas justifiées par cette excuse : je ne saurais me tirer d'affaire autrement. Enfin il est clair que dans toutes les conditions, si l'on met l'âme et ses intérêts au-dessus de ceux du corps ; si l'on se propose avant tout l'acquisition du Royaume de Dieu, la cupidité, ce fléau du genre humain, est éteinte dans le cœur de l'homme.

Jé ne parle pas ici de ceux que la nécessité de vivre a forcés, disent-ils, de se jeter dans des professions

infâmes, ou très-dangereuses pour le salut, soit par elles-mêmes, soit par les circonstances. Ils ne sont pas excusés par là devant les hommes ; comment le seraient-ils devant Dieu ? Beaucoup ne tiennent ce langage que pour faire croire qu'ils ont une âme honnête. Mais si cela était, et qu'ils eussent d'ailleurs quelques principes de religion, ou ils n'auraient pas embrassé de pareilles professions, ou ils les quitteraient sur-le-champ, fallût-il mendier leur pain, et s'abaisser aux états les plus vils selon le monde. Que leur dirais-je ? Des livres de la nature de celui-ci ne tombent guère entre leurs mains ; et, si par hasard ils les lisaient, il y a assez d'autres endroits propres à remuer leur conscience, et à les retirer de l'abîme où ils se sont précipités.

Le point capital est donc celui que je viens d'exposer.

Mais Jésus-Christ ne s'en tient pas là. Il nous défend toute inquiétude au sujet des besoins du corps. C'est-à-dire qu'en donnant à nos affaires temporelles le travail et l'application nécessaires, en employant les ressources, en prenant les mesures propres à les faire réussir, il faut bannir ce qui tient l'âme suspendue, agitée, troublée, et ne lui laisse pas assez de liberté d'esprit pour les choses spirituelles, qui sont d'une tout autre importance. Cet empressement et cette agitation sont en effet la preuve d'un trop grand attachement aux biens de la terre, d'un désir trop ardent de les acquérir, ou d'une crainte trop vive de les perdre.

Or, il ne faut jamais que la passion s'en mêle, tant parce qu'elle ne contribue en rien au succès de nos entreprises, ou même qu'elle y nuit, que parce qu'elle nous ôte le repos, et qu'elle nous empêche de vaquer tranquillement à notre salut. D'où viennent tant de

distractions dont on est obsédé dans le temps de la prière ? Presque toujours des soins temporels. Un père, une mère de famille vont à l'église la tête remplie de leurs affaires ; il leur est impossible de se recueillir, ni de penser à autre chose ; ils ont le cœur froid, sec, et ne sauraient rien dire à Dieu. Ils s'en plaignent, ils s'en accusent, mais ne remontent pas à la cause, et n'y remédiuent pas. Ce n'est pas pour eux, disent-ils, qu'ils s'inquiètent ; c'est pour leurs enfants qu'il faut songer à pourvoir. Je réponds qu'ils ne doivent pas plus s'inquiéter pour leurs enfants que pour eux-mêmes ; qu'après avoir pris toutes les mesures convenables pour les établir avantageusement, ils doivent demeurer tranquilles. Qu'ils fassent là-dessus ce que Dieu demande d'eux ; mais qu'ils n'aillent pas plus loin. Or, la volonté de Dieu est qu'avant tout ils cherchent son Royaume et sa justice, tant pour eux que pour leurs enfants ; et si cette recherche, tout importante qu'elle est, doit se faire paisiblement et sans inquiétude, à plus forte raison celle dont le but est de leur procurer des biens temporels, et de les établir selon leur condition. Non-seulement ils doivent être exempts de soucis rongeurs et d'agitations turbulentes, mais il est de leur devoir de sanctifier par des motifs surnaturels les soins qu'ils se donnent pour leurs enfants, et de les faire servir à leur propre salut.

Aussi Jésus-Christ veut-il qu'en ce qui concerne le temporel, on se repose principalement sur la bonté paternelle de Dieu, qui revêt d'une si belle parure le lys des champs, et qui nourrit les oiseaux, *lesquels ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne font de provisions.* *Combien plus pensera-t-il à vous, hommes de peu de foi !* ajoute le Sauveur. A vous qui, à tant de titres, êtes

ses enfants, et qui vous tiendriez offensés avec raison, si les vôtres se défiaient de votre tendresse et de vos soins pour eux. Quels pères êtes-vous, en comparaison de lui ? Il veut que par une confiance entière nous honrions sa providence, qui veille à tout, qui pourvoit à tout, et sans la permission de laquelle il ne tombe pas un seul cheveu de nos têtes. Il veut que dans nos besoins nous ayons recours à lui; que nous lui recommandions le succès de nos affaires temporelles; que nous soyons persuadés que ce qu'il en ordonnera est le meilleur; que riches ou pauvres, nous demeurions soumis, contents, toujours occupés à le remercier; que nous préférions infiniment les biens spirituels, et que dans l'occasion nous sachions leur sacrifier avec joie les biens temporels, disant comme Job : *Dieu m'a donné, Dieu m'a ôté; il ne m'est arrivé que ce qu'il a plu au Seigneur; que son saint nom soit béni*¹ ! Il nous promet que si notre première attention se porte vers le spirituel, qui après tout est notre vrai bien, le temporel ne nous manquera jamais, non peut-être dans l'abondance que la nature désirerait, mais dans une honnête suffisance.

Par cette disposition de confiance et de désintéressement vous engagez Dieu à venir à votre secours, à donner sa bénédiction aux moyens que vous employez, à vous en suggérer d'autres qui seront plus efficaces, à vous ménager des ressources inespérées, où vous ne pourrez vous empêcher de reconnaître les attentions d'un père.

Ainsi, dans toute affaire temporelle où vous vous adressez à Dieu, vous êtes assuré, en premier lieu, que de quelque manière qu'elle tourne, ce sera au profit de

¹ *Job, 1, 21.*

vosre âme; en second lieu, que s'il n'en doit résulter aucun préjudice pour elle, il la fera réussir. Que pouvez-vous désirer de plus? Et comment après cela ne reposez-vous point en paix dans le sein de la Providence?

Remarquez, car je ne veux point vous laisser perdre cet objet de vue, que Jésus-Christ se propose ici, comme partout ailleurs, non-seulement notre bonheur futur, mais notre bonheur actuel.

Est-il rien qui y soit plus contraire, que les inquiétudes, les chagrins, les tourments que nous causent les besoins du corps? Jésus-Christ vous les épargne. Est-il rien qui puisse contribuer davantage à votre paix, que cet ordre qu'il veut que vous mettiez dans les objets de vos pensées et de vos affections; que cette attention à tenir votre cœur libre de tout désir et de toute crainte à l'égard du temporel; que cette confiance dans le Père céleste qu'il vous recommande; enfin que cette assurance précise qu'il vous donne, que, si vous cherchez avant tout le Royaume de Dieu et sa justice, les choses temporelles, dont il sait que vous avez besoin, vous seront données par surcroit? Hommes aveugles et insensés, ne seriez-vous pas pénétrés de respect et de soumission pour la morale de l'Évangile, si vous la méditez sans prévention?

O mon divin Maître! plus j'avance dans vos leçons, plus je les admire. Qu'elles sont belles! Qu'elles sont raisonnables! Qu'elles sont conformes à ma nature! Qu'elles me sont salutaires! Que je serais saint, que je serais heureux, si je les pratiquais!

J'ai vécu jusqu'ici comme si je n'avais à songer qu'à mon corps; j'ai pris des peines infinies pour assurer son

bien-être. Je me suis avili, je me suis rendu coupable, j'ai perdu le repos; et, avec tout cela, ce corps dont je me suis tant occupé, à qui j'ai procuré abondamment tout ce qu'il désirait, ne s'en est pas trouvé mieux; il n'avait pas besoin de tant de choses, et je pouvais le contenter à moins. Mais cette âme immortelle, pour qui je devais tout faire, et pour qui je n'ai rien fait, en quel état pitoyable est-elle réduite? De quelles vertus l'ai-je enrichie? ou plutôt de quels vices ne l'ai-je pas souillée? La voilà pauvre, nue, misérable, et digne de tous vos châtiments, parce que j'ai voulu être dans l'affluence des biens temporels.

J'en ai honte, ô mon Sauveur! je m'en repens, je vous supplie de me pardonner le passé; je veux à l'avenir, avec le secours de votre grâce, chercher ce Royaume pour lequel mon âme est créée, cette justice qui peut seule m'y conduire; et ne donner à mon corps, à ce monceau de boue, que les soins que je ne puis lui refuser. Ainsi soit-il!

VINGT-DEUXIÈME LEÇON

LA DOUCEUR DU JOUG DU SEIGNEUR.

Quoique Jésus-Christ ait expressément déclaré *que son joug est doux et son fardeau léger*¹, il est bien peu de chrétiens qui en soient intimement persuadés.

Le plus grand nombre croient cette vérité à peu près comme ils croient les mystères; je veux dire comme une chose qu'ils ne peuvent comprendre, et dont ils n'ont d'ailleurs aucune expérience. Nous verrons plus bas pour quelles raisons cette expérience leur manque.

¹ MATTH., XI, 30.

Commençons par leur faire entendre que rien n'est moins mystérieux, ni moins incompréhensible que cette parole du Sauveur, pourvu qu'on saisisse le sens dans lequel il l'a dite. Car ce n'est pas à la nature corrompue qu'il l'a adressée, ni pour elle qu'il a prétendu que son joug fût doux et son fardeau léger.

N'écoutons donc point ici la nature, ennemie de tout joug et de tout fardeau ; mais consultons la raison et la foi, et voyons si, à leur jugement, il est dans l'Évangile une sentence plus vraie sous tous les aspects que celle-là.

Il n'est point de joug plus doux, ni de fardeau plus léger, que celui de l'amour. *Dès qu'on aime*, dit saint Augustin, *il n'y a plus de peine, ou l'on aime la peine, s'il y en a.* Or, le joug de Jésus-Christ n'est autre chose en lui-même qu'un exercice d'amour. Il consiste dans l'amour de Dieu, dans l'amour légitime de soi-même, et dans l'amour du prochain : trois amours inséparables, et dont les deux derniers sont des suites du premier.

Je ne demande pas s'il est juste, on n'oserait me le contester, mais s'il est doux d'aimer Dieu, l'Être souverainement aimable, notre Souverain Bien, et la source de tous les biens, qui nous a tout donné, de qui nous attendons tout, et par qui seul nous pouvons être heureux. La raison éclairée par la foi est forcée de répondre qu'il ne peut y avoir rien de plus doux qu'un tel amour ; et, s'il y a quelque chose de pénible dans le service que Dieu exige de nous, et dans les autres préceptes qu'il nous impose, son amour, qui est le premier des préceptes, est plus que suffisant pour tout adoucir. Si notre cœur ne fait pas la même réponse, c'est qu'il

n'a point encore commencé d'aimer Dieu. Qu'était-il besoin, dit saint Augustin, de nous intimier l'ordre de vous aimer, et de nous menacer d'un grand malheur, si nous ne vous aimions pas? Comme si ce n'était pas le plus grand des malheurs de ne pas vous aimer!

Je demande s'il est doux de s'aimer soi-même d'un amour légitime et bien ordonné, de vouloir son vrai, solide et éternel bonheur; d'y tendre par les moyens que Dieu nous a indiqués, et qui peuvent seuls nous l'assurer; d'éviter tout ce qui nous exposerait à le perdre. Est-ce une question à faire? me répondra-t-on; et quel amour nous sera doux, si celui-là ne l'est pas?

Je demande enfin s'il est doux de nous aimer mutuellement d'un amour sincère et cordial; de nous prévenir réciproquement par des marques de déférence, par des attentions, par des bienfaits; de nous soulager les uns les autres dans nos besoins, nos maux et nos peines; de nous supporter, de nous excuser, de nous pardonner, de vivre en paix et en union avec ceux qui nous sont liés par les relations naturelles et sociales. Nous, dis-je, qui sommes les enfants du même Père, et qui ne composons qu'une grande famille; qui sommes frères en Jésus-Christ, qui avons les mêmes devoirs essentiels à remplir, qui aspirons au même bonheur, et qui espérons être un jour réunis à jamais dans la même patrie. Celui qui nierait qu'un tel amour soit doux serait un insensé, puisqu'il est évident que la félicité même de la vie présente y est attachée. Mais si cet amour est doux, il l'est personnellement pour quiconque en éprouve les sentiments, et les suit dans la pratique, de quelque manière que le prochain en use à son égard.

La morale de Jésus-Christ, qui se réduit à ces trois

amours, est donc douce; et, si c'est un fardeau, on ne peut disconvenir qu'il ne soit léger.

Il y a néanmoins en nous quelque chose qui contredit cette vérité, et qui ne trouve aucune douceur, ni dans l'amour de Dieu, ni dans l'amour raisonnable de soi-même, ni dans l'amour du prochain. Un orgueil aussi insensé qu'impie nous soulève contre le plus doux des empires, nous fait méconnaître tout devoir et toute loi, nous représente comme un joug tyrannique tout ce qui assujettit notre volonté à une règle, quelque juste, quelque nécessaire qu'elle soit pour notre bonheur. Un amour-propre, contraire à la raison et au bon ordre, nous concentre en nous-mêmes, exclut de notre cœur toute affection qui ne se rapporte point à nous, et nous rend odieuse cette charité pure, qui aime Dieu pour lui-même, et le prochain pour Dieu. Comment le joug de Jésus-Christ serait-il doux à l'orgueil et à l'amour-propre, puisque c'est contre eux et pour les détruire qu'il nous est imposé? Mais ce qui est dur à ce qu'il y a de vicieux en nous n'en est pas pour cela moins doux en soi, et par rapport au fond et à l'essence de notre nature, qu'il tend à dégager de ces vices.

Il est doux sans doute d'être délivré de la tyrannie de ses passions. Toute la philosophie en est tombée d'accord, je n'en excepte pas celle d'Épicure; et ceux qui en sont tourmentés sont les premiers à l'avouer dans les intervalles de bon sens et de réflexion qu'elles leur laissent. Si cela est, le joug du Seigneur est donc plein de douceur; car il tend à nous affranchir de nos passions, bien plus efficacement que n'ont jamais fait les préceptes de la sagesse humaine. Qu'il faille combattre pour les vaincre, qu'il y ait des efforts à faire, et que tout effort de sa nature soit pénible, je ne le nie point; et dans

quelle école de philosophie a-t-on exempté l'homme de combats et d'efforts ? Comme s'il pouvait se corriger sans cela ! Mais le chrétien tire de la grâce de puissants secours, qui dominent la violence du combat, et qui lui en assurent le succès. S'il lui en coûte pour subjuger ses passions, il goûte une joie inexprimable de les avoir domptées, et il ressent un nouveau plaisir à chaque victoire qu'il remporte sur elles.

Il est doux de dominer son corps, de commander à son esprit et à sa propre volonté, d'être maître de toutes ses facultés, et de disposer de son libre arbitre d'une manière qui soit agréable à Dieu, que la raison avoue, dont la conscience soit satisfaite. Le joug de Jésus-Christ n'a point d'autre objet que de nous procurer ces avantages, et nous y parvenons, à coup sûr, en le portant fidèlement.

Il est doux de n'avoir point à gémir sous l'esclavage du péché, ni à essuyer les cruels remords qui le suivent ; d'être à l'abri des terreurs de l'autre vie, qui alarment si vivement une conscience coupable ; de jouir de la paix et de la sécurité de l'innocence ; de se rendre le consolant témoignage qu'on ne s'efforce pas en vain de plaire à Dieu, et de nourrir l'espérance de le posséder éternellement, ce qui est le fruit d'une vie pure et sainte.

Tous ces biens ne sont-ils pas le partage de ceux qui portent le joug du Seigneur, et qui se font une loi de ne s'écartier en rien de ses commandements ? Je ne finirais point, si je voulais considérer ce joug sous toutes ses faces, et faire l'énumération des douceurs qui l'accompagnent.

Mais, dira-t-on, n'est-il pas dur de se renoncer soi-même, de se haïr, de crucifier sa chair avec toutes ses

convoitises, de résister à des penchants nés avec nous, et de s'élever sans cesse au-dessus de la nature, pour suivre la grâce? Le chemin de la vertu n'est-il pas escarpé et pénible? Le sentier du salut n'est-il point étroit? Cette guerre continue qu'il faut se faire, cette séduction du monde contre laquelle il faut être en garde, ces censures, ces railleries, ces persécutions auxquelles il faut s'exposer, ces tentations, ces pièges, ces assauts du démon dont il faut se garantir, tout cela n'est-il pas un rude et douloureux exercice pour le chrétien, et ne concourt-il pas à lui rendre la vie amère?

Il est aisé de répondre premièrement, que s'il est dur de se faire toutes ces violences, il l'est encore plus de ne s'en faire aucune, et de vivre au gré de ses désirs corrompus. Secondement, que Jésus-Christ n'a pas prétendu qu'il n'en coûtaît aucune peine pour s'assujettir à sa morale, puisqu'il l'appelle un joug et un fardeau; un joug impose toujours quelque gêne, un fardeau se fait toujours sentir. Mais compte-t-on pour rien la grâce, dont l'effet propre est de faire aimer à la volonté ce que la nature abhorre, et de nous communiquer une force qui nous allége les fardeaux les plus insupportables? Compte-t-on pour rien les consolations célestes, dont Dieu est prodigue à l'égard de ceux qui le servent de tout leur cœur, et qui les dédommagent en un instant de toutes les peines passées? *Ils voient nos croix*, disait saint Bernard, parlant des mondains à ses religieux, *mais ils n'en voient pas l'onction*. S'ils la voyaient, s'ils l'éprouvaient comme nous, ils changeraient de langage et d'idées; et ils confesseraient que notre vie, dont l'austérité leur paraît affreuse, est en tous sens plus douce que la leur.

C'est un témoignage qu'ont rendu à Jésus-Christ

tous les saints, c'est-à-dire les parfaits chrétiens, sans exception ; les confesseurs de son nom dans les prisons, dans les exils, dans les travaux des mines, dans l'indigence, dans les persécutions ; les martyrs devant les juges, sur les échafauds, dans les plus horribles supplices. Dieu proportionne son secours à ce qu'on fait, à ce qu'on souffre pour lui ; et ce secours fortifie tellement l'âme, qu'elle désire en faire et en souffrir davantage.

Pourquoi donc tant de chrétiens se plaignent-ils de la dureté de ce joug et de la pesanteur de ce fardeau ?

C'est qu'ils ne sont chrétiens que de nom et de profession extérieure, qu'ils n'ont pas le véritable esprit du christianisme, et qu'ils ne le connaissent même pas ; c'est qu'ils n'entreprennent pas sérieusement la pratique de la morale évangélique, et qu'ils ne se donnent pas tout à fait à la grâce.

La plupart se chargent du joug du Seigneur par crainte, plutôt que par amour. Les vérités terribles de la religion ont fait une profonde impression sur leur esprit, ils ne veulent pas se perdre, et ils observent les commandements de Dieu, uniquement pour ne pas *brûler* dans l'enfer ; car ce c'est pas la peine du dam qui les touche, quoique ce soit la plus grande, mais celle du sens. Or, quiconque ne se soumet au joug de Jésus-Christ que par le motif de la crainte, s'y soumet moins par volonté que par nécessité ; il ne l'aime point, il le secouerait, si son intérêt le lui permettait. Quelle douceur peut-il donc y trouver ? La loi n'est par rapport à lui qu'un ordre rigoureux, accompagné de menaces, et suivi de châtiments pour les infracteurs : Fais ceci, abstiens-toi de cela ; sinon, tu seras damné.

Quand on envisage la loi de la sorte, il est impossible

qu'en lui obéissant, on ne la juge pas dure, d'autant plus qu'elle ordonne ce qui répugne à la nature, et qu'elle défend ce qui lui plaît. Ainsi la crainte du châtiment ne combattant nos mauvais penchans par aucune affection contraire, leur laisse tout leur attrait et toute leur force ; elle n'inspire point de goût pour le bien, ni d'aversion pour le mal. La volonté est contrainte de se plier au commandement, mais elle n'y est pas inclinée ; elle sent la violence qu'elle se fait, et ne se détermine à ce qui la gêne que par l'appréhension d'un mal plus grand. Disposition d'esclave, qui tremble sous la verge de son maître, et qui n'obéit que pour se soustraire aux coups.

Chez d'autres, il se mêle à cette crainte des vues mercenaires ; l'espoir de la récompense les anime, et leur diminue un peu la pesanteur du fardeau. Mais, comme cette récompense est éloignée et que la peine est présente, celle-ci agit plus fortement sur eux, et se fait vivement sentir, quoiqu'ils se soutiennent par l'attente des promesses. Si la charité rendait leur foi plus vive, et leur espérance plus pure ; si, dans la récompense qu'ils attendent, ils regardaient plus Dieu qu'eux-mêmes, son amour, et le désir de le posséder, adouciraient leur joug. Mais la foi est faible, et l'espérance est combattue par la crainte en ceux qui n'écoutent que leur intérêt, et l'amour-propre, qui est leur principal motif, ne sautrait leur faire aimer une loi dont l'objet est de le détruire.

Enfin, par une suite de ces dispositions qui prédominent dans le plus grand nombre des chrétiens, ils ne se chargent du joug du Seigneur que le moins qu'ils peuvent, et qu'autant qu'il est nécessaire selon leur état pour éviter l'enfer, ou pour gagner le ciel. Ils ne se proposent la perfection en quoi que ce soit, se dispensant

assez librement de tout ce qui n'est pas d'obligation étroite, et s'acquittant du gros de leurs devoirs d'une manière tout humaine, sans y regarder de fort près.

Mais du moment qu'on est déterminé à épargner ainsi sa peine, il n'est pas possible qu'on n'en sente tout le poids, et Dieu de son côté ne fait rien pour la soulager, parce qu'il ne doit ce soulagement qu'à ceux qui agissent par amour, et qui ne se ménagent point pour lui.

« Je m'en tiens aux préceptes, dit-on ; je ne porte du fardeau que ce qui m'est indispensable d'en porter ; et néanmoins il me paraît très-pesant. Que serait-ce donc si je me chargeais davantage, et si je me proposais de ne rien refuser à Dieu ? Mes forces n'y suffiraient point, et je serais accablé. »

Vous vous trompez grossièrement ; ce serait précisément le contraire. Pour goûter la douceur du joug du Seigneur, il faut le prendre tout entier, et s'en charger de bonne grâce, sans vouloir rien accorder à la nature. Plus vous diminuez de ce fardeau, plus ce que vous en gardez vous pèse ; et, au contraire, vous marchez avec d'autant plus d'aisance, que vous êtes résolu de n'en rien ôter. La raison en est évidente ; c'est en premier lieu que l'amour seul peut inspirer une telle résolution ; et en second lieu, que Dieu, pour l'intérêt même de sa gloire, est engagé à soutenir puissamment celui qui embrasse son service dans toute son étendue. Or, une âme que l'amour met en action, et que la grâce soutient, a des forces immenses ; elle est capable des plus hautes entreprises ; il n'est pas de peines qu'elle ne dévore, et qui ne lui semblent douces, parce qu'elles accroissent son amour. Croyez-vous donc que ce soit pour les âmes craintives, intéressées, et qui comptent avec Dieu, que Jésus-Christ a prononcé que son joug était doux et son fardeau léger ?

Point du tout ; cela ne peut pas être. Il n'a parlé de la sorte que pour les âmes grandes et généreuses, déterminées à suivre en tout l'inspiration de la grâce, et ce sont celles-là seules qui éprouvent la vérité de ses paroles.

O mon Sauveur ! c'est ma faute, si jusqu'ici je n'ai pas fait cette expérience. Un maître tel que vous mérite-t-il d'être servi par crainte ? Doit-il même être servi par intérêt ? Après ce que vous méritez, et ce que vous avez fait pour moi, puis-je ne pas me livrer tout entier à votre service par amour et par reconnaissance ? Dois-je être étonné qu'un joug que je n'aime point me paraisse dur, et qu'un fardeau que je ne porte qu'avec répugnance m'accable de son poids ?

Changez mes dispositions, ô mon Dieu ! Substituez l'amour à la crainte ; purifiez, perfectionnez mon espérance par le feu de la charité ; élargissez ce cœur, que l'amour-propre a toujours tenu resserré. Alors, plus je serai chargé, plus vite je courrai dans la voie de vos commandements ; plus je me féliciterai du bonheur d'être soumis à votre joug. Tout est possible, tout est aisé, tout est doux à l'amour. Je le sais ; je l'ai éprouvé à l'égard des créatures ; accordez-moi de l'éprouver à votre égard. Ainsi soit-il !

VINGT-TROISIÈME LEÇON

POR TER SA CROIX.

Voici la parole de l'Évangile qui semble la plus dure au commun des chrétiens : *Si quelqu'un, dit Jésus-*

Christ, veut venir à ma suite, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive¹.

L'Évangéliste remarque qu'il adressait cette parole à tous.

Ainsi il n'est aucun de ceux qui font profession du Christianisme, qui ne doive la prendre pour soi. Il est dans l'ordre que le disciple suive le maître, et qu'il marche sur ses traces. Jésus-Christ ne nous propose la croix qu'après avoir porté lui-même la sienne tous les jours, depuis sa naissance jusqu'à son dernier soupir. Il l'a portée, l'ayant acceptée librement des mains de son Père ; et, quelque affreuse qu'elle fût pour la nature, dont elle exigeait l'entièbre immolation, il l'a acceptée et portée avec amour et avec joie, content de réparer la gloire de Dieu, et de racheter le genre humain par le sacrifice de son âme et de son corps.

Le chrétien doit donc à son exemple recevoir la croix que Dieu lui envoie, la porter volontiers tous les jours, et s'estimer heureux de remplir par là les desseins éternels de Dieu sur lui. Ceci est la condition essentielle pour appartenir à Jésus-Christ ; et quiconque ne s'y soumet pas est rejeté du nombre de ses disciples. Mais quel sort a-t-on à attendre dans l'autre vie, si l'on ne s'y présente point avec le titre de disciple de Jésus-Christ ? En faudrait-il davantage pour adoucir ce que cette parole a de dur et d'effrayant pour la nature ?

Mais approfondissons-la un peu, et voyons si elle est en effet aussi désolante qu'elle le paraît au premier aspect. Si, par la croix que Jésus-Christ nous ordonne de porter, on entend les devoirs communs de religion,

¹ Luc, ix, 23.

et la pratique de la morale évangélique, je viens de montrer que ce joug est doux, et ce fardeau léger, qu'ainsi l'on ne peut s'en plaindre sans une extrême injustice, et sans donner le démenti à la vérité même.

Mais on donne plus ordinairement le nom de croix à de certains événements de providence, soit naturelle, soit surnaturelle, qui nous contrarient, nous humilient, nous causent de la douleur ou de la peine, et nous exercent en diverses manières. Ces croix nous viennent ou de la nature, comme les disgrâces du corps, les infirmités, les maladies; ou de notre condition, comme la pauvreté, le travail, la dépendance; ou de l'état que nous avons embrassé, par exemple du mariage; ou de l'injustice des hommes, ou des accidents fortuits, ou de la malice des démons, ou enfin de Dieu lui-même immédiatement. Elles nous affligen dans notre santé, dans nos biens, dans notre repos, dans notre réputation, dans nos personnes, ou dans celles qui nous sont chères; elles mortifient notre sensibilité, notre orgueil, notre amour-propre; elles exigent de nous différents sacrifices, soit extérieurs, soit intérieurs.

Les croix prises dans cette acception, qui est la plus commune, sont en général l'apanage de l'humanité; et il n'est personne qui puisse absolument s'y soustraire. Chacun a les siennes; les uns, de plus grandes et en plus grand nombre; les autres, de moindres et en plus petit nombre. Mais nul homme n'en est tout à fait exempt. De là, l'épithète de mallueux donnée aux mortels par les auteurs de la plus haute antiquité. Dans l'intention de Dieu elles sont pour nous un moyen de salut, et la voie particulière par laquelle il prétend nous conduire au ciel.

Je remarque d'abord à l'égard de ces croix qu'à l'exception de certaines peines intérieures, pour lesquelles Dieu demande un exprès consentement, ce qui est très-rare, les autres nous arrivent malgré nous, soit qu'il y ait de notre faute, ou non ; que le plus souvent il n'est pas en notre pouvoir, ni de les prévoir, ni de les éviter, ni de nous délivrer, et que l'unique parti que la raison même nous conseille, est de les supporter avec courage et patience.

Je remarque de plus que les différentes ressources ou industries dont l'homme laissé à lui-même peut faire usage pour adoucir ses croix, sont bien peu de chose, parce que la nature est presque toujours plus forte chez lui que la raison ; que les consolations qu'on reçoit alors de ses amis ne font pas grand effet, et sont souvent à charge ; que nos propres réflexions sont un faible secours ; qu'à la vérité le temps en soulage quelques-unes, mais aussi qu'il en augmente d'autres ; enfin, qu'il en est de telles, qu'elles ne sont susceptibles d'aucun adoucissement humain, et où l'on ne trouve de soutien que dans la religion.

Je remarque aussi que non-seulement il est inutile de s'impatienter, de murmurer, de s'abandonner au chagrin et au désespoir, de s'emporter et de blasphémer contre la Providence ; mais qu'au lieu de diminuer sa peine, on l'aggrave par ces plaintes et ces révoltes, sans parler des péchés souvent très-graves dont on charge sa conscience.

Ces observations supposées, que nous demande Jésus-Christ ?

Que nous recevions notre croix de la main de Dieu, que nous la chargions nous-mêmes sur nos épaules, et

que nous la portions de grand cœur avec une soumission entière à sa volonté. Comme s'il vous disait : Ne vous roidissez pas contre l'ordre absolu du Souverain Maître ; vous n'y gagneriez rien pour votre soulagement ; au contraire, votre âme y perdrat beaucoup en toute manière. Mais consentez aux dispositions de sa sagesse, de sa justice, et de sa miséricorde à votre égard ; accordez-vous-y de bonne grâce ; et, si vous n'êtes pas assez parfait pour accepter avec amour et reconnaissance tout ce qui vous vient de fâcheux de sa part, supportez-le du moins avec résignation, et faites servir les maux temporals à votre bonheur éternel. Par cette conduite, vous rendez infailliblement votre croix plus légère ; vous faites qu'elle vous devient méritoire ; vous engagez Dieu à vous donner des forces surnaturelles pour la porter ; vous parvenez, non-seulement à la souffrir sans répugnance, mais à vous en faire un sujet de joie et de consolation.

Est-il rien de plus raisonnable, de plus religieux, de plus ami de l'homme qu'une telle morale ? Et la sagesse éternelle, descendue du ciel pour nous instruire, pouvait-elle nous donner une leçon plus utile ?

On n'exige pas de vous que vous désiriez les croix, que vous les recherchiez, que vous priiez Dieu de vous en envoyer ; que vous lui protestiez, comme sainte Thérèse, que sans elles la vie vous serait insupportable, ou que vous ne souhaitiez, comme saint Jean de la Croix, d'autre récompense de vos travaux pour la gloire de Dieu, que de souffrir et d'être méprisé pour lui. De tels sentiments n'appartiennent qu'à des âmes d'élite, et ils supposent en elles une grande perfection acquise, ou ils sont l'effet d'une inspiration particulière. Ce qu'on vous prescrit, c'est d'attendre les croix, sans aller au-devant d'elles, et de n'être pas surpris, quand il vous en arrive,

comme si c'était pour vous un privilége d'en être exempt ; c'est de vous y soumettre humblement, lorsqu'il n'y a plus d'autre ressource ; c'est de les supporter patiemment, de vous aider pour cela des grands motifs de la religion, de recourir à Dieu avec confiance afin qu'il vous soutienne, et d'espérer fermement qu'il ne vous abandonnera pas. Y a-t-il rien là qui puisse vous paraître dur ? Rien même qui ne soit doux et consolant ? Je ne crains pas d'assurer que vous chercheriez en vain ailleurs aucune consolation qui en approche.

Que prétendez-vous ? Vivre absolument sans croix ! Vous voulez donc que Dieu établisse pour vous un nouvel ordre de choses, et qu'il vous dispense d'une loi générale, dont il n'a pas même dispensé son propre Fils ? Depuis l'introduction du péché dans le monde, les croix, qui en sont la punition et l'expiation, sont devenues nécessaires, tant pour venger la justice divine, que pour nous justifier. N'êtes-vous pas pécheur, et peut-être grand pécheur ? A quel titre donc demanderiez-vous d'être soustrait aux croix ?

Prétendez-vous qu'elles soient du moins de votre choix ? Car voilà ce que vous dites souvent : Si c'était toute autre croix, je l'endurerais volontiers. Vous vous faites illusion. La croix que vous portez est toujours celle qui vous pèse, et vous déplait. Vous en diriez autant de toute autre, si vous veniez à en être chargé, et vous la trouveriez peut-être plus pesante. Le mal absent nous paraît toujours moindre que le mal présent, et si nous le désirons, c'est uniquement par impatience. Si les croix étaient laissées à votre choix, vous n'en prendriez aucune ; ou vous choisiriez mal, et vous vous en repentiriez. Dieu sait mieux que vous ce qui vous est expédié ; il vous aime plus que vous ne vous aimez ;

il choisit mieux pour vous, que vous ne choisiriez vous-même, et s'il vous frappe dans un endroit sensible, c'est que le mal est là, et qu'il veut y appliquer le remède. D'ailleurs, une croix qui serait à la disposition de votre amour-propre, de quelque manière que vous la portassiez, ne serait ni agréable à Dieu, ni avantageuse pour votre salut.

Que prétendez-vous donc encore une fois ? Que votre croix vous fasse moins souffrir ? Cela dépend de vous : cessez de vous révolter contre elle; ne la repoussez plus avec des efforts inutiles. Embrassez-la, aimez-la; attachez-vous à elle, puisqu'elle s'attache à vous. Alors elle vous deviendra plus douce. Ce n'est pas la douleur qui rend la croix insupportable, c'est la résistance de la volonté.

Étrange orgueil de l'homme ! Amour-propre inconcevable ! Il s'indigne contre sa condition qui l'assujettit aux croix, et c'est lui qui par son péché est l'auteur de sa condition présente. Il a fait le mal, et il ne veut pas du remède; il est coupable, et il refuse le châtiment et la réparation qui le feraient rentrer en grâce. C'est-à-dire qu'il s'est rendu malheureux, et qu'il s'obstine à l'être, parce qu'il ne veut pas guérir des vices qui ont causé son malheur. Car, qu'est-ce que les croix, sinon des remèdes à l'orgueil qu'elles humilient, et à l'amour-propre qu'elles mortifient ? Acceptez-les, et vous voilà guéri.

Si vous avez besoin de motifs, la religion s'empresse à vous en fournir.

Elle les prend de votre intérêt. Vous avez à satisfaire à la justice divine : laissez-lui le soin de se venger elle-même par les croix. Cette vengeance exercée ici-bas

est toute pleine de miséricorde. Ne vous exposez pas à la justice pure et inexorable de l'autre vie. Vos péchés journaliers ont besoin, pour être expiés, de croix journalières, et elles sont la meilleure pénitence des offenses grièves que vous avez commises, puisque c'est Dieu lui-même qui vous l'impose.

Elle les prend de ce poids immense de gloire et de bonheur sans fin qui sera la récompense de vos humiliations et de vos afflictions passagères. Est-ce acheter le ciel trop cher, que de souffrir un peu et peu de temps sur la terre, pour y avoir une place ? Quelles peines ne prenez-vous pas, quels sacrifices ne faites-vous point, à quels dangers souvent ne vous exposez-vous point pour l'établissement de votre fortune temporelle ? Vous ne regrettiez pas ce qu'elle vous a coûté ; et vous ne voulez pas qu'il vous en coûte rien pour assurer votre félicité éternelle ? Vous n'avez pas de foi ; vous n'êtes pas chrétiens.

Elle les prend de l'exemple de Jésus-Christ. Il ne vous prêche la croix, que chargé lui-même de la sienne, qui réunit et surpasse celles de tous les hommes ensemble. C'est en votre nom, et en qualité de votre représentant, qu'il la porte ; c'est par un amour tout gratuit pour vous. Il n'avait pas besoin de la porter pour lui-même, étant sans péché ; il pouvait la refuser ; par ce refus vous étiez perdu sans ressource, et toutes les croix accumulées sur vous pendant la plus longue vie n'auraient pu ni vous ouvrir le ciel, ni effacer le moindre de vos péchés.

Elle les prend de la nécessité où sont tous les chrétiens de ressembler à Jésus-Christ, pour être du nombre des prédestinés. Car il nous a été donné pour modèle, et c'est principalement sur la montagne du Cal-

vaire que *cet homme de douleurs, cet homme frappé de Dicu et humilié*, est présenté à notre imitation. C'est donc en portant la croix, c'est en vivant et en expirant sur la croix, que nous devons lui ressembler. *Il a fallu, lui-même nous en assure, que le Christ souffrît, et qu'il entrât par là dans sa gloire*; et il ne faudra pas que le chrétien souffre!... et il partagera la gloire de Jésus-Christ, sans avoir eu part à son calice!...

Elle les prend de la reconnaissance que nous devons à Dieu le Père, qui nous a aimés jusqu'à nous donner son Fils unique; et à ce Fils adorable, que l'amour a porté à se livrer pour nous.

Elle les prend du grand précepte de l'amour de Dieu. Qu'est-ce qu'un amour qui se borne à des sentiments stériles, qui ne veut passer par aucune épreuve, qui n'a le courage de faire aucun sacrifice? C'est un amour faux et illusoire, qui n'en impose pas même aux créatures; comment en imposerait-il à Dieu? Mais les croix sont les épreuves auxquelles Dieu met notre amour, les sacrifices qu'il en attend. Recevez-les donc, sinon avec empressement, du moins avec soumission, ou renoncez à dire que vous l'aimez.

Elle les prend enfin des secours puissants que Dieu joint toujours aux croix dont il vous charge. Si vous les portiez seul, vous auriez sujet de vous plaindre, et d'alléguer votre faiblesse. Mais Dieu lui-même devient votre force; mais Jésus-Christ porte votre croix avec vous, et non-seulement il vous aide, mais il vous console, il vous remplit d'une joie toute céleste au milieu de vos afflictions; il trouve le secret de vous les rendre tellement aimables, que vous regretteriez d'en être délivré. C'est ce qu'ont attesté tous les saints, les Apôtres à leur tête: *Ils sortirent de l'assemblée, dit saint Luc, pleins*

*de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir un outrage pour le nom de Jésus*¹. Saint Paul s'humiliait de ses révélations, et se glorifiait de ses croix.

En ai-je assez dit pour justifier l'Évangile et pour vous faire goûter ses maximes et son langage, au sujet des croix ?

Vous admirez ce que les philosophes en ont écrit, et les belles raisons dont ils se servent pour éléver l'homme au-dessus des calamités de la vie. Admirez-les, j'y consens, mais par quelle injustice refusez-vous à l'Évangile des éloges que vous prodiguez à la sagesse humaine ? Est-il au-dessous d'elle ? et nous inspire-t-il des sentiments moins sublimes ? Vous défend-il de faire usage des moyens suggérés par la raison ? Et, parce qu'il vous en offre d'autres infiniment supérieurs, et d'une tout autre efficacité, en sera-t-il moins digne de votre admiration ? Je vous entends, vous ne voyez dans les livres des philosophes qu'une autorité humaine, qui ne vous oblige à rien, et qu'une belle théorie que vous admirez sans conséquence ; au lieu que l'Évangile est revêtu d'un caractère d'autorité divine, sous lequel il faut que la volonté plie ; et que l'approuver, c'est prendre l'engagement de le pratiquer. Mais seriez-vous assez aveugle pour ne pas voir qu'il ne vous reste plus d'excuse, si la raison qui émane de Dieu, et l'autorité divine qui est la raison suprême, conspirent à vous condamner ? Ou rejetez la raison avec l'Évangile, et livrez-vous à l'instinct de la nature orgueilleuse et sensuelle, qui abhorre l'humiliation et la souffrance ; ou, si vous approuvez la raison qui n'a que de faibles motifs à vous proposer,

¹ *Act., v, 41.*

approuvez encore l'Évangile qui vous soutient par des motifs incomparablement plus forts.

Je me rends, ô mon Sauveur! et je reconnais votre sagesse divine dans le langage que vous me tenez sur les croix. A leur seule pensée, la nature frémît et se soulève; je le conçois sans peine; elle est malade, et le plus fâcheux de son état est qu'elle aime sa maladie, et n'en veut pas guérir. Malheur à moi, si je l'écoute désormais!

Je ne veux plus écouter sur une si importante matière que la lumière de la raison, celle de l'Évangile et celle de votre grâce, et, devant tant de lumières réunies, je ferai taire les faux raisonnements de l'orgueil et de l'amour-propre. Les croix sont inévitables; il faut se résoudre à les porter en homme de cœur; la raison me le dit. Les croix sont nécessaires; je ne puis expier mes péchés, et mériter le ciel que par là; la religion me l'apprend. Elle m'apprend encore que les croix doivent m'être précieuses par la ressemblance qu'elles me donnent avec Jésus-Christ, par le caractère de prédestination qu'elles m'impriment, par les moyens qu'elles me présentent de prouver à Dieu, et à mon Rédempteur, ma reconnaissance et mon amour.

Mon esprit est convaincu; mais touchez mon cœur, et faites qu'il aime ce qu'il doit chérir à tant de titres. Qu'il ne les appréhende plus, qu'il ne se révolte plus, qu'il ne murmure plus; mais qu'il les porte en silence, en patience, résigné, soumis, uni à votre sainte volonté; qu'il vous bénisse et vous aime, comme Job et Tobie, dans toutes les épreuves qu'il vous plaira de m'envoyer. Ainsi soit-il!

VINGT-QUATRIÈME LEÇON

DE LA PAIX DU COEUR.

Sur le point de quitter la terre, et la veille même de sa mort, Jésus-Christ dit à ses apôtres ces paroles consolantes : *Je vous laisse ma paix*, je vous la laisse en héritage par mon testament, comme le plus précieux de mes biens. *Je vous donne ma paix*; *je ne vous la donne pas telle que le monde la donne*¹. Vous allez perdre ma présence sensible; mais je vous en dédommagerai abondamment par ma présence spirituelle. Je suis *la paix*; c'est un des noms que me donnent les prophètes : *Je suis la paix*, comme *je suis la vérité et la vie*. Je ne vous quitte donc point, et je continue de demeurer avec vous, en vous laissant ma paix. Je vous la donne, et je l'établis au milieu de vos cœurs. En la possédant, vous me posséderez d'une manière plus intime et plus assurée. Les hommes ne pourront vous ravir cette possession malgré vous, comme ils vont vous priver de l'avantage de me posséder visiblement. Cette paix fera votre bonheur, elle sera votre force dans les persécutions où vous allez être exposés. Le monde se soulèvera contre vous; mais elle vous rendra invincibles à toutes ses attaques, et vous triompherez de lui par elle.

Les apôtres ne compriront pas pour lors le sens profond des paroles de leur maître, ni les avantages inestimables d'un tel don. Mais, lorsqu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, ils furent éclairés; et non-seulement ils connurent, mais ils sentirent quel bien le Sauveur leur avait laissé, à la joie céleste dont ils furent remplis, et à la force surnaturelle dont ils se trouvèrent revêtus.

¹ JEAN, XIV, 27.

Ce que Jésus-Christ laisse à ses premiers disciples, il le promet à tous les chrétiens; il est toujours prêt à leur donner sa paix; et c'est leur faute s'ils ne la reçoivent pas, ou si, l'ayant reçue, ils ne savent pas la conserver. S'ils connaissaient la grandeur de ce don, et de quels biens il enrichit l'âme, que ne feraient-ils pas pour l'obtenir, et quels soins n'apporteraient-ils pas à le garder? Instruisez-les, Seigneur, et parlez-leur au cœur, tandis que je vais parler à leur esprit, selon les lumières que vous me donnerez. Je n'épuiserai pas ce sujet, qui est très-vaste, et auquel on peut ramener tout ce que la vie intérieure a de plus relevé. Mais j'en dirai assez, pour mettre les âmes de bonne volonté sur la voie de désirer et de rechercher ardemment un si grand bien.

C'est un fait dont on ne saurait douter, pour peu qu'on réfléchisse sur soi-même, que le cœur humain n'aspire qu'à la paix et au repos; que les mouvements qu'il se donne n'ont pour objet que de se procurer cette paix, où il établit avec raison son bonheur. et que l'agitation continue qu'il éprouve, vient de ce qu'il ne la trouve pas. Mais pourquoi ne la rencontre-t-il point, malgré ses efforts si multipliés et si persévérateurs? C'est qu'il la recherche en aveugle, et qu'en effet il ne la connaît pas, ne s'étant jamais appliqué à la bien définir.

Écoutons saint Augustin : *La paix, dit-il, est la tranquillité de l'ordre.* Pour jouir de la paix, il faut deux choses, être dans l'ordre, et que cet ordre soit stable. Où il n'y a point d'ordre, il n'y a point de paix; et où l'ordre est dérangé, la paix est troublée. Cette définition est claire et précise. Appliquez-la aux choses

physiques, morales et politiques ; vous en sentirez toute la justesse. Et, pour remonter jusqu'au premier Ètre, pourquoi Dieu jouit-il d'une paix inaltérable ? C'est qu'il est l'ordre même, l'ordre essentiel et immuable. Dieu ne peut pas plus déranger l'ordre qui le constitue, ni perdre sa paix, qu'il ne peut perdre son existence. Pourquoi le ciel est-il le séjour de la paix ? C'est que Dieu fait régner entre les Bienheureux et dans chacun d'eux une image de la paix qui règne en lui-même, et qu'étant inséparablement unis à lui, ils participent à sa paix, autant qu'ils participent à son ordre.

Si la paix est pour les Bienheureux et pour Dieu lui-même la tranquillité de l'ordre, elle est donc aussi la même chose pour l'homme ici-bas ; et il n'a pas de paix à espérer, à moins qu'il ne se mette dans l'ordre, et qu'il n'y persévère. Or, de même que l'ordre en Dieu, c'est sa nature, l'ordre hors de Dieu, c'est sa volonté. Ainsi, être parfaitement soumis et uni en tout à la volonté divine, c'est l'ordre par rapport à la créature intelligente ; en se rangeant à cet ordre, elle entre dans la voie de la paix ; en s'y maintenant, elle se maintient dans la paix ; en s'en écartant, elle s'éloigne de la paix.

Consultons à présent notre cœur, et nous aurons une pleine conviction de la vérité que je viens d'énoncer. Est-il calme ? Ne désire-t-il rien ? Ne craint-il rien ? Ne se reproche-t-il rien ? N'appréhende-t-il pas de se sonder ? Est-il content, en un mot, de son état actuel ? Si cela est, c'est une preuve qu'il est dans l'ordre par une soumission entière à la volonté de Dieu ; comme aussi dès qu'il a cette soumission, il peut se répondre d'avoir la paix. A-t-il des inquiétudes, des désirs qui le transportent, des craintes qui le resserrent, des anxiétés qui le fatiguent, des remords qui le déchirent ? N'ose-t-il

point rentrer en soi? Est-il mécontent enfin de sa disposition présente? Concluez-en avec certitude qu'il n'est point dans l'ordre, ni réglé en tout par la volonté de Dieu. Pareillement, s'il est sorti de l'ordre, il est impossible qu'il ne soit pas inquiet et tourmenté. Le désordre et le trouble sont deux choses inséparables dans le cœur humain, ainsi que l'ordre et la paix. Plus le désordre est grand, plus le trouble augmente, quelque effort qu'on fasse pour l'étouffer; de même la paix croît en proportion de la conformité à l'ordre. Cette règle est universelle, invariable et infaillible.

Il n'y a donc point de paix pour l'homme, lorsque sa volonté est opposée à celle de Dieu, de quelque manière qu'elle lui soit connue, soit par la loi naturelle, soit par la révélation, soit par l'inspiration intérieure; et il en jouit toujours tant qu'il se conforme à ce que Dieu veut de lui. Mais, comme cette conformité et cette opposition roulent sur des objets plus ou moins importants, et qu'elles ont plusieurs degrés, la paix est aussi plus ou moins parfaite, et le trouble plus ou moins profond.

L'âme en état de grâce ne perd pas la paix essentielle, parce qu'en cet état ayant la charité, elle est unie à Dieu, et ne sort point de l'ordre absolu, qui exige d'elle la pratique des commandements. Mais si d'ailleurs elle est imparfaite, lâche, immortifiée; si elle résiste aux vues de Dieu sur elle, si elle est encore sujette à des désirs et à des craintes, à des inclinations ou à des aversions naturelles, tous ces défauts sont pour elle une matière d'agitation et de trouble, et sa paix en souffre plus ou moins d'altération.

Ainsi la paix s'établit et se perfectionne en nous, par le soin qu'on prend de mortifier son cœur, et de le tenir

dans la dépendance de la grâce, qui ne tend qu'à le soumettre à la volonté divine, qu'à éléver chaque jour l'homme à un plus haut degré de conformité et d'union avec Dieu, et par conséquent d'ordre et de paix. Au contraire, la paix diminue et s'affaiblit insensiblement, lorsqu'on nourrit en soi des affections désordonnées, et qu'on écoute la nature au préjudice de la grâce. D'où il suit que la sainteté et la paix intérieure se correspondent; que celle-ci est l'effet, celle-là la cause; et que la morale chrétienne, nous enseignant le chemin de la sainteté, nous enseigne en même temps celui de la paix. Cette morale est donc vraiment amie de l'homme, et elle n'est occupée que de son bonheur, même présent.

Car la paix du cœur est sans contredit le premier bien de la vie, et la source de tous les autres. Sans elle on ne peut être heureux, même dans la réunion des avantages et des plaisirs de la terre. Avec elle on l'est toujours, fût-on privé des autres biens, qui ne sont au fond qu'un faible accessoire, dont un cœur paisible sait bien se passer. Je ne craindrai pas d'être démenti de personne, quand j'avancerai que le trouble intérieur empoisonne les plus douces jouissances; au lieu que la paix rend légers et supportables les plus grands maux, tant qu'ils nous laissent le libre usage de la raison.

Au reste, cette paix du cœur est un bien moral, qui ne va pas sans la forte détermination de combattre tous les vices et d'acquérir toutes les vertus; elle en est même le fruit et la récompense, et il ne faut pas espérer d'en jouir, s'il est un seul vice, une seule passion que l'on consent à nourrir, une seule vertu qu'on néglige de cultiver. Il ne suffit pas même, pour la posséder dans un haut degré, de faire la guerre aux vices grossiers et aux passions criminelles; mais il faut attaquer et poursui-

vre en soi jusqu'aux moindres imperfections, et déraciner les fibres les plus délicates de l'amour-propre. Tant que vous vous aimerez mal, tant que vous vous rechercherez en quelque chose, même dans le spirituel, et que vous n'aurez pas étouffé toute semence de vie naturelle, vous serez exposé à l'inquiétude, au trouble, à la tristesse, à l'ennui, à la sensibilité, à la jalouse, toutes choses ennemis de la paix, et qui, si elles ne la bannissent pas du cœur, empêchent du moins de la goûter.

Et il ne faut pas croire que les combats qu'on est obligé de se livrer pour l'extirpation des vices et l'acquisition des vertus, soient incompatibles avec la paix intérieure ; mais plutôt ce sont ces combats qui l'affermissent, et la rendent imperturbable. Si vous n'aviez pas cette paix foncière, vous ne seriez point en état de combattre, vous n'auriez point de force, et le moindre choc vous renverserait. C'est une chose remarquable en effet, que l'âme n'est jamais plus faible, plus aisée à vaincre, que quand elle est troublée ; qu'au contraire, lorsqu'elle est en paix, elle est forte, et presque assurée de la victoire. Ce n'est que la surface de l'âme qui est agitée dans les violences qu'on a à se faire, dans les sacrifices pénibles, dans les tentations, dans les épreuves. Il se fait alors une lutte intérieure, qui exerce les puissances de l'âme ; mais le fond demeure toujours paisible, à moins qu'on ne succombe ; car alors le trouble se fait sentir dans ce fond intime, et la conscience cesse d'être tranquille.

La paix est un don de Dieu, et le plus précieux de ses dons ; elle est le fruit de la charité qui habite dans le cœur, et qui dit la charité, dit Dieu : *car Dieu est charité*, selon saint Jean. Voilà pourquoi la paix est habituelle comme elle. Le sentiment, le goût de la paix

est passager; Dieu le communique par intervalles, quand il lui plaît; mais l'état même est fixe de sa nature, et il durerait toujours, si l'âme n'y mettait obstacle. C'est que Dieu n'abandonne jamais le premier un cœur dont il a pris possession; il ne se retire qu'à regret; il faut que le cœur le chasse, et la paix avec lui. Ainsi le don de la paix est ici-bas, de la part de Dieu, un engagement à donner la paix éternelle, qui fait la félicité des Bienheureux; ou, pour mieux dire, c'est la même paix, mais que l'on peut perdre sur la terre, et qu'on ne perd plus dans le ciel. Jugeons par là du soin que nous devons apporter à la conserver, puisque tant qu'elle subsiste en nous, elle nous est comme un gage assuré du bonheur futur.

Le monde promet aussi la paix, et il faut bien qu'il la promette; sans cela se ferait-il suivre? Aurait-il des partisans?

Mais quelle paix promet-il? Une paix fausse, tout opposée à celle de Dieu; une paix qui consiste à satisfaire les sens, les passions, l'orgueil, l'amour-propre; une paix qui s'arrête à la surface de l'âme, et ne va jamais plus avant. Encore ne la donne-t-il que pour des moments très-courts, auxquels succède une agitation plus violente qu'auparavant, ou un dégoût, une lassitude, un épuisement, un ennui insupportables. On sent intimement qu'on a été trompé; on a essayé de tous les objets que le monde offre aux passions; aucun n'a contenté; il n'est resté qu'un vide, une irritation, une faim plus grande après la jouissance; de là, les nouveaux désirs qui ne sont pas mieux satisfaits, ou la satiété, et le désespoir d'être jamais heureux. Voilà où aboutit la paix du monde, et où conduisent les tristes réflexions

du mondain sur les illusions qui l'ont séduit. Il a couru toute sa vie après la paix, et elle l'a toujours fui. Il en a quelquefois saisi l'ombre ; mais cette ombre même lui a échappé. Il s'est vu heureux en songe ; et, à son réveil, il a gémi de ne plus rien trouver dans ses mains.

Pour convertir les partisans du monde, je ne voudrais que les engager à réfléchir un peu profondément sur les causes de l'agitation qui les tourmente, de l'ennui qui les consume, de l'impossibilité où ils sont de demeurer avec eux-mêmes, et du besoin qu'ils ont de se livrer à la dissipation. Avez-vous la paix ? leur demanderai-je. Lorsque, au sortir du tumulte des affaires ou des plaisirs, vous rentrez dans votre cœur, trouvez-vous qu'il soit content ? S'ils sont de bonne foi, ils m'avoueront que non. Mais, si la paix leur manque, de quel bien jouissent-ils ? Que deviennent leurs espérances, fondées uniquement sur la vie présente ? Et quel sera leur sort dans l'autre vie ? La prétendue paix du monde est donc dans une parfaite opposition avec celle de Dieu ; fugitive, trompeuse, imaginaire, on ne la possède jamais ; et, après la mort, elle est suivie d'un trouble inexprimable et sans fin, dans ce lieu de ténèbres et d'horreur, où il n'y a *nul ordre*¹, c'est ainsi que l'Écriture caractérise l'enfer.

Si l'on me demande à qui Dieu donne sa paix, je réponds : à quiconque la veut avoir, et se dispose comme il doit à la recevoir.

Il est d'abord une paix qu'il communique avec la grâce sanctifiante : les enfants l'ont, tant qu'ils se conservent dans l'innocence, et le trouble ne naît dans leur âme que lorsqu'ils ont commis quelque faute grave. Cette paix est presque toujours accompagnée d'une dou-

¹ JOB., x, 22.

ceur sensible, au moment de la réconciliation du pécheur avec Dieu. En comparant son état actuel avec le précédent, il se sent délivré d'un poids accablant; son cœur oppressé et gêné recouvre une liberté qu'il ne connaissait plus depuis longtemps, et il est inondé d'un torrent de paix et de joie.

Mais il est une autre paix plus excellente, qui est le partage des favoris de Dieu, de ceux qui veulent être à lui sans réserve, qui sont déterminés à suivre en tout l'inspiration de la grâce, à ne se permettre aucune faute de propos délibéré, à mortifier en tout la nature, et à ne refuser à Dieu aucun sacrifice. Tandis que les chrétiens lâches et imparfaits sont le jouet de leur imagination, de leurs pensées, de leurs petites passions, de leur amour-propre, qui les fatiguent et les tourmentent sans relâche; qu'ils ont toujours des reproches à se faire, et qu'ils sont inquiets avec raison sur leurs dispositions intérieures, ceux dont je parle sont dans un calme inaltérable. Dieu ne les trouble point, parce qu'il est content d'eux. Ils ne se troublent point eux-mêmes, parce qu'ils réfléchissent peu, la grâce leur apprenant à ne pas jeter un œil curieux sur leur intérieur, et que d'ailleurs ils n'ont aucun sujet légitime de s'inquiéter. Les révoltés de la nature ne nuisent point à leur paix, parce qu'ils sont vigilants à les prévenir, et prompts à les étouffer. Le monde, avec ce qu'il a de séduisant et de terrible, ne fait presque plus d'impression sur leur âme accoutumée de bonne heure à le vaincre. S'ils éprouvent de loin en loin quelques agitations, elles sont légères et de courte durée. A l'égard des tentations et des épreuves, le trouble qu'ils ressentent en ces occasions n'est que dans les puissances de l'âme, il n'attaque pas le fond; c'est un trouble involontaire, un trouble puri-

fiant, un trouble qui donne lieu aux sacrifices les plus généreux et à l'exercice des plus sublimes vertus; un trouble enfin de la nature de celui qu'il a plu à Notre-Seigneur d'éprouver, sans préjudice de sa paix. Sitôt que l'orage cesse, la sérénité reparaît, et le calme est plus profond, plus délicieux qu'auparavant.

C'est là cette *paix de Dieu*, dont parle saint Paul, *qui est au-dessus de tout sentiment*¹, et que l'on ne saurait faire comprendre à ceux qui n'en ont point l'expérience. A mesure que l'on avance dans la mort à soi-même et dans l'union avec Dieu, on fait du progrès dans cette paix, et l'on parvient enfin à un état d'insensibilité et d'imperturbabilité surnaturelles, qui tiennent presque de l'immobilité divine.

Nulle force extérieure, nul événement humain, nulle tentation, nul effort de l'enfer, ne peut ravir à l'âme une paix si précieuse; elle n'a à craindre que d'elle-même, de sa lâcheté, ou de sa présomption, et tant qu'elle se garantira de ces deux écueils par la ferveur et par l'humilité, elle sera en sûreté.

Quelquefois Dieu prévient d'une telle paix des âmes qui n'ont rien fait pour la mériter, mais sur lesquelles il a de grands desseins. Qui pourrait exprimer leur surprise, quand elles s'en trouvent tout à coup comme investies? Elles ne savent d'où leur vient ce bonheur; mais Dieu ne tarde pas à manifester ses volontés. Ce don spécial leur est nécessaire pour accepter et soutenir les longues et terribles épreuves par lesquelles il veut les faire passer.

Pour l'ordinaire cette paix est la récompense de plusieurs années de travail, de fidélité, et de mortification

¹ *Phil.*, iv, 7.

intérieure et extérieure. Les mêmes exercices spirituels qui la procurent servent à la maintenir et à l'augmenter. Comme il faut tout mettre en œuvre pour l'acquérir, on ne doit rien négliger pour la conserver. Si l'on est coupable de se rendre indigne d'un tel don, on l'est bien davantage, lorsqu'on le perd par sa faute; il est rare qu'on parvienne à le recouvrer.

Je ne dois pas omettre que cette paix est la même chose que l'oraison habituelle, qui n'est jamais suspendue dans les occupations extérieures, lorsqu'elles sont de l'ordre divin, et qu'on s'y conduit selon l'esprit de la grâce. Tant que l'âme est en paix dans son fond, elle fait oraison; et réciproquement. Comme il n'est pas besoin qu'elle pense à sa paix, ni qu'elle la sente pour l'avoir, il n'est pas nécessaire non plus qu'elle songe à son oraison, pour la faire. Seulement la paix se rend d'ordinaire plus sensible dans les temps consacrés à l'oraison, parce qu'on y est seul avec Dieu, et que nul autre objet ne distrait.

Les chrétiens qui ne mènent pas une vie assez sainte pour se maintenir dans la paix essentielle attachée à la grâce sanctifiante, sont grandement à plaindre. Leur état, tant qu'il dure, les exclut du seul bonheur de cette vie, et ils risquent à tout moment leur salut éternel.

Ceux qui sont soigneux de se préserver habituellement du péché mortel, mais ne sont pas assez fervents pour se donner tout à fait à Dieu, et pour ne rien accorder à la nature, font aussi une perte inestimable, en ce qu'ils sont privés toute leur vie de la seconde paix, dont la présence de Dieu, le recueillement intime et l'oraison habituelle sont le fruit.

Je m'estimerai heureux, si le peu que je viens de dire

contribue à guérir l'aveuglement des premiers, et à corriger la lâcheté des seconds.

Hélas ! combien d'années ai-je passées dans l'ivresse de la fausse paix du monde, et loin de la paix véritable, que vous donnez, ô mon Dieu, à vos serviteurs !

Je l'ai goûtée quand je suis revenu à vous. Mais me suis-je appliqué à l'accroître par ma fidélité à votre service, et à mériter cette paix plus délicieuse, réservée à vos amis ? Il n'a tenu qu'à moi de l'avoir. Vous m'y avez attiré, mais j'ai résisté à votre attrait ; vous m'avez donné des vues de dévouement et de perfection ; je ne les ai pas suivies. Insensé que j'étais, j'ai refusé mon bonheur.

Ah ! Seigneur, s'il en est encore temps, remettez-moi sur les voies de la paix ; mon cœur ne soupire qu'après elle ; donnez-la-lui avec un redoublement de ferveur et de fidélité, afin que j'arrive avec elle et par elle au séjour de la paix éternelle.

Ainsi soit-il !

VINGT-CINQUIÈME LEÇON
DE L'HUMILITÉ.

La leçon que Jésus-Christ a eu le plus à cœur de nous faire goûter est celle de l'humilité ; il nous l'inculque à toutes les pages de son Évangile ; et ce qui éclate le plus dans sa vie, particulièrement dans sa naissance et dans sa mort, c'est l'humilité.

Nul autre n'a dit aux hommes avant lui, ni depuis lui : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur*¹. Nul autre que lui n'a eu droit de nous donner une pareille

¹ MATTH., XI, 29.

leçon. Et pour en avoir le droit, dans quel état s'est-il mis ? Que n'a-t-il pas fait ? Que n'a-t-il pas souffert ? Que ne lui en a-t-il pas coûté ? Mais aussi, après son exemple, qui peut refuser d'embrasser sa doctrine, quelque répugnance qu'y trouve l'orgueil humain ? Ah ! tout enraciné qu'il est dans notre cœur, il ne saurait tenir contre ce que Jésus-Christ a fait pour l'arracher, si nous en concevons une bonne fois le désordre et l'injustice.

Puisque c'est son humilité même que Jésus-Christ nous propose d'imiter, considérons avant tout quels ont été en lui les caractères de cette vertu.

Jésus-Christ a été humble, autant que pouvait l'être une âme qui connaissait de la manière la plus parfaite l'être infini de Dieu, et le néant de la créature. Et non-seulement il avait la connaissance de ces deux abîmes de l'être infini et du néant, mais il en avait le sentiment le plus vif et le plus profond, les réunissant l'un et l'autre en sa personne. A la faveur du merveilleux assemblage de ces deux extrêmes, l'idée qu'il avait, d'une part, de la grandeur de Dieu, de son souverain domaine, de la gloire qui lui est due ; et, d'autre part, de sa bassesse en tant qu'homme, de sa dépendance, et, si je puis parler ainsi, de son absolue nullité, était telle qu'il est impossible à une simple créature de la comprendre. Le sentiment répondait à l'idée ; et le poids de l'un et de l'autre était si accablant, que sa sainte humanité y eût succombé, si elle n'eût été soutenue par la vertu toute-puissante de la divinité. Quelle humilité donc, que celle qui exigeait le plus grand des miracles, pour que son âme fût en état de la porter ! Quel respect, quelle adoration, quel anéantissement continual de tout son être créé devant l'Être suprême ! Les hommages réunis des Anges et des hommes

et la pratique de la morale évangélique, je viens de montrer que ce joug est doux, et ce fardeau léger, qu'ainsi l'on ne peut s'en plaindre sans une extrême injustice, et sans donner le démenti à la vérité même.

Mais on donne plus ordinairement le nom de croix à de certains événements de providence, soit naturelle, soit surnaturelle, qui nous contrarient, nous humilient, nous causent de la douleur ou de la peine, et nous exercent en diverses manières. Ces croix nous viennent ou de la nature, comme les disgrâces du corps, les infirmités, les maladies; ou de notre condition, comme la pauvreté, le travail, la dépendance; ou de l'état que nous avons embrassé, par exemple du mariage; ou de l'injustice des hommes, ou des accidents fortuits, ou de la malice des démons, ou enfin de Dieu lui-même immédiatement. Elles nous afflagent dans notre santé, dans nos biens, dans notre repos, dans notre réputation, dans nos personnes, ou dans celles qui nous sont chères; elles mortifient notre sensibilité, notre orgueil, notre amour-propre; elles exigent de nous différents sacrifices, soit extérieurs, soit intérieurs.

Les croix prises dans cette acception, qui est la plus commune, sont en général l'apanage de l'humanité; et il n'est personne qui puisse absolument s'y soustraire. Chacun a les siennes; les uns, de plus grandes et en plus grand nombre; les autres, de moindres et en plus petit nombre. Mais nul homme n'en est tout à fait exempt. De là, l'épithète de malheureux donnée aux mortels par les auteurs de la plus haute antiquité. Dans l'intention de Dieu elles sont pour nous un moyen de salut, et la voie particulière par laquelle il prétend nous conduire au ciel.

Je remarque d'abord à l'égard de ces croix qu'à l'exception de certaines peines intérieures, pour lesquelles Dieu demande un exprès consentement, ce qui est très-rare, les autres nous arrivent malgré nous, soit qu'il y ait de notre faute, ou non; que le plus souvent il n'est pas en notre pouvoir, ni de les prévoir, ni de les éviter, ni de nous délivrer, et que l'unique parti que la raison même nous conseille, est de les supporter avec courage et patience.

Je remarque de plus que les différentes ressources ou industries dont l'homme laissé à lui-même peut faire usage pour adoucir ses croix, sont bien peu de chose, parce que la nature est presque toujours plus forte chez lui que la raison; que les consolations qu'on reçoit alors de ses amis ne font pas grand effet, et sont souvent à charge; que nos propres réflexions sont un faible secours; qu'à la vérité le temps en soulage quelques-unes, mais aussi qu'il en augmente d'autres; enfin, qu'il en est de telles, qu'elles ne sont susceptibles d'aucun adoucissement humain, et où l'on ne trouve de soutien que dans la religion.

Je remarque aussi que non-seulement il est inutile de s'impatienter, de murmurer, de s'abandonner au chagrin et au désespoir, de s'emporter et de blasphémer contre la Providence; mais qu'au lieu de diminuer sa peine, on l'aggrave par ces plaintes et ces révoltes, sans parler des péchés souvent très-graves dont on charge sa conscience.

Ces observations supposées, que nous demande Jésus-Christ?

Que nous recevions notre croix de la main de Dieu, que nous la chargions nous-mêmes sur nos épaules, et

que nous la portions de grand cœur avec une soumission entière à sa volonté. Comme s'il vous disait : Ne vous roidissez pas contre l'ordre absolu du Souverain Maitre ; vous n'y gagneriez rien pour votre soulagement ; au contraire, votre âme y perdrat beaucoup en toute manière. Mais consentez aux dispositions de sa sagesse, de sa justice, et de sa miséricorde à votre égard ; accommodez-vous-y de bonne grâce ; et, si vous n'êtes pas assez parfait pour accepter avec amour et reconnaissance tout ce qui vous vient de fâcheux de sa part, supportez-le du moins avec résignation, et faites servir les maux temporels à votre bonheur éternel. Par cette conduite, vous rendez infailliblement votre croix plus légère ; vous faites qu'elle vous devient méritoire ; vous engagez Dieu à vous donner des forces surnaturelles pour la porter ; vous parvenez, non-seulement à la souffrir sans répugnance, mais à vous en faire un sujet de joie et de consolation.

Est-il rien de plus raisonnable, de plus religieux, de plus ami de l'homme qu'une telle morale ? Et la sagesse éternelle, descendue du ciel pour nous instruire, pouvait-elle nous donner une leçon plus utile ?

On n'exige pas de vous que vous désiriez les croix, que vous les recherchiez, que vous priez Dieu de vous en envoyer ; que vous lui protestiez, comme sainte Thérèse, que sans elles la vie vous serait insupportable, ou que vous ne souhaitiez, comme saint Jean de la Croix, d'autre récompense de vos travaux pour la gloire de Dieu, que de souffrir et d'être méprisé pour lui. De tels sentiments n'appartiennent qu'à des âmes d'élite, et ils supposent en elles une grande perfection acquise, ou ils sont l'effet d'une inspiration particulière. Ce qu'on vous prescrit, c'est d'attendre les croix, sans aller au-devant d'elles, et de n'être pas surpris, quand il vous en arrive,

comme si c'était pour vous un privilége d'en être exempt ; c'est de vous y soumettre humblement, lorsqu'il n'y a plus d'autre ressource ; c'est de les supporter patiemment, de vous aider pour cela des grands motifs de la religion, de recourir à Dieu avec confiance afin qu'il vous soutienne, et d'espérer fermement qu'il ne vous abandonnera pas. Y a-t-il rien là qui puisse vous paraître dur ? Rien même qui ne soit doux et consolant ? Je ne crains pas d'assurer que vous chercheriez en vain ailleurs aucune consolation qui en approche.

Que prétendez-vous ? Vivre absolument sans croix ! Vous voulez donc que Dieu établisse pour vous un nouvel ordre de choses, et qu'il vous dispense d'une loi générale, dont il n'a pas même dispensé son propre Fils ? Depuis l'introduction du péché dans le monde, les croix, qui en sont la punition et l'expiation, sont devenues nécessaires, tant pour venger la justice divine, que pour nous justifier. N'êtes-vous pas pécheur, et peut-être grand pécheur ? A quel titre donc demanderiez-vous d'être soustrait aux croix ?

Prétendez-vous qu'elles soient du moins de votre choix ? Car voilà ce que vous dites souvent : Si c'était toute autre croix, je l'endurerais volontiers. Vous vous faites illusion. La croix que vous portez est toujours celle qui vous pèse, et vous déplait. Vous en diriez autant de toute autre, si vous veniez à en être chargé, et vous la trouveriez peut-être plus pesante. Le mal absent nous paraît toujours moindre que le mal présent, et si nous le désirons, c'est uniquement par impatience. Si les croix étaient laissées à votre choix, vous n'en prendriez aucune ; ou vous choisiriez mal, et vous vous en repentiriez. Dieu sait mieux que vous ce qui vous est expédié ; il vous aime plus que vous ne vous aimez ;

il choisit mieux pour vous, que vous ne choisiriez vous-même, et s'il vous frappe dans un endroit sensible, c'est que le mal est là, et qu'il veut y appliquer le remède. D'ailleurs, une croix qui serait à la disposition de votre amour-propre, de quelque manière que vous la portassiez, ne serait ni agréable à Dieu, ni avantageuse pour votre salut.

Que prétendez-vous donc encore une fois ? Que votre croix vous fasse moins souffrir ? Cela dépend de vous : cessez de vous révolter contre elle ; ne la repoussez plus avec des efforts inutiles. Embrassez-la, aimez-la ; attachez-vous à elle, puisqu'elle s'attache à vous. Alors elle vous deviendra plus douce. Ce n'est pas la douleur qui rend la croix insupportable, c'est la résistance de la volonté.

Étrange orgueil de l'homme ! Amour-propre inconcevable ! Il s'indigne contre sa condition qui l'assujettit aux croix, et c'est lui qui par son péché est l'auteur de sa condition présente. Il a fait le mal, et il ne veut pas du remède ; il est coupable, et il refuse le châtiment et la réparation qui le feraient rentrer en grâce. C'est-à-dire qu'il s'est rendu malheureux, et qu'il s'obstine à l'être, parce qu'il ne veut pas guérir des vices qui ont causé son malheur. Car, qu'est-ce que les croix, sinon des remèdes à l'orgueil qu'elles humilient, et à l'amour-propre qu'elles mortifient ? Acceptez-les, et vous voilà guéri.

Si vous avez besoin de motifs, la religion s'empresse à vous en fournir.

Elle les prend de votre intérêt. Vous avez à satisfaire à la justice divine : laissez-lui le soin de se venger elle-même par les croix. Cette vengeance exercée ici-bas

est toute pleine de miséricorde. Ne vous exposez pas à la justice pure et inexorable de l'autre vie. Vos péchés journaliers ont besoin, pour être expiés, de croix journalières, et elles sont la meilleure pénitence des offenses grièves que vous avez commises, puisque c'est Dieu lui-même qui vous l'impose.

Elle les prend de ce poids immense de gloire et de bonheur sans fin qui sera la récompense de vos humiliations et de vos afflictions passagères. Est-ce acheter le ciel trop cher, que de souffrir un peu et peu de temps sur la terre, pour y avoir une place ? Quelles peines ne prenez-vous pas, quels sacrifices ne faites-vous point, à quels dangers souvent ne vous exposez-vous point pour l'établissement de votre fortune temporelle ? Vous ne regrettiez pas ce qu'elle vous a coûté ; et vous ne voulez pas qu'il vous en coûte rien pour assurer votre félicité éternelle ? Vous n'avez pas de foi ; vous n'êtes pas chrétiens.

Elle les prend de l'exemple de Jésus-Christ. Il ne vous prêche la croix, que chargé lui-même de la sienne, qui réunit et surpassé celles de tous les hommes ensemble. C'est en votre nom, et en qualité de votre représentant, qu'il la porte ; c'est par un amour tout gratuit pour vous. Il n'avait pas besoin de la porter pour lui-même, étant sans péché ; il pouvait la refuser ; par ce refus vous étiez perdu sans ressource, et toutes les croix accumulées sur vous pendant la plus longue vie n'auraient pu ni vous ouvrir le ciel, ni effacer le moindre de vos péchés.

Elle les prend de la nécessité où sont tous les chrétiens de ressembler à Jésus-Christ, pour être du nombre des prédestinés. Car il nous a été donné pour modèle, et c'est principalement sur la montagne du Cal-

taire que *cet homme de douleurs, cet homme frappé de Dicu et humilié*, est présenté à notre imitation. C'est donc en portant la croix, c'est en vivant et en expirant sur la croix, que nous devons lui ressembler. *Il a fallu, lui-même nous en assure, que le Christ souffrît, et qu'il entrât par là dans sa gloire*; et il ne faudra pas que le chrétien souffre!... et il partagera la gloire de Jésus-Christ, sans avoir eu part à son calice!...

Elle les prend de la reconnaissance que nous devons à Dieu le Père, qui nous a aimés jusqu'à nous donner son Fils unique; et à ce Fils adorable, que l'amour a porté à se livrer pour nous.

Elle les prend du grand précepte de l'amour de Dieu. Qu'est-ce qu'un amour qui se borne à des sentiments stériles, qui ne veut passer par aucune épreuve, qui n'a le courage de faire aucun sacrifice? C'est un amour faux et illusoire, qui n'en impose pas même aux créatures; comment en imposerait-il à Dieu? Mais les croix sont les épreuves auxquelles Dieu met notre amour, les sacrifices qu'il en attend. Recevez-les donc, sinon avec empressement, du moins avec soumission, ou renoncez à dire que vous l'aimez.

Elle les prend enfin des secours puissants que Dieu joint toujours aux croix dont il vous charge. Si vous les portiez seul, vous auriez sujet de vous plaindre, et d'alléguer votre faiblesse. Mais Dieu lui-même devient votre force; mais Jésus-Christ porte votre croix avec vous, et non-seulement il vous aide, mais il vous console, il vous remplit d'une joie toute céleste au milieu de vos afflictions; il trouve le secret de vous les rendre tellement aimables, que vous regretteriez d'en être délivré. C'est ce qu'ont attesté tous les saints, les Apôtres à leur tête: *Ils sortirent de l'assemblée, dit saint Luc, pleins*

*de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir un outrage pour le nom de Jésus*¹. Saint Paul s'humiliait de ses révélations, et se glorifiait de ses croix.

En ai-je assez dit pour justifier l'Évangile et pour vous faire goûter ses maximes et son langage, au sujet des croix ?

Vous admirez ce que les philosophes en ont écrit, et les belles raisons dont ils se servent pour éléver l'homme au-dessus des calamités de la vie. Admirez-les, j'y consens, mais par quelle injustice refusez-vous à l'Évangile des éloges que vous prodiguez à la sagesse humaine ? Est-il au-dessous d'elle ? et nous inspire-t-il des sentiments moins sublimes ? Vous défend-il de faire usage des moyens suggérés par la raison ? Et, parce qu'il vous en offre d'autres infiniment supérieurs, et d'une tout autre efficacité, en sera-t-il moins digne de votre admiration ? Je vous entends, vous ne voyez dans les livres des philosophes qu'une autorité humaine, qui ne vous oblige à rien, et qu'une belle théorie que vous admirez sans conséquence ; au lieu que l'Évangile est revêtu d'un caractère d'autorité divine, sous lequel il faut que la volonté plie ; et que l'approuver, c'est prendre l'engagement de le pratiquer. Mais seriez-vous assez aveugle pour ne pas voir qu'il ne vous reste plus d'excuse, si la raison qui émane de Dieu, et l'autorité divine qui est la raison suprême, conspirent à vous condamner ? Ou rejetez la raison avec l'Évangile, et livrez-vous à l'instinct de la nature orgueilleuse et sensuelle, qui abhorre l'humiliation et la souffrance ; ou, si vous approuvez la raison qui n'a que de faibles motifs à vous proposer,

¹ *Act.*, v, 41.

approuvez encore l'Évangile qui vous soutient par des motifs incomparablement plus forts.

Je me rends, ô mon Sauveur! et je reconnais votre sagesse divine dans le langage que vous me tenez sur les croix. A leur seule pensée, la nature frémit et se soulève; je le conçois sans peine; elle est malade, et le plus fâcheux de son état est qu'elle aime sa maladie, et n'en veut pas guérir. Malheur à moi, si je l'écoute désormais!

Je ne veux plus écouter sur une si importante matière que la lumière de la raison, celle de l'Évangile et celle de votre grâce, et, devant tant de lumières réunies, je ferai taire les faux raisonnements de l'orgueil et de l'amour-propre. Les croix sont inévitables; il faut se résoudre à les porter en homme de cœur; la raison me le dit. Les croix sont nécessaires; je ne puis expier mes péchés, et mériter le ciel que par là; la religion me l'apprend. Elle m'apprend encore que les croix doivent m'être précieuses par la ressemblance qu'elles me donnent avec Jésus-Christ, par le caractère de prédestination qu'elles m'impriment, par les moyens qu'elles me présentent de prouver à Dieu, et à mon Rédempteur, ma reconnaissance et mon amour.

Mon esprit est convaincu; mais touchez mon cœur, et faites qu'il aime ce qu'il doit chérir à tant de titres. Qu'il ne les appréhende plus, qu'il ne se révolte plus, qu'il ne murmure plus; mais qu'il les porte en silence, en patience, résigné, soumis, uni à votre sainte volonté; qu'il vous bénisse et vous aime, comme Job et Tobie, dans toutes les épreuves qu'il vous plaira de m'envoyer. Ainsi soit-il!

VINGT-QUATRIÈME LEÇON

DE LA PAIX DU COEUR.

Sur le point de quitter la terre, et la veille même de sa mort, Jésus-Christ dit à ses apôtres ces paroles consolantes : *Je vous laisse ma paix*, je vous la laisse en héritage par mon testament, comme le plus précieux de mes biens. *Je vous donne ma paix*; *je ne vous la donne pas telle que le monde la donne*¹. Vous allez perdre ma présence sensible; mais je vous en dédommagerai abondamment par ma présence spirituelle. Je suis *la paix*; c'est un des noms que me donnent les prophètes : *Je suis la paix*, comme *je suis la vérité et la vie*. Je ne vous quitte donc point, et je continue de demeurer avec vous, en vous laissant ma paix. Je vous la donne, et je l'établis au milieu de vos cœurs. En la possédant, vous me posséderez d'une manière plus intime et plus assurée. Les hommes ne pourront vous ravir cette possession malgré vous, comme ils vont vous priver de l'avantage de me posséder visiblement. Cette paix fera votre bonheur, elle sera votre force dans les persécutions où vous allez être exposés. Le monde se soulèvera contre vous; mais elle vous rendra invincibles à toutes ses attaques, et vous triompherez de lui par elle.

Les apôtres ne comprirent pas pour lors le sens profond des paroles de leur maître, ni les avantages inestimables d'un tel don. Mais, lorsqu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, ils furent éclairés; et non-seulement ils connurent, mais ils sentirent quel bien le Sauveur leur avait laissé, à la joie céleste dont ils furent remplis, et à la force surnaturelle dont ils se trouvèrent revêtus.

¹ JEAN, XIV, 27.

Ce que Jésus-Christ laisse à ses premiers disciples, il le promet à tous les chrétiens; il est toujours prêt à leur donner sa paix; et c'est leur faute s'ils ne la reçoivent pas, ou si, l'ayant reçue, ils ne savent pas la conserver. S'ils connaissaient la grandeur de ce don, et de quels biens il enrichit l'âme, que ne feraient-ils pas pour l'obtenir, et quels soins n'apporteraient-ils pas à le garder? Instruisez-les, Seigneur, et parlez-leur au cœur, tandis que je vais parler à leur esprit, selon les lumières que vous me donnerez. Je n'épuiserai pas ce sujet, qui est très-vaste, et auquel on peut ramener tout ce que la vie intérieure a de plus relevé. Mais j'en dirai assez, pour mettre les âmes de bonne volonté sur la voie de désirer et de rechercher ardemment un si grand bien.

C'est un fait dont on ne saurait douter, pour peu qu'on réfléchisse sur soi-même, que le cœur humain n'aspire qu'à la paix et au repos; que les mouvements qu'il se donne n'ont pour objet que de se procurer cette paix, où il établit avec raison son bonheur, et que l'agitation continue qu'il éprouve, vient de ce qu'il ne la trouve pas. Mais pourquoi ne la rencontre-t-il point, malgré ses efforts si multipliés et si persévérateurs? C'est qu'il la recherche en aveugle, et qu'en effet il ne la connaît pas, ne s'étant jamais appliqué à la bien définir.

Écoutons saint Augustin : *La paix, dit-il, est la tranquillité de l'ordre.* Pour jouir de la paix, il faut deux choses, être dans l'ordre, et que cet ordre soit stable. Où il n'y a point d'ordre, il n'y a point de paix; et où l'ordre est dérangé, la paix est troublée. Cette définition est claire et précise. Appliquez-la aux choses

physiques, morales et politiques; vous en sentirez toute la justesse. Et, pour remonter jusqu'au premier Ètre, pourquoi Dieu jouit-il d'une paix inaltérable? C'est qu'il est l'ordre même, l'ordre essentiel et immuable. Dieu ne peut pas plus déranger l'ordre qui le constitue, ni perdre sa paix, qu'il ne peut perdre son existence. Pourquoi le ciel est-il le séjour de la paix? C'est que Dieu fait régner entre les Bienheureux et dans chacun d'eux une image de la paix qui règne en lui-même, et qu'étant inséparablement unis à lui, ils participent à sa paix, autant qu'ils participent à son ordre.

Si la paix est pour les Bienheureux et pour Dieu lui-même la tranquillité de l'ordre, elle est donc aussi la même chose pour l'homme ici-bas; et il n'a pas de paix à espérer, à moins qu'il ne se mette dans l'ordre, et qu'il n'y persévère. Or, de même que l'ordre en Dieu, c'est sa nature, l'ordre hors de Dieu, c'est sa volonté. Ainsi, être parfaitement soumis et uni en tout à la volonté divine, c'est l'ordre par rapport à la créature intelligente; en se rangeant à cet ordre, elle entre dans la voie de la paix; en s'y maintenant, elle se maintient dans la paix; en s'en écartant, elle s'éloigne de la paix.

Consultons à présent notre cœur, et nous aurons une pleine conviction de la vérité que je viens d'énoncer. Est-il calme? Ne désire-t-il rien? Ne craint-il rien? Ne se reproche-t-il rien? N'appréhende-t-il pas de se sonder? Est-il content, en un mot, de son état actuel? Si cela est, c'est une preuve qu'il est dans l'ordre par une soumission entière à la volonté de Dieu; comme aussi dès qu'il a cette soumission, il peut se répondre d'avoir la paix. A-t-il des inquiétudes, des désirs qui le transportent, des craintes qui le resserrent, des anxiétés qui le fatiguent, des remords qui le déchirent? N'ose-t-il

point rentrer en soi? Est-il mécontent enfin de sa disposition présente? Concluez-en avec certitude qu'il n'est point dans l'ordre, ni réglé en tout par la volonté de Dieu. Pareillement, s'il est sorti de l'ordre, il est impossible qu'il ne soit pas inquiet et tourmenté. Le désordre et le trouble sont deux choses inséparables dans le cœur humain, ainsi que l'ordre et la paix. Plus le désordre est grand, plus le trouble augmente, quelque effort qu'on fasse pour l'étouffer; de même la paix croit en proportion de la conformité à l'ordre. Cette règle est universelle, invariable et infaillible.

Il n'y a donc point de paix pour l'homme, lorsque sa volonté est opposée à celle de Dieu, de quelque manière qu'elle lui soit connue, soit par la loi naturelle, soit par la révélation, soit par l'inspiration intérieure; et il en jouit toujours tant qu'il se conforme à ce que Dieu veut de lui. Mais, comme cette conformité et cette opposition roulent sur des objets plus ou moins importants, et qu'elles ont plusieurs degrés, la paix est aussi plus ou moins parfaite, et le trouble plus ou moins profond.

L'âme en état de grâce ne perd pas la paix essentielle, parce qu'en cet état ayant la charité, elle est unie à Dieu, et ne sort point de l'ordre absolu, qui exige d'elle la pratique des commandements. Mais si d'ailleurs elle est imparfaite, lâche, immortifiée; si elle résiste aux vues de Dieu sur elle, si elle est encore sujette à des désirs et à des craintes, à des inclinations ou à des aversions naturelles, tous ces défauts sont pour elle une matière d'agitation et de trouble, et sa paix en souffre plus ou moins d'altération.

Ainsi la paix s'établit et se perfectionne en nous, par le soin qu'on prend de mortifier son cœur, et de le tenir

dans la dépendance de la grâce, qui ne tend qu'à le soumettre à la volonté divine, qu'à éléver chaque jour l'homme à un plus haut degré de conformité et d'union avec Dieu, et par conséquent d'ordre et de paix. Au contraire, la paix diminue et s'affaiblit insensiblement, lorsqu'on nourrit en soi des affections désordonnées, et qu'on écoute la nature au préjudice de la grâce. D'où il suit que la sainteté et la paix intérieure se correspondent; que celle-ci est l'effet, celle-là la cause; et que la morale chrétienne, nous enseignant le chemin de la sainteté, nous enseigne en même temps celui de la paix. Cette morale est donc vraiment amie de l'homme, et elle n'est occupée que de son bonheur, même présent.

Car la paix du cœur est sans contredit le premier bien de la vie, et la source de tous les autres. Sans elle on ne peut être heureux, même dans la réunion des avantages et des plaisirs de la terre. Avec elle on l'est toujours, fût-on privé des autres biens, qui ne sont au fond qu'un faible accessoire, dont un cœur paisible sait bien se passer. Je ne craindrai pas d'être démenti de personne, quand j'avancerai que le trouble intérieur empoisonne les plus douces jouissances; au lieu que la paix rend légers et supportables les plus grands maux, tant qu'ils nous laissent le libre usage de la raison.

Au reste, cette paix du cœur est un bien moral, qui ne va pas sans la forte détermination de combattre tous les vices et d'acquérir toutes les vertus; elle en est même le fruit et la récompense, et il ne faut pas espérer d'en jouir, s'il est un seul vice, une seule passion que l'on consent à nourrir, une seule vertu qu'on néglige de cultiver. Il ne suffit pas même, pour la posséder dans un haut degré, de faire la guerre aux vices grossiers et aux passions criminelles; mais il faut attaquer et poursuivre

vre en soi jusqu'aux moindres imperfections, et déraciner les fibres les plus délicates de l'amour-propre. Tant que vous vous aimerez mal, tant que vous vous rechercherez en quelque chose, même dans le spirituel, et que vous n'aurez pas étouffé toute semence de vie naturelle, vous serez exposé à l'inquiétude, au trouble, à la tristesse, à l'ennui, à la sensibilité, à la jalouse, toutes choses ennemis de la paix, et qui, si elles ne la bannissent pas du cœur, empêchent du moins de la goûter.

Et il ne faut pas croire que les combats qu'on est obligé de se livrer pour l'extirpation des vices et l'acquisition des vertus, soient incompatibles avec la paix intérieure ; mais plutôt ce sont ces combats qui l'affermissent, et la rendent imperturbable. Si vous n'aviez pas cette paix foncière, vous ne seriez point en état de combattre, vous n'auriez point de force, et le moindre choc vous renverserait. C'est une chose remarquable en effet, que l'âme n'est jamais plus faible, plus aisée à vaincre, que quand elle est troublée ; qu'au contraire, lorsqu'elle est en paix, elle est forte, et presque assurée de la victoire. Ce n'est que la surface de l'âme qui est agitée dans les violences qu'on a à se faire, dans les sacrifices pénibles, dans les tentations, dans les épreuves. Il se fait alors une lutte intérieure, qui exerce les puissances de l'âme ; mais le fond demeure toujours paisible, à moins qu'on ne succombe ; car alors le trouble se fait sentir dans ce fond intime, et la conscience cesse d'être tranquille.

La paix est un don de Dieu, et le plus précieux de ses dons ; elle est le fruit de la charité qui habite dans le cœur, et qui dit la charité, dit Dieu : car *Dieu est charité*, selon saint Jean. Voilà pourquoi la paix est habituelle comme elle. Le sentiment, le goût de la paix

est passager; Dieu le communique par intervalles, quand il lui plaît; mais l'état même est fixe de sa nature, et il durerait toujours, si l'âme n'y mettait obstacle. C'est que Dieu n'abandonne jamais le premier un cœur dont il a pris possession; il ne se retire qu'à regret; il faut que le cœur le chasse, et la paix avec lui. Ainsi le don de la paix est ici-bas, de la part de Dieu, un engagement à donner la paix éternelle, qui fait la félicité des Bienheureux; ou, pour mieux dire, c'est la même paix, mais que l'on peut perdre sur la terre, et qu'on ne perd plus dans le ciel. Jugeons par là du soin que nous devons apporter à la conserver, puisque tant qu'elle subsiste en nous, elle nous est comme un gage assuré du bonheur futur.

Le monde promet aussi la paix, et il faut bien qu'il la promette; sans cela se ferait-il suivre? Aurait-il des partisans?

Mais quelle paix promet-il? Une paix fausse, tout opposée à celle de Dieu; une paix qui consiste à satisfaire les sens, les passions, l'orgueil, l'amour-propre; une paix qui s'arrête à la surface de l'âme, et ne va jamais plus avant. Encore ne la donne-t-il que pour des moments très-courts, auxquels succède une agitation plus violente qu'auparavant, ou un dégoût, une lassitude, un épuisement, un ennui insupportables. On sent intimement qu'on a été trompé; on a essayé de tous les objets que le monde offre aux passions; aucun n'a contenté; il n'est resté qu'un vide, une irritation, une faim plus grande après la jouissance; de là, les nouveaux désirs qui ne sont pas mieux satisfaits, ou la satiété, et le désespoir d'être jamais heureux. Voilà où aboutit la paix du monde, et où conduisent les tristes réflexions

du mondain sur les illusions qui l'ont séduit. Il a couru toute sa vie après la paix, et elle l'a toujours fui. Il en a quelquefois saisi l'ombre ; mais cette ombre même lui a échappé. Il s'est vu heureux en songe ; et, à son réveil, il a géini de ne plus rien trouver dans ses mains.

Pour convertir les partisans du monde, je ne voudrais que les engager à réfléchir un peu profondément sur les causes de l'agitation qui les tourmente, de l'ennui qui les consume, de l'impossibilité où ils sont de demeurer avec eux-mêmes, et du besoin qu'ils ont de se livrer à la dissipation. Avez-vous la paix ? leur demanderai-je. Lorsque, au sortir du tumulte des affaires ou des plaisirs, vous rentrez dans votre cœur, trouvez-vous qu'il soit content ? S'ils sont de bonne foi, ils m'avoueront que non. Mais, si la paix leur manque, de quel bien jouissent-ils ? Que deviennent leurs espérances, fondées uniquement sur la vie présente ? Et quel sera leur sort dans l'autre vie ? La prétendue paix du monde est donc dans une parfaite opposition avec celle de Dieu ; fugitive, trompeuse, imaginaire, on ne la possède jamais ; et, après la mort, elle est suivie d'un trouble inexprimable et sans fin, dans ce lieu de ténèbres et d'horreur, où il n'y a nul ordre¹, c'est ainsi que l'Écriture caractérise l'enfer.

Si l'on me demande à qui Dieu donne sa paix, je réponds : à quiconque la veut avoir, et se dispose comme il doit à la recevoir.

Il est d'abord une paix qu'il communique avec la grâce sanctifiante : les enfants l'ont, tant qu'ils se conservent dans l'innocence, et le trouble ne naît dans leur âme que lorsqu'ils ont commis quelque faute grave. Cette paix est presque toujours accompagnée d'une dou-

¹ JOB., x, 22.

ceur sensible, au moment de la réconciliation du pécheur avec Dieu. En comparant son état actuel avec le précédent, il se sent délivré d'un poids accablant; son cœur oppressé et gêné recouvre une liberté qu'il ne connaissait plus depuis longtemps, et il est inondé d'un torrent de paix et de joie.

Mais il est une autre paix plus excellente, qui est le partage des favoris de Dieu, de ceux qui veulent être à lui sans réserve, qui sont déterminés à suivre en tout l'inspiration de la grâce, à ne se permettre aucune faute de propos délibéré, à mortifier en tout la nature, et à ne refuser à Dieu aucun sacrifice. Tandis que les chrétiens lâches et imparfaits sont le jouet de leur imagination, de leurs pensées, de leurs petites passions, de leur amour-propre, qui les fatiguent et les tourmentent sans relâche; qu'ils ont toujours des reproches à se faire, et qu'ils sont inquiets avec raison sur leurs dispositions intérieures, ceux dont je parle sont dans un calme inaltérable. Dieu ne les trouble point, parce qu'il est content d'eux. Ils ne se troublent point eux-mêmes, parce qu'ils réfléchissent peu, la grâce leur apprenant à ne pas jeter un œil curieux sur leur intérieur, et que d'ailleurs ils n'ont aucun sujet légitime de s'inquiéter. Les révoltés de la nature ne nuisent point à leur paix, parce qu'ils sont vigilants à les prévenir, et prompts à les étouffer. Le monde, avec ce qu'il a de séduisant et de terrible, ne fait presque plus d'impression sur leur âme accoutumée de bonne heure à le vaincre. S'ils éprouvent de loin en loin quelques agitations, elles sont légères et de courte durée. A l'égard des tentations et des épreuves, le trouble qu'ils ressentent en ces occasions n'est que dans les puissances de l'âme, il n'attaque pas le fond; c'est un trouble involontaire, un trouble puri-

fiant, un trouble qui donne lieu aux sacrifices les plus généreux et à l'exercice des plus sublimes vertus; un trouble enfin de la nature de celui qu'il a plu à Notre-Seigneur d'éprouver, sans préjudice de sa paix. Sitôt que l'orage cesse, la sérénité reparait, et le calme est plus profond, plus délicieux qu'auparavant.

C'est là cette *paix de Dieu*, dont parle saint Paul, *qui est au-dessus de tout sentiment*¹, et que l'on ne saurait faire comprendre à ceux qui n'en ont point l'expérience. A mesure que l'on avance dans la mort à soi-même et dans l'union avec Dieu, on fait du progrès dans cette paix, et l'on parvient enfin à un état d'insensibilité et d'imperturbabilité surnaturelles, qui tiennent presque de l'immobilité divine.

Nulle force extérieure, nul événement humain, nulle tentation, nul effort de l'enfer, ne peut ravir à l'âme une paix si précieuse; elle n'a à craindre que d'elle-même, de sa lâcheté, ou de sa présomption, et tant qu'elle se garantira de ces deux écueils par la ferveur et par l'humilité, elle sera en sûreté.

Quelquefois Dieu prévient d'une telle paix des âmes qui n'ont rien fait pour la mériter, mais sur lesquelles il a de grands desseins. Qui pourrait exprimer leur surprise, quand elles s'en trouvent tout à coup comme investies? Elles ne savent d'où leur vient ce bonheur; mais Dieu ne tarde pas à manifester ses volontés. Ce don spécial leur est nécessaire pour accepter et soutenir les longues et terribles épreuves par lesquelles il veut les faire passer.

Pour l'ordinaire cette paix est la récompense de plusieurs années de travail, de fidélité, et de mortification

¹ *Phil.*, iv, 7.

intérieure et extérieure. Les mêmes exercices spirituels qui la procurent servent à la maintenir et à l'augmenter. Comme il faut tout mettre en œuvre pour l'acquérir, on ne doit rien négliger pour la conserver. Si l'on est coupable de se rendre indigne d'un tel don, on l'est bien davantage, lorsqu'on le perd par sa faute; il est rare qu'on parvienne à le recouvrer.

Je ne dois pas oublier que cette paix est la même chose que l'oraison habituelle, qui n'est jamais suspendue dans les occupations extérieures, lorsqu'elles sont de l'ordre divin, et qu'on s'y conduit selon l'esprit de la grâce. Tant que l'âme est en paix dans son fond, elle fait oraison; et réciproquement. Comme il n'est pas besoin qu'elle pense à sa paix, ni qu'elle la sente pour l'avoir, il n'est pas nécessaire non plus qu'elle songe à son oraison, pour la faire. Seulement la paix se rend d'ordinaire plus sensible dans les temps consacrés à l'oraison, parce qu'on y est seul avec Dieu, et que nul autre objet ne distrait.

Les chrétiens qui ne mènent pas une vie assez sainte pour se maintenir dans la paix essentielle attachée à la grâce sanctifiante, sont grandement à plaindre. Leur état, tant qu'il dure, les exclut du seul bonheur de cette vie, et ils risquent à tout moment leur salut éternel.

Ceux qui sont soigneux de se préserver habituellement du péché mortel, mais ne sont pas assez fervents pour se donner tout à fait à Dieu, et pour ne rien accorder à la nature, font aussi une perte inestimable, en ce qu'ils sont privés toute leur vie de la seconde paix, dont la présence de Dieu, le recueillement intime et l'oraison habituelle sont le fruit.

Je m'estimerai heureux, si le peu que je viens de dire

contribue à guérir l'aveuglement des premiers, et à corriger la lâcheté des seconds.

Hélas ! combien d'années ai-je passées dans l'ivresse de la fausse paix du monde, et loin de la paix véritable, que vous donnez, ô mon Dieu, à vos serviteurs !

Je l'ai goûtée quand je suis revenu à vous. Mais me suis-je appliqué à l'accroître par ma fidélité à votre service, et à mériter cette paix plus délicieuse, réservée à vos amis ? Il n'a tenu qu'à moi de l'avoir. Vous m'y avez attiré, mais j'ai résisté à votre attrait ; vous m'avez donné des vues de dévouement et de perfection ; je ne les ai pas suivies. Insensé que j'étais, j'ai refusé mon bonheur.

Ah ! Seigneur, s'il en est encore temps, remettez-moi sur les voies de la paix ; mon cœur ne soupire qu'après elle ; donnez-la-lui avec un redoublement de ferveur et de fidélité, afin que j'arrive avec elle et par elle au séjour de la paix éternelle.

Ainsi soit-il !

VINGT-CINQUIÈME LEÇON DE L'HUMILITÉ.

La leçon que Jésus-Christ a eu le plus à cœur de nous faire goûter est celle de l'humilité ; il nous l'inculque à toutes les pages de son Évangile ; et ce qui éclate le plus dans sa vie, particulièrement dans sa naissance et dans sa mort, c'est l'humilité.

Nul autre n'a dit aux hommes avant lui, ni depuis lui : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur*¹. Nul autre que lui n'a eu droit de nous donner une pareille

¹ MATTH., XI, 29.

leçon. Et pour en avoir le droit, dans quel état s'est-il mis? Que n'a-t-il pas fait? Que n'a-t-il pas souffert? Que ne lui en a-t-il pas coûté? Mais aussi, après son exemple, qui peut refuser d'embrasser sa doctrine, quelque répugnance qu'y trouve l'orgueil humain? Ah! tout enraciné qu'il est dans notre cœur, il ne saurait tenir contre ce que Jésus-Christ a fait pour l'arracher, si nous en concevons une bonne fois le désordre et l'injustice.

Puisque c'est son humilité même que Jésus-Christ nous propose d'imiter, considérons avant tout quels ont été en lui les caractères de cette vertu.

Jésus-Christ a été humble, autant que pouvait l'être une âme qui connaissait de la manière la plus parfaite l'être infini de Dieu, et le néant de la créature. Et non-seulement il avait la connaissance de ces deux abîmes de l'être infini et du néant, mais il en avait le sentiment le plus vif et le plus profond, les réunissant l'un et l'autre en sa personne. A la faveur du merveilleux assemblage de ces deux extrêmes, l'idée qu'il avait, d'une part, de la grandeur de Dieu, de son souverain domaine, de la gloire qui lui est due; et, d'autre part, de sa bassesse en tant qu'homme, de sa dépendance, et, si je puis parler ainsi, de son absolue nullité, était telle qu'il est impossible à une simple créature de la comprendre. Le sentiment répondait à l'idée; et le poids de l'un et de l'autre était si accablant, que sa sainte humanité y eût succombé, si elle n'eût été soutenue par la vertu toute-puissante de la divinité. Quelle humilité donc, que celle qui exigeait le plus grand des miracles, pour que son âme fût en état de la porter! Quel respect, quelle adoration, quel anéantissement continual de tout son être créé devant l'Être suprême! Les hommages réunis des Anges et des hommes

ne sont rien en comparaison du sien. L'esprit se perd, quand on veut s'arrêter à considérer ce que Jésus-Christ homme était à ses propres yeux en opposant son néant à l'Être divin.

Tel a été le premier caractère de son humilité.

Jésus-Christ a été humble autant que pouvait l'être une âme unie hypostatiquement à la Divinité, et dépendante d'elle en toutes ses opérations libres, naturelles et surnaturelles.

Il n'a pas eu une seule pensée, ni un seul sentiment, il n'a pas fait une seule action humaine par un autre principe que celui du Verbe qui régissait son humanité ; jamais il n'a rien attribué, il n'a rien rapporté à cette sainte humanité, comme son œuvre propre. Et comment l'eût-il pu faire ? Elle n'était point une personne, elle n'avait point de *Moi* ; à cet égard elle était nulle, et absorbée dans le *Moi* du Verbe, le fini dans l'infini.

Qui pourrait expliquer, qui pourrait concevoir ce genre d'anéantissement et ses suites par rapport à l'humilité de Jésus-Christ ? Cette vertu était aussi ineffable en lui que l'union même d'où elle résultait. Quelque chose qu'il pensât, ou qu'il dît, de lui-même, ses pensées et ses discours se terminaient toujours au Verbe comme suppôt ; et l'homme en lui ne pouvait dire *Moi*.

Je le demande : les dons de Dieu, les vertus, les mérites étaient-ils en sûreté et à l'abri de toute rapine dans une âme ainsi étrangère à elle-même, ainsi dépourvue de propriété ? Entendons-nous un peu à présent la parole de saint Paul ? *Jésus-Christ ne s'est pas complu en lui-même*¹. Malgré la plénitude, ou plutôt à cause de la

¹ *Rom.*, xiv, 3.

*plénitude de la divinité, qui habitait en lui corporellement*¹, comme parle le même apôtre, il n'a pu avoir ni orgueil, ni amour-propre, parce que le *Moi*, quidans l'être créé est la racine de l'un et de l'autre, n'avait pas lieu en lui selon sa nature humaine.

Second caractère de son humilité.

Jésus-Christ a été humble, autant que pouvait l'être celui qui, en qualité de représentant et de caution des pécheurs, se voyait chargé de tous les crimes du genre humain, qui en connaissait et en sentait pleinement et distinctement la malice et l'énormité, qui en portait toute la confusion, qui en avait un repentir, une douleur proportionnée, qui se reconnaissait digne de tous les opprobes et de tous les châtiments, qui s'y offrait, qui les attirait par ses désirs, et qui était toujours dans la disposition prochaine de les endurer.

Supposons dans chaque pécheur les sentiments que la grâce peut mettre en lui après son péché; qu'ils y soient dans un degré de force et de perfection aussi éminent qu'il soit possible de concevoir; son humilité serait extrême sans doute. Il est vrai néanmoins, et c'est un point de foi que la confusion réunie de tous les pécheurs n'approcherait pas de celle qu'éprouvait Jésus-Christ, lorsqu'il se voyait accablé du poids de toutes nos iniquités. Plus son âme était sainte en elle-même, plus elle était incapable de la moindre souillure; plus la connaissance et l'horreur qu'elle avait du péché étaient grandes, et plus elle était humiliée de cette lèpre affreuse et universelle qui la défigurait.

Troisième caractère de l'humilité de Jésus-Christ.

² *Coloss.*, II, 9.

Jugeons d'après cela, autant qu'il nous est possible, quels bas sentiments Jésus-Christ avait de lui-même en ce qu'il tenait de la créature, par rapport à ce qu'il tenait de la grâce et à ce qu'il méritait à titre de victime pour le péché!

Cependant son âme était la substance la plus parfaite qui fût sortie des mains de Dieu : dès l'instant de sa création elle était unie immédiatement et irrévocabllement à la personne du Verbe ; et cette faveur unique, la plus grande qu'il fût au pouvoir de Dieu de communiquer à une substance créée, renfermait en soi la plénitude de tous les dons et de toutes les grâces. La même union avec sa chair la relevait au-dessus des plus sublimes intelligences, et la rendait d'une pureté, d'une dignité infinie. Il était saint de la sainteté même de Dieu, absolument impeccable dans son âme et dans son corps, et il possédait au degré le plus éminent, ou plutôt au-dessus de tout degré et de toute mesure, toutes les perfections et toutes les vertus.

Et c'est avec tant de sujet en apparence de n'être pas humble, qu'il a été, non-seulement à l'extérieur, mais dans l'intérieur, le plus petit et le dernier des hommes ; qu'il s'est regardé comme un ver, digne d'être foulé aux pieds et écrasé ; qu'il a choisi pour son partage tous les genres d'humiliations, naissance obscure, vie cachée, pauvre et laborieuse, mort infâme ; que, depuis son berceau jusqu'à la croix, il a voulu être méprisé, calomnié, persécuté, outragé dans sa doctrine, dans ses miracles, dans ses prophéties, dans ses titres de Messie, de Roi, de Fils de Dieu, et condamné comme un séducteur, un hypocrite, un blasphématteur. Jamais il n'a paru, jamais il ne paraîtra sur la terre personne qui fût aussi humiliée, qui désirât autant et qui crût autant

mériter de l'être, que le Fils de Dieu fait homme.

O mystère ineffable! Qu'un tel maître était en droit de dire aux hommes, ce qu'aucun ne leur avait dit avant lui : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur*, et que, si je le suis, vous devez l'être à mon exemple, puisque je n'ai été tel, que pour vous apprendre la nécessité de l'être!

Pardonnez, Seigneur! à la bassesse de mes idées et à la faiblesse de mes expressions en ce que je viens de dire de votre incompréhensible humilité, pour ma propre instruction, et pour celle de mes lecteurs. Que pouvons-nous entendre d'une si haute leçon, que ce que vous daignez nous en dévoiler? Et, tout Dieu que vous êtes, pouvez-vous nous en donner une pleine intelligence? Non, vous ne le pouvez pas; les bornes de notre esprit s'y refusent; et les anéantissements de l'Homme-Dieu ne sont et ne seront jamais parfaitement connus que de Dieu seul.

Cependant cette leçon est faite pour nous; il n'en est aucune que nous devions plus nous appliquer, aucune qui nous convienne davantage, et qui nous soit aussi indispensable. Malheur à nous, si nous n'en profitons pas! L'orgueil nous a perdus; les abaissements profonds de Jésus-Christ nous ont sauvés, mais ils ne nous serviront de rien, si nous ne chérissons et ne pratiquons l'humilité.

Revenons sur les caractères de celle de Jésus-Christ, et apprions-nous-les.

Première raison d'être humble : nous ne sommes que des créatures.

Nous ne tenons de nous-mêmes ni notre existence,

ni notre conservation, ni nos qualités naturelles, bien inférieures à celles de Jésus-Christ. Ah ! si nous avions, comme lui, l'idée vive, le sentiment pénétrant de notre néant, de ce néant qui se montre dans tout notre être, qui perce de toute part, et dont nous ne sommes tirés que par une main toute-puissante, tellement que nous y demeurons toujours suspendus, et que de nous-mêmes nous y tombons de tout notre poids ! Et si nous joignions à cette idée celle de *Celui qui est* par lui-même, qui est absolument, sans bornes, sans mesure, sans durée, telle que l'avait Jésus-Christ, que nous serions humbles ! Mais non ; nous sommes trop faibles pour soutenir le poids immense de ces deux idées. Servons-nous du moins des notions imparfaites que nous avons de l'une et de l'autre, pour nous tenir devant la Majesté de Dieu dans l'humilité convenable à une créature. Reconnaissions que nous ne serons jamais assez respectueux, assez soumis, assez petits, en présence de ce souverain Ètre, et que ce sentiment doit nous accompagner partout, puisque nous portons partout le néant dans notre sein, et que la même puissance qui nous en a fait sortir nous empêche de nous y replonger.

Servons-nous encore, pour nous entretenir dans l'humilité, et pour détruire la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, de ce que nous apercevons en nous de défectueux ; des bornes de notre esprit, qui connaît si peu de choses, et les connaît si mal ; des vices naturels et des mauvais penchants de notre cœur ; des égarements de l'imagination, dont nous sommes si peu les maîtres ; des mouvements désordonnés de nos passions, qui nous préviennent, et que nous avons tant de peine à réprimer ; de l'empire des objets extérieurs sur nos sens, et par eux sur notre âme. Nous ne savons pas

précisément ce que le péché a ajouté à cet égard à notre condition originelle; mais nous savons que ce qu'il y a de bon en nous vient de Dieu, et que nos défauts et nos imperfections viennent ou du fond de notre nature, ou de notre faute.

Quelle folie donc, et quelle illusion de tirer vanité de nos avantages naturels, soit du corps, soit de l'âme, et toujours plus de vanité de ceux qui sont les moins estimables; de nous les attribuer, comme si nous les tenions de nous-mêmes; d'en prendre sujet de nous éléver, de nous enfler, de nous admirer, et de mépriser les autres qui en sont, ou que nous en croyons moins pourvus! Quelle injustice, quelle orgueilleuse ingratITUDE de n'en pas rendre grâce à Dieu! et quel monstrueux désordre de tourner contre lui ses propres bienfaits; d'abuser, pour l'offenser, de nos facultés et de l'existence qu'il ne nous a donnée, et n'a pu nous donner que pour sa gloire! Que le néant se croie quelque chose par lui-même; qu'il se glorifie comme de son bien de ce qu'on lui a donné; qu'il emploie ses facultés à insulter, à outrager l'Auteur de son être; qu'il pense, qu'il agisse, comme s'il n'existaient que par soi et pour soi, et qu'il ne fût responsable devant personne de ses sentiments et de sa conduite; ce sont autant de degrés d'orgueil, dont le moindre est impardonnable.

Seconde raison d'être humble: nous ne dépendons pas moins de Dieu dans l'ordre de la grâce que dans celui de la nature; et cet ordre de la grâce est d'une tout autre importance pour nous.

A la vérité, l'existence est la base de tous les dons de Dieu, mais la fin qu'il s'est proposée en nous la donnant est un bienfait qui surpassé incomparablement ce

premier don. N'ayant aucun besoin de nous, ne nous ayant créés que parce qu'il l'a voulu, et tels qu'il l'a voulu, il nous a destinés à le posséder éternellement, et à être heureux de sa propre félicité. Lui-même nous en a donné l'assurance, et toute la révélation porte sur ce grand dessein, dont elle est le développement et l'exécution. Comme la fin est surnaturelle, les moyens propres à nous y conduire le sont aussi. Tout cela est un effet de la pure bonté divine, nous n'y contribuons en rien par nous-mêmes, et nous n'avons autre chose à faire qu'à louer, qu'à remercier Dieu, qu'à lui dévouer notre esprit et notre cœur ; qu'à dépendre en tout de sa volonté, qu'à employer les moyens de salut qu'il nous met en main, qu'à user de notre liberté selon ses intentions, qu'à nous soumettre enfin à l'action de sa grâce, qui par ses lumières et ses attrait nous élèvera à une fin si sublime.

De quelle profonde humilité ne devons-nous pas être pénétrés en pensant à ce que nous sommes, et à ce que Dieu veut faire de nous ! Je ne puis rien pour mon bonheur éternel ; je ne saurais de moi-même m'en former l'idée, ni connaître la route qui m'y conduit. Quand je connaîtrai cette route, je ne puis y entrer, ni y faire un seul pas par mes propres forces. Je suis nul en un mot, absolument nul, par rapport à l'affaire de mon salut, et je n'y réussirai que par une dépendance entière et continue de l'action de Dieu. C'est à lui d'éclairer mon esprit, à lui d'exciter ma volonté, de la tourner vers le bien, de l'y déterminer, de l'y fixer ; à lui de m'inspirer de bonnes pensées, et de me les faire exécuter : le commencement, le progrès, la fin de ce grand ouvrage appartiennent à lui seul. C'est à moi de me croire incapable de tout, de me défier sans cesse de moi-même, de

ne rien entreprendre de mon propre mouvement ; à moi, de me tenir sous la main de Dieu comme un instrument dont il puisse disposer à son gré, et de répondre par mon consentement à toutes les impressions qu'il me donnera ; à moi, d'être souple, docile, obéissant, attentif et fidèle, de ne jamais le prévenir, et de le suivre toujours ; à moi, de lui attribuer tout le bien que je fais, et tout celui que je désire faire ; de vivre enfin et de mourir dans le sentiment et la reconnaissance intime que Dieu m'a tout donné dans l'ordre surnaturel, et que je lui dois même le bon usage que j'ai fait de ses dons.

Que me reste-t-il donc, après que j'ai rendu à Dieu ce qui lui appartient ? Rien. De quoi puis-je me glorifier ? De rien.

Orgueil spirituel, plus criminel et plus dangereux mille fois que l'orgueil naturel, sois écrasé, sois anéanti ! Justes superbes, qui ne pratiquez que l'extérieur de la loi, et qui vous en rendez le témoignage flatteur, confondez-vous, humiliez-vous ! Vous n'avez pas encore la vraie notion du Christianisme, puisque vous en ignorez l'esprit. Tant que vous mettrez le moindre appui en vous-mêmes ; tant que vous complerez sur vos efforts et vos résolutions, tant que vous vous approprierez, je ne dis pas la bonne œuvre, mais le désir, la pensée, la première vue de la bonne œuvre, Dieu vous rejette, et ne reconnaît pas en vous ses enfants, qui lui rapportent tout le bien surnaturel qui est en eux, et ne se glorifient que dans leur petitesse, leur faiblesse, leur impuissance. Quelle que soit votre prétendue sainteté, qui n'est dans le vrai qu'une régularité extérieure, dès que l'orgueil la souille et la corrompt, elle est une abomination aux yeux de Dieu ; non-seulement il ne la couronnera pas, mais il la punira.

Concevez bien cette vérité, et, selon le précepte de l'Apôtre, *travaillez à votre salut avec crainte et tremblement*¹, sachant que de vous-mêmes vous ne pouvez que manquer cette entreprise, et rendre inutiles tous les secours de Dieu. Qui que vous soyez donc, qui avez lieu de croire qu'elle avance et qu'elle réussit, soyez humbles et reconnaissants, et n'en reculez pas et n'en empêchez pas le succès, en vous l'attribuant par un orgueil secret.

Troisième raison d'être humble : nous sommes pécheurs, non par représentation, comme Jésus-Christ, mais réellement.

Qu'apportons-nous en naissant ? le péché et l'inclination au péché. Depuis l'usage de notre raison, qu'avons-nous fait ? nous avons péché ; nous avons abusé des grâces de Dieu. Les péchés composent presque tout le tissu de notre vie ; nous n'en connaissons point le nombre et la grièveté, ni la multitude ou même la continuité de nos résistances à la grâce. Tout nous sollicite au péché, encore plus au dedans qu'au dehors. Si nous nous en préservons, ce n'est qu'à force de vigilance et de prières, et, pour peu que nous cessions d'être unis à Dieu, nous sommes dans un danger prochain de tomber. Quel sujet d'humiliation dans le charme inexplicable que le mal a pour nous, dans notre curiosité à nous en instruire, dans les traces profondes et ineffaçables qu'il laisse en notre mémoire, dans notre facilité à le commettre, dans la difficulté extrême de nous en retirer avec tous les secours d'en haut ! Car une fois tombés, de nous-mêmes nous ne nous relèverions jamais.

¹ *Phil.*, II, 12.

Quel est l'homme qui ne reconnaîsse pas tout cela en soi, pour peu qu'il se soit étudié ? Et, s'il le reconnaît, comment peut-il n'être pas humble ? J'ai offendé Dieu, et à tout instant je suis capable de l'offenser ; le péché est toujours à la porte de mon cœur, et j'ai un penchant violent à lui donner entrée. Dieu m'a pardonné cent fois mes péchés, et j'y suis retombé autant de fois. Je lasse, j'épuise sa patience ; je m'en fais un titre pour continuer de l'offenser. J'ai péché avec joie, avec effronterie, avec audace, avec une sorte d'insulte et de mépris de Dieu, avec obstination, avec fureur, en défiant pour ainsi dire, et en provoquant ses vengeances. Encore un coup, quel sujet de la plus profonde humiliation, pour quiconque réfléchit tant soit peu, sur Dieu, sur l'homme, sur le péché !

Et ne disons pas, pour nous dispenser d'être humbles, que nous n'avons péché que rarement, ou même que nous ne nous reprochons point d'offense grave. Cela peut être : il est des âmes qui ont conservé leur innocence, il en est qui sont revenues à Dieu après un petit nombre de chutes, et qui n'ont jamais contracté d'habitude criminelle ; mais à qui en sont-elles redevables ? Qui les a préservées ? Qui les a ramenées ? Pourquoi sont-elles moins coupables que d'autres ? Est-ce parce qu'elles sont nées avec un heureux naturel ? C'est de Dieu qu'elles le tiennent. Est-ce parce qu'elles ont reçu une bonne éducation de parents et de maîtres vertueux ? C'est Dieu qui la leur a menagée. Est-ce parce qu'elles ne se sont jamais trouvées dans des circonstances périlleuses ? C'est que Dieu a pris soin de les écarter. Est-ce parce qu'elles ont renoncé de bonne heure au monde, et qu'elles ont pris le parti de la retraite, ou embrassé l'état religieux ? C'est Dieu qui les y a appelées. Est-ce enfin parce que

des renversements de fortune, des afflictions temporelles, des établissements manqués, ou d'autres raisons semblables, les ont déterminées à chercher un bonheur plus solide dans la pratique de la piété? C'est Dieu qui par une providence spéciale a préparé ces événements. Je ne vois en tout cela rien dont elles puissent se glorifier; j'y vois au contraire la matière d'une humble et amoureuse reconnaissance. Il est de la nature des bienfaits d'humilier plutôt que d'enorgueillir ceux qui les reçoivent, surtout quand on n'a rien fait pour les mériter.

Du reste, que les chrétiens qui ont vécu dans une grande pureté de conscience, repassent dans leur esprit les occasions dangereuses où ils ont été exposés; il n'en a fallu qu'une seule pour les perdre; et quel est celui qui en a été absolument garanti? Qu'ils se rappellent tant de tentations qu'ils ont eu peine à surmonter, tant de mauvaises pensées qui se sont élevées dans leur esprit, tant de désirs criminels qui ont pris naissance dans leur cœur; et qu'ils disent, s'ils le peuvent, ce qu'ils seraient devenus, si Dieu n'eût veillé sur eux avec une attention particulière. Parce qu'ils doivent plus à Dieu, il exige d'eux une plus profonde humilité, et de plus grandes actions de grâces.

O mon Sauveur! que vos leçons et votre exemple m'apprennent enfin à être humble!

Vous êtes le modèle de toutes les vertus, mais spécialement de celle-là; elle a été, si j'ose m'exprimer ainsi, votre vertu dominante; vous l'avez portée, sous tous les rapports, à un excès incompréhensible, s'il pouvait y avoir de l'excès dans l'humilité. Si vous, l'Homme-Dieu, vous le Saint par excellence, vous le miracle unique de la grâce, avez été humble au delà de toute

conception, que dois-je donc être, moi, créature si imparfaite, moi si grand pécheur, moi dont nulle vertu, nulle bonne œuvre peut-être, ne pourrait soutenir l'examen de votre justice? Comment m'est-il si difficile de m'humilier? Rien ne devrait être plus naturel.

Ah! je reconnaissais ici le désordre et le renversement étrange que l'orgueil, source de tout péché, a causés en moi. Plus j'ai sujet d'être humble, plus je résiste à l'être; et c'est là ce que votre lumière me découvre en moi de plus humiliant. Cependant, si j'aspire à me rendre plus agréable à vos yeux, je n'ai point d'autre voie à prendre que celle de l'humilité. L'humilité couvrira mes fautes; l'humilité suppléera au défaut de mes vertus; l'humilité me tiendra lieu de mérite, et m'obtiendra de vous la lumière immortelle. Ainsi soit-il!

VINGT-SIXIÈME LEÇON

DE L'HUMILITÉ (*Suite*).

Jésus-Christ ne dit pas : *Apprenez de moi que je suis humble dans mes discours, dans mon maintien, dans toute ma conduite extérieure*, quoiqu'il le fût sans contredit; mais allant droit à l'essentiel, il dit : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur*; c'est-à-dire, que ce qui paraît en mon extérieur n'est qu'une faible expression de mes dispositions intérieures; que j'ai de bas sentiments de moi-même; que non-seulement je ne m'estime rien, je ne prétends à rien en tant qu'homme, mais que je ne me crois digne que de mépris, et que, quelque insulte, quelque outrage qu'on me fasse, je pense au fond de l'âme qu'on me traite selon mes mérites.

Voilà en effet la vraie humilité; son siège est dans le

cœur; on commence par se mépriser soi-même, avec la persuasion intime qu'en cela on se rend justice; ensuite, on est bien aise que les autres fassent de même, et qu'ils témoignent penser de nous ce que nous en pensons nous-mêmes.

L'humilité extérieure n'est sincère, elle ne se soutient, qu'autant qu'elle coule de cette source; autrement ce n'est qu'affectation, que grimace, qu'orgueil hypocrite, qui à la moindre épreuve se montre tel qu'il est.

On sait que l'orgueil est détestable par lui-même, et qu'il est détesté en effet, lorsqu'il se produit sans aucun déguisement; qu'au contraire rien n'est plus aimable, et ne nous concilie plus l'estime des hommes que l'humilité. On emprunte donc son visage, on se pare de ses dehors, on en prend le ton, le langage et les manières; on parvient ainsi à la considération, aux égards, aux distinctions qu'on affecte de rejeter; on se fait un mérite d'une vertu qu'on serait fâché d'avoir, on en recueille le fruit, qui est ce qu'on prétend, sans se mettre en peine de la chose.

Mais, outre que ces hypocrites sont sujets à se démentir dans les occasions un peu délicates qui les prennent au dépourvu, avec un peu d'attention et de discernement on ne s'y méprend pas; il y a dans leur feinte humilité je ne sais quoi de forcé, d'exagéré, qui les démasque et les trahit.

L'humilité du cœur est simple, franche, naturelle; on la pratique sans y penser; on est humble, non-seulement sans chercher à le paraître, mais sans croire l'être. Car qui se croirait humble, par cela même, ne le serait pas. Il est essentiel à cette vertu d'être cachée aux yeux de celui qui la possède; elle s'ignore elle-

même, et ce n'est qu'à la faveur de cette ignorance, qu'elle prend naissance et se conserve dans une âme. Se dire humble, serait une sottise si grande, que je ne sais si personne en est capable; se croire humble, serait l'effet de l'orgueil le plus raffiné et le plus réfléchi. Jésus-Christ seul, ayant à instruire les hommes, auxquels il était donné pour modèle, a pu et dû dire : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur.* La raison en est qu'étant composé de deux natures, et l'humilité ne pouvant lui convenir que selon la nature humaine, il était autorisé à révéler aux hommes les dispositions intimes de sa sainte Humanité, qui, comme je l'ai dit, n'ayant point de *Moi* propre, n'était susceptible d'aucun orgueil, d'aucune complaisance en elle-même. Aussi n'était-ce pas elle, mais le Verbe, qui parlait ainsi par elle, et qui en découvrait les vertus, autant qu'il était nécessaire pour notre instruction et son imitation.

Le propre de l'humilité est de conserver à Dieu ses droits, et de les lui assurer contre les usurpations de la créature.

A Dieu est due la gloire de toutes ses œuvres, et cela si exclusivement, qu'il déclare que jamais il ne la partagera avec personne. Il exige qu'en toutes les circonstances elle lui revienne tout entière; de sorte qu'en glorifiant ses anges et ses saints, il ne prétend que se glorifier lui-même. L'humilité s'acquitte envers lui avec fidélité et avec joie de ce tribut de gloire, et elle se reprocherait comme le larcin le plus criminel la moindre réserve qu'elle s'en ferait. Dieu, de son côté, voyant que ses dons et ses faveurs sont en sûreté dans une âme humble, se plaît à l'en enrichir et à l'en combler, parce qu'elle n'en retient rien, qu'elle ne s'approprie

rien, et que loin de s'enorgueillir, elle ne fait que s'humilier davantage. Qu'on juge de là combien cette vertu est chère à Dieu, puisque c'est d'elle qu'il tient sa gloire extérieure, ce bien incommunicable, ce bien dont il est si jaloux; et combien il abhorre l'orgueil, qui entreprend follement de le lui ravir.

Si la gloire dont l'orgueil humain est si avide n'appartient qu'à Dieu, qu'est-il donc dû à la créature? Rien qu'elle puisse rapporter à elle-même, ni qu'elle soit en droit de revendiquer en matière de louange et d'applaudissement, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel, soit en se félicitant elle-même, soit en recevant les félicitations des autres. Non, il ne lui est dû aucun genre de gloire, ni pour ses belles qualités de l'esprit et du cœur, ni pour ses œuvres d'éclat et de bienfaisance, ni pour ses vertus, ni pour les dons et les grâces extraordinaires qu'elle aurait reçus de Dieu. C'est ce que l'humilité se fait un devoir de reconnaître. Aussi ne souffre-t-elle pas qu'on prenne la moindre part en tout cela; elle rejette avec horreur les sentiments de vanité, de complaisance, de la plus légère appropriation, qui s'élèvent dans l'âme à ce sujet; et, pour les louanges des hommes, sans s'y arrêter, ni les discuter, elle les renvoie à Dieu, et n'en laisse rien à la créature.

Qu'est-il dû à un pécheur, à un ingrat, à un coupable de lèse-majesté divine? Des mépris, des affronts, des opprobres, des supplices. L'humilité apprend au chrétien à s'y soumettre, soit que Dieu les inflige par lui-même, soit qu'il exerce sa justice par le ministère des créatures; elle lui apprend à les accepter, à les aimer, à les désirer, à y vivre comme dans son élément, à être bien aise d'expier par là ses offenses envers

Dieu, et de réparer l'injure qu'il a faite à sa gloire.

Ainsi l'humilité maintient Dieu dans tous ses droits, ou elle lui restitue ce que l'orgueil a usurpé, et elle maintient l'homme dans le désintéressement, dans la petitesse, dans la nullité qui lui conviennent.

On conçoit sans peine après cela comment elle obtient la rémission de tous les péchés, désarmant la justice divine, et ne lui laissant rien à punir.

Dieu, qui est la bonté même, et dont les miséricordes sont *au-dessus de toutes ses œuvres*; Dieu, qui ne hait rien de ce qu'il a fait, et qui aime spécialement les âmes, qui veut les rendre heureuses, qui leur en offre tous les moyens, qui ne consent qu'à regret à leur perte, lorsqu'il y est en quelque sorte forcé par leur malice et leur impénitence; Dieu, dis-je, peut-il n'avoir pas pitié d'un cœur brisé et humilié? Peut-il ne pas le rétablir dans ses bonnes grâces, lorsqu'il le voit confus et touché de repentir de lui avoir ravi sa gloire et disposé à tout pour le satisfaire? Il a promis le pardon à la pénitence, dont l'humiliation intérieure et extérieure est la principale partie; et cette humiliation peut être si profonde, que non-seulement elle efface, mais qu'elle expie entièrement les plus grands crimes. Qu'est-ce qui justifia le Publicain, dont parle Jésus-Christ? L'humilité. *Il se tenait éloigné, sa conscience souillée ne lui permettait pas d'approcher du sanctuaire; il n'osait lever les yeux au ciel, craignant d'y apercevoir son juge justement irrité; en signe de compunction, il se frappait la poitrine, se reconnaissait pécheur, et priait Dieu de lui être propice.* Jésus-Christ déclare avec serment que cet humble Publicain retourna justifié en sa maison; tandis que le Pharisiens orgueilleux, enflé de ses bonnes œuvres

extérieures, et se préférant au reste des hommes, ne remporta du Temple que sa condamnation¹.

L'humilité met le prix à toutes les vertus, qui n'en ont, et n'en peuvent avoir, que par elle.

Soyez chaste, sans être humble; votre chasteté ne vous est d'aucun mérite devant Dieu. Priez, jeûnez, pratiquez des austérités; Dieu n'agrée ni vos prières, ni vos jeûnes, ni vos mortifications, si le ver de l'orgueil les corrompt. Faites des aumônes, exercez toutes les œuvres de miséricorde; si vous y cherchez votre gloire devant les hommes, si vous vous en applaudissez, même intérieurement, et si vous croyez pour cela valoir davantage, vous avez reçu votre récompense, vous n'avez rien à attendre de Dieu, qui ne couronne que l'humilité et les vertus relevées par l'humilité.

Je dis que Dieu couronne l'humilité, même seule, et qu'elle supplée devant lui au défaut des autres vertus. Je n'en veux pour preuve que l'exemple du Publicain de l'Évangile. S'il était mort au moment qu'il sortit du Temple, il eût été sauvé sans aucun doute. Mais en vertu de quoi? De son humilité. Qu'est-ce que Dieu eût couronné en lui? Son humilité. Il n'avait point d'autre mérite à lui présenter; mais celui-là était suffisant pour lui ouvrir le ciel.

Non-seulement les autres vertus tirent leur valeur de l'humilité, mais elle en est la sauvegarde, et, sans elle, il est presque impossible de les conserver.

Êtes-vous vain de votre chasteté? Vous courez grand risque de la perdre. Vous enorgueillissez-vous de votre fidélité extérieure à la loi? Vous n'y persévérez pas

¹ Luc, xviii, 13.

longtemps. Vous préférez-vous à d'autres, à cause de l'innocence de votre vie? Vous ne tarderez pas à faire quelque lourde chute. Et cette chute, dit saint Augustin, vous est utile, vous est même nécessaire, pour vous ouvrir les yeux, et vous guérir de l'orgueil.

Ce qui est vrai des vertus, l'est encore plus des dons de Dieu. Êtes-vous favorisé du don d'oraison? Vous en serez infailliblement privé, si vous en faites la pâture de votre orgueil. Si les révélations, les extases, les ravissements, et les autres grâces semblables, portent la moindre atteinte à votre humilité, Dieu les retirera, ou, ce qui est pire, il permettra que le démon les contrefasse, et vous jette dans une dangereuse illusion. Avez-vous acquis de grands mérites devant Dieu par une longue vie passée dans la piété et la vertu? Si le vent de l'orgueil vient à souffler, en un instant il desséchera, il brûlera toutes les richesses de votre maison, et vous laissera les mains vides.

Je ne finirais pas, si je voulais m'étendre sur les avantages de l'humilité. C'est elle qui dispose l'âme du pécheur à recevoir la charité, et qui, lorsque celle-ci est entrée dans son cœur, en est la compagne inséparable; en sorte que ces deux vertus croissent et diminuent dans la même proportion, et que le degré de l'une répond au degré de l'autre.

Quelle vertu que celle qui est l'annonce ou le gage certain de notre union avec Dieu, qui resserre cette union, et sans laquelle elle ne saurait subsister longtemps! Aussi les âmes intérieures, c'est-à-dire singulièrement unies à Dieu, sont-elles les plus humbles. C'est à ce caractère qu'on les reconnaît: humilité d'esprit, humilité de cœur, qui éclate dans tout leur extérieur; mais humilité

simple, qui n'a rien de recherché, qui n'affecte jamais de se montrer, qu'elles-mêmes ignorent, et sur laquelle il ne leur arrive jamais de réfléchir. Plus la connaissance qu'elles ont de Dieu est haute, et plus le sentiment de leur misère est profond ; plus elles reçoivent de grâces, et plus elles s'en jugent indignes. Les faveurs divines les confondent et les anéantissent ; elles les fuient, elles les repoussent, disant à Dieu comme saint Pierre : *Ah ! Seigneur, retirez-vous de moi : je ne suis que péché* ; et plus elles le disent dans la sincérité de leur cœur, plus Dieu se communique intimement à elles. Il se fait une sorte de combat entre Dieu et l'âme, et l'on ne saurait dire à qui la victoire demeure, parce qu'à mesure que l'âme s'humilie, Dieu redouble ses caresses, et réciproquement. Qu'il est agréable à Dieu, ce combat, et qu'il se plaît à être vaincu par l'humilité de sa créature !

Pour ce qui est de la charité du prochain, il n'est pas besoin que je dise que l'âme humble la pratique parfaitement.

L'orgueil seul nous empêche de bien vivre les uns avec les autres, nous rend difficiles, délicats, sensibles, toujours fièrement retranchés sur ce qui nous est dû, et peu disposés à croire que nous devions rien au prochain. L'humilité, au contraire, est douce, prévenante, officieuse ; elle n'a pas de prétentions, elle ne se charge de rien, elle supporte les défauts d'autrui, et met toute son attention à ne pas le faire souffrir.

La sagesse humaine, qui a si bien connu les autres vertus morales, n'a point connu l'humilité. Je n'en ai vu de vestige nulle part, si ce n'est dans Platon, qui la nomme une fois, mais qui n'entend par là qu'une certaine mo-

destie naturelle, bien inférieure à l'humilité chrétienne.

Les philosophes pouvaient-ils la connaître sans la révélation ? Ils ignoraient que l'homme fût tiré du néant, ils ne considéraient le péché que par rapport à la société humaine, dont il viole l'ordre, et presque point par rapport à Dieu qu'il offense ; ils n'avaient qu'une idée imparfaite des maladies de notre âme, ne remontant pas à la cause, et ne les suivant pas dans leurs funestes effets ; ils pensaient encore moins à la grâce, qui seule en est le remède, et sans laquelle l'homme ne peut parvenir à sa fin, qu'ils ignoraient aussi. Le moyen qu'ils fussent humbles, étant privés de ces connaissances ! Celles qui les distinguaient du vulgaire, et les fausses vertus dont ils faisaient parade, ne servaient qu'à nourrir leur orgueil, parce qu'ils croyaient devoir les unes à leurs méditations, et les autres à leurs efforts. Saint Jérôme a très-bien défini le philosophe : *Un animal avide de gloire* ; l'estime de soi et le mépris des autres font son caractère, et il a en horreur l'humilité.

Au mépris des lumières et des préceptes de l'Évangile, qui tendent à perfectionner la raison et le cœur de l'homme, le monde est à peu près dans les mêmes sentiments que les païens touchant cette vertu. C'est celle qui le choque et le rebute le plus ; il ne peut souffrir qu'on lui en parle, ni qu'on lui en propose la pratique. L'orgueil est sa principale idole : c'est par orgueil, et pour ne pas se confondre avec le peuple, qu'il dédaigne les exercices de la religion ; c'est par orgueil qu'il en rejette la croyance et les mystères, et surtout qu'il abhorre les opprobres et l'infamie de la Croix. L'incrédulité qui n'est pas l'effet de l'orgueil est susceptible de guérison ; mais celle dont il est le principe est presque inaccessible à tous les remèdes.

L'aversion du monde pour l'humilité le porte à la défigurer, et à s'en former les idées les plus fausses.

Il la croit une vertu basse, et c'est la plus noble des vertus, celle qui élève le plus l'homme au-dessus de lui-même, et qui lui inspire les plus généreux sentiments. Qu'est-ce en effet qui dégrade l'homme ? Est-ce la vérité, ou le mensonge ? Être humble, c'est penser de Dieu et de soi selon l'exacte vérité. Est-ce la justice, ou l'injustice ? Être humble, c'est rendre à Dieu ce qui lui appartient, et n'en rien retenir pour soi-même. Le mensonge et le vol, deux vices si bas, sont-ils donc nobles, lorsqu'ils attaquent Dieu ?

Il la croit une vertu lâche et pusillanime, et elle est au contraire singulièrement courageuse, capable des plus hautes entreprises, animée et soutenue par l'espérance d'y réussir, parce qu'elle ne les forme que pour la gloire de Dieu, et qu'elle ne s'appuie que sur Dieu. Quel philosophe a conçu le dessein de la conversion de l'univers, et de la destruction de l'idolâtrie ? Athènes en a tant produit ! Un seul a-t-il entrepris de détromper cette ville sur ses faux dieux ? Ce que l'orgueilleuse philosophie n'a pas même imaginé comme possible, douze Juifs plus méprisables à leurs propres yeux qu'ils ne l'étaient aux yeux du monde, l'ont entrepris ; ils y ont réussi, et le succès ne les a rendus que plus humbles.

Le monde tient l'humilité digne de mépris, et je soutiens qu'à ne consulter que la raison, elle mérite les plus grands éloges. Oui, quiconque écoute la raison, et porte d'après elle un jugement équitable et désintéressé, sera forcé d'admirer les sentiments, les discours et la conduite d'un homme vraiment humble. C'est bien plutôt l'orgueil qui est méprisable et haïssable, parce qu'il n'est que bassesse, que lâcheté, et qu'il enfante les vices les plus

odieux. Le monde en juge ainsi. Il se condamne donc lui-même, et il tombe en contradiction, lorsqu'il affecte pour la vertu contraire une haine et un mépris qu'il n'a pas en effet.

Disons la chose telle qu'elle est : on estime, on aime l'humilité dans les autres, mais on n'a pas assez de grandeur d'âme, assez de courage pour la pratiquer soi-même. Que, par une humilité bien reconnue, un homme fuie et refuse les hautes places, on l'admire dans son cœur, on juge qu'il en est d'autant plus digne, parce que c'est une maxime reçue que la marque assurée du vrai mérite est de se dénier de soi, et de ne pas aimer à se produire. En ce moment-là même, on prononce donc contre son orgueil, contre sa vanité et son ambition ; et, quoi qu'on en puisse dire, on méprise secrètement en soi ce qu'on déclare hautement méprisable en autrui. L'humilité a toujours emporté tous les suffrages, et l'orgueil en tout temps a été condamné universellement.

O mon Dieu ! que de vérité, que de justice, que de grandeur réelle dans l'humilité ! Mais que de biens et d'avantages surnaturels ! Je me sens une estime inconcevable, un désir ardent pour cette vertu. Que je suis coupable de l'avoir méconnue, dédaignée, calamniée !

O humilité ! délices de l'Homme-Dieu, attrait de tous les Saints, quand t'aimerai-je comme tu le mérites ? Quand mettrai-je toute ma gloire et tout mon bonheur à te posséder ? O mon Sauveur ! elle est un de vos dons les plus précieux : je vous la demande ; ne me la refusez pas. Je ne me croirai votre disciple que du moment que je pratiquerai cette vertu. Apprenez-moi à chérir, à votre exemple, tout ce qui m'humilie au dedans et au dehors,

et à n'avoir, comme vous, dans toutes mes pensées, mes paroles et mes actions, que deux objets, la gloire de Dieu et mon abjection. Ainsi soit-il!

VINGT-SEPTIÈME LEÇON

LE REPOS DE L'ÂME EST DANS L'HUMILITÉ.

Après avoir dit : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur*, Jésus-Christ ajoute : *Et vous trouverez le repos de vos âmes*.

Il savait que, de toutes les vertus, celle qui répugne davantage à notre nature corrompue par le péché, et qui nous coûte le plus à pratiquer, c'est l'humilité. Il en propose donc aussitôt la récompense, afin d'animier notre courage. Et quelle récompense ! La plus grande qui soit au pouvoir de Dieu même de nous donner : le repos de l'âme; repos éternel dans l'autre vie; quoique ce soit le salaire de toutes les vertus, c'est spécialement celui de l'humilité, sans laquelle les autres vertus ne seraient d'aucun mérite; et, de plus, repos parfait et constant dans la vie présente.

Je m'attacherai à prouver ce second point : personne ne doutant que le repos du ciel ne soit le prix de l'humilité. D'ailleurs, à cause de notre peu de foi, ce qui concerne notre bonheur actuel nous touche plus que ce qui regarde notre bonheur à venir, quoiqu'il n'y ait nulle comparaison à faire. Au reste, ici l'un n'exclut pas l'autre; au contraire, notre véritable félicité présente nous est un gage de notre félicité future.

C'est une expérience certaine que les corps ne sont dans un vrai repos qu'autant qu'ils sont à leur place;

hors de là, ils sont dans un état violent, et ils ne cessent de se mouvoir, jusqu'à ce qu'ils occupent le lieu qui leur est propre. Alors tout mouvement et tout effort cessent. Il en est de même des esprits; ils se meuvent et ils sont agités par leurs passions, tant qu'ils sont hors de la place qui leur convient.

Or, quelle est la place qui convient à une âme sortie du néant, et qui n'a qu'une existence d'emprunt; à une âme dépendante en tout de la grâce pour parvenir à sa fin dernière; à une âme qui a péché et qui est toujours sujette au péché? Évidemment, c'est celle que lui assigne l'humilité. Elle trouvera donc un repos assuré dans cette place, et, hors de là, il n'y en a point à espérer pour elle.

Le lieu le plus bas de la terre est le centre des corps. Le lieu moral le plus bas est le centre des esprits créés; et, hors de leur centre, il n'y a qu'agitation pour les uns et pour les autres. Et telle est la principale cause de ce qu'il y a si peu d'hommes heureux sur la terre: c'est que très-peu se tiennent à la place qui leur est marquée par l'humilité, et qu'au contraire ils font, presque tous, les derniers efforts pour s'en éloigner le plus qu'il leur est possible.

Pour nous convaincre de cette importante vérité, qui est une des bases de la morale, voyons ce que l'orgueil d'une part, et de l'autre l'humilité, produisent dans le cœur de l'homme, et nous n'aurons pas de peine à reconnaître qu'autant celui-là la trouble, autant celle-ci le tranquillise.

L'orgueil et l'amour-propre sont les deux grands principes des agitations du cœur humain; et, parce que les

objets auxquels ils le poussent l'un et l'autre sont incapables de le satisfaire, tant qu'il est livré à ces deux vices, il est nécessaire qu'il soit toujours dans un mouvement inquiet et violent. L'amour-propre ne vient qu'en second : il ne se produit et n'agit qu'à la suite de l'estime désordonnée de soi, de la complaisance excessive en sa propre excellence, du désir de ce qui peut nous relever à nos yeux et à ceux d'autrui, et de la crainte de ce qui nous rabaisse dans notre idée et dans celle des autres. Ainsi, l'orgueil est la racine profonde des pensées, des sentiments et des passions qui nous ôtent le repos. Par la raison contraire, l'humilité qui nous délivre des agitations de l'orgueil, nous maintient dans un calme parfait.

L'orgueilleux, ne pensant qu'à soi, ramenant tout à soi, ne cherche point le repos ailleurs qu'en soi ; et il ne le rencontre jamais, parce que nulle créature ne saurait se reposer en elle-même. C'est le droit exclusif de Dieu, qui, n'empruntant rien du dehors, trouve une paix parfaite dans la jouissance de la plénitude de son être ; au lieu que l'être créé, indigent de sa nature, est destitué de ce qui peut le satisfaire, et doit recourir pour son repos à une nature supérieure. L'orgueilleux éprouve donc toujours le besoin, et, n'étant jamais rempli, il est en proie aux désirs, à la faim et au désespoir de pouvoir les rassasier ; mais l'homme humble, s'oubliant et se mettant à l'écart, appuie son repos sur un fondement solide, parce qu'il le cherche en Dieu, où il est assuré de le rencontrer ; et il ne le perd jamais, parce que, se tenant uni à Dieu, il ne se regarde point, et ne retombe point sur soi. Concevez Dieu comme un centre immobile ; l'orgueilleux, qui se retire de ce centre, est dans un mouvement, dont la rapidité est proportionnée à

son éloignement; l'humble, qui s'en rapproche le plus qu'il peut, participe au repos central, en raison de sa proximité.

L'orgueil est en effet, par lui-même, le plus inquiet de tous les vices, et l'humilité la plus tranquille des vertus. L'orgueilleux, n'étant jamais content de son état présent, n'est occupé que de projets d'élévation; le premier vient-il à lui manquer, il en enfante aussitôt un second, puis un troisième, et ainsi de suite à l'infini. Ne pouvant demeurer dans la condition où Dieu l'a mis, il fait des efforts violents pour monter plus haut; et, s'il tombe, il n'en fait pas de moindres pour se relever. Il a à se soutenir dans le poste qu'il occupe contre ceux qui le tirent en bas; il a à supplanter ceux qui sont au-dessus de lui, et dont il ambitionne la place; et, comme il n'est pas le seul qui y prétende, il a encore à écarter une foule de rivaux, qui ne sont ni moins ardents, ni moins actifs et moins industrieux que lui. Dans une situation si critique, entre l'espoir de parvenir et la crainte de succomber, où il y a tant de ressorts à faire jouer, tant de coups à porter et à parer, quel travail d'esprit! quel tourment de cœur! Uniquement occupé de son objet, il n'a pas un seul instant la possession de soi-même; il est habituellement distrait, rêveur, triste; rien ne l'anime, les agréments de la société ne sont pas pour lui; il en perd le sommeil, il est le plus à plaindre des hommes, quelles que soient les apparences, et le plus insupportable à lui-même et aux autres.

L'homme humble présente le tableau opposé. Satisfait de sa condition, il en remplit les devoirs, il en goûte aussi les avantages, sans envier une fortune plus brillante. Dans la route où il marche, il ne tend de

piége à personne ; et, pour l'ordinaire, personne ne pense à lui en tendre. S'il lui arrive quelque disgrâce, il en est bientôt consolé, et cela ne prend point sur son repos. Il a l'esprit et le cœur libres ; il est à soi, il est aux autres, selon le besoin qu'ils ont de lui ; il jouit des plaisirs innocents de la société, il est d'un bon commerce ; la joie paisible et la douce sérénité l'accompagnent partout.

L'orgueil est de tous les vices le plus sensible, le plus irritable, le plus vindicatif.

La moindre chose, un mot, une geste, un ombre même, un soupçon, pique et blesse l'orgueilleux. La disposition de son âme peut être comparée à celle d'un malade qui a une plaie vive et enflammée, qu'on ne saurait toucher, même légèrement, sans lui causer une extrême douleur. Son imagination le tient toujours en alarmes, dans l'appréhension qu'on ne lui manque ; il interprète tout contre lui-même, il est le premier à se faire des sujets de peine, et à se prévenir contre ceux qui songent le moins à lui déplaire. Une fois offensé à tort ou à droit, il ne pardonne jamais, même après s'être vengé.

Représentez-vous le tumulte, le conflit de pensées et de sentiments qui s'élèvent et bouillonnent dans un cœur ainsi disposé. A-t-il un moment de tranquillité ? N'est-il pas son supplice à lui-même ? L'Écriture nous a tracé dans Aman le caractère de l'orgueilleux, et la peinture des chagrins cuisants qui le dévorent. Riche, puissant, honoré de la confiance intime du monarque, adoré du peuple qui fléchissait le genou devant lui, il était, de son propre aveu, aussi heureux que peut l'être un mortel. Que faut-il pour empoisonner sa félicité ? Un Juif ne lui rend pas les marques d'honneur qu'il recevait des autres. Il en est indigné, et en même temps abattu ; il

se croit déchu de sa dignité, de son crédit, de sa fortune. Quoique je réunisse toute la gloire et tous les biens sur ma tête, dit-il à ses confidents, c'est comme si je n'avais rien, tant que je verrai le Juif Mardochée assis aux portes du palais. Je ne puis digérer le mépris qu'il fait de ma personne; sa vie seule me donne le coup de la mort; il faut qu'il périsse, et qu'il entraîne toute sa nation dans sa perte; ou la vie me sera odieuse¹. Si, pour un sujet si léger, toute sa félicité disparaît à ses yeux; si un chagrin mortel s'empare de son âme, on peut juger quel est l'état intérieur de tant d'orgueilleux, dont la prospérité est moindre et plus traversée que celle d'Aman, et qui sont exposés à des mépris plus sensibles.

L'humilité, que rien n'irrite, qui rend l'homme indifférent aux hommes et aux mépris, qui étouffe en lui tout sentiment de vengeance, assure donc par là son repos et son bonheur.

Rien ne lui fait ombrage; il ne cherche point à lire dans les yeux et dans la contenance de ceux qui l'abordent, l'opinion qu'ils ont de lui. Un manque d'attention, un procédé peu circonspect, une parole échappée, ne le mettent point hors de lui-même. Ce n'est pas qu'il ne remarque très-bien les égards qu'on a, ou qu'on n'a pas pour lui. Pour être humble, on n'en a pas le sentiment moins délicat. Mais, en répondant modestement et avec une sorte de confusion aux déférences qu'on lui témoigne, il sait s'élever au-dessus de ce qui choquerait l'amour-propre d'un autre. Une injure même, et un mépris formel, ne le tirent pas de son assiette tranquille; et non-seulement il se possède, mais il pardonne, il oublie,

¹ *Esth.*, v. 12.

et revoit ceux qui l'ont offensé, d'aussi bon œil que s'il en avait reçu un traitement honorable. C'est ainsi qu'il se venge, et plus efficacement que l'orgueilleux; car, à moins d'être tout à fait mal né, il est rare qu'on lui manque deux fois.

L'orgueilleux ne réussit pas toujours dans ses projets. Comme il est aveugle, et qu'il se flatte contre toute raison, il se voit souvent abaissé, lorsqu'il s'attendait à être élevé; les distinctions auxquelles il aspirait lui sont refusées; on ne le regarde pas, on ne pense pas à lui, on le laisse confondu dans la foule, et on lui préfère des gens qu'il croit d'un mérite bien inférieur au sien. Dans quel désespoir le jettent ces mécomptes et ces mauvais succès inattendus! Rien n'est plus ordinaire dans la carrière des honneurs, dans celle du bel esprit, et dans les autres où la vérité prétend se signaler.

L'homme humble, qui ne se met pas en avant, qui s'estime fort au-dessous de ce qu'il vaut, n'a point à essuyer de semblables revers. Si l'on songe à lui pour le distinguer, si l'on découvre son mérite, si ses talents lui font une réputation, il en est étonné, et il apprécie en son âme les éloges qu'on lui donne. Sa modestie seule le fait un peu souffrir en ces occasions; mais le trouble que cause la vertu n'a rien qui tourmente. Si le succès lui manque dans les circonstances où il est en vue au public, il ne s'en afflige point, ne désirant pas le succès pour lui-même, et préférant de n'être rien dans l'opinion des hommes, lorsqu'il a fait ce qui dépend de lui, pour satisfaire à Dieu et à sa conscience.

Dieu résiste aux superbes, dit l'Écriture¹; il se plaît

¹ JACQ., IV, 6.

à les confondre, soit par justice pour venger sa gloire outragée, soit par miséricorde pour les rappeler à eux-mêmes. Les hommes, de leur côté, par un principe de malignité et d'envie, sont bien aises de les voir humiliés ; c'est un de leurs secrets désirs, et ils saisissent avec empressement les occasions qui se présentent de les rabaisser. C'est que l'orgueil est le vice le plus odieux et celui que l'on pardonne le moins, parce qu'il blesse l'égalité naturelle. Quiconque méprise les autres en est méprisé à son tour ; on l'attaque par l'endroit même par où il se fait valoir : non-seulement on le dépouille du mérite qu'il s'attribue faussement, mais on lui dispute celui qu'il a, on le poursuit comme l'ennemi commun, et l'on croit s'enrichir de ses pertes, et se relever par ses disgrâces.

L'homme humble, au contraire, est honoré de Dieu et des hommes. Plus il se rapetisse, plus Dieu aime à l'agrandir, et si, pour l'éprouver, il le tient quelque temps dans l'humiliation, il le dédommage ensuite, et le glorifie pour se glorifier lui-même. Toute l'Écriture, toute l'histoire de l'Église, et les vies des Saints, en fourmillent d'exemples. Il en est un grand nombre à qui l'humilité a procuré, même de leur vivant, plus d'honneurs que les ambitieux n'en oseraient espérer. Joseph, David, Mardochée, en sont des preuves éclatantes. Les hommes aussi sont portés naturellement à relever le mérite humble, et à lui accorder plus de bonnes qualités qu'il n'en a. On lui passe ses défauts, on l'excuse, on le justifie, on se pique enfin d'être équitable, et même indulgent à son égard. C'est qu'on ne peut s'empêcher d'aimer et de favoriser en tout l'humilité, qui respecte, qui ménage les droits et les prétentions d'autrui, et qui ne fait ombrage à personne.

Les orgueilleux qui courent la même carrière se censurent, se déchirent, se croisent, se tourmentent impitoyablement les uns les autres. Ce sont autant de bêtes féroces, qui se disputent la même proie, et dont chacune envie la part d'autrui. Les humbles vivent en paix ensemble; et ils n'ont rien à démêler avec les superbes, qui ne les rencontrent pas sur leur route.

L'orgueil est triste, ainsi que toutes les passions qu'il enfante, la jalouse, l'envie, la honte, le chagrin, la fureur, le désespoir. Les unes sont un poison lent qui le consume; les autres, un feu ardent qui le dévore. Au lieu que l'humilité est joyeuse, et n'inspire que des sentiments doux et satisfaisants. L'âme humble habite volontiers avec soi-même; aucun nuage ne l'obscurcit; aucune tempête ne la trouble; elle est inaccessible aux passions rongeantes et dévorantes.

L'orgueil cherche les grands théâtres, où il puisse paraître avec éclat, et ce n'est pas là qu'on trouve le repos; l'asile du repos est la vie cachée, qui fait les délices de l'humilité. La scène du monde est orageuse; plus on y brille sous quelque point de vue que ce soit, plus on est agité. La réputation à acquérir, ou à soutenir, est un grand tourment. Heureux celui qui vit dans l'obscurité, et dont le monde ignore le nom et l'existence, ou qui se préserve par l'humilité du danger des grandes places et d'une brillante renommée, auxquelles il est parvenu sans les ambitionner!

La raison suprême et la vérité parlaient donc par la bouche de Jésus-Christ, lorsqu'il a dit : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur, et vous trouverez le*

repos de vos âmes. L'orgueilleux n'a aucune espèce de repos, ni du côté de Dieu, ni du côté du prochain, ni du côté de soi-même. Il n'en a point comme homme, il en a encore moins comme chrétien; il n'en jouit point dans le temps, il en sera privé à jamais dans l'éternité. Cet avantage inestimable est réservé à l'homme humble; il le possède ici-bas sous tous les rapports, et il le possédera dans le ciel avec l'assurance de ne jamais le perdre.

Repos de l'âme, assemblage de tous les biens, il est dans l'ordre que tu sois la récompense d'une vertu qui suppose et réunit toutes les vertus! Mon plus grand, mon unique intérêt, celui du bonheur, m'engage à être humble; et quand je n'aurais que ce seul motif, n'est-il pas assez fort pour m'y déterminer?

Faites donc, Seigneur, que j'aime l'humilité, autant que je m'aime moi-même, autant que j'aime mon bonheur, et que je déteste l'orgueil comme mon ennemi, comme l'écueil de mon repos, comme la première cause de la perte éternelle des démons et des réprouvés. Ainsi soit-il!

VINGT-HUITIÈME LEÇON

DES MOYENS D'ACQUÉRIR L'HUMILITÉ.

Je pense qu'après ce qu'on vient de lire sur l'humilité, on a dû concevoir une grande estime de cette vertu, et un grand désir de l'acquérir.

Si l'on me demande quelque méthode pour cela, je renvoie aux auteurs qui en ont fait des traités exprès, et en particulier à Rodriguez, un de ceux qui ont le mieux écrit sur cette matière. Mais, après tout, je ne vois pas de méthode comparable à celle que Jésus-Christ lui-

même a renfermée dans ces deux mots : *Apprenez de moi*. Vous avez *mes leçons* dans l'Évangile ; étudiez-les, et mettez-les en pratique. Vous avez *mes exemples*, toute ma vie est un miroir d'humilité ; formez-vous sur moi. Vous avez *ma grâce intérieure*, qui vous sollicitera et vous aidera à profiter de mes leçons et de mes exemples.

Que nous faut-il de plus pour devenir humbles ?

Attachons-nous donc à ces trois points. Cette méthode est simple, et n'embarrasse pas l'esprit ; elle est complète, et, sans entrer dans un détail minutieux et fatigant de préceptes et de conseils, elle les embrasse tous, et les met sous les yeux au besoin ; elle est parfaite à tous égards, et dans la doctrine qu'elle enseigne, et dans le mode qu'elle présente, et dans le secours qu'elle procure.

Comme Jésus-Christ n'est pas simplement le maître de l'humilité, mais que c'est lui qui la donne, commençons, avant tout, par lui demander l'amour de cette vertu, et ne faisons pas légèrement, ni du bout des lèvres, mais du fond du cœur, une prière si importante. Ne nous bornons pas à la faire une fois ; mais insistons, persévérons, montrons par nos vives et continues instances notre empressement à obtenir un don si précieux. Nulle prière ne saurait être plus agréable à Jésus-Christ, nous ne pouvons en douter ; il nous exaucera donc infailliblement, si nous désirons sincèrement être exaucés. Car combien d'âmes demandent l'humilité, qui seraient fâchées que Dieu la leur accordât ? Ce point est un de ceux sur lesquels on se fait le plus aisément illusion. Dans une lecture, dans une méditation, dans une communion, on aura été touché, on se sera senti de l'attrait pour cette vertu, on en aura fait la demande à Dieu ;

on n'a pas songé qu'aimer l'humilité, la désirer, la demander, c'est aimer, désirer, demander les humiliations, qui en sont l'accompagnement, ou plutôt l'aliment, et sans lesquelles ce n'est qu'une belle, mais vaine idée. Or, si la seule pensée de ce qui peut nous humilier nous fait horreur; si nous la repoussons de toute notre force; si, en toute occasion, l'orgueil et l'amour-propre prennent le dessus; et si, au lieu de nous roidir contre, nous leur cédons, ne voulant absolument souffrir rien qui les blesse, en vain nous flattions-nous d'aimer l'humilité; dans le fait, nous n'en voulons pas, et notre prière est illusoire. Examinons-nous donc un peu sur ce point, avant que d'adresser à Dieu notre demande; et, sans donner carrière à notre imagination, sans faire des suppositions trop fortes pour notre faiblesse, voyons si nous sommes déterminés et prêts à supporter les humiliations les plus légères et les plus ordinaires. Autrement à quoi nous servirait une telle prière, sinon à nous tromper nous-mêmes, lorsque nos sentiments intimes la démentiraient, et que nous abhorrerions en effet ce que nous paraîssons demander?

Mais enfin il est des âmes, quoique en petit nombre, qui demandent à Dieu l'humilité dans la sincérité de leur cœur, et qui s'offrent à toutes les croix humiliantes qu'il lui plaira de leur envoyer. Cette offre de leur part est un véritable dévouement, et, dès ce moment, elles ne doivent plus se regarder comme étant à elles-mêmes, mais comme appartenant à Jésus-Christ, sous l'étendard duquel elles se sont rangées. Après cet acte d'offrande, réitéré aussi souvent que la grâce l'inspirera, il en faut venir à la méthode que j'ai proposée.

Qu'on prenne donc en main l'Évangile; qu'on le lise

en suppliant Notre-Seigneur de nous en donner l'intelligence. A chaque page, on y trouvera des leçons d'humilité : qu'on les rumine, qu'on les approfondisse, qu'on les applique à sa conduite, qu'on en tire des conséquences pratiques, conformes à sa situation présente, et que dans l'occasion on se fasse un devoir de suivre ces leçons, forçant les répugnances de la nature, et ne cesser point de se faire violence qu'on ne soit venu à bout de l'objet qu'on a en vue. Les premiers essais seront pénibles, il faut s'y attendre ; mais aussi l'on peut compter qu'après deux ou trois victoires, les choses deviendront plus faciles.

Il n'est pas une leçon de Jésus-Christ qui ne tende à abaisser l'orgueil. Si l'on en prend une à cœur, elle nous mènera à toutes les autres ; car toutes se tiennent, partant du même esprit et aboutissant au même terme. Invoquons-le, afin qu'il nous fasse connaître celle qui nous est la plus nécessaire, et attachons-nous à bien profiter de celle-là. L'Évangile ne vous sera jamais d'aucune utilité, si vous n'en venez sérieusement à la pratique, et à une pratique analogue à votre caractère, à votre condition, à votre état, à vos dispositions présentes.

En même temps que vous étudierez les leçons du Sauveur, donnez autant et plus d'attention à ses exemples, qui ne sont pas moins instructifs, et qui vous frapperont davantage. Sa conduite est la plus sûre et la plus parfaite explication de sa doctrine, et assurément elle ne favorise pas les adoucissements et les modifications que la nature voudrait y mettre. Il n'a été infiniment plus loin que ce qu'il exige de nous, qu'afin de nous laisser sans excuse, si nous nous refusons à ce qui n'est rien en comparaison de ce qu'il a fait et souffert.

Voyez si dans aucune circonstance il a parlé ou agi pour lui-même, et pour se soustraire aux outrages les plus insignes ; s'il a recherché en rien sa gloire, s'il a été jaloux de l'estime des hommes, si, dans la crainte de s'attirer des mauvais traitements, il les a flattés et leur a déguisé la vérité. Étant uni si étroitement à la Divinité, et chargé du plus grand ministère qui fût jamais, ne nous semble-t-il pas que ses opprobres rejoaillissent sur Dieu même, et que, pour l'intérêt de son Père qui l'avait envoyé, il devait se faire respecter et paraître dans tout l'appareil de la majesté d'un Homme-Dieu ? Ainsi en juge le sens humain ; ainsi en ont jugé les Juifs ses persécuteurs, les philosophes superbes des premiers siècles de l'Église, et les incrédules non moins superbes de nos jours. Mais il en a jugé autrement, et, quoiqu'il en connût les suites tant pour lui-même que pour sa religion, il a choisi, et, si je l'ose dire, il a affecté tout ce qui pouvait inspirer du mépris pour sa personne et pour son caractère de Messie. Il fallait de la foi, et une foi très-surnaturelle, pour croire en lui, et s'élever au-dessus de ses bassesses apparentes. *Nous l'avons vu*, dit un Prophète, *et nous avons eu peine à le reconnaître*¹. L'homme cachait le Dieu, et jamais la Divinité ne fut mieux cachée. Il ne se découvre pour ce qu'il est, qu'avec une économie merveilleuse, soit à ses disciples, soit au peuple, soit à ses ennemis. Il présente assez de lumière pour éclairer les uns et confondre les autres, mais il ne compromet jamais l'humilité ; et à peine a-t-il laissé échapper un rayon, qu'il rentre dans sa première obscurité. S'il manifeste une seule fois sur une montagne écartée la gloire de sa sainte humanité à trois de ses disciples, il

¹ *Is., lxx.*

leur enjoignent expressément de garder le silence sur cette faveur jusqu'après sa résurrection. Il pouvait faire des miracles d'éclat; ses ennemis lui en demandèrent; il les refusa toujours; l'humilité s'y opposait, et il n'en fit que de bienfaisance, sans appareil, sans ostentation, pour récompenser la foi de ceux qui s'adressaient à lui; et, pour l'ordinaire, il leur recommandait de n'en rien dire.

Autant que Dieu est jaloux de sa gloire, autant l'Homme-Dieu a négligé et foulé aux pieds la sienne propre, parce que c'était par là qu'il relevait celle de Dieu. Quel extérieur que le sien! Qu'offraient aux yeux sa personne, sa condition, ses manières, ses discours, qui ne respirât la plus profonde humilité? Quiconque le considéra, l'examina, l'étudia, avec les préjugés de la sagesse humaine, ne put que le mépriser. Aussi est-ce là ce qu'il prétendait qu'on ne lui rendit rien pour lui-même, et qu'on ne glorifiât en lui que Dieu son Père.

Je ne parle ici que de son humilité extérieure, dont je ne touche même que quelques traits. J'ai parlé plus haut de ses sentiments intérieurs, qui surpassaient tout ce qui paraissait de lui au dehors, et qui nous ont été révélés moins par lui-même que par les Prophètes et les Apôtres, David surtout, Isaïe et saint Paul.

Ames chrétiennes, qui aspirez à l'humilité, que votre esprit, que votre cœur soient toujours fixés sur Jésus-Christ; suivez-le depuis sa crèche jusqu'à sa croix, et, à chaque exemple, dites-vous: Voilà ce qu'a été, et ce qu'a voulu être mon Maître, mon modèle, mon Sauveur, mon juge; voilà ce qu'il a été en mon nom, et tenant ma place, pour m'apprendre ce qu'il faut que je sois. Je serai toujours au-dessous d'un exemplaire si parfait, mais je dois tâcher d'en approcher, et il n'y a point de christianisme hors de l'imitation de Jésus-Christ.

Ne croyez pas que, sans les lumières de la grâce, vous compreniez rien au tableau que l'Évangile vous présente. Jésus-Christ sur la terre ne fut connu que par la foi; on ne le connaît pas autrement aujourd'hui, et il en faut une bien grande pour pénétrer un peu avant dans le secret de son humilité. Cette lumière ne vous sera pas refusée dans un certain degré, mais elle ne croitra en vous qu'à proportion du bon usage que vous en ferez. Si vous la négligez dans la pratique, elle vous quittera insensiblement. Si vous la suivez, elle vous éclairera de plus en plus, et vous conduira peu à peu dans l'abîme des humiliations de l'Homme-Dieu.

Pour en venir là, livrez-vous donc entièrement à la conduite de la grâce. C'est le troisième point de la méthode renfermée dans la parole de Jésus-Christ : *Apprenez de moi.*

Il instruit encore plus au dedans qu'au dehors, et il joint le secours à l'instruction. La nature n'inspire que l'orgueil ; la grâce, qui lui est opposée en tout, n'inspire que l'humilité. Observez bien à quoi la grâce vous porte ; c'est toujours à vous humilier ; elle se fait reconnaître sûrement à cette marque, comme la nature à la marque contraire.

Or, voici à peu près la marche que suit la grâce.

Elle pénètre d'abord le chrétien du sentiment de son néant, de son impuissance à tout bien surnaturel, de la nécessité où il est de se tenir sous la dépendance de Dieu, et de recourir sans cesse à lui, avec une défiance absolue de soi-même. Elle lui apprend à conserver le souvenir de ses péchés, pour se maintenir dans une salutaire confusion, et réprimer les mouvements de l'orgueil à leur naissance ; à ne pas se flatter aisément

d'en avoir obtenu le pardon, mais à les expier par la pénitence, dont les humiliations, qui sont le partage du pécheur, font la principale partie.

Elle lui apprend à cacher soigneusement ses bonnes œuvres et ses vertus, non-seulement aux autres, mais à soi-même, ne s'arrêtant pas à y penser, et ne se permettant aucune vaine complaisance ; à se taire pareillement sur les grâces qu'il reçoit de Dieu, à n'en point faire d'indiscrètes confidences, et à n'en parler qu'à celui qui est chargé de le conduire, autant qu'il est besoin pour la direction. Dans les commencements, ce silence ne pourrait être trop sévère, et l'on doit toujours se défier de l'amour-propre, qui, sous prétexte de la gloire de Dieu et de l'édition du prochain, nous engage à ouvrir notre cœur, et à l'épancher mal à propos. Mais, dans la suite, lorsqu'on est plus avancé, et qu'on a acquis une certaine simplicité, ce n'est pas manquer à l'humilité de parler de soi pour de bonnes raisons, à l'exemple de saint Paul, et alors la grâce n'en fait à l'âme aucun reproche.

Elle lui apprend encore à ne pas se troubler des fautes où il tombe, mais à s'en humilier doucement, et sans perdre sa paix ; à être même bien aise de l'abjection qui lui en revient, surtout lorsque ces fautes ont été commises en présence des autres, et qu'elles peuvent diminuer la bonne opinion qu'on a de lui. Cette pratique, tant recommandée par saint François de Sales, est plus difficile qu'on ne pense. Rien n'est plus commun alors que de se dépiter par un certain orgueil spirituel, qui nous suggère mille réflexions humaines, toujours revêtues d'une apparence de piété ou de charité. C'est, dit-on, pour l'intérêt de Dieu ou du prochain qu'on est fâché. Point du tout, c'est pour le sien propre. L'âme

humble répare sa faute, quand elle craint d'avoir offensé ou scandalisé le prochain ; du reste, elle se met peu en peine de ce qu'on pensera d'elle. Je m'en tiens ici à ces premiers éléments d'humilité qu'enseigne la grâce.

Une des choses qu'elle met le plus avant dans le cœur, est qu'en ce qui nous humilie, Dieu est toujours le principal agent, que c'est lui qui met en œuvre à cette fin les créatures, et qui les arme pour la destruction de l'orgueil, notre vice radical. Convaincu de cette vérité, on porte mieux les coups, on est plus soumis et plus en garde contre les murmures et les révoltes de la nature.

Dieu se sert en effet des hommes pour nous humilier, de leurs défauts, de leur malignité, de leur indiscretion, de leurs préventions. La hauteur des uns nous force à plier ; l'opiniâtreté des autres, à céder ; les prétentions de ceux-ci, à rabattre des nôtres ; l'humeur de ceux-là, à supporter et à dissimuler bien des choses qui nous mortifient. Les critiques malignes et les censures injustes exercent notre sensibilité, et nous rendent moins délicats, moins tendres sur l'article de la réputation ; les médisances et les calomnies nous obligent à en faire le sacrifice, lorsque, ayant essayé de nous justifier, nous n'y réussissons pas. L'indiscretion qui nous rapporte ce qu'on a dit de nous, qui révèle nos fautes cachées, ou qui, sans mauvaise intention, nous dit des choses désobligeantes, fournit un grand exercice d'humilité, surtout aux personnes qui vivent en communauté. Nous avons encore plus à souffrir de la prévention, et des reproches qu'elle nous attire, des répugnances qu'elle nous témoigne ou qu'elle dissimule faiblement, des torts qu'elle nous donne, de mille sujets enfin d'humiliation qu'elle nous procure.

Dieu se sert de nous-mêmes, de toutes les folies qui nous passent par l'imagination, et qui à la réflexion nous humilient; des illusions où notre esprit tombe, et qui, étant reconnues, diminuent la bonne opinion que nous avons de notre jugement; des faiblesses de notre cœur, et de ses inclinations mauvaises, basses, intéressées, des sentiments d'envie et de jalouse, où nous ne nous surprenons jamais sans rougir de honte, et nous juger dignes de mépris et de haine.

Dieu se sert du démon, et de tentations humiliantes en elles-mêmes, plus humiliantes encore par l'aveu qu'il en faut faire au Directeur de notre conscience; tentations où, pour comble d'humiliation, on se croit souvent coupable de péché et d'un consentement formel, prenant les suggestions horribles de l'esprit de ténèbres pour ses propres pensées, et jugeant qu'on a voulu expressément tout le mal dont on a éprouvé malgré soi l'impression.

Enfin, Dieu nous humilie par lui-même, en nous donnant des idées si pénétrantes de sa grandeur et de notre bassesse, de sa bonté et de notre malice, de sa sainteté et de notre corruption, que nous ne savons où fuir pour nous soustraire à sa présence. La confusion d'Adam après sa désobéissance, honteux devant Dieu de sa révolte et de sa nudité, n'est qu'une faible image de celle qu'éprouve l'âme en cette situation.

Si, dans ces différentes humiliations, de quelque part qu'elles viennent, on demeure constamment sous la main de Dieu, fidèle à sa grâce, docile aux avis et aux décisions de son guide spirituel, on parviendra à acquérir l'humilité dans un degré d'autant plus éminent, qu'on n'aura pas même le soupçon d'être humble, et qu'on ne passera pas pour tel dans l'esprit des autres.

Dieu n'emploie qu'à l'égard de quelques âmes d'élite les épreuves qui viennent immédiatement de lui ou du démon, et il leur donne la force nécessaire pour les porter. Mais celles que nous procurent les hommes, ou que nous trouvons dans notre propre fonds, sont communes à tous les chrétiens, et c'est à nous d'en faire un bon usage pour l'acquisition d'un trésor si précieux.

Examinons-nous sévèrement sur tout ce qui concerne l'humilité, soit extérieure, soit intérieure; ne nous passons rien, et soyons inexorables à nous exécuter, soit qu'il s'agisse d'user de prévenance envers le prochain, ou de lui faire des excuses et des réparations, ou de renoncer à nos droits et de sacrifier nos prétentions; soit qu'il soit question de rejeter et d'étouffer en nous les idées et les sentiments que nous suggère la nature orgueilleuse. Dieu ne manquera pas de nous donner des vues sur tout cela, et de nous faire de vifs reproches, lorsque nous ne les aurons pas suivies. Soyons attentifs et dociles à ces vues et à ces reproches, et ne négligeons rien dans la pratique de la vertu qui nous rapproche le plus de Jésus-Christ.

Je sens, ô mon Sauveur! combien la nature résiste en moi à l'humilité, combien elle la craint et la repousse; et c'est cela même qui me fait mieux connaître le besoin que j'en ai. Augmentez donc votre grâce, afin que je redouble ma prière, et que je force mes répugnances.

Oui, je suis résolu d'apprendre de vous à être humble; de l'apprendre de vos leçons et de vos exemples, et de me mettre sous votre direction. Que cette résolution coûtera cher à mon orgueil! Mais périsse à jamais cet orgueil, qui vous a causé tant d'opprobres et d'ignomi-

nies. Le principe de tout désordre en moi est de chérir ce vice, et d'abhorrer l'humilité.

O Seigneur ! rétablissez, et aidez-moi à rétablir l'ordre dans ma nature. Donnez-moi tout le courage, toute la grandeur d'âme, toute la constance dont j'ai besoin dans une entreprise si difficile. J'attends cela de votre bonté, et j'espère que vous ne permettrez pas qu'une résolution qui vous est si agréable reste sans effet. Ainsi soit-il !

VINGT-NEUVIÈME LEÇON

DE LA PATIENCE.

Cette leçon rentre dans celle de la nécessité de porter sa croix ; mais il n'y a nul inconvénient de revenir à deux fois sur un sujet de cette importance.

Jésus-Christ, après avoir fait à ses disciples un tableau effrayant de ce qu'ils auraient à souffrir des Puissances de la terre dans l'établissement de sa religion, ajoute, pour les soutenir contre une si affreuse perspective, qu'ils posséderaien *leur* âmes par la patience¹. C'est-à-dire qu'il promet de les revêtir d'une force surnaturelle, qui les élèvera au-dessus de leurs maux, et maintiendra leur âme en paix, au milieu même des supplices.

La suite de son discours montre qu'en adressant ces paroles aux Apôtres, il avait aussi en vue les premiers chrétiens, qui furent livrés par leurs parents, leurs frères, leurs proches et leurs amis ; et même, pour donner à cette promesse toute son étendue, il faut dire

¹ Luc, xxii, 19.

qu'elle regarde tous les vrais chrétiens, qui, non-seulement dans les persécutions pour la cause de la foi, mais dans les afflictions de toute espèce, auraient recours à Dieu et s'appuieraient uniquement sur lui.

Jésus-Christ a tenu sa parole, et nous en voyons l'accomplissement d'âge en âge dans tous les événements, soit publics, soit particuliers.

Les Apôtres possédèrent leur âme par la patience dans leurs immenses travaux, dans tous les genres de maux auxquels ils furent exposés, et dans le martyre qui les a couronnés. Nous pouvons juger des autres par saint Paul, dont les actes et les Épîtres attestent qu'il a porté la patience jusqu'à l'héroïsme, jusqu'à se plaire dans ses souffrances, s'en glorifier, et y goûter une surabondance de joie. L'histoire des chrétiens de la primitive Église, leurs apologies, les relations de leur martyre, font foi qu'ils ont possédé leurs âmes par la patience parmi les plus longues et les plus cruelles persécutions. Leur courage, leur paix, leur sérénité firent l'admiration des païens, tout accoutumés qu'ils étaient à voir des gladiateurs prodigues de leur sang dans l'arène et exercés à mourir de bonne grâce. L'invincible patience des chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, leur parut être d'un ordre bien supérieur, et elle fut la principale cause de leur conversion. Dans toute la suite des siècles, les saints que l'Église a formés, l'ont édifiée par leur patience dans tous les genres de croix, et cette vertu a toujours été un des caractères distinctifs des vrais chrétiens.

Ne leur faisons pas l'injure de leur comparer sur ce point quelques philosophes, dont l'histoire a rapporté des traits de patience. Malgré son incrédulité, Rousseau

mettant la mort de Socrate en parallèle avec celle de Jésus-Christ, est forcé d'avouer que, si le premier mourut en sage, le second est mort en Dieu. S'il eût eu occasion de parler de la patience des Martyrs, il n'eût pu s'empêcher d'y reconnaître quelque chose de divin. Et certes il faudrait être bien injuste, pour ne pas convenir de la supériorité des chrétiens à cet égard sur les philosophes; ou être bien corrompu dans les principes, pour ne pas préférer une vertu religieuse et surnaturelle à une vertu tout humaine, dont l'orgueil était le ressort. Car enfin ceux-ci attribuaient leur patience à eux-mêmes et à la force de leur raison; au lieu que les chrétiens en rendaient, et en rendent tous les jours gloire à Dieu.

Comme les maux de la vie sont inévitables, et que la patience seule peut les adoucir, pour peu qu'on réfléchisse, on tombe aisément d'accord que cette vertu est d'un usage nécessaire. Mais très-peu, même dans le Christianisme, s'exercent à l'acquérir. Il faudrait pour cela s'y prendre de loin, et se préparer aux grands maux en endurant paisiblement les maux ordinaires. Et c'est ce qu'on ne fait point. On se laisse aller dans ceux-ci à des impatiences qui ne sont que légères; et, lorsque les grandes peines nous saisissent au dépourvu, on s'abandonne à des excès ou d'abattement ou de fureur, qui sont impardonables, et dont on a honte le premier, quand on est revenu à soi.

La patience ne s'acquiert que par degrés; et c'est surtout à l'égard de cette vertu que se vérifie la maxime de Jésus-Christ : *Celui qui est fidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes*¹. Une grâce

¹ *Luc, xvi, 10.*

ordinaire suffit pour se posséder dans de petites peines, soit du corps, soit de l'esprit. Il en faut une extraordinaire pour être maître de soi dans les peines considérables en elles-mêmes, ou dans leur durée. Si vous manquez à la grâce ordinaire, l'extraordinaire, qui ne vous est due qu'en conséquence de votre fidélité, vous manquera au besoin, et vous laissera à toute votre faiblesse.

Il est donc nécessaire de s'exercer de bonne heure dans les occasions journalières, afin de mériter que Dieu nous soutienne en celles qui sont plus rares et plus difficiles. Voilà ce que nous enseigne la sagesse chrétienne ; mais on ne se met guère en devoir de profiter de ses leçons, et l'on a tôt ou tard sujet de s'en repentir.

La patience n'est pas une vertu isolée, mais elle renferme l'exercice de plusieurs vertus : celui de la douceur et de la charité dans le support du prochain ; celui de l'humilité, dans les choses dures et mortifiantes qu'on a à essuyer ; celui du détachement, dans la perte des biens, et des personnes qui nous sont chères ; celui du renoncement à nous-mêmes, dans les événements qui contrarient notre volonté ; celui de la force dans les douleurs corporelles ; en général, dans les états pénibles et affligeants, celui de la conformité à la volonté de Dieu.

La philosophie du siècle s'est épuisée en préceptes sur cette matière. Épicure lui-même en a fait le fond de sa morale, ne pouvant se dissimuler que dans cette vie la somme des maux physiques surpassait celle des biens, et que le point essentiel était d'armer l'homme contre la douleur. Je ne discuterai point ce qu'il y a de vrai ou de faux dans ce que les sages de l'antiquité ont écrit là-dessus. Je remarquerai seulement que les réflexions

purement humaines sont bien faibles pour nous soutenir dans l'adversité, parce que le mal présent agit vivement sur l'imagination, abat le cœur, et trouble la raison. D'ailleurs la philosophie ne présente point de motifs capables de déterminer à souffrir avec courage, et il est des genres de maux, tels que ceux qui humilient, contre lesquels elle ne peut rien. Il n'en est pas ainsi de la morale chrétienne; elle nous offre les motifs les plus puissants dans les péchés à expier, dans la récompense éternelle à mériter, dans l'exemple de Jésus - Christ. Et de plus, elle accompagne ces motifs d'un secours sur-naturel, que Dieu accorde à tous ceux qui l'invoquent dans leurs peines; secours efficace qui les affermit, qui les console, qui les remplit d'une joie spirituelle.

La patience est une source de gloire pour Dieu. Il est le seul être qui soit digne qu'on souffre et qu'on s'immole pour lui. Il jouit de sa grandeur, lorsqu'il voit la créature, acquiesçant à son bon plaisir, recevoir avec une humble soumission les châtiments qu'il lui inflige, ou les épreuves auxquelles il met son amour.

Elle est une source d'édification pour le prochain; car la vertu édifie toujours, et il n'est pas de preuve moins équivoque de vertu, que la patience, soit dans l'adversité, soit dans la maladie, soit dans les injures et les mauvais traitements. C'est elle qui dans l'esprit des païens a donné le plus grand relief à notre sainte religion. *Qu'il est grand, le Dieu des chrétiens!* s'écriaient-ils, témoins de leur constance invincible dans les tourments.

Elle est pour nous-mêmes une source abondante de mérites. Les grandes occasions de souffrir ne sont pas fréquentes; mais les petites se présentent tous les jours, presque à chaque instant. Or, la moindre contrariété

supportée pour Dieu ne sera pas sans récompense; et, si cette récompense est proportionnée à la violence qu'on se fait, il est facile de juger combien grande sera celle de certaines croix si difficiles à porter. Ce qu'une âme désire le plus ardemment sur la terre, est de pouvoir se répondre qu'elle aime Dieu. Nulle vertu ne lui en donne un gage plus assuré que la patience. On aime Dieu, quand on souffre volontiers pour lui, et réciproquement, on est bien aise de souffrir pour lui, quand on l'aime.

Enfin, un des plus précieux avantages de la patience, est que par elle on possède son âme.

Posséder son âme dans les maux, c'est être à soi, c'est-à-dire à Dieu; c'est jouir de la liberté de l'esprit, de la paix du cœur, et du seul bonheur de la vie. Demandez à une âme patiente si elle est contente de son état; elle vous dira : Oui; si elle souhaite la délivrance, ou même la diminution de ses peines, au préjudice du bon plaisir de Dieu; elle répondra sans hésiter : Non. Elle est donc heureuse, autant qu'on peut l'être dans une telle situation.

L'impatience, qui nous ravit la possession de notre âme, nous prive par conséquent du premier des biens. De plus, au lieu de soulager nos maux, de les adoucir, d'en accourcir la durée, elle les augmente, les aigrit, les prolonge. Non-seulement elle les rend inutiles pour l'expiation de nos péchés, mais elle nous en fait commettre de nouveaux, et, loin de nous mériter quelques degrés de gloire, elle nous expose à des châtiments dans l'autre vie.

Pour remédier à l'impatience, qui est si nuisible à

tous égards, et qui jette quelquefois dans la mélancolie et le désespoir, il faut s'attacher à en bien connaître les causes. Elle vient dans les uns de la vivacité d'un caractère impétueux ; dans les autres, d'une mollesse extrême, qui ne peut rien souffrir ; quelquefois, elle a son principe dans l'humeur, ou dans la hauteur, ou dans la sensibilité, ou dans une certaine roideur de volonté. Il y entre presque toujours un fond d'orgueil, qui dispose l'âme à se révolter contre Dieu ; et c'est cet orgueil porté à un certain point, qui produit les dépits violents, les emportements, les blasphèmes.

La cause connue, il s'agit d'y appliquer le remède. Je ne trouve pas mauvais qu'on emploie ceux que fournit la raison ; il est louable de faire usage de tout pour parvenir à la patience. Mais il y aurait de la folie et une sorte d'impiété à rejeter les moyens bien plus efficaces que nous offre la religion. Jamais on ne sera véritablement patient, qu'on ne s'applique à devenir solidement chrétien. On pourra se faire honneur devant les hommes d'une patience stoïque ; on affectera des dehors tranquilles, tandis que le dedans sera violemment agité ; et, lorsque l'on sera sans témoins, on jettera le masque, et l'on renoncera à un personnage forcé. Ou bien, on montrera peut-être du courage à supporter la douleur du corps ; mais on se laissera abattre au moindre chagrin de l'âme. Il faut être patient en tout ; il faut l'être dans le cœur, il faut l'être en secret comme en public. Or, il n'appartient qu'à la grâce de nous rendre tels ; et, pour l'avoir au besoin, il faut la mériter par une vie chrétienne.

A qui la patience n'est-elle pas nécessaire, ô mon Dieu ! et à qui l'est-elle autant peut-être qu'à moi ? Ne

pouvant prévoir ce qui m'arrivera, la prudence veut que je me hâte d'en faire provision ; il sera trop tard d'y penser, quand les maux seront venus.

Donnez-moi donc la volonté et la force de m'exercer à cette sublime vertu dans les occasions qui se présentent chaque jour. Faites que je m'accoutume à posséder mon âme, à conserver un esprit égal et un cœur tranquille ; que je reçoive comme de votre main tout ce qui m'est incommodé et fâcheux ; que je le regarde comme un moyen d'expier mes péchés, d'acquérir des mérites, et surtout de vous prouver mon amour ; enfin, que j'en fasse un saint usage, pour votre gloire et pour mon salut. Ainsi soit-il !

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

	Pages.
APPROBATION.	v
DÉDICACE	vii
INTRODUCTION.	ix- xliv
AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.	1
JÉSUS-CHRIST NOUS INVITE A SON ÉCOLE.	5
JÉSUS-CHRIST EST NOTRE SEUL MAÎTRE	9
JÉSUS-CHRIST VOIE, VÉRITÉ ET VIE.	12
JÉSUS-CHRIST A LA PORTE DU COEUR.	16
CARACTÈRE DES BREBIS DE JÉSUS-CHRIST	20
PREMIÈRE LEÇON. Faire pénitence.	24
DEUXIÈME LEÇON. Tout est perdu pour l'homme, s'il perd son âme	32
TROISIÈME LEÇON. Du cœur sortent les mauvaises pensées. .	39
QUATRIÈME LEÇON. (Suite.).	48
CINQUIÈME LEÇON. Le monde exclu de la prière de Jésus-Christ.	58
SIXIÈME LEÇON. Le démon occupé à perdre les hommes. .	66
SEPTIÈME LEÇON. L'amour de Dieu.	76
HUITIÈME LEÇON. (Suite.).	85
NEUVIÈME LEÇON. La pratique de l'amour de Dieu.	96
DIXIÈME LEÇON. L'amour du prochain.	106
ONZIÈME LEÇON. La pratique de l'amour du prochain. . .	115
DOUZIÈME LEÇON. Le renoncement à soi-même.	125
TREIZIÈME LEÇON. Les bénédicteuses.	139
Bienheureux les pauvres.	141
Bienheureux ceux qui sont doux.	147
Bienheureux ceux qui pleurent.	152

	Pages.
TREIZIÈME LEÇON. (Suite.) Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice.	159
Bienheureux ceux qui sont miséricordieux.	165
Bienheureux ceux qui ont le cœur pur.	170
Bienheureux les pacifiques.	177
Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice.	182
QUATORZIÈME LEÇON. De la justice chrétienne. Ses qualités.	187
QUINZIÈME LEÇON. Le péché se commet dans le cœur.	198
SEIZIÈME LEÇON. Tout pécheur est esclave du péché.	203
DIX-SEPTIÈME LEÇON. La vérité nous rend libres.	212
DIX-HUITIÈME LEÇON. Quiconque fait le mal, hait la lumière.	222
DIX-NEUVIÈME LEÇON. On ne peut servir deux maîtres.	230
VINGTIÈME LEÇON. Le règne de Dieu est intérieur.	238
(Suite.).	246
VINGT ET UNIÈME LEÇON. Chercher avant tout le royaume de Dieu.	252
VINGT-DEUXIÈME LEÇON. La douceur du joug du Seigneur.	261
VINGT-TROISIÈME LEÇON. Porter sa croix.	270
VINGT-QUATRIÈME LEÇON. De la paix du cœur.	281
VINGT-CINQUIÈME LEÇON. De l'humilité.	292
VINGT-SIXIÈME LEÇON. (Suite.).	305
VINGT-SEPTIÈME LEÇON. Le repos de l'âme est dans l'humilité.	316
VINGT-HUITIÈME LEÇON. Des moyens d'acquérir l'humilité.	325
VINGT-NEUVIÈME LEÇON. De la patience.	336

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ÉLÉVATIONS AU COEUR DE JÉSUS

Par le P. F. DOYOTTE

de la Compagnie de Jésus.

Un volume in-32. Prix. . . 1 fr. 75

Josse, éditeur, 31, rue de Sèvres, à Paris.

SOUFFRANCES

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

SUIVIES D'UNE MÉDITATION

SUR LA PRIÈRE DU VÉN. P. CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

Publiées par le P. F. DOYOTTE, s. j.

Un volume in-18. Prix : 0 fr. 75.

Le Chevallier frères, éditeurs, rue St-Georges, Nancy.

LA DÉVOTION AISÉE

PAR LE P. PIERRE LE MOYNE

Introduction par le P. F. DOYOTTE, s. j.

Un volume petit in-18, édition de luxe. Prix : 2 fr. 50.

Oster, 6, rue des Chapelains, à Reims.

